L'ARMATURE

DERNIÈRE PARTIE [1]

VIII. — JACQUES D'EXIREUIL

Giselle, un peu souffrante, était revenue, au sortir de table, s'allonger sur la chaise longue de sa chambre. Légèrement pâlie, elle restait toute belle dans ce déshabillé de velours azuré, dont les douces fourrures montantes, autour du cou, la dorlotaient. De temps en temps, elle toussait bien fort; mais ce n'était, en somme, qu'un rhume. Elle pensait avoir pris cela, soit aux Français dans la loge de Saffre, soit au dîner de Didi de Mulleville, à moins que ce ne fût à ce café-concert où l'on était allé, — avec les Bréhand, quelques hommes encore, et toujours avec le baron Saffre, — entendre chanter Fichette Lanlaire. Car, depuis bien longtemps déjà, Mme d'Exireuil s'efforçait à toutes les combinaisons imaginables pour restreindre le nombre des soirées à passer seule à seul avec son mari. Autrefois, elle rusait, au contraire, afin de soustraire au monde le plus d'heures possible, et les réserver aux épanouissantes tendresses de l'intimité et des bavardages à deux. Mais cette chère tradition était morte aujourd'hui, étouffée au fond même de son cœur.

En ce soir de tête-à-tête, Giselle s'était réfugiée dans la lecture. Une lampe, hissée sur une longue tige, l'inondait d'une lumière toute fine, à tomber de si haut, que captait sans rudesse

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1894, du 1er et du 15 janvier 1895.

un vaste abat-jour blanc. La jeune femme fuyait ainsi la conversation conjugale, qui était devenue pour elle un supplice. Sa verve y avait été changée en silence; et elle subissait la nécessité de cette loi par laquelle des êtres sentent qu'ils n'ont rien à se dire, du moment qu'ils ne se disent pas tout.

Jacques d'Exireuil aussi n'avait envie que de se taire, et se perdait en songeries sur une cause grave, dont il n'était nullement pressé de faire partager le souci à sa femme... Il avait été à même, depuis peu, de s'apercevoir qu'un formidable écroulement menaçait la fortune de Saffre. Obéissant au scrupule des compagnonnages de naissance, il avait cru, par égard mondain, que le premier de ses devoirs était de prévenir le comte de Grommelain. Mais, ceci fait, il ne s'exhortait plus, lui-même, qu'à combattre les certitudes de son propre pessimisme. Des fréquentations constantes venaient de lui montrer, à l'œuvre, comment s'y démenait le géant de finance auquel il était attaché! A force d'en écouter les impudentes théories sur les gens et les choses, Jacques réussissait presque à se persuader que l'impossible devait être le moyen tenu en réserve par le grand baron. Il espérait tout des derniers recours dont s'aviserait celui que, en hochant la tête, avec une familiarité de haute considération, il appelait « le vieux » quand il n'y avait là que Giselle pour l'entendre... et pour devoir en rire.

Jacques, dans ses méditations, se tenait appuyé contre la cheminée, les mains basses derrière le dos. Avec son visage régulier et martial, il avait cette attitude exclusivement masculine, cette façon de se chauffer où les hommes, — quand ils n'en profitent pas aussitôt pour pérorer, — contractent, du moins, un air vague d'occuper ce genre de poste par droit de mérite.

Sur ces entrefaites, le valet de chambre entra, et ressortit après avoir présenté, sur un petit plateau d'argent, une carte-télégramme à M. d'Exireuil.

Celui-ci, avec une lenteur négligente, déchira le pointillé.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Giselle, détachée pour un instant de sa lecture.

Jacques, en lisant le contenu du pli, n'avait eu d'autre expression que d'écarquiller les yeux.

— Rien! répondit-il... Une stupidité!

— Une stupidité pressée, en tout cas, puisqu'on vous la télégraphie!...

Du papier bleu, il avait fait une boulette. L'urgent était de détruire cela, pour n'avoir pas même à en refuser la communication. Jacques, dans les bûches flambantes, jeta la dépêche, qui

rebondit sur le tapis. Il la rattrapa vite, avec des pincettes, et l'enfonça, l'ensevelit au fond du feu.

— Mais êtes-vous drôle! observa Giselle qui avait suivi ce manège... Que signifient ces cachotteries?...

Elle affectait de rire; mais tout ce qui pouvait se produire, autour d'elle, d'un petit peu inusité, son hyperesthésie inquiète l'érigeait aussitôt en mystère.

— Chut! répliqua Jacques... Il y avait là dedans une ordure. Je l'ai brûlée!...

Giselle n'insista plus. Elle eut un mouvement de lectrice fervente qui lui fit réinstaller ses épaules contre le dossier de son siège, tandis que ses mains se joignaient pour porter le poids de son livre. Et ses yeux parurent se fixer attentivement sur l'intérêt du texte... Mais, à travers un brouillard de distraction, elle ne percevait ni l'âme ni la physionomie des lignes; ce n'étaient plus en cet instant, pour elle, que des barres noires uniformément indifférentes et sans mobilité de signification.

Son mari, provoqué par l'indignation à penser plus activement qu'à l'ordinaire, stimulé par une aigreur de rage impuissante et de rancune indéterminée, se perdait en conjectures sur l'origine de cet ignoble billet. Personne, d'abord, parmi ses relations ne lui semblait capable d'une pareille infamie... Et, en dehors de là, il ne se connaissait d'ennemi nulle part. Il n'entrevoyait seulement pas une cause d'inimitié, entre lui et qui que ce fût... Cependant, le fait avait parlé et s'imposait : un acte de haine venimeuse venait de s'affirmer contre Jacques. Et celui-ci sentait encore ses doigts crispés d'y avoir, une minute auparavant, tenu la preuve que quelqu'un le détestait bien vilainement!... Une hypothèse qu'il ne trouva pas inadmissible, ce fut d'avoir peut-être, sans pouvoir s'en douter, excité des jalousies, depuis plusieurs mois?... Dame! c'était vraisemblable qu'il eût nui à certaines convoitises, contrarié des calculs, déconcerté quelque combinaison, en occupant une place... aussi enviée... que celle dont l'avait investi la confiance de Saffre!

Une à une, Jacques repassait dans sa mémoire les phrases du « petit bleu »... Ah! vraiment, de tant d'intentions méchantes, la plus maladroite était peut-être d'avoir voulu lui faire accroire qu'il fût « la risée de Paris »... Rien que pour préciser les rôles sur ce point, Jacques regrettait de n'avoir point été vu, quelques heures plus tôt, par l'auteur de cette calomnie non signée. Oui, pendant le temps où, avant de rentrer dîner, il avait été flâner un peu au club. A ce moment-là on n'aurait eu qu'à considérer comment il était choyé, questionné, et soigneusement écouté, sur

les choses de la politique ou de la Bourse, par Ringemont, Arcole, le marquis de Fé... un tas d'autres encore!... Pas moyen de chicaner là-dessus!... Jacques avait le sentiment bien acquis d'être de plus en plus consulté comme un oracle, depuis que son intelligence avait la réputation d'être cotée si haut par le baron Saffre!... Puis, quel « ami intime » avait-on eu le projet de lui dénoncer?... Et qui donc aurait-il eu le moindre motif d'accuser? Parmi les amis de la maison, aucun n'avait exactement la qualité d'intime... Certes, Jacques et Giselle comptaient un certain nombre de relations excellentes; mais toutes étaient sur un rang à peu près égal. Et, de part et d'autre, à cette distance-là, on conservait une façon relative de cérémonie. Au nombre des plus familiers, Mulleville, Caystrun, Bréhand, étaient tous trois mariés. A vrai dire, Tarsul, Chalacet et Renève ne l'étaient point. Mais enfin aucun de tous ces gens-là n'était reçu dans le ménage ou ne le recevait seulement moitié autant, par exemple, que quelqu'un qui, à proprement parler, n'était même pas un ami, ni rien de plus qu'une connaissance utile : le baron Saffre!

Quant au reproche d'être entretenu par sa femme, Jacques le jugea encore plus ineptement écœurant que le reste... Pauvre petite! Il était le premier à la plaindre, dans leur sort sans famille, hélas! ni assistance possible au milieu de la vie, de n'avoir en tout et pour tout qu'à compter sur le mérite d'un mari... qui pouvait mourir, tomber malade... Oh! Jacques savait bien, mois par mois, à un sou près, ce que Giselle était réduite à n'attendre que de lui-même, de lui seul, d'un mari vaillant, dont le travail, Dieu merci! avait été tout de suite lucratif et récompensé, grâce au baron Saffre!...

Mais la persistance avec laquelle revenait ce nom finit par obliger Jacques à reconnaître les empiétemens que le baron avait faits sur son existence, effectivement. Toujours la perspective de Saffre se présentant à l'horizon de tous les embarras résolus, surgissant partout comme explication pour les choses ou comme terme de comparaison pour les individus!...

Bien entendu, Jacques se gardait de l'ingratitude qu'il y aurait eu à s'irriter si vite contre un bienfaiteur... Mais n'était-ce point pourtant par la faute de Saffre, qu'avait été provoquée l'agression de ce message anonyme? Car, il n'y avait plus de doute à avoir, la source de toute supposition malveillante avait dû partir de l'attitude du baron, de son insouciance du qu'en-dira-t-on, des grosses manières outrecuidantes qu'il avait d'être obligeant sans précaution!... D'abord, son obligé, avant toute personne, n'avait-il pas été stupéfait, presque décontenancé, quand Saffre lui avait institué,

en ses conseils, une sorte de prébende, qui ne s'était faite acceptable qu'en étant une place d'honneur autant que de bénéfice?... A coup sûr, Jacques d'Exireuil s'accordait, à lui-même, d'avoir, par le concours de ses capacités, largement justifié la confiance du baron Saffre. Ce dernier, dans le choix de son auxiliaire, avait eu la main heureuse!... Mais Jacques se souvenait parfaitement du petit froissement de tact qu'au premier abord il avait éprouvé à être ainsi estimé — même si à son avantage — rien que sur la mine, pour ainsi dire.

Soudain, une pensée nette et simple, une clarté d'instinct naturel se logea dans la cervelle de Jacques, et dissipa toutes les idées légères et fallacieuses qui venaient d'y obscurément danser. Oh! c'était encore loin d'une suspicion contre Giselle!... Mais c'était une aube de clairvoyance, dans laquelle il commençait, au fond de lui, à discerner des formes confuses de vérité, et où ses sentimens, à l'égard de Saffre, accusaient progressivement des aspects d'antipathie, de méfiance, puis de colère...

Ah çà! se disait-il, si ma femme me trompait, est-ce que je ne me sentirais pas tout pareil à ce que je suis dans ce moment?.. Parbleu! la supposition est absurde; mais, enfin, je suppose... Eh bien, quoi?... Je croirais ne pas l'être, de même que je crois que je ne le suis pas!... Par ma confiance, je ressemble, en somme, à tous les maris dont je me suis, moi-même, moqué!... Je suis persuadé que je diffère d'eux, en réalité. Mais qu'est-ce qui me le prouve? Où vois-je cela? Comment le savoir?... Ma ressemblance avec les naïfs me saute aux yeux; la différence, si elle existe, est forcément invisible, et je n'en trouve pas un témoignage en dehors de ma crédulité...

Par surcroît, voilà qu'on me prévient, on me met en garde... On ne me démontre rien, à vrai dire; mais enfin on prend la peine de m'écrire sur un sujet qui vaut au moins que j'y regarde d'un peu près... Et depuis une demi-heure, je reste là, bien calme à ne pas me remuer, à laisser cette question somnoler!...

A présent, Jacques d'Exireuil avait un besoin hâtif d'être tiré du nouvel état de conscience dans lequel il venait de s'engager. Contre tous les tonnerres du ciel, il ne se serait pas résigné à être trompé!... Mais, du reste, pensait-il, on n'est pas trompé, — et si on l'a été, on ne l'est plus, — dès l'instant que l'on soupçonne... Et ce fut en obéissant à cette idée de soulagement cruel que, bravement, il s'infligea, dès lors, les pires soupçons.

Il contempla sa femme, joliment allongée, absente d'expression, sous la lumière qu'alentour elle renvoyait toute blonde, par l'effet de sa chevelure et de sa carnation.

A cet instant, il s'avisa qu'elle avait marqué une bien étrange indifférence, tout à l'heure, en ne tâchant pas de se faire renseigner davantage sur la signification du télégramme survenu... Elle, ordinairement si pressée et si pressante dans ses curiosités, qu'est-ce qui avait pu retenir ses interrogations ?...

Il lui dit :

— J'espère que vous ne m'en voulez pas ?

Giselle secoua la tête, négativement, sans quitter son livre du regard. Jacques remarqua qu'elle n'avait eu, pour répondre si sommairement, aucun air étonné... Comment se faisait-il qu'elle ne lui eût pas tout d'abord demandé pourquoi elle lui en aurait voulu ?... Alors elle continuait donc d'avoir l'esprit présentement arrêté sur le petit incident en dehors duquel il l'avait tenue ?...

— J'ai peut-être eu tort, reprit-il... Qui sait si vous n'avez pas conclu que j'aurais, moi, quelque chose à vous cacher ?

Elle persista à ne point relever la tête. Elle fit encore non, de la même manière un peu dolente, et, par ailleurs, distraite.

Était-ce possible, observait Jacques, que la lecture l'attachât à ce point ?... Il se remémora combien, en d'autres temps, elle aussi était autre, sur cette même chaise longue, dès que, de loin seulement, il lui adressait la parole. Jadis, elle aurait alors laissé bien vite glisser n'importe quelle occupation de ses mains, roman ou broderie, pour être aussitôt à l'écouter, les yeux, les lèvres, et même les bras grands ouverts !...

De plus, Giselle lui semblait s'éterniser dans une attitude d'immobilité... Au bout d'un certain temps, ce devint manifeste qu'elle avait omis le soin de tourner aucune page. Il la scruta dans cette absence de gestes. Il retenait sa respiration, et guettait, oppressé de l'attente, passionné pour une surveillance où il voyait que sur un point, au moins, il allait prendre sa femme, et très longtemps patient afin d'en augmenter la certitude de sa prise...

Désormais, Jacques avait le témoignage matériel que cette soi-disant liseuse jouait une comédie !... A quoi songeait-elle ?... C'était bien incroyable qu'elle eût pu flairer, à un degré quelconque, la signification de la troublante dépêche.. Mais, au fait, pourquoi n'aurait-elle pas su, à l'avance, qu'elle en était menacée ?... Ou encore, si elle était dans le perpétuel péril du parjure, cela ne devait-il pas suffire pour lui faire voir une révélation toujours prête à sortir de toutes les circonstances ?... Oh ! comment découvrir si quelque chose était ou non caché au fond, tout au fond, de cette tête adorable, et peut-être exécrable mortellement ?... Oui, comment distinguer, dans les ombres impénétrables, inabor-

dables, de la pensée d'autrui, entre un secret bien dissimulé et ce qui n'y serait que le pur néant de tout mensonge ?...

Tout d'un coup, Jacques interpella sa femme, d'une voix dont elle perçut l'altération.

— Giselle !... cria-t-il, sans plus...

En levant vers lui son visage absorbé, elle y avait mis, cette fois, une expression de surprise. Mais elle perdit tout de suite contenance, en apercevant l'attention persistante et bizarre qu'il dardait sur elle... Elle n'eut pourtant pas une contraction ni un tressaillement des traits. Son émoi fut plus grand, presque grandiose. En cette seconde, dont tant d'affinités sentimentales et sensuelles entre ces deux êtres leur faisaient réciproquement concevoir tout le tragique, le plus idéal des phénomènes physiques s'accomplit sur la jeune femme. Ce fut, à fleur de peau, cette rouge apparition de la conscience humaine.

Giselle rougit d'une rougeur qui, grandissante et ardente, lui venait comme d'un enfer. Elle se vit sans ressource, devant cette mystérieuse désertion du corps ne couvrant plus la trahison de l'esprit, dans cette révolte imprévue de la chair livrant l'âme, son chef coupable.

Pendant un instant d'hésitation solennelle, cet aveu muet déchira le silence, comme une illumination de vérité.

Puis, d'un seul bond farouche, le mari se rua sur la femme.

Avant d'avoir trouvé quoi faire ou dire, Giselle sentit capturer toute sa pensée, toute sa vigueur, et les mensonges, les ruses imaginables, toutes les lâchetés que légitime une faiblesse éperdue... Enfin, tout ce qu'à cette minute elle était de palpitant et d'épouvanté, de vivant encore, venait d'être mis en état d'arrestation par les deux mains qui l'avaient saisie, et se fermaient sur ses poignets comme des anneaux de fer.

Sans délai pour respirer, tous deux front à front, Jacques lui jeta le mot définitif, qui supprimait le moindre espoir de doute, la moindre chance de nier, le nom écrasant, indiscutable, et sinistre ainsi qu'un blasphème :

— Saffre !... hurla-t-il en une seule exclamation.

Cela exprimait tout. Il n'avait rien à ajouter. Elle n'avait rien à répondre. Dans cette courte clameur, l'un et l'autre s'étaient assez entendus. Giselle ne desserra pas les dents. Elle détournait la tête, pour échapper au souffle de fureur divinatoire dont il lui brûlait la figure.

— Ainsi, c'est vrai ?...

Elle ne protestait toujours pas. Un râle sortait de sa bouche. Elle fermait les yeux, et secouait convulsivement tout son être.

Ses bras se tordaient sous une telle meurtrissure que, sans savoir ce qu'elle faisait, elle était nerveusement contrainte, par la torture physique, de se battre...

— Mais répondez donc quelque chose!... Parlez un peu... ou tâchez au moins de crier! fit-il férocement, en la secouant pour la mettre debout.

L'élan fut si brutal qu'elle en retomba devant lui sur les genoux, et que le parquet en résonna lugubrement à travers le tapis.

— Je n'ai qu'une chose à te répondre, proféra-t-elle avec des sanglots... C'est que je respire enfin, puisque je ne te mens plus!

— Vous savez ce que mérite une femme comme vous?...

— Oui, tu peux me tuer... Maintenant, je suis délivrée, je suis heureuse... je t'aime!

— Taisez-vous!...

— Je t'aime!... je t'aime! répéta-t-elle avec exaltation.

Elle retrouva des forces pour rapprocher ses lèvres des mains dans lesquelles son mari l'étreignait si horriblement. Et faisant voler sa bouche, de l'une à l'autre, elle les baisa comme des chaînes expiatrices et de rédemption.

— Assez de grimaces!... Misérable, qui vous êtes faite la maîtresse d'un vieux débauché!

— Non, non! il ne faut pas que tu dises cela!... Jacques, tu sais bien que ce n'est pas vrai, n'est-ce pas?... Si tu étais capable de croire une chose pareille, je ne t'aimerais plus! Tu serais pire que moi!... Oh! cet homme, je n'ai été que sa victime pendant des instans terribles!... l'esclave que l'on maltraite et dont on fait monstrueusement son jouet!...

— Allez-vous donc me raconter qu'il aurait fait violence à votre vertu?

— Ah! tu railles, et ce n'est pourtant que ce qui s'est passé! Je te le jure!...

— Alors, pourquoi me l'auriez-vous caché?... Votre devoir était de me prévenir immédiatement, pour que nous soyons vengés aussitôt tous deux...

Elle ne répliqua point.

— Mais, reprit-il, vous lui avez donc pardonné, à cet individu?... Hier soir encore, il m'a semblé que vous supportiez assez facilement sa compagnie?...

— Ah! bourreau! tu sens bien que je n'ai plus pour toi que de la vérité dans mon cœur d'amour... Va, arrache-la-moi tout entière, avec ma vie si tu veux, d'un seul coup!...

— Allons! assez de tirades!... Après avoir été, dites-vous, violentée, n'avez-vous plus jamais cédé à ce bandit, oui ou non?

— Je l'ai toujours exécré, repoussé, accablé d'injures!

— Et il s'est satisfait de cela?

— Oh! mon Dieu! gémit-elle en sa prostration, mon Dieu!... Ai-je été assez abjecte!... Écoute, Jacques! Après le jour où il m'a eu brisée, ça n'a pas été tout... j'ai connu à nouveau de pareils jours de perdition... Ah! pitié! ne m'étrangle pas tout de suite! Attends que j'achève... Oui, ses ordres sont bientôt revenus me chercher, me forcer, dans la honte où il me semblait que j'étais morte! Et j'ai reconnu que j'étais toujours là pour souffrir, pour agoniser encore, et, une fois de plus, expirer d'infamie!

Jacques la lâcha par un transport de fureur, fermant ses poings et les brandissant dans le vide.

— Toi! dit-il... Cet homme!... Tu as été à lui, comme à moi! Il t'a eue, comme je t'avais, comme je t'ai eue!... Lui! lui!... Comme moi! comme moi! répétait-il avec des trépignemens d'énergumène.

Et, des mains, il se pressa les yeux, comme pour y écraser la vision de ce que c'était que d'avoir Giselle!

Elle gisait lamentable et magnifique, secouée par des sanglots, sa figure voilée aussi, l'enfouissant dans les replis de ses bras sous elle.

Jacques revint sur ce corps. Il saisit la torsade blonde qui, au-dessus de la nuque de sa femme, s'offrait en prise à un geste de sauvagerie. Et il lui souleva la tête, lui faisant ainsi une face effarée de bête qu'on porte à bout de bras, par la peau du cou.

— Pourquoi avez-vous fait cela?... Comment avez-vous pu le faire?...

L'indigne manière avec laquelle Giselle était tenue lui fabriquait la plus misérable des expressions. Sa physionomie en était étriquée et toute ramenée en arrière. Le tiraillement des cheveux sur les tempes lui faisait des paupières mi-closes; et cependant elle répondit, d'une faible bouche, que la tension crispait sardoniquement :

— Je ne mérite pas de grâce... Tout ce que l'on m'a enseigné dans la vie, tout ce que j'y ai compris me prouve qu'il n'y a pas d'action plus impardonnable, d'offense plus atroce que celles dont tu me demandes compte... Et cependant, quelque chose proteste en moi contre ton jugement et le jugement de tous, oui, quelque chose d'insensé qui se révolte et qui voudrait crier pour ma défense!...

Jacques s'interrompit de la martyriser physiquement; il lui rendit la liberté en lui disant :

— A présent, des explications! Il m'en faut!... Et pas de phrases!

Restant à genoux devant lui, elle redressa son buste.

— Permets-moi, supplia-t-elle, de te parler longuement. Accorde-moi cinq grandes minutes?... Ne te fâche pas si je ne sais te dire que ce que je sais!... Comment cela est-il arrivé?... Ah! comment?... Mais, toi aussi, il faut que tu te rappelles!... Tu étais à la veille de partir pour le bout du monde. Tu venais de m'expliquer que nous nous quitterions pendant un an, ou deux, ou trois! Quant à moi, c'était le même effet que si tu m'avais dit qu'on allait se séparer pour toujours... Toi, en effet, tu acceptais cette idée que l'on pût continuer à vivre sans être ensemble!... Pourtant, tu m'aimais bien, n'est-ce pas?...

Elle s'arrêta, osant à ce moment le regarder. Comme un sang de son âme, ses blanches larmes ruisselaient sur ses joues empourprées, perlaient aux fourrures de son col, ou tombaient en larges gouttes sur sa gorge frémissante.

— Si! poursuivit-elle en joignant les mains, si! tu m'aimais bien!... Est-ce que je ne vois pas même que, malgré toi, tu m'aimes toujours?... Ah! ne dis pas non : tu m'aimes toujours! Et, pour moi, c'est là le pire!... Va, tu ne saurais rien trouver d'aussi affreux à me faire que de me répéter que tu m'aimes encore... Quel supplice de plus, si tu me le murmurais... oh! comme autrefois, bien doucement, à l'oreille!...

A cette idée, elle s'écarta avec des yeux fous de peur... Et, de plus loin, elle continua :

— C'est parce que tu es un homme qu'il te paraissait possible, tout naturel même, de m'abandonner seule, pour aller remplir vaillamment ton devoir d'honneur. Et d'avance, on a convenu, sous-entendu que, chez les hommes, l'honneur passe avant tout, doit être satisfait d'abord. L'amour n'a rien à réclamer là contre; vous ne lui faites plus sa part qu'avec ce qui vous reste de temps et de sentiment... Eh bien! moi, je suis une femme, je ne suis d'abord, avant tout, qu'une amoureuse, j'étais celle qui t'adorait... Ah! Jacques, crois-moi, crois-moi! je suis celle qui t'adore!... Et quand l'amour m'a parlé pour toi, dans sa violence suprême, c'est mon honneur qui n'a plus eu qu'à se taire. En amour, tu pouvais tout me proposer, oui, d'aller tous deux nous terrer n'importe où, d'essayer de faire n'importe quoi, ou de mourir en même temps... C'était accepté, approuvé, je t'acclamais d'un cri de passion et de reconnaissance. Mais avec toi! avec toi!... Tou-

jours ensemble !... Seigneur ! ce qui était au-dessus de mes forces, ce n'était pas d'être une épouse coupable, ce n'était pas de te mentir chaque jour ni de me souiller ignoblement à mes propres yeux !... Ce n'était pas non plus de prévoir que, sous les tiens, à une heure comme celle-ci, je deviendrais peut-être l'objet de tout ton dégoût... Non ! la seule impossibilité pour moi, c'était de ne pas te garder, de ne plus t'avoir là constamment, près de moi, à moi, quoiqu'il ne me restât plus qu'à frissonner de remords et d'indignité, quand tu me parlais, quand tu t'approchais de moi, et que... que... tu m'embrassais !... Alors, n'apercevant plus au monde qu'une chance, qu'un hideux moyen de ne pas te perdre... je ne me suis que lâchement défendue !... Mais, dans ce moment même où nous sommes, ne devines-tu pas quel effroyable bonheur c'est encore pour moi que tu sois ici... à me mépriser, à me haïr, à me piétiner si tu veux... et à ne pouvoir cependant empêcher que toute mon âme ne se traîne à tes pieds, et n'en baise la trace ?...

Giselle rampait, en effet, dans la pièce, cognant son front par terre et s'évertuant, envers Jacques qui reculait devant elle, à lui prodiguer les effusions ardentes de la plus humble des douleurs.

Quand il n'eut plus le moyen de se retirer davantage, de se dérober au delà, quand le mur arrêta sa retraite, sa femme le pressait toujours, le harcelait encore dans une ivresse d'avilissement sauvage. Effondrée de désespoir, prosternée, s'accrochant comme aux genoux d'une idole, sous les pleurs qui la noyaient, elle semblait implorer que son mari la tuât sans retard s'il ne voulait pas l'emporter avec lui du naufrage...

Alors, — à ce spectacle de celle qui, depuis des années, le jour, le soir... la nuit !... était la belle moitié de son orgueil, la compagne qu'il caressait de ses respects les plus tendres, — Jacques d'Exireuil ne put se retenir d'un mouvement de pitié.

Il la releva... Elle eut la sensation, dans cette promptitude qui pour le moindre indice fait renaître un moribond à la pensée de vivre, qu'elle était sauvée...

Mais il ne prononça pas un mot : son gosier se tordit convulsivement, et il fondit en larmes.

— Ah ! s'écria-t-elle, voilà ce que j'ai mérité... C'était le seul châtiment qui pouvait vraiment m'atteindre et me trouver sans courage !...

Anéantie, elle retomba sur le siège, vers lequel son mari l'avait doucement repoussée.

De nouvelles questions, aiguës et lancinantes, la rappelèrent bientôt à la réalité.

Jacques avait séché ses yeux, et repris une apparence de

calme. Il interrogeait froidement, avec patience et sans méchanceté, exigeant de tout savoir, en détail... tout! D'un ton ferme et posé, comme un juge qui, pour un procès de mort, constitue son dossier, il s'informait des conditions pratiques, des moyens de pression morale, des dates, du comment et du pourquoi des choses, du secret de ces attentats jusqu'au fond de leur indicible... Et tant est suggestive cette possession par laquelle on entre dans toute la vérité d'une âme, que le mari, à chaque aveu de plus, se sentait presque reprendre un peu de sa propre femme. Et si ce n'était pas abolir chez elle le passage de l'autre, c'était, du moins, s'y réinstaller en maître définitif, y fouler les impressions subies, y dégrader, sous les perquisitions les plus oppressives, les empreintes gravées par autrui.

L'émotion, entre eux, ne régnait plus avec violence. Il y avait plutôt une sorte de gêne étouffante à certaines demandes. Et souvent les réponses ne se faisaient que dans une défaillance de voix, ou par des silences de honte consternés...

Une soif intolérable consumait Giselle. Elle finit par s'en plaindre timidement, comme si elle avait douté que cela lui fût permis. Son mari lui prépara de quoi boire... Puis il vint lui soutenir le verre entre les dents, parce qu'elle grelottait, d'angoisse et de froid.

L'heure avait beaucoup marché; et le feu s'était éteint dans l'âtre. La couverture de la jeune femme se trouvait prête, avoir été préparée d'avance, à cause de l'indisposition qui, toute la journée, l'avait déjà tenue au coin de son feu. Jacques lui commanda de se coucher, de ne pas s'exposer à prendre plus de mal, à tousser davantage... Tandis qu'elle lui obéissait docilement, il se détourna, voulant ne rien apercevoir de la beauté de sa femme, obsédé par la stigmatisante vision de l'usage qui en avait été fait.

Une fois étendue dans son lit, Giselle éprouva un infini sentiment de mieux. De ce que, tout à l'heure, elle avait été, par lui-même, aidée à se désaltérer, le breuvage avait pris la divine vertu de s'infiltrer, goutte à goutte, en son cœur brûlant... Elle restait inerte, déchirée, brisée, mais par une délivrance. C'était à un monstre que sa conscience venait de donner le jour; mais elle n'en portait plus, dans son être, les immondes tressaillemens.

Jacques, attendant que la nuit achevât de s'écouler, s'assit sur une chaise, au pied du lit de sa femme... Oh! qu'elle eut de bien à le voir demeurer là, près d'elle!... Lui n'avait pas songé à regagner sa chambre. Il avait pris instinctivement une place qui, sans aucune hésitation, lui était apparue comme la sienne: à distance, et à petite distance.

Aucun d'eux n'était près de dormir. Ils ne se parlaient plus. Quelquefois, leurs regards se croisaient, et s'en allaient aussitôt l'un de l'autre.

Résolu et pensif, Jacques fronçait ses sourcils noirs, tordait ses brunes moustaches, et discernait sa part entière de responsabilités. C'était lui qui avait ruiné le ménage; c'était sa faute inconsciente qui avait mis en prostitution non pas seulement la vertu de sa femme, mais un dieu des foyers plus rare encore : la passion même dont elle resplendissait pour lui... Et ne pouvant envisager ses remords face à face, il les repoussa pour se réfugier dans les conceptions plus fertiles de la vengeance.

Bien avant l'arrivée du matin, la lampe ayant vacillé, ils se firent connaître, par de rapides échanges de coups d'œil, leur commune appréhension de l'obscurité... Ensuite toute clarté s'éteignit. Il ne leur resta plus qu'à s'entendre parfois respirer dans les ténèbres, quand l'oppression de leurs sentimens devenait par trop lourde. Et, la toux de Giselle résonnant de temps en temps, elle l'étouffait comme importune, dans la solennité du silence.

Ah ! si Jacques avait pu ressentir et suivre l'inspiration d'apposer ses mains sur le beau front, ardent et invisible, appesanti alors dans la dentelle des oreillers !... De quelle grâce royale ne disposait-il pas, pour guérir soudain les plaies dont, si près de lui, une tête adorable saignait idéalement ?...

Mais c'était même plus qu'une puissance de souverain qui lui appartenait, envers le pieux repentir de cette créature. L'époux bien-aimé était grandi à la hauteur d'un maître de miséricorde infinie. Un miracle était inespéré de Giselle, et pourtant attendu avec humilité; elle n'imaginait qu'une sorte de pardon possible, qu'un seul croyable et vrai... Ce pardon ineffable l'aurait trouvée dans un pur recueillement de béatitude, et l'aurait laissée purifiée et chaste, comme d'une Visitation.

... Quand la pendule sonna sept heures du matin, Jacques se mit debout subitement. Il alla ouvrir les rideaux d'une fenêtre, et, à la lumière encore basse du jour, il aperçut, dans une glace, sa figure décomposée par l'insomnie, son teint livide, sa physionomie ravagée, son air de malfaiteur.

Sans tarder davantage, il se dirigea vers une issue de la pièce.

Giselle s'était dressée dans son lit.

— Où vas-tu ? demanda-t-elle... Oh ! ne m'abandonne pas ! Garde-moi !...

Et, comme il ne l'écoutait point, elle se leva, le poursuivit, et voulut le retenir en lui faisant un collier violent de ses bras nus.

Jacques se dégagea énergiquement. Avec une voix menaçante et une mauvaise expression qui fit tressauter sa femme, il lui donna cet avis :

— Ne vous mêlez point de ce qui ne vous regarde pas !

— Que vas-tu faire ? murmura-t-elle en pâlissant.

— Voir le baron Saffre...

Elle se tordit les mains, et balbutia :

— Jacques ?... quel projet as-tu donc ?

Il répondit, mais très simplement, comme pour une chose que l'on sait bien, qui est inévitable, et dont le moment est venu :

— Je vais le tuer.

— Oh ! non, ne va pas chez lui !... C'est un être épouvantable... contre lequel tu ne pourras rien !... Il réussira à faire retomber le malheur sur toi.

Jacques la considéra avec une expression de volonté surhumaine, en répliquant :

— Quand on a dans le cœur tout ce que j'ai pour me soutenir, on est toujours le plus fort !

Giselle courbait la tête, devant l'impétuosité de ce sentiment des hommes, auquel, une fois de plus, elle comprenait ne rien pouvoir. C'étaient encore les accens de l'honneur que, dans le transport de son mari, elle entendait gronder au-dessus des exigences craintives et des protestations de l'amour.

— Au moins, supplia-t-elle encore, vas-y armé !...

Jacques lui posa sur le visage ses doigts crispés comme des griffes, lui en fit brusquement sentir les pointes acérées. Et, ses narines frémissantes, mordant à la fois ses lèvres et ses paroles, il dit :

— Je vais lui sauter à la gorge, lui arracher la langue, lui crever les yeux, lui écraser la tête sous mes talons !...

Au long des joues de la jeune femme, le froid de la chair de poule avait couru, dans les sillons tracés par les ongles. Un frisson des représailles promises la pénétrait jusqu'aux moelles.

— Ah ! oui !... Jacques, tue-le !... cria-t-elle du fond d'elle-même.

Et dans ce départ pour des conséquences inconnues, dans le désordre d'adieux instinctifs, leurs deux bouches se touchèrent spontanément, et se réunirent en un même souffle de haine, en ce vœu de meurtre qui s'exhalait des plus intimes sensibilités de leurs êtres.

IX. — LA BARONNE SAFFRE

L'absence du baron Saffre avait duré près d'une semaine, au lieu des deux jours que, en partant, il comptait y affecter. Tout d'abord, il avait éprouvé un échec complet dans sa démarche finale et ses tentatives acharnées auprès des banques anglaises. En dernier recours, — et retardant l'heure de ne rapporter chez lui que la certitude du désastre inévitable, — il était allé, par un brusque circuit, frapper à la porte du marché allemand. Mais ce suprême effort n'avait pas été moins stérile; et il n'obtint que de laisser, là encore, dans le monde de la finance étrangère, une impression étonnée de ses allures bizarres.

Ce fut à une heure tardive du soir que Saffre, hirsute et agité, revint en son hôtel. Un aspect plus que négligé, tout à fait sale, accusait en lui un oubli prolongé du soin de sa personne. Ce contraste avec ses normales habitudes d'élégance sauta aux yeux du valet de pied, qui lui remettait le courrier, les lettres et les cartes amoncelées dans l'attente. Celui-ci informa aussi son maître que M. d'Exireuil était venu le demander à deux reprises, avec beaucoup d'insistance, et sans vouloir croire à un déplacement de M. le baron, dont il n'avait pas été averti.

— Ah ! il m'ennuie, celui-là ! cria Saffre dans un emportement insensé... Il n'a qu'à me flanquer la paix !... Et qu'il ne m'échauffe pas les oreilles !... Est-ce que je suis tenu à l'instruire de mes faits et gestes ?...

Puis, se calmant sans raison, et par une façon insolite de se montrer communicatif, il ajouta :

— D'abord, je lui ai, en route, télégraphié de venir demain... Il aura donc bien pu voir que je n'étais pas ici !

Il regagna directement sa chambre. Et, sans se débarrasser de ses vêtemens fourrés de voyage, il se jeta dans un fauteuil, devant un grand feu flambant, avançant progressivement ses talons qui, après les chenets, en arrivèrent à s'appuyer sur les bûches. Son cerveau était morbidement transi; et il se parlait à lui-même tout haut, avec incohérence, dans une odeur de roussi qu'il ne sentait pas.

Depuis un temps assez long, il n'avait point bougé de cette attitude; et il ne s'apercevait pas que la baronne Saffre était, à présent, auprès de lui.

Celle-ci fut obligée de réveiller son attention par des bonjours réitérés.

Saffre tourna enfin la tête, vers la direction de la voix fluette.

Il était si loin de songer à sa femme que son regard, — au lieu de se fondre vers elle en insignifiance, à force d'être conjugalement intime, — eut une nuance d'expression, comme à revoir quelqu'un que l'on sait bien connaître, que, pardieu ! l'on reconnaît bien.

— Avez-vous fait bon voyage? demanda la baronne.

— Non !

— Vous paraissez extrêmement fatigué ?...

Il ne répondit pas.

— Ah ! reprit-elle, vous vous êtes trop moqué de mes petites manies d'hygiène. Vous auriez mieux fait de les observer aussi... En ces temps derniers, vous vous êtes dépensé... de toutes les manières !... Vous avez horriblement abusé de vos forces !... Vous avez été déraisonnable... très déraisonnable ! acheva-t-elle d'un ton déterminé que ne lui avait jamais connu Saffre et dont il fut singulièrement secoué dans sa torpeur.

Il redressa son buste de si imposante carrure; il frotta, des deux mains, son large visage, ainsi que pour en détirer les plis sombres, la grimaçante contraction.

— Je vais bien ! murmura-t-il... Parfaitement bien. Je n'ai de mal nulle part !

Il ne se comprenait pas lui-même d'avoir eu souci d'un propos de sa femme ni d'avoir voulu faire, pour elle, les frais d'une autre mine que celle qu'il avait naturellement.

Cependant la baronne ne s'était introduite chez son mari que parce qu'elle était pressée de s'expliquer.

— Pour ma part, continua-t-elle, j'aurais été d'une légèreté impardonnable, si je ne m'étais pas émue de ce qui avait pu survenir de grave dans votre état... Et, maintenant, moi, je le sais!

Elle prononça cette assurance avec une intonation aiguë et nette qui, au fond de l'esprit de Saffre, ayant traversé des épaisseurs d'engourdissement, y piqua comme un poinçon.

— Qu'est-ce que vous savez, grogna-t-il, vous?

Son froncement de sourcils, en tout autre temps, aurait suffi pour ramener sa femme à se taire, en faisant l'innocente. Mais ces âges-là étaient passés.

— S'il vous plaît, poursuivit-elle, causons en toute sincérité... Du reste, je ne suis pas ici pour vous soumettre mes reproches contre vous; ce sont les vôtres, contre moi, que je viens prévenir.

Saffre s'était levé, subjugué encore par ce que l'audace inusitée de la baronne lui imposait de mystérieux. Et ce qui lui restait d'imagination étant accroché à un seul sujet, il rêva que cette intervention s'y rapportait providentiellement, et ne pouvait avoir pour but que de le sauver.

— Que voulez-vous dire ? interrogea-t-il avec empressement.

— Il s'agit de vos affaires. On m'a appris qu'elles allaient au plus mal...

Par un phénomène de l'habitude, sans le concours d'une volonté ni d'une raison en train de s'annihiler, la figure du baron se rasséréna. Il se retrouva, avec un sourire aux lèvres, sur le terrain familier des hâbleries. Il répliqua à sa femme, comme s'il eût traité avec Happarsheim, ou négocié quoi que ce fût dans ses bureaux :

— Jamais ma position, sur tous les points, n'a été meilleure qu'en ce moment !...

La baronne fit un petit signe de dénégation absolue.

— Non, dit-elle, vous êtes à bout !... Dès que l'on m'a eu mise sur mes gardes, j'ai fait diligence, j'ai consulté des personnes sérieuses et de toute honorabilité... Une prompte enquête a été faite adroitement... Et les preuves les plus douloureuses m'ont été fournies en abondance...

Saffre avait, de nouveau, changé de physionomie. Il roulait les yeux incertains d'un fauve provoqué; et, férocement, il guettait qui ou quoi dévorer, chose ou personne, parmi ce que sa femme lui exposait.

— Je suis mère de famille, objecta celle-ci... Dans cette situation, pouvais-je rester les bras croisés ?...

A travers son égarement, le baron vit poindre le coup de grâce, il devina qu'un écrasant péril de plus s'apprêtait à charger sur lui et sur les débris qui le défendaient encore... Ajournant de nier la vérité, de recommencer à mentir impudemment, il courut faire face au plus pressé :

— Ne vous ingérez pas en tout cela !... Si vous voulez que nous restions bons amis, veillez à ne plus remuer, à ne vous risquer dans rien !...

La baronne avait hâte de placer, entre elle et lui, la grosse idée de cet entretien, d'y employer le grand mot, afin, pour la suite, de se retrancher derrière. Elle dit, avec rapidité :

— J'ai pourtant à obtenir ma séparation de biens...

L'expression de Saffre devint formidable.

— Oh ! fit-il... Vous n'oseriez pas commettre cette infamie ?

Mais sa femme, sans protester, s'en tint à pâlir, encore, sous sa pâleur.

Lui perdit d'abord contenance... Bientôt, sans être capable de guère réfléchir, mais instinctivement, avec des gestes de démonstration machinaux, comme s'il eût toujours paré un même coup, il se précipita dans les phrases :

— Malheureuse!... La séparation de biens, voilà ce qui serait l'acte le plus funeste!... Mais pensez donc!... Quel est le financier dont la fortune résisterait à une atteinte pareille à son crédit, à un si brutal arrêt dans ses opérations?... Non, non! vous ne commettrez pas contre moi un crime qui ne serait pas moins néfaste vis-à-vis de vous-même... Vous ne sauriez prendre non plus cette responsabilité à l'égard de nos enfans, dont vous auriez détruit l'avenir, sous prétexte de l'assurer!...

Elle riposta fermement :

— En fait d'avenir, nous n'en avons plus d'autre que ce que je pourrai personnellement réaliser dans ce qui vous reste encore.

— Ah! s'écria Saffre, je ne vous laisserai pas m'égorger de la sorte!... Et puis, c'est trop bête! Ah çà! qu'est-ce que vous compteriez retirer de là?...

— Les trois millions cinq cent mille francs que vous avez reçus de moi en nous mariant, et les onze autres que mes héritages m'ont successivement constitués...

— Et ce sont ces misères-là que vous chiffrez, quand il s'agit, entre nous deux, d'une communauté de quatre cents millions peut-être!...

— Mais puisque tout cela est perdu...

— Non pas!... Mon argent est jeté dans la mêlée, pour en ressortir au moins doublé!... Ne m'arrêtez pas au cours de mon œuvre; laissez-moi brasser de toutes mes forces, là dedans!... N'est-ce pas moi seul qui ai bien su gagner les neuf dixièmes de ce capital énorme, rien qu'avec ce que vous m'avez apporté joint à la succession de mes parens?... Est-ce qu'il ne m'a pas fallu, pour ça, être un fameux débrouillard?... Voyez-vous, on est le premier homme du monde, quand on a cette tête-là! hurla-t-il, en se claquant frénétiquement le front et toute la boîte cranienne, comme pour y réprimer une sédition des idées.

Il s'élança à discourir encore, avec une ardeur éperdue. Bien qu'il continuât, — mais d'une façon de plus en plus confuse, — à se savoir lui-même fini, cependant il repartait follement à se fier dans ses futures chances de fin de mois. Il s'exprimait avec cette même foi des néophytes en affaires, avec ces naïfs espoirs de l'ignorance que, naguère, il aimait tant à railler chez les gens du monde aux abois. Et c'était alors, à son tour, de s'en exalter par un aussi décevant enthousiasme, lui, vieux routier des chemins de finance, dans un suprême accès de chauvinisme pour les épopées d'argent.

Tandis qu'il s'abandonnait aux mouvemens de son aberration, la baronne, muette et petite, demeurait inébranlable, comme une borne. Elle s'abstenait de contredire son mari, attendant avec

déférence le moment de lui faire part, elle-même, de la chose décisive qu'il avait maintenant à savoir d'elle. Elle se taisait, dans la dignité mélancolique de vouloir satisfaire jusqu'au bout aux convenances conjugales, persuadée qu'elle avait fait, en ces remuantes épreuves, le sacrifice de sa santé, et que, devant l'intérêt supérieur, elle s'y était, hélas! désistée de sa patiente, de sa soigneuse candidature à la longévité.

Saffre, avec une agitation prolixe, prétendait initier sa femme à toutes les magnificences présentes et futures de l'entreprise sous l'écroulement de laquelle il ne se sentait plus englouti. Il interprétait le ferme silence de la baronne, comme une approbation de chacun de ses déraisonnemens. Il exultait de triomphe. Il s'égarait en exposés interminables, se reprenait, s'embrouillait et se débrouillait dans les locutions qui, du cerveau, lui tombaient pêle-mêle sur la langue... Et brusquement, au détour d'une divagation, il s'arrêta, les yeux stupides, ne sachant plus quoi dire...

La baronne saisit cet instant, pour en terminer.

— Je dois vous prévenir, fit-elle, que ma demande est déjà formée...

Saffre la considéra d'abord avec hébétude... Puis, la signification de ces paroles l'atteignit au vif, exaspérément.

Comme il avait marché vers sa femme, celle-ci, lestement, trouva bon de mettre, entre elle et lui, toute la largeur de la vaste table qui meublait le milieu de la pièce...

Du mal étrange, qui achevait d'envahir son mari, elle n'avait nulle conscience, mais les obscures animalités de son instinct en avaient frissonné, ainsi que, de chien à chien, la rage de l'un chez l'autre se flaire ignorément.

— Vous vous êtes permis cela? gronda-t-il... Sans mon assentiment!... Vous allez, à la minute même, écrire à votre avoué de ne donner aucune suite à cette lubie de femme malade!...

Elle était toute tremblante; mais sa voix tinta encore comme du métal.

— C'est que, répliqua-t-elle... la loi exigeait, dans les trois jours, l'affichage de la demande... Et je suis à présent informée que... depuis ce matin... la chose est faite!...

Saffre, frappé dans l'âme, prit un élan forcené pour faire n'importe quoi... quelque chose d'indéfinissable, sans but et sans nom... Les bras tendus, il ne savait pas plus, lui-même, si c'était pour broyer sa femme, ou pour courir dehors où que ce fût, partout où il y aurait eu des passans en qui étrangler cette nouvelle de mort au crédit!...

Mais sa vigueur physique le trahit. La respiration lui manqua.

Et, de ses deux poings, il s'appuya sur la table, à l'autre extrémité de laquelle sa femme se tenait attentive.

Dans la destruction de ses facultés cérébrales, Saffre discernait encore un point : c'était avec quelle rapidité foudroyante on avait commencé et l'on allait avoir fini de l'exécuter... En effet, il ne s'agissait pas, dans son cas, de lenteurs pareilles à celles de la séparation de corps, qui n'intéresse que le cœur et la conscience des êtres, la liberté de leur vie et les droits de leur chair. Mais la séparation de biens, procédure tutélaire des capitaux, émancipatrice de l'argent conjugal, jouit des bénéfices les plus exceptionnels de l'urgence. En un mois, l'instance contre Saffre pouvait être bâclée.

— Vous ne savez pas, dit-il avec essoufflement, ce que vous avez fait!... Vous m'infligez plus que la ruine!... J'aurais pu me retourner, avec un peu de temps... Comme ça, c'est la faillite... la banqueroute!...

La baronne n'avait rien à répondre. Elle avait acquitté sa stricte obligation d'être véridique, et ne pensait plus qu'à se retirer de là.

La face de Saffre se congestionnait avec l'effort par lequel il faisait sortir de lui des paroles haletantes :

— Vous,... quand je ne me méfiais pas... vous m'avez abattu!... Toute la bande va se jeter sur moi... Ils vont me mordre... me déchiqueter!... Ne les entendez-vous pas hurler que je suis un voleur?... Et on va leur donner raison!... L'accaparement, il y a des lois contre ça! Il y a des lois contre tous ceux qui sont à terre!... Alors, il me faudra donc aller en prison?...

Sur ce mot qui lui fit agrandir encore ses yeux écarquillés, il éclata de rire. Pour une seconde, sa physionomie eut de convulsifs rictus qui la firent paraître extraordinairement gaie.

— Ha! ha! ha! cria-t-il... Le baron Saffre en prison!... Elle est bien bonne!... Le coup est réussi!... Vous ne vous en doutiez pas, hein?...

Instantanément, ayant recouvré un masque immobile, il reprit :

— Mais pourquoi avoir fait cela sans me consulter?... Plaît-il?... Quoi?... Ah çà! me le diras-tu un peu, canaille?...

Et comme d'un pas doux, le regard plein d'une surnaturelle rêverie, et les lèvres pincées, il s'approchait d'elle, avec un air terriblement désireux de la faire répondre à ce qu'il lui demandait, elle murmura, en gagnant du terrain :

— J'avais trop peur de vous, je n'aurais plus osé agir si je vous avais vu, à l'avance, être ce que vous êtes en ce moment!...

Et là-dessus, elle s'enfuit; elle courut se claquemurer chez

elle, par le double tour des clés et tous les verrous des portes.

... Dès qu'elle se trouva protégée ainsi contre tout sévice, la baronne n'eut plus d'autre idée que de se mettre au lit, sans aide, comme si elle ne s'en rapportait qu'à ses nerfs, encore si tendus, pour faire vite et bien ce qui la concernait. Elle eut toutefois la sollicitude de s'administrer au compte-gouttes un mélange qui, — en temps ordinaire, — lui aurait presque promis un peu de sommeil pour tout de suite, et aussi quelque appétit peut-être pour le lendemain matin... Mais quel traitement, songeait-elle, pouvait tenir après de telles révolutions?...

Néanmoins, elle commençait très bien à s'assoupir, lorsqu'on frappa discrètement à la porte par où elle communiquait avec la personne qui était de service auprès d'elle.

— Qui est là? fit-elle en sursaut.

— Madame la baronne, répondit la voix de sa femme de chambre, c'est Joseph qui sort de me prévenir qu'il n'a jamais vu son maître dans un état comme ça... Il dit qu'il ne sait pas ce qui, en ce moment, retiendrait de rien M. le baron!... ni si M. le baron, des fois, n'irait pas jusqu'à se tuer!...

Eh! qu'appartenait-il à la femme de Saffre de réentreprendre par là, après tout ce qu'elle s'était déjà imposé?... Ah! ciel! que lui voulait-on encore?... Que pouvait-elle de plus?... Ne s'était-elle point prodiguée jusqu'aux dernières limites du possible?... Et voilà qu'un retour de palpitation lui affligeait le cœur!... D'ailleurs, n'était-ce pas naturel qu'un despote aussi violent que son mari eût une crise à traverser, dans ces conjonctures, avant d'aboutir à la résignation? Et ne devait-il pas être le premier à préférer la solitude, en cette période d'irritation extrême?... Lui, se tuer?... Est-ce qu'un homme trempé comme le baron Saffre était exposé à ce genre de défaillance? Pour en arriver là, il lui aurait fallu au moins encourir ces responsabilités scandaleuses, déshonorantes, auxquelles effectivement il avait fait allusion, tout à l'heure!... Voyons, il n'avait pu dire cela que comme un gros moyen, pour tâcher encore d'influencer sa femme!... Comment deviner, dans ces propos, autre chose que des imprécations et les menaces en l'air d'une fureur inventive?... Mais pourtant, si le baron Saffre en était à vouloir se tuer?... Alors, il aurait donc eu le sentiment intime que ses affirmations n'étaient pas exagérées?... Mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu! était-il croyable que ce chef de famille eût exposé les siens au rejaillissement de tant d'opprobre?... Allait-on devoir vivre, pendant des mois, dans les transes honteuses d'un procès criminel? Et tous les Saffre en seraient-ils désormais réduits à une existence aussi

recluse que celle de ces années de condamnation, dont le baron s'était lui-même déclaré passible?...

La baronne se vit soudain à la veille d'une invasion de la police... Oh! l'insupportable vision, que ce cortège forçant le seuil de son hôtel, et venant s'y livrer, peut-être en plein jour, à une arrestation... comme chez des pauvres!...

— Dites à Joseph, cria-t-elle à travers la cloison, de laisser son maître tranquille... de ne pas l'agacer davantage par ses surveillances... de ne le contrarier en rien!...

A présent, elle ne songeait plus à retrouver du repos. Elle avait la terreur de tout événement qui pût, un jour ou l'autre, mettre un terme à cette situation, et, en même temps, une vague crainte que cela tardât à en finir, une envie inavouée, impatiente, que pourtant il en fût immédiatement fini...

Mais, peu d'instans après, la femme de chambre revint, avec effarement, cogner à la porte et renouveler ses instances.

— Que Mme la baronne écoute! gémit-elle... C'est affreux!... Monsieur est en train de tout ravager!...

Sur cette interpellation, la baronne Saffre, d'un bond, quitta sa couche. Elle entre-bâilla craintivement le battant derrière lequel sa prudence savait n'avoir à trouver qu'une femme de toute confiance. Et, de là, elle tendit l'oreille... Une rumeur de cris, un retentissement de masses brisées, emplissaient les espaces de l'hôtel...

Saffre, avec des rugissemens, lacérait la superbe toile où son portrait, du haut du premier étage, avait semblé être l'immuable souverain des objets merveilleux rangés à l'infini, dans un des plus beaux royaumes de choses... Tour à tour, les statuettes et les vases, les marbres, les bronzes et les faïences, lancés par les mains du géant, allèrent se fracasser, sur le sol du vestibule ou du jardin d'hiver, disparurent dans tous les gouffres que les profondeurs du rez-de-chaussée ouvraient, çà et là, au vertige de la destruction... Et, parti au galop, fauchant du pied tous les lampadaires sur son passage, Saffre avait transporté ses vociférations dans l'éloignement des galeries, où tant de trésors étaient à sa merci!...

La maîtresse de la maison ne pouvait plus s'illusionner à l'égard de la nature précise, et des conséquences dangereuses, — pour autrui spécialement, — du malheur déchaîné sous son toit. Tout son petit corps tressaillait d'épouvante et de volonté.

— Oh! commanda-t-elle, que tous les domestiques courent vite monter la garde autour de leur maître!... Qu'on aille aussi, dès qu'on en aura le répit, chercher nos médecins!... On ne peut pas laisser un homme dans cet état!...

Et, sans plus de délai, elle se renferma, elle-même, comme l'objet le plus fragile et, bien entendu, le plus précieux qu'elle eût à préserver!... Elle mit en barricade, à chacune des entrées de sa chambre, des meubles plus hauts et plus lourds qu'elle. Mais, pour les faire évoluer, elle disposait de cette grâce miraculeuse, de ces ressources inépuisables qui émanent de la ferveur pour soi-même, et qui, en cet instant, grandissaient son aspect jusqu'à celui d'une zélatrice de son propre bien!...

La baronne Saffre, en se décidant à s'adresser à la justice sur le conseil très documenté du notaire, n'avait pas préalablement communiqué ses intentions à ses filles ni à son fils. En l'absence de leur père, elle avait jugé irrégulier de les instruire, avant lui, de ce qui le concernait tout le premier, et de les convier ainsi à se mêler d'une décision où mieux valait que leur piété filiale n'eût pas à se prononcer.

Mais, dès la première heure, au lendemain des scènes dont l'hôtel Saffre avait été le théâtre, elle fit mander ses enfans, en leur écrivant dans les termes les mieux ménagés.

Ce fut Arthur Saffre qui se rendit le premier à l'appel maternel. Il possédait la plupart des qualités de ce qu'on appelle un bon fils, c'est-à-dire que, étant garçon, il n'avait jamais fait de dettes, et qu'il s'était marié par convenance, selon le parti que lui avait choisi l'inclination de ses parens.

En quelques mots, Arthur apprit le double désastre qui, pécuniairement et mentalement, accablait son père. Il fut désolé. Il se jeta dans les bras de sa mère, que cette émotion troubla, au moins en tant qu'elle en était physiquement bousculée. Il n'eut pas une expression de plainte pour cette immense perte de fortune. Tout de suite même, il fit l'observation qu'il était déjà plus riche que ses besoins, et ne déplora que celle des calamités qui avait affecté l'être même du baron Saffre.

— Je ne te propose pas de le voir, dit la baronne... Les docteurs, qui sortent d'ici, m'ont averti que tout prétexte d'agitation lui serait très nuisible...

Du reste, Arthur n'insista pas. Sa douleur, toute sincère et vive qu'elle fût, était destinée, ce matin-là, à être cantonnée dans son esprit par une préoccupation exceptionnelle qui, à l'avance, y avait pris presque toute la place. Quelques heures plus tard, — c'était même pour cela qu'il s'était dépêché, plus que ses sœurs, de venir avant déjeuner, — à l'Académie des Belles-Sciences, on devait lui décerner l'honneur de lire publiquement un petit mémoire qu'il y avait adressé. C'était là un succès préparé de

longue main, et poursuivi par beaucoup de démarches, dans bien des escaliers!... Il ne pensait qu'à cela en arrivant. Depuis qu'il était arrivé, quand il s'interrompait d'être absorbé par le sort consternant de son père, c'était encore que cette perspective de sa carrière académique était l'unique chose, en lui, qui refusât de se laisser oublier. Dans la bouffissure accidentelle de sa vanité, les mauvaises nouvelles avaient égaré une grande partie de leur virulence. Enfin, pour éprouver tout à fait le sentiment d'un malheur, il faut en avoir tout à fait le loisir, être à son heure d'y songer à l'aise. Tandis qu'Arthur Saffre, autant qu'il était navré, se sentait aussi pressé, et par ailleurs inquiet. En prenant congé de sa mère, il demanda soudain :

— Les ordres, n'est-ce pas? sont donnés pour empêcher de répandre dans le public ce qui s'est passé ici...

Maintenant, il appréhendait un coup supplémentaire de la fatalité, le souffle hostile au dehors de quelque tempête suscitée par les troubles de sa famille, un invraisemblable changement d'ordre du jour dans les immortelles gravitations de l'Institut.

... Lors du passage des Bréhand, qui se produisit plus tard, l'attitude d'Olivier fut beaucoup moins stoïque. Depuis le hasard qui lui avait fait réaliser son mirifique mariage, il s'était attaché à l'avenir de sa richesse avec une sorte de passion d'inventeur. Il n'avait cessé de regarder venir le jour où il hériterait du baron Saffre, comme celui qui lui constituerait la gloire d'avoir mené au comble du perfectionnement la recette des millions. Cela devait être la récompense méritée, pour les nombreuses années où il avait voué ses plus constantes pensées à chercher les applications dont serait susceptible sa trouvaille de tant d'argent... Et voilà que, subitement, il voyait se dérober devant lui toute l'étendue d'un Pérou qu'en ses navigations de Parisien il avait découvert, et dont il était peut-être à la veille, par son droit de conquistador, de se créer duc ou marquis!...

Au spectacle de la mine atterrée qu'il avait, la baronne Saffre voulut le rappeler à des sentimens de consolation. Elle lui montra Mme Bréhand effondrée d'affliction dans sa graisse, et dont on n'aurait point toutefois pu dire si le chagrin, qui s'échappait en un susurrement monotone d'entre ses joues rebondies, lui était inspiré par les maux de son père ou par l'air mécontent de son mari.

— Au moins, soupira la baronne par une comparaison avec son autre gendre, vous avez, vous, un ménage heureux!... Allez, mon cher Olivier, votre lot ici-bas est le bon!... Il vous restera toujours une compagne qui vous aime!...

Bréhand était en train d'envisager que la rente annuelle de cent

mille francs, à lui servie jusque-là par son beau-père, en dehors de tout contrat, ne serait pas non plus payée désormais. Et, sur l'exhortation de sa belle-mère, ayant eu les yeux tirés vers l'associée présente et future de tous les instans de sa vie, la monstruosité lui en apparut, dans la plénitude, pour la première fois. Dame! à la longue, il s'était si complètement assimilé l'usage de la dot de sa femme que cela s'était confondu, en son âme, avec le sens des droits de son propre individu et l'emploi de ses facultés naturelles. Sous l'effet de son émoi, ne considérant plus la propriété de leur hôtel et les deux millions jadis reçus que comme des biens de naissance, — qui lui eussent été personnellement, de tout temps, acquis, — il était près de crier qu'avec une pareille entrée de jeu un aussi beau garçon que lui avait été exploité. Toute sa conscience protestait, de bonne foi, contre le fait de lui avoir jeté sur les bras une jeune personne destinée à être ainsi déshéritée... et de ce calibre-là!

... La visite que la baronne Saffre souhaitait le plus anxieusement de recevoir était celle du comte de Grommelain. Elle l'avait relancé par une lettre très pressante à l'avenue Kléber, où il continuait d'être domicilié, tout en y observant, à l'égard de sa femme, les mesures d'isolement les plus strictes.

Grommelain avait déféré à cette prière. Quant à la ruine de Saffre, il n'eut que de la froideur à se l'entendre confirmer, puisqu'il n'avait pas conservé plus de prétentions que d'illusions sur ce sujet. Mais le triste état dans lequel était physiquement tombé le baron parut le toucher. Il eut les expressions de condoléance d'un homme à principes, qui n'aimait pas à voir les désordres de la nature se produire dans les familles, qui n'y admettait que l'uniforme rectitude des procédés pour les cas ordinaires et les moyens de la légalité pour les circonstances exceptionnelles.

La baronne Saffre avait hâte d'utiliser cette espèce de détente chez son interlocuteur, pour amener une réconciliation entre les époux de Grommelain. Son plus cher désir maternel était d'obtenir que son gendre reprît Marie-Blanche, dont elle craignait autrement d'avoir peut-être à s'encombrer.

— Et maintenant, dit-elle, laissez-moi, dans ces momens si cruels où nous sommes, vous conjurer d'être indulgent... de renoncer, pendant qu'il en est temps encore, à votre projet de rupture définitive avec ma fille...

Grommelain fit courtoisement le geste de vouloir l'arrêter net.

— Écoutez! reprit-elle... Une raison majeure, à laquelle vous n'avez sans doute pas réfléchi, doit vous dicter votre conduite : c'est l'intérêt de vos enfans!

— Madame, mes enfans n'ont rien à perdre à ne pas être élevés par leur mère.

— Et ce qu'ils ont à en revenir?... A l'heure actuelle, l'héritage de tout ce que leur mère possède leur est garanti par votre régime dotal... Qu'en adviendra-t-il, si le mariage entre vous est détruit?

— La séparation de corps, que je demande, ne modifie pas le principe d'inaliénabilité...

— Soit! Mais, dans trois ans, qu'est-ce qui empêchera votre femme de réclamer et probablement d'obtenir le divorce?... Alors elle recouvrerait la libre disposition de ses biens... Prévoyez-vous qu'elle en ferait un usage très raisonnable?...

La baronne s'exprimait presque avec l'aisance, la perspicacité en ces matières, des jurisconsultes avec lesquels elle venait de frayer étroitement depuis six jours, et dont elle avait peut-être appris sa leçon. Au reste, n'avait-elle pas employé à méditer sur toutes choses les trente-cinq années, environ, d'apparente annihilation en ménage, qu'elle avait passées dans le silence, la rêverie et les airs distraits de ses prunelles pourtant si claires?

Grommelain était devenu pensif.

— Vous en serez quitte, opina-t-il, pour faire donner un conseil judiciaire à votre fille...

— Ah! mon ami, devine-t-on jamais l'instant où il serait opportun d'agir?... Regardez, ici même, à quel degré de chute nous sommes arrivés sans nous en être doutés à temps!... Non, non! n'entre-bâillez point au hasard, à l'incertain, à l'inconnu, la porte qui renferme si bien la fortune de votre femme... Tenez, je suppose que je meure dans pas bien longtemps...

Et elle secoua la tête, par une façon d'attester que les affres nouvelles de cette lutte continuaient de l'acheminer vers le tombeau.

— Aussitôt, poursuivit-elle bravement, Marie-Blanche peut avoir la tête grisée, être poussée à je ne sais quelle insanité par la part de succession qui lui serait échue... la part encore très notable qui, je puis vous l'affirmer, lui reviendra de moi!... Car le notaire, rien que sur l'estimation des immeubles... le baron Saffre, hélas! en avait peu!... le notaire, dis-je, me considère comme, d'ores et déjà, rentrée en possession de dix à douze millions au minimum... Et, sur le portefeuille, j'entends bien rattraper le reste de mon dû!... Certes, cela est bien médiocre auprès des revenus qui roulaient dans cette maison... Mais c'est encore de quoi pouvoir, le plus souvent possible, être bonne aux siens...

Malgré lui, et par une considération distinguée pour une femme d'âge, Grommelain subissait un peu l'autorité qu'avait revêtue la baronne en saisissant, avec ses mains transparentes de maigreur, les dernières rênes de l'opulence des Saffre emportée aux abîmes.

Elle risqua cet avis :

— Pourquoi n'emmèneriez-vous pas votre femme, hors de la vie de Paris, se reposer quelque temps dans un air sain, à l'abri de toute occasion d'égarement ?

— Avec ça, s'exclama-t-il, qu'elle se supporterait une seule journée, dans ces conditions-là, à la campagne !

— Je la sais, au contraire, très disposée à cette décision... Elle ne peut avoir envie que de s'effacer, de se retirer un peu de la grande vie élégante, à la suite de tout ce qui vient de l'assaillir... comme femme... comme fille... Sa situation mondaine est devenue très embarrassante, au moins momentanément... S'en aller, de la sorte, lui paraîtra très « comme il faut ». Elle s'y soumettra, comme à une période de deuil qu'il lui sied, elle le comprend bien, de porter...

Grommelain ne répondait ni oui ni non. Évidemment, c'était aussi une solution correcte de son conflit que d'enlever sa femme à l'existence parisienne, et de l'installer aux champs dans un isolement relatif. Le monde des salons serait plus favorable à cette mesure qu'à celle des débats judiciaires, parce que, d'abord, elle épargnerait le scandale et que les liens du mariage seraient, par cette voie, préservés d'une atteinte publique en leur principe de sainteté essentielle... Et même si, le diable s'en mêlant, la comtesse de Grommelain devait trouver encore le moyen de tromper son mari jusqu'au fond de leur retraite, celui-ci se disait que cette disgrâce à la campagne n'avait jamais une solennité aussi désobligeante qu'à Paris, aussi officielle. Il verrait à traiter cela à sa guise, au lieu d'avoir à se régler, dans le monde, comme il l'avait fait pendant des années, sur l'attitude fixe des autres camarades du même régiment.

L'insistance de la baronne Saffre s'exprima plus précisément encore :

— Vous n'avez qu'à vous installer, avec ma fille, à Ozerpie...

— A Ozerpie? fit Grommelain d'un ton aussi étonné que vindicatif... Mais les Bréhand se considèrent là comme chez eux, tant que ce ne sera pas vendu !...

— Non pas !... Je reprends directement ce domaine. Il paraît qu'il a été acheté en mon nom, avec les fonds mêmes qui, l'an passé, me sont revenus de la succession de ma sœur...

Ah ! c'était bien tentant, pour l'aîné des deux gendres, de lui

offrir la revanche du passe-droit que le cadet lui avait fait éprouver. Grommelain sentit se raviver la blessure profonde qui, naguère, avait été infligée à son cœur de gentilhomme, par la méconnaissance de ses titres à la préséance cynégétique et de sa propension née à l'amour terrien. Dans ses argumens, la baronne Saffre avait eu l'art d'employer les influences, selon l'ordre où le génie de la langue les a classées, en faisant appel, après les sentimens, aux ressentimens.

Celle-ci, poussée par l'extrême envie d'assurer le succès de ses efforts, ne pouvait cependant s'empêcher de soupeser les onéreuses conséquences de la proposition qu'elle allait aventurer.

— Je vous offre, dit-elle enfin avec hésitation... pour vous et votre femme... la jouissance... complète... de cette... de toute cette terre!...

Avec l'air d'élévation qu'avait pris son visage, l'âme de saint Martin semblait manifestement l'inspirer, mais sans qu'elle s'en fût approprié plus qu'à demi le vrai souffle... Avec ses façons gênées et ses tâtonnemens de paroles, elle paraissait avoir passé, du premier coup, au second mouvement de la générosité; et sa mine, un peu piteuse, n'évoquait que l'idée du moment où son bienfaisant modèle dut voir à s'ajuster avec la partie de manteau qui lui restait.

Grommelain avait eu un geste de grande manière pour indiquer que la considération, qui pouvait le faire fléchir, ne se joindrait, que de haut, à celle-là. Il répliqua :

— Ce que vous m'avez signalé à l'égard de mes enfans mérite que je l'examine... En effet, je n'ai le droit de causer aucun tort à ces pauvres gamins !... Je réfléchirai...

— Ah! mon ami, puisque votre rigueur a commencé de s'adoucir, n'ajournez pas votre décision!... Soyez tout de suite conciliant jusqu'au bout... Votre femme est ici, à côté... Concédez-moi de vous l'amener; et faites qu'au moins, parmi les infortunes qui me frappent, j'aie la vue réconfortante d'une paix rétablie entre vous deux!...

Elle ne laissa même pas le temps, à Grommelain immobile, d'adopter un avis; elle lui imposa le sien, en courant chercher Marie-Blanche. Et, l'instant d'après, ce fut encore la baronne Saffre qui obligea les époux à reprendre contact, par une opposition du bout des doigts contre le bout des doigts.

Tous deux alors, par cet attouchement comme sacramentel, renouvelaient leur pacte de mariage. Ils acceptaient d'y rentrer, avec le souvenir bien chaud d'avoir réciproquement perpétré ce que deux époux peuvent se faire de pire, mais aussi après con-

statation que, pour leurs intérêts respectifs, ils n'avaient non plus rien de mieux à faire que de continuer. Pleins de déceptions, de rancunes et de fiel l'un contre l'autre, l'expérience les mettait pourtant plus près de s'entendre désormais qu'au temps jadis où, devant les autels, ils avaient à la légère échangé le serment de s'aimer. Car, le principal, en ménage, n'est-il pas de se connaître?... Et ils se connaissaient !

Néanmoins, la baronne ne voulut pas faire durer trop longtemps cette première entrevue de remariage. Elle congédia maternellement Marie-Blanche, et retint son gendre, pour délibérer avec lui sur tant de difficiles questions qu'imposaient, d'urgence, le krach financier et le krach mental de Saffre.

De la personne même de celui-ci, confusément traitée comme détruite, nul des Bréhand ni des Grommelain ne s'était inquiété. Tous s'étaient abstenus de poser une interrogation sur ce qui pouvait lui être encore réservé, sinon moralement, du moins matériellement. Et il semblait qu'aucune pensée ne s'occupât plus de l'individualité de l'ancien maître, en cet hôtel que, naguère, il emplissait si formidablement et presque de majesté...

Mais pourtant si !... Quelqu'un, depuis quelques instans, avait trouvé le moyen de s'introduire dans la place, et sans rien savoir des événemens de la veille, ne pensait qu'au baron Saffre, en rêvait les yeux ouverts, et rongeait passionnément sa dure impatience de parvenir auprès de lui : c'était Jacques d'Exireuil.

...Il y avait six jours et six nuits que cet hôte attendait fiévreusement son tour, auquel maintenant il estimait être presque arrivé.

Le matin où Exireuil avait, durant ce délai, tenté sa première démarche, le baron venait, une heure auparavant, de partir pour un voyage, disait-on, de deux jours. Au bout de ce temps, on avait encore opposé, au visiteur bien exactement revenu, l'absence de Saffre qui, en effet, se prolongeait au delà des prévisions. Exireuil avait interprété cela comme une mesure de précaution à son égard. Il avait cru que celui à qui il avait affaire, ayant été prévenu aussi, se tenait sur ses gardes. Et, dès lors, il s'était posté, mais en vain, sur les chemins habituels d'un adversaire qui, en sa forteresse, semblait du moins s'être fait inabordable.

Mais, avec le retard imposé à la vengeance, rien n'avait affaibli la furieuse tension de cet esprit simple, né pour être dupe avec enthousiasme et se déchaîner avec imprévoyance. Point de discussion à son foyer, pas une minute de déviation dans l'entente taciturne et sombre qui reliait le mari et la femme. Tous deux, et

pour n'importe quel sort, ils se sentaient étroitement réunis, par la complicité du projet en une seule fois exprimé. Quelque chose d'exécrablement fort consolidait leurs rapports de tous les instans, et les rendait inséparables. Ce n'était pas, comme on dit, un cadavre qui existait entre eux, mais pis : un vivant, dont l'idée qu'il respirait toujours, les hantait également dans leur accord et leur hérissait la chair.

Aussi, en recevant le télégramme par lequel Saffre, au cours de ses pérégrinations, lui assignait rendez-vous à son retour, Jacques d'Exireuil exprima toute son âme à sa femme dans cet unique mot : « — Demain ! »... Et toute l'âme de Giselle, comme un profond écho, le lendemain, en laissant son mari la quitter, exhalait la résignation à ce qu'il en fût fait d'elle, ainsi que de lui, selon leur destin.

... Quand il s'était présenté, vers trois heures, à la porte de l'hôtel Saffre, Exireuil avait eu néanmoins la surprise de s'entendre répondre que M. le baron, quoique revenu effectivement, ne recevait pas. Il avait eu beau arguer de la dépêche qui le convoquait personnellement; la consigne paraissait bien infranchissable. Décidé à toute ruse pour passer outre, Exireuil s'avisa de demander à voir la baronne. Le portier, n'ayant pas, sur ce point, d'instructions contraires, accorda l'entrée à un personnage qu'il connaissait, depuis quelque temps, comme un familier de la maison.

A ce moment-là, tout juste, la baronne venait d'entrer en conférence avec Grommelain sur le chapitre des diverses mesures qu'elle avait à prendre, administratives, litigieuses et mondaines. Informée de la visite d'Exireuil, elle le fit prier de vouloir bien patienter jusqu'à ce qu'elle en eût fini de l'occupation qui la réclamait.

Exireuil avait été conduit dans le salon des glaces. Sous les rayons du jour, cette pièce resplendissait de clarté. Le jeu des reflets et les dorures éclataient en étincelles, devant un blanc soleil d'hiver. Mais ce milieu de luxe extraordinaire ne faisait que l'impression d'un antre à celui qui, le regard obstrué par l'idée fixe, la cervelle obscurcie de hantises, circulait là dedans avec une physionomie de belluaire.

Au bout d'un instant, sa résolution fut fixée, perçut nettement le moyen d'arriver au but, et se tendit à tout rompre. Il fallait vite profiter de ce que la baronne était retenue ailleurs. Exireuil avait eu antérieurement l'occasion d'apprendre les dispositions de la demeure, Il savait que l'on pouvait gagner les appartemens de Saffre sans repasser par le vestibule, où des valets de pied étaient

toujours en permanence, et sans avoir à prendre le grand escalier.

Pour se sentir, d'avance, les mains bien libres dans son entreprise, il avait mis son chapeau sur sa tête; et, entre ces murs de palais, en ce décor des parfaites bienséances, cela lui marquait déjà un type d'insurgé, d'intrus farouche et d'enfonceur de toute barrière.

La première porte qu'il eut à ouvrir donnait sur la grande salle des fêtes. Mais cet imposant espace, qu'il n'avait encore regardé que comme le plus beau des théâtres de réjouissance, était devenu pour lui la mystérieuse région qui s'appelle hors la loi. Au moment de s'y engager, il en eut la sensation suprême. Et en refermant cette même porte, doucement, derrière son dos, il scellait ainsi sa renonciation à toutes les mœurs enseignées, à tous les scrupules de son existence. Déjà rien que par la petite matérialité de cet acte, il sentait avoir transgressé les principes les plus impérieux du monde, et désormais être évadé de la convention...

Mais qu'importait cela dans l'impulsion de primitif instinct qui, à travers les siècles, reparlait par-dessus tout en cet être!... Lui maintenant, en rasant ces murailles enrichies de tous les ors, au long de leurs trumeaux peints et de leurs cimaises sculptées, avait retrouvé le chemin de nature, il suivait la sente féroce par où les justiciers des premiers âges allaient semblablement s'assouvir.

Toute l'immensité des salons était déserte. Leurs volets clos n'y laissaient filtrer que de minces filets de lumière. La traversée du sinistre passant ne troublait pas l'étendue de ce silence. Dans l'atmosphère ténébreuse, des housses blanches couvraient les meubles d'autant de suaires indistincts. Et la fade odeur du renfermé régnait là comme celle du cimetière où eussent été ensevelis les splendeurs irradiées de la soirée dernière, les restes de tant d'élégances, de rivalités, de caprices passés, de murmures éteints et de bravos expirés.

Au bout des pièces d'apparat, Exireuil avait pénétré dans un coquet réduit qui n'était destiné à contenir qu'un petit escalier en serpentin,.. Oui! c'était bien par là que Saffre, un soir après dîner, avait fait prendre à Exireuil, pour lui remettre les papiers d'une soi-disant mission à l'étranger. Et c'était aussi en mettant à profit l'occasion de cette absence que le banquier avait, pour la seconde fois, abusé de Giselle, devenue plus faible encore par l'isolement, et tout écrasée sous l'agression et la menace. Cette circonstance, Giselle l'avait confessée, avec les autres... Un nuage de sang passa dans le cerveau du mari, à ce souvenir...

Il savait que les marches, au bas desquelles il avait déjà le pied, menaient directement aux appartemens particuliers de Saffre. Il se disait que celui-ci, étant chez lui et ne recevant pas, devait donc avoir du travail et y être attaché. Cette route imprévue et dérobée ne pouvait être barrée par aucun serviteur... Alors, plus qu'un étage à gravir pour être au seuil du cabinet de Saffre, et y entrer tout droit.

Exireuil monta lestement l'escalier, ouvrit la porte — comme chez lui — et ne vit personne. Les papiers sur le bureau et les meubles alentour gardaient cette apparence servile de rangement qu'ont les pièces où le maître n'est pas revenu depuis que le ménage en a été fait. Nulle trace de feu récent, malgré la gelée, dans la cheminée monumentale. Exireuil songea que le baron était peut-être indisposé. Mais en ce cas, pourquoi n'aurait-on pas fourni chez le portier un motif aussi valable de la consigne?... Du reste, c'était facile de vérifier la chose, puisque la chambre de Saffre était là, tout de suite là, et qu'il n'y avait qu'à s'y introduire, — encore et toujours comme chez soi.

Exireuil pénétra promptement à côté. C'était une vaste pièce à boiseries, avec un plafond à caissons décorés, d'un style somptueux et sévère. Des paravens paraissant installés contre le froid, par leur alignement au milieu, en coupaient toute la largeur.

De là derrière, un interne, sorti au bruit des pas, crut avoir affaire à un parent proche et autorisé, en voyant que le nouveau venu se présentait, le chapeau sur la tête, par une entrée intime.

Il salua et demanda :

— Est-ce que Monsieur compte rester un peu auprès du baron?

Exireuil, trop surexcité maintenant pour définir quel caractère avait la présence de ce jeune homme, se méprenant aussi et l'envisageant comme un nouveau petit secrétaire peut-être, répliqua du ton de quelqu'un qui veut avoir son temps :

— Oui!... autant qu'il le faudra... Pourquoi cela?

— Parce que j'ai à écrire; et je profiterais, pour y aller, de ce que vous occuperiez la place...

— Bien! Faites donc! lui dit Exireuil, pressé surtout de l'écarter, d'être en tête à tête avec Saffre, et d'aboutir.

Le tiers gênant était parti... Séparés encore par la rangée de paravens qui les cachaient l'un à l'autre, ils n'étaient plus que deux, — un et un, — à respirer dans la chambre...

Exireuil se porta en avant, écarta l'obstacle, prêt, du même élan, à foncer au delà et à étouffer, de ses dix doigts, le premier appel qu'il devait à la fois faire naître et mourir.

Mais à ce qu'il vit aussitôt, ce fut lui qui recula et qui cria!...

Saffre, le long d'un grand dossier de fauteuil, était ligotté. Dans les manches d'une camisole de force, ses mains et ses bras disparus livraient son buste sans défense, comme un tronc inerte, Son indomptable tête des anciens jours se penchait, en avant d'une encolure désarticulée; seule, sa crinière hérissée rappelait encore le lion qu'il avait été. Et, sur son visage écarlate, ses yeux injectés ne se marquaient que par la lueur, encore plus rouge, de leurs deux taches sanglantes.

Dans l'ouragan des émotions qui ballottaient Exireuil, il eut une recrudescence de rage à concevoir que sa revanche personnelle lui échappait. Le coup vengeur dont il constatait que Saffre était frappé, c'était comme si ce condamné fût resté indemne, au regard de l'exécuteur survenu trop tard pour faire là son propre ouvrage, et, lui-même, s'y rassasier les mains.

— Oh! fit Exireuil approché de tout près... Misérable!...

Et les contractions de sa figure hurlaient les mots qu'il ne proférait qu'à voix basse.

— Devines-tu pourquoi je suis là?... Sens-tu ma haine et mon besoin de te tordre le cou?...

Mais Saffre, après douze heures de manie aiguë, de délire furieux, de convulsions épileptiques, abruti, anéanti, couvait un retour d'attaque, dans une absolue stupidité. La démence le bourrait et le rembourrait d'insensibilité, d'indifférence noire...

— M'entends-tu, au moins?... Gueux! scélérat!.. Comprends-tu?... comprends-tu que je sais tout?... interrogeait Exireuil en écrasant ses poings l'un contre l'autre, dans la détresse de ne pouvoir valablement s'en servir.

Saffre ne donnait aucun signe de connaissance... L'autre cherchait à lui découvrir des rayons visuels, et, pour les provoquer en ligne directe, passait fébrilement de place en place, à deux doigts de le toucher... Mais les prunelles flamboyantes demeurèrent fixes, sans une vibration, sans un clignement, même sous le geste d'énergumène qui les menaça de s'y enfoncer...

— Rien!... dit Exireuil... Je n'obtiendrai rien!... Pas une expression, pas un atome de sentiment à lui arracher!... Ah! bandit!... puisque je suis assez bête, assez lâche, en te voyant ficelé comme un saucisson, pour me retenir de t'arracher la peau, de te casser les os et les dents... Voyons, remue un peu... appelle... aie peur... éprouve... Tâche au moins de sentir, au fond de ta carcasse, tout le mal que je te veux pour celui que tu m'as fait!... Vieux gâteux! vieux maudit!...

Et dans le paroxysme de l'emportement, dans l'impuissance

éperdue à se payer de toute autre satisfaction, il souilla d'un crachat cette face inconsciente, où l'outrage se confondit avec les baves qui en ruisselaient.

. . . . . .

Désormais, Exireuil n'avait qu'à se retirer de son assaut, à renoncer à des suites toutes impossibles, à s'affranchir de cette vue exaspérante, hideuse et vaine.

Il s'orienta vers la sortie. La direction la plus courte, la plus naturelle, était de prendre la porte communiquant, tout droit, par le corridor, avec le grand palier de l'escalier central. Mais cependant, par une impulsion encore irraisonnée, sans réflexion, il se rengagea dans la voie détournée qu'il avait suivie pour venir... De seconde en seconde, l'être d'habitude, détrônant l'être de spontanéité, se restaurait en lui... Dans le retour à travers les salles par lesquelles, tout à l'heure, était allée sa marche d'assassin, il glissait à présent d'un pas presque furtif, tandis que ses instincts normaux se rétablissaient, avec un souci revenu de ce-qui-se-doit et du qu'en-dira-t-on... C'était ainsi se rapprocher du seuil des usages institués..., recouvrer machinalement sa place de politesse et ses fonctions d'apparences dans les hypocrisies du monde... Et, quand il eut regagné le salon des glaces, — tout le tragique de son évasion ne se résumant plus qu'en une escapade secrète, — il s'y vit définitivement réintégré en son poste d'indiscutable correction dans la société.

A peine était-il rentré là, que la baronne Saffre se présenta. Elle s'excusa d'avoir, bien longtemps sans doute, laissé se morfondre son visiteur. Elle approuva qu'il eût demandé à la voir, au lieu de son mari devenu invisible; et, là-dessus, elle lui confia la vérité des événemens.

L'air sombre et glacé d'Exireuil fournissait une attitude suffisante pour qu'il n'eût pas à feindre la stupéfaction, en écoutant le récit de ce grand drame dans un cerveau humain, dont lui-même, de ses propres yeux, venait inoubliablement de voir la conclusion.

Au sujet de l'état des finances de Saffre, la baronne remercia Exireuil avec cordialité de l'avertissement que, depuis quelques minutes, elle savait lui avoir dû, indirectement.

Il protesta :

— Grommelain a eu tort de me citer en ceci... J'ai cru dernièrement, par suite de nos vieilles relations de famille, avoir, en effet, à lui donner un avis important... Mais c'était une confidence, de lui à moi, d'où il n'avait pas à me faire apparaître.

— Ne lui en veuillez pas... S'il a prononcé votre nom dans

l'entretien que je termine, à l'instant, d'avoir avec lui, c'était parce qu'il vous désignait comme étant placé mieux que personne pour continuer à nous rendre, à moi et aux miens si cruellement éprouvés, un très grand service...

— Moi ? madame... fit Exireuil en dressant la tête avec étonnement... Comment cela ?...

Au fond des regards que croisèrent le mari de la maîtresse et la femme de l'amant, il y avait un même point mystérieux, allumé chez celle-ci par une vive curiosité, et chez celui-là, par un intense besoin d'être éclairé dans une des pires méfiances... Peu leur importait dorénavant, à l'un et à l'autre, le rôle et le souvenir du baron Saffre, sa personnalité tombée, corps et âme, en loques, et les restes piteux qu'à l'étage au-dessus on en tenait encore attachés et assis !... Mais, lors des jours récens, où celui de là-haut était un rude entrepreneur de choses, il avait créé un indicible rapport entre les deux interlocuteurs qui, demeurés pleinement dans l'action et la vie, se trouvaient, en ce moment, face à face... Les yeux noirs d'Exireuil cherchaient à lire, au plus profond de la conscience de la baronne, si *elle savait?*... Et lui, *savait-il?* C'était ce qu'elle aurait aimé à découvrir, sous la blafarde projection de ses discrètes prunelles...

La baronne Saffre reprit :

— Monsieur d'Exireuil, vous avez été initié par mon mari même à nombre de ses affaires... Un concours aussi clairvoyant, aussi sûr, aussi renseigné que le vôtre, nous est indispensable... Ma santé est trop précaire pour que je supporte, à moi seule, les difficultés dont j'aurais lieu d'être accablée, dès maintenant... Avec les procès qui vont surgir et la part importante de communauté que je pourrais peut-être sauver encore, enfin avec les lourdes charges d'administration qui m'incomberaient dans la suite, c'est pour des années, c'est pour toujours que je voudrais avoir l'amicale assistance d'un homme de votre valeur, l'ayant entendu tant de fois vanter... Je ne puis me reposer de rien sur mon fils qui déteste les comptes, ni sur mes gendres : l'un va s'installer à la campagne, l'autre est très accaparé par sa femme... Ai-je besoin d'ajouter que vous fixeriez, vous-même, vos droits à notre vive gratitude ?...

Exireuil n'eut qu'un mouvement : celui du refus... Sa seule pensée fut la volonté d'avoir à jamais rompu toute attache d'argent avec ce qui touchait au nom de Saffre.

La baronne le persécuta encore :

— Ce n'est pas uniquement en mon nom que je vous adresse cet appel. Je vous prie aussi, de la part de mon gendre de Grom-

melain, qui a pour vous la plus entière sympathie... Vous ne pouvez pas vous dérober devant ces instances de votre ami...

En effet, la baronne avait été stimulée par les recommandations du comte, qui était désireux de ne pas voir subitement retomber sur le pavé, quelqu'un que, selon son expression, il connaissait de famille. Chez celui-ci, Grommelain considérait un homme né, comme lui; il aimait un mari, encore comme lui: bien trompé. Et, en vertu de la solidarité d'après laquelle il avait été prévenu, par Exireuil, des dernières menées du baron Saffre, il saisissait l'occasion d'acquitter sa dette morale envers lui, galamment, noblement, aux frais de sa belle-mère.

Pendant les insistances de la baronne, Exireuil songeait bien qu'au delà de quelques bénéfices récemment réalisés, et devenus en outre bien répugnans à manger, il n'avait pas de ressource en perspective. Il se représentait aussi que cette fortune d'autrui, dans les détails de laquelle on le réinvitait à s'immiscer, ne devait plus conserver rien de celle que son immonde ennemi, le gigantesque Saffre, avait accumulée, pétrie, puis dispersée par blocs, aux quatre vents. Mais le plus élémentaire respect de lui-même, l'énergie du plus inexprimable dégoût l'écartaient de toute idée de faiblir. Il s'excusa, il se retrancha derrière des obligations auxquelles il allait avoir à se consacrer. Il allégua des projets de voyage prochain, l'éventualité probable d'une expatriation.

— Prenez le temps de réfléchir, conclut la baronne... Je ne tiens pas, aujourd'hui, votre réponse pour définitive... Revenez quand vous aurez consulté Mme d'Exireuil, et apprécié ensemble le meilleur de vos convenances...

Ce dernier mot de la baronne, Exireuil, en prenant congé d'elle, l'entendit aussitôt trotter superficiellement dans sa tête.

Les convenances?... Au fait, oui! Comment ne pas examiner ce qu'elles allaient peut-être commander? Et cela ne soulevait-il pas des considérations primordiales, pour un homme du monde rentré totalement en sa peau artificielle?

Mais, avant tout, c'était auprès de sa femme que le mari sentait le devoir d'être au plus vite retourné. A la pensée de l'état de martyre où il avait imposé à Giselle de râler dans l'incertitude et l'attente, il devint confus envers elle. Il s'attendrit d'humilité, en se rappelant le néant de l'effort, sous prétexte duquel il l'avait laissée pour proie à toutes les angoisses, et en envisageant la disproportion entre ce qu'elle éprouvait encore d'immense et ce que lui n'éprouvait plus que de médiocre... De sorte qu'au moment de faire rouvrir la porte massive de l'hôtel, il ne lui restait,

— de tout le volcan qu'était son âme quand, là contre, il avait antérieurement surgi, pour s'y faire son passage, — que la fumeuse idée de trouver un fiacre.

Toutefois, les premiers pas qu'il fit dans la rue le mirent, nez à nez, avec Tarsul. Celui-ci venait aux nouvelles, curieux d'ausculter l'esprit de la baronne, et omettant, en sa gaîté du grabuge, l'inconvénient d'avoir sans doute à se procurer maintenant ailleurs les bénéfices qu'on lui attribuait dans la maison. Il avait été mis au courant des choses par Arthur Saffre qui avait recouru tout droit au conseilleur attitré de sa famille, dans ses perplexités d'un pareil jour.

Les deux passans s'abordèrent en personnes dont la réserve trahissait qu'elles n'auraient eu à se dire que ce qu'elles ne se disaient pas.

— Eh bien ? fit Tarsul avec la grimace de mauvais diable qu'il appliquait à rajuster son monocle.

— Eh bien ? répondit Exireuil.

Ils se regardèrent avec circonspection... Mais la physionomie défaite d'Exireuil le livrait tant, que Tarsul, du fond de son calme, voulut se découvrir un peu en paroles, pour rétablir un équilibre dans les conditions de la rencontre. Il lança :

— Tout de même, on voit arriver des histoires bien extraordinaires ?...

Exireuil répliqua simplement :

— On en apprend tous les jours...

Un nouveau temps de silence se produisit. Et Tarsul reprit :

— Pour ma part, j'ai pris froidement le parti de ne m'étonner de rien.

— C'est peut-être ce que l'on aurait toujours de mieux à faire ! observa Exireuil d'une voix sourde et d'un air grave.

Mais cela fit s'aviser Tarsul du coup personnel qui avait dû renverser les moyens d'existence de son interlocuteur, dans l'énorme bagarre. Et, faisant le bon apôtre :

— J'espère bien que vous n'êtes nullement touché, par les choses de là? dit-il en désignant l'hôtel Saffre, avec le geste familièrement indifférent d'un pouce en biais, au-dessus de l'épaule.

Sous la cordialité de l'interrogation, Exireuil avait vu toute une longue attaque s'insinuer, et poindre une tête de serpent. Il se cabra dans son attitude, et riposta :

— Moi?... Comment serais-je atteint?... Expliquez-vous !

— Je ne sais pas précisément... je croyais... j'avais ouï dire que Saffre et vous... enfin, que vous aviez pris une part de ses opérations

Dans l'intention d'esprit qui avait échappé à Tarsul, Jacques d'Exireuil entendit parvenir jusqu'à lui comme un écho de toute la voix du monde, comme un son étouffé du cri d'accusation qu'il allait y avoir unanimement, sur son compte de mari, à l'occasion de l'événement Saffre. Il en eut une secousse; et retroussant sa moustache dans une façon agressive de souligner les explications qu'il invitait à colporter sur sa conduite :

— Mon cher, fit-il par une soudaine résolution, je ne me suis mêlé aux affaires du baron que pour y défendre les intérêts de la baronne. A cela, je n'ai consenti... vous m'écoutez bien?... que sur la prière qui m'en avait été renouvelée par elle et par mon vieil ami de Grommelain... On m'a fait intervenir trop tard pour empêcher la débâcle. Mais il reste à sauver les épaves, et ma tâche continue... La baronne, à tort ou à raison, persuadée de ma compétence, vient encore de me supplier de ne pas l'abandonner... N'ayant jamais représenté qu'elle, mon affectueux dévouement la représentera jusqu'au bout!...

Une fois pour toutes, c'était comme en un porte-voix qu'il avait jeté à Tarsul cette réponse décente, acceptable, commode même à propager, parmi les salons, pour ceux qui cherchent quoi dire à leur tour, ou ne savent pas quoi contredire.

Là-dessus, Exireuil, d'un pas décidé, s'en alla reprendre le cours de son existence, qu'une explosion de nature n'avait fait que déranger. Et il avait l'assurance de ne devoir qu'à un scrupule de respect humain, des plus légitimes, ses perspectives nouvelles d'un avenir immédiat.

Tarsul, sans être dupe, n'en demeura pas moins abasourdi, un moment, à la nouvelle que le côté Saffre et le côté Exireuil persistaient à tenir ensemble de quelque part encore et par quelque chose... Puis, en conséquence de son système favori, il se plut à constater la durable, la merveilleuse, l'unique solidité du lien d'argent dans les rapports sociaux, les relations mondaines et les attachemens intimes.

Ainsi, un cataclysme avait englouti de pyramidales richesses! Sous l'incendie de la démence, s'était effondré un cerveau colossalement construit!... Et le premier objet que l'on voyait ressortir, net, intact, inaltérable, de dessous ces écrasantes décombres, quel était-il?... Tarsul s'écouta se répondre, avec le meilleur sourire de sa mine satanique : c'était la petite armature d'une dernière liaison de plaisir, ouvragée par le baron Saffre, ex-grand maître argentier.

PAUL HERVIEU.

TERRE D'ESPAGNE

I

SAINT-SÉBASTIEN. — LOYOLA. — BILBAO.

I. — L'ENTRÉE

Saint-Sébastien, 12 septembre 1894.

M'y voici, en terre d'Espagne. Ne vous étonnez pas, mon ami, si je ne débute par aucune considération générale. Je ne connais rien du pays, — si ce n'est la petite Fontarabie, qui dort dans son armure ancienne, — ni rien des gens. Je n'ai, de plus, fait aucun plan, aucun projet, sauf de bien voir. Et je vous dirai, au jour le jour, ce que j'aurai visité le matin, entendu l'après-midi, rêvé le soir en prenant mes notes. S'il s'en dégage quelque jugement, ce sont les choses mêmes qui parleront; car, parmi mes bagages, je n'emporte aucun préjugé, aucun souvenir bon ou fâcheux, pas même une part d'action de vingt pesetas, qui m'engage, pour ou contre, dans les affaires d'Espagne.

J'entre par Irun. Le paysage est classique et n'en est pas moins beau. En filant à toute vitesse sur le pont mi-parti français, mi-parti espagnol, j'envie un peu, — oh! une minute et sans qu'un regret s'ensuive, — les riverains de cette Bidassoa, large, ensablée, toute blonde de lumière, dans sa triple ceinture de montagnes, dont la première est verte. J'aperçois, à droite, la petite canonnière que commandait Loti, l'an dernier; à gauche l'île des Faisans, un pauvre banc de vase où poussent une trentaine d'arbres; en face les fortins construits sur les mamelons, au temps de la guerre carliste. Je pense encore à la belle contrebande qui se fait par là,

dans les nuits d'orage, aux troupes de chevaux qui passent, les naseaux bâillonnés pour ne pas hennir, aux barques plates, chargées de pièces de soie, et dont les rames font si peu de bruit que l'oreille des douaniers, gens de soupçon pourtant, croit n'avoir entendu que le glissement d'une truite ou d'une vague sur le sable.

Nous nous arrêtons précisément devant un nombre respectable de ces douaniers, qu'en Espagne on appelle *carabineros*. Il faut ouvrir nos valises, changer de train, mais, avant tout, subir la visite sanitaire. Le choléra n'a sévi nulle part en France, mais une ou deux bonnes coliques, constatées en pays marseillais, au temps des fruits mûrissans, suffisent pour mobiliser la médecine des frontières castillanes. Elle est représentée ici par un jeune homme rose, gras, très blond, qu'on prendrait pour un Allemand. Nous sommes bien quatre-vingts voyageurs, à la file indienne, gardés à vue dans une salle. Nous passons devant lui. Il nous demande d'où nous venons. J'étais prévenu. Je lui montre un billet d'Hendaye. Il me regarde, ne me trouve pas tout à fait l'air d'un Basque, n'en dit rien, et me délivre un papier, sur lequel il affirme que je ne présente aucun symptôme de choléra. Une petite note, au bas de la signature, me prévient que cette « patente de santé » doit être remise, dans les vingt-quatre heures de mon arrivée, à la mairie de Saint-Sébastien, afin qu'on puisse me visiter pendant six jours, et que j'encours, en cas de contravention, une amende de 15 à 500 francs.

J'ai préféré conserver la pièce. En remontant dans un wagon espagnol, qui ressemble à nos premières françaises, et n'est pas plus sale, quoi qu'on en dise, je fais mes débuts dans la langue castillane. Ils sont modestes, intimidés et balbutians. Je demande pourquoi tant de précautions inutiles. On me répond, avec esprit, qu'il faut distinguer, d'entre plusieurs autres variétés, le choléra administratif; que c'est le moins redoutable, qu'on le prolonge autant qu'on peut, et qu'il nourrit son homme. « Pour tous ces jeunes médecins, monsieur, voyez la belle clientèle : trois ou quatre demi-heures de consultation par jour, des patiens obligatoires, pas d'ordonnance et si peu de danger ! »

Nous suivons une chaîne de montagnes nullement farouches, en grande partie cultivées, dont les premières pentes, inclinées jusqu'à nous, sont couvertes de prairies, de maïs vert et de pommeraies. On boit du cidre, dans toutes les provinces basques, Guipuzcoa, Biscaye et Alava, même dans une bande des Asturies, près de la mer : celui de Gijon est renommé. Il est tombé de fortes pluies les jours derniers ; les montagnes gardent au flanc un voile de brume transparente que pénètre le soleil chaud ; l'herbe est verte et droite ; les fermes, disséminées, ont cet air de gaîté des

fermes pyrénéennes, qui montrent d'un coup tout leur bien : de l'ombre et du soleil mesurés par les cimes, des gazons frais, des ruisseaux d'eau claire, un troupeau de cinq ou six vaches dans les hauts pâturages, trois meules de paille brune, que traverse une perche et que surmonte une croix, puis un cep de vigne sous le toit avançant, ou des pimens rouges sur la rampe du balcon, ou des épis de maïs, prenant leur dernier or aux belles rayées d'automne. « Vous verrez la triste Castille! » me dit ma voisine. Je suis effrayé, rien qu'à voir l'expression de ces yeux noirs, imitant la tristesse des plaines indéfinies.

Tout à coup, cette montagne de droite s'ouvre, et une rade apparaît, peu profonde au début, bordée de magasins et de dépôts de charbon du côté que nous rasons, un peu rose de l'autre, à cause de deux rangs de maisons, serrées au pied des rochers. C'est Passage, moins joli, moins pittoresque qu'on ne me l'avait dit. Deux navires de guerre espagnols sont là, tout pavoisés, car il y a une fête à Saint-Sébastien, une grande fête en l'honneur de l'amiral Oquendo, un brave du XVIIe siècle, négligé quelque temps, et qui possède enfin sa statue aujourd'hui.

J'arrive, en effet, à Saint-Sébastien, et, laissant mes bagages aux mains des gens d'hôtel, je cours vers la foule massée de l'autre côté du pont, en face de la gare. Au-dessus des têtes mouvantes, un baldaquin de satin rouge secoué par le vent, des panaches blancs, des lames de baïonnettes immobiles, et des bannières, très haut, rouges et jaunes, à la pointe des mâts qui décorent la promenade de la Zurriola. Tous mes efforts ne parviennent pas à me donner un bon rang, je n'aperçois pas la reine régente, vêtue de gris perle, me dit-on, ni le jeune roi, en costume de marin, que me cachent les rideaux du dais, mais seulement, par une étroite fenêtre, entre un menton barbu et une jolie joue de femme, des troupes qui défilent, marins de l'*Alphonse XII* et de la *Reine-Mercédès*, infanterie, artillerie, et, au delà, des personnages en habit, en uniformes brodés, tous très dignes, tête nue, face au trône, ayant devant eux les massiers de l'ayuntamiento, — lisez municipalité, — plus brillans encore que leurs maîtres, et qui portent une espèce de dalmatique aux larges bordures d'or.

Quand les musiques ont fini de jouer, que le cortège royal s'est éloigné, et que la foule commence à se disperser, je m'approche du monument du bon Oquendo, prétexte à tous les pétards qui continuent d'éclater, aux fusées qu'on entend s'épanouir, invisibles dans l'air criblé de soleil. Je ne serais pas fâché d'apprendre quelque chose de ce héros, que je rougis d'ignorer. Il est représenté debout, saisissant son épée de la main droite, serrant, de

l'autre, un drapeau contre sa poitrine. Sur le piédestal, je lis l'inscription suivante : « Au grand amiral don Antonio de Oquendo, chrétien exemplaire, que le suffrage de ses ennemis déclara invincible, la ville de Saint-Sébastien, orgueilleuse d'un tel fils, offre ce tribut d'amour. Saint-Sébastien, 1577, la Corogne 1640. » Plusieurs personnes lisent avec moi, et je remarque, dans le nombre, un petit Basque à la mine intelligente et têtue, un de ces passionnés qui ont l'air, au milieu des rassemblemens humains, de chercher quelqu'un qui ne sait rien, pour lui expliquer tout. Je me présente. Avec beaucoup de bonne volonté de sa part, et de la mienne, je comprends que l'amiral est né là-bas, dans une humble maison qu'on peut découvrir au pied du mont Ulia, « car tous les Basques sont gentilshommes, monsieur, et peu importe la maison : ainsi, quand il fallait des preuves de noblesse, avant 1868, pour entrer dans certaines écoles, un Basque n'avait à fournir que deux pièces, l'acte de naissance de son père et celui de son grand-père, enfans d'une des trois provinces. » Je comprends encore que le grand Oquendo fut terrible aux Hollandais, que ceux-ci le déclarèrent invincible, qu'il se retira un jour, vainqueur, avec 1700 traces de boulets dans la coque de son navire, — ces honnêtes boulets d'autrefois ! — et qu'il mourut de la fièvre. « Mais ce fut quand même, ajoute l'inconnu, une mort de héros. Regardez ce visage. Est-ce celui d'un homme d'honneur? Oquendo passait en vue de Saint-Sébastien, malade, se sentant mourir. Ses marins lui demandèrent s'il fallait le débarquer, pour qu'il pût revoir les siens et reprendre des forces sur la terre natale. Il répondit qu'il avait ordre de se rendre à la Corogne, fit saluer, de vingt et un coups de canon, le sanctuaire de Lezo, et gouverna vers l'ouest. A peine fut-il à terre, et couché sur un lit, que les derniers symptômes du mal apparurent : « Il n'y a plus d'espérance, dit-il aux médecins, je suis dévoré de soif, donnez-moi un verre d'eau fraîche ! » On le lui donna aussitôt. Il l'approcha de ses lèvres, le regarda, et ne but pas : « Je l'offre à Dieu, » fit-il. Et, comme il reposait le verre sur la table, il rendit l'âme. »

— Le trait vaut une bataille heureuse, répondis-je. Et on a laissé ce grand homme pendant deux siècles en oubli ?

— Encore a-t-il fallu la ténacité du plus érudit, du premier de nos historiens locaux, don Nicolas de Soraluce, qui n'a pas eu le temps, avant de mourir, de voir la statue que vous voyez là. Songez qu'il enleva le premier vote de l'ayuntamiento en 1867!... Et puis, ajouta l'homme, en baissant le ton, les ennemis du sculpteur, pour lui nuire, l'ont accusé d'être carliste... Être carliste, ça n'empêche pas d'avoir du talent, mais, vous savez, ça fait retarder les

pendules qui sonnent les bonnes heures... Serviteur, monsieur !

Je le regardais s'en aller, vif, un peu roulant sur ses jambes nerveuses, comme un joueur de paume, le béret frondeur tombant sur l'oreille gauche, lorsque trois marins s'approchèrent vivement, pour se renseigner à leur tour. C'étaient trois Français, des équipages, des torpilleurs arrivés le matin ou la veille. Ils riaient, se donnant le bras, le col bleu ouvert, les joues toutes jeunes, les dents toutes blanches, et ils venaient. Celui du milieu leva un peu le bras, et demanda :

— M'sieu ? Est-il en bronze, savez-vous ?

— Qui donc ?

— Leur amiral, on nous a dit que le moule avait crevé, dans le coulage, et qu'ils avaient refait le bonhomme en plâtre, pour aujourd'hui. Vot'voisin n'en a pas parlé ?

— Pas du tout.

— Pauv'vieux, tout de même ! n'avoir pas son bronze, c'est pas drôle ?

Ils regardèrent ensemble, du coin de l'œil, en haut de la colonne, et, sans plus penser à Oquendo, continuèrent leur tournée d'inspection.

Je fis comme eux.

Saint-Sébastien n'est pas une grande ville. On a vite fait de la parcourir. Je sens qu'elle n'est pas très espagnole, mais qu'elle a un charme et que j'y séjournerai un peu. Elle a de larges boulevards neufs, un jardin devant le palais de la députation provinciale, un parc au bord de la mer, une plage d'une courbe exquise. que j'étudierai pour en emporter l'image vivante au dedans de moi, et une place carrée à colonnades, appelée de la Constitution, pareille, m'assure-t-on, à toutes celles que je verrai dans la suite. Il n'y a qu'un modèle, plus ou moins riche, plus ou moins vaste, toujours rectangle, avec des boutiques sous les arcades, et l'Hôtel de Ville faisant façade. Le quartier où se trouve cette place est le plus ancien de Saint-Sébastien. Il ne remonte pas bien loin cependant, puisque la ville fut détruite, en 1813, par les Anglais et les Portugais, et que de très rares maisons, qu'une inscription désigne, ont échappé à l'incendie et aux boulets des assiégeans. Mais les rues sont étroites, populaires, bruyantes, et les tentures qu'on a mises aux balcons, rapprochées et flottantes, dans l'ombre d'un côté, en plein soleil de l'autre, font un joli effet quand on les regarde en enfilade. Un ami m'accompagne une heure ou deux. Il sait merveilleusement les choses d'Espagne. Il me montre les sombres caves, qu'éclaire une bougie tout au fond, et où l'on boit du cidre en mangeant des coquillages de mer ; il

m'apprend que ce *tamborilero* qui se promène en habit bleu, bicorne et bas rouges, tenant sa flûte et son tambour, est un employé municipal qui a sa place dans toutes les solennités espagnoles. Grâce à lui, je comprends un petit geste, une nuance, mais curieuse. Nous causons avec deux Espagnols : je demande du feu à l'un d'eux pour allumer ma cigarette; il me tend la sienne, avec ce léger coup de doigt qui marque l'intention polie, puis, l'autre cherchant vainement dans sa poche une boîte d'allumettes, je crois pouvoir lui passer, à mon tour, la cigarette de mon voisin. Aussitôt, je remarque un mouvement de surprise, à peine esquissé, très vite réprimé. Le propriétaire du feu commun ne dit rien, il sourit même par courtoisie. Mais, quand nous sommes seuls, mon ami m'explique le mystère. « L'étiquette castillane a de ces fiertés, me dit-il, vous ne pouvez les connaître, vous les apprendrez peu à peu. Moi, je les aime, et je serais étonné si vous n'entendiez pas, un jour ou l'autre, citer ce proverbe : *Un cigare espagnol n'en allume jamais qu'un.* »

Je rentre à l'hôtel. Il est bâti à l'extrémité droite de la plage, et devant moi, dans l'éclat languissant des crépuscules de septembre, la baie commence à s'endormir. Elle est comme ces jolies femmes qui ont mieux que la beauté majestueuse : une grâce souveraine et qui émeut. Sa large bande de sable fin, les quais qui la bordent, les maisons neuves qui viennent ensuite, les collines étagées qui ferment l'horizon, suivent la même ligne courbe, régulière et précise, qu'interrompt assez loin, sur une roche avancée, le grand chalet de la reine, peint en jaune pâle jusqu'au premier, avec des hauts capricieux, tout roses de briques et de tuiles. La côte reprend au delà, promptement ramenée vers l'océan, et formée de montagnes dont les dentelures sont bleues, et dont, je ne sais pourquoi, pour un rayon sans doute qui rejaillit de la mer, l'extrême pointe est verte. Une passe étroite, lumineuse ; une autre montagne en face, ronde, boisée, couronnée par un fort, abritant la vieille ville, et voilà Saint-Sébastien.

La lumière décroît, et toutes les choses basses n'en ont plus que des reflets ; il ne reste qu'un ciel d'or et comme un jet d'étincelles à l'ourlet des montagnes. Des barques reviennent du large, très lentement, cachées par leur voile molle. La foule remplit toute le Paseo de la Concha. Elle est calme aussi, sans beaucoup plus de couleur qu'une foule de nos pays français. La seule note espagnole que j'observe, c'est la durée de cette promenade, qui est un acte de la vie sociale, une occasion de se retrouver, de se saluer de la main ou de l'éventail, d'échanger quelques phrases de politesse, d'autant plus importante et plus volontiers saisie

que les réceptions intimes, en Espagne, et les visites même, sont plus rares que chez nous. A six heures, à sept heures, à huit heures du soir, l'animation est égale. Le moment du dîner ne fait aucun vide appréciable dans les rangs des promeneurs. La brise commence à souffler, et les éventails continuent leur conversation muette d'un groupe à l'autre. On se promène encore quand les premières fusées éclatent au bord de la mer. Ah! les jolies fusées! Chacune d'elles en fait deux en passant sur la baie, chaque étincelle crée une étoile. Le feu d'artifice dure deux heures. Dans les intervalles, en me retirant un peu de la fenêtre, je n'entends plus que la poussée régulière du flot qui s'étale sur la plage et couvre le murmure des voix; je n'aperçois plus qu'un ciel profond, immense, au-dessus de la mer et des campagnes montueuses mêlées dans le bleu de la nuit; et je me croirais loin de toute ville, dans une de ces fermes entrevues ce matin, qui vont clore leurs volets au vent plus frais qui souffle, s'il n'y avait devant moi, ancré au centre de la baie, un croiseur de l'État dont le phare électrique fouille les plis de la côte, et, se fixant enfin sur le palais de la Reine, le heurte d'une barre de lumière qui le partage en deux, et qui s'élève et s'abaisse au rythme du roulis.

II. — SUR LA PLAGE. — LE 7e D'ARTILLERIE DE FORTERESSE. — LA FÊTE EN L'HONNEUR DES OFFICIERS FRANÇAIS.

13 septembre.

Dès le matin, les couples de bœufs qui traînent les cabines de bains sont descendus sur la plage, et ont commencé à remonter les petites boîtes à rayures brunes, bleues ou rouges. Pendant une demi-heure, je n'ai vu que cette promenade des bons bœufs roux, attelés à leurs guérites, qu'ils tiraient avec le même effort apparent et la même placidité qu'ils mettent à traîner la charrue. Une servante s'est baignée dans l'eau, frangée à peine d'écume blanche. Elle y est restée longtemps, riant d'être libre, battant la mer de ses deux bras superbes. Quand elle est sortie, les jambes nues, vêtue d'une jupe écarlate et d'une chemise et ses cheveux noirs dénoués, elle avait l'air de la Jeunesse qui vient. Elle s'est arrêtée au bord, elle a renversé un peu la tête pour regarder toutes ces maisons de riches, dont les miradors vitrés étincelaient au soleil nouveau, ses yeux noirs ont cessé de sourire, elle a repris conscience de la vie, et je ne l'ai plus vue.

Alors, les baigneurs de la société élégante sont arrivés. Les hommes se baignent à gauche, les femmes au milieu de la plage. Elles sont les plus nombreuses, enfans, jeunes filles, matrones

puissantes. Toutes, en entrant dans l'eau, mouillent le bout de leurs doigts, et font le signe de la croix. Les petits cris peureux ne manquent pas plus qu'en France, ni les domestiques bien stylées, tendant le peignoir pelucheux à trois pas de la vague, et je suis sûr que les autres plages du nord de l'Espagne, Bilbao, Santander, la Corogne, Gijon, Pontevedra, présentent, en ce moment, le même spectacle banal. Je ne sais pas, mon ami, si vous aviez des illusions à cet égard; moi, je n'en avais aucune. Mais il faut en prendre son parti : une Espagnole, dans l'eau, se trempe comme une Française.

Heureusement, du côté du palais royal, sur le sable, je découvre une file de curieux, rangés le long d'une corde, et un autre groupe, sur le quai, au débouché de l'avenue qui monte et contourne le château. On doit attendre la reine ou le roi, ou les infantes. Je sors rapidement et je me mêle aux curieux du quai. Je ne me suis pas trompé. Trois officiers de marine sont debout sur la plate-forme de l'escalier de bois qui conduit à la plage. Une baleinière, montée par une douzaine d'hommes, se balance à trente mètres du rivage. On a laissé glisser, à mi-longueur du câble, le chalet mauresque, blanc et bleu, mobile sur des rails, où sont les appartemens de bain de la famille royale. J'écoute si le bruit d'une voiture, dévalant la pente, n'annonce pas l'arrivée. Rien. Je me remets à considérer la longue bande de sable, de plus en plus envahie, sauf en face de nous, dans la partie réservée que limitent deux cordes tendues. Tout à coup, un mouvement de mes voisins, qui s'effacent le long du parapet, me fait me retourner, et je reconnais la reine, à quelques pas. Elle vient à pied, vêtue de deuil, élégante et marchant très bien. Le petit roi est à sa gauche, une des infantes à sa droite. Derrière elle, deux valets de pied seulement et deux grands lévriers qui sautent, l'un blanc et l'autre jaune. Tout le monde se découvre et salue. La reine remercie en s'inclinant; elle a le sourire intelligent, doux et triste. On la sent contente d'être ici, dans la liberté relative de Saint-Sébastien, contente des marques de respect qu'elle reçoit, et malheureuse au fond. Et, pour dire toute mon impression, j'ai cru lire bien souvent, sur le visage de jeunes femmes inconnues, la légende mélancolique de leur vie, les trois mots que rien n'efface : « Je suis seule; » et il m'a semblé les relire sur le front de la souveraine qui passait entre ses deux enfans. J'ai regardé aussi le petit roi, qui m'a paru très vif, très éveillé, tout autre qu'on ne me l'avait dépeint. Il a été très amusant quand il est arrivé à l'escalier de bois. Les trois officiers attendaient, immobiles. Il leur a tendu sa main à baiser avec un

geste si bien appris, d'une grâce enfantine si drôle et si aisée, que les assistans se sont mis à rire discrètement. La cérémonie n'a pas été longue, quelques secondes au plus. La petite main, trois fois baisée, a saisi la rampe; le roi d'Espagne a sauté les marches trois par trois, et a couru sur le sable, suivi des deux lévriers, vers un chariot à claires-voies, peint en blanc, que la mer, très douce et montante, touchait du bout de ses lames étalées. « Comme il est gentil ! » disaient les bonnes dames en mantille, mes voisines. Et leurs mains se joignaient d'émotion admirative, et, de leurs yeux noirs, elles accompagnaient l'enfant, tête blonde, là-bas, qui ne pensait guère aux curieux.

La reine aussi le regardait, debout sous la véranda du chalet. Lui, sautait à pieds joints dans le chariot blanc, le faisait balancer un peu sur les rails de fer, se penchait, surveillé par un des officiers monté avant lui, se laissait cerner par la mer, attendait que la vague se fût retirée et sautait de nouveau à terre. L'infante aussi grimpait sur le plancher entouré d'eau, mais peureusement, et se fatigua vite de ce jeu de garçon.

Au bout de trois quarts d'heure, le grand bain d'air pur était terminé sans doute. La reine est descendue sur le sable, et le chalet aux toits blanc et bleu, tiré par un câble, est remonté jusqu'au haut de la plage. Puis elle a pris place, avec le roi, l'infante, les officiers, dans le chariot blanc, qui s'est mis à rouler, lui aussi, sur les rails. Brusquement, au milieu de la course, le treuil s'arrêta. La secousse faillit renverser les six voyageurs. Un lieutenant de vaisseau tomba sur les genoux, un autre fut sur le point de piquer une tête sur le sable, l'infante se trouva assise dans la boîte : la reine plia seulement la taille, l'accident imprévu la laissa gracieuse, et elle riait pleinement, tandis que le jeune roi, ravi, se levait sur ses pieds et agitait son mouchoir pour commander au treuil de continuer la marche.

Je quitte la plage après que la famille royale, qu'un landau est venu chercher, a pris la route du palais. Je songe à la reine d'Espagne, à toute l'énergie qu'il lui a fallu pour prendre la régence, dans un moment et dans un pays où une hésitation entraînait une révolution, à l'esprit de suite et d'adresse qu'elle a montré depuis. N'est-ce pas une habileté, une sorte de coquetterie royale, et qui a réussi, que ce choix de Saint-Sébastien pour résidence d'été? La reine avait dix palais au lieu d'un, consacrés par la tradition, situés dans des provinces dont la fidélité était acquise. Elle a préféré rompre avec le passé, et, résolument, elle est venue habiter en plein centre carliste, en Guipuzcoa, dans cette Bretagne espagnole. On l'en a blâmée, mais la crânerie a plu. Je ne

dis pas que tous les cœurs soient changés, ni que les Basques, partisans des fueros que détruisent un à un les ministres, votent en faveur du gouvernement de Madrid. Je dis seulement que la reine est partout respectée, que ce peuple de paysans et de marins, qui s'y connaît en chevalerie, est fier de la confiance que Marie-Christine a mise en lui. Entre elle et lui, il y a maintenant comme un lien personnel. On le devine quand elle passe ainsi dans la foule, sans aucune garde que la loyauté des adversaires de sa dynastie. Ils la défendraient au besoin. Dernièrement, le bruit ayant couru que des anarchistes se proposaient d'attenter à la vie de la reine, des paysans, des gens de la rue firent une sorte de faction aux approches du palais, pendant plusieurs jours, et, ayant aperçu un homme de mine suspecte, le rossèrent d'importance, sans autre explication, puis le laissèrent aller.

L'histoire de ce palais commence à peine, puisqu'il n'a été achevé qu'en 1893. L'idée de le bâtir fut toute personnelle à Marie-Christine, et modifiait les habitudes de la souveraine elle-même. Les rois d'Espagne, jusqu'à présent, choisissaient, pour résidence d'été, des châteaux grands comme des villages : l'Escorial aux 11 000 fenêtres ouvertes sur les montagnes, la Granja, dont les jardins abondent en belles eaux, Aranjuez avec son avenue d'ormes noirs. Alphonse XII aimait le Pardo, situé en forêt, entouré d'un parc de 80 kilomètres de circonférence, où se peuvent chasser toutes sortes de gibier, les loups compris. On fut très étonné quand la jeune reine régente, deux ans après son veuvage, laissant là ces splendeurs historiques, traversa le royaume jusqu'à la frontière du nord, et vint passer un mois et demi à Saint-Sébastien, du 13 août au 25 septembre 1887, dans une des villas qui couronnent les hauteurs. L'année suivante, elle y passait deux mois. En 1889, elle ordonnait de commencer les travaux du palais de Miramar. Celui-ci a coûté trois millions de piécettes. Là où il s'élève, existait autrefois un couvent, détruit pendant la guerre de 1832, et d'où était partie, pour l'extraordinaire aventure que nous a contée M. de Heredia, la fameuse Catalina de Erauso, la nonne Alferez. Des personnes très bien informées que j'ai interrogées, la première m'a dit que l'auteur des plans était un Autrichien, je crois, M. Selden Wornum ; la seconde, que l'architecte ordinaire, un Basque de grande réputation, s'appelait M. José de Goicoa ; la troisième, que le style adopté, et amendé par la fantaisie, était celui des cottages anglais du temps de la reine Anne : tous ont ajouté, avec un mouvement d'amour-propre, que Marie-Christine aimait sa nouvelle résidence, qu'elle y vivait simplement et « confortablement », — le mot me faisait sourire,

— et que les autres châteaux royaux, châteaux de la plaine ou de la montagne, paraissaient abandonnés sans regret pour ce palais de la mer. *Ad multos annos!* C'est égal, le vieil Escorial doit être jaloux. J'irai le voir.

Je me promène, une partie de l'après-midi, avec une de ces personnes, l'un des plus érudits habitans de Saint-Sébastien, D. Pedro de Soraluce, le fils de l'historien de Oquendo. Ensemble, nous visitons le palais de la députation provinciale, très riche et très beau, digne d'une province dont les finances font envie au reste de l'Espagne. Ses privilèges anciens ont été jalousés aussi, et presque tous supprimés. Avec l'Alava et la Biscaye, elle avait, avant la guerre carliste, la liberté du tabac, de la poudre, et l'exemption de l'impôt du sang. Depuis 1876, elle a bien du mal à défendre les derniers restes de ses fueros. Les Basques ont dû subir le monopole du tabac, acheter leur poudre à l'État, faire le service militaire dans les armées d'Espagne : ils gardent seulement la liberté de s'imposer comme ils l'entendent. Les percepteurs du royaume n'ont aucun droit sur les contribuables, et ce sont les provinces elles-mêmes qui recouvrent l'impôt, par leurs agens, lorsqu'elles ont payé à l'État la somme annuelle qu'elles lui doivent. Encore ce débris d'autonomie est-il bien menacé. Quand M. Gladstone, au mois de janvier dernier, vint visiter le palais que je parcours en ce moment, il s'arrêta au milieu de l'escalier monumental, devant la grande verrière qui représente Alphonse VIII de Castille jurant les fueros, et demanda : « Le serment a-t-il été tenu? — Monsieur, répondit quelqu'un de la députation, nous respectons l'Espagne, mais l'Espagne ne respecte pas nos droits. »

Ils ont encore une belle vigueur de sang, ces hommes des provinces basques, et je ne sais quoi de frondeur, qui fait plaisir à rencontrer.

Mon guide me montre, dans le palais, la salle où se réunit la commission des monumens historiques et artistiques du Guipuzcoa, le petit musée qu'elle a commencé de réunir, les archives où figurent des pièces rares, inédites, et qu'il aime, lui, d'un amour vif et communicatif. « Approchez, me dit-il, en tournant la clef d'une fenêtre de vitrine. Voici des échantillons de nos trouvailles. » Dans le nombre des textes parcourus en commun, épelés par moi, expliqués et commentés par lui, je distingue d'abord un diplôme où sont énumérés les titres des rois d'Espagne. A côté des titres connus et d'usage courant, roi catholique des Espagnes et des Indes, de Naples, de Jérusalem, de Navarre, etc., archiduc de Tyrol, comte de Barcelone et de Roussillon, duc de Cantabrie, seigneur de Biscaye, etc., il y a ces mentions, nouvelles au moins

pour moi: « Roi de Guipuzcoa et roi de Gibraltar. » Une des pièces qui suivent me reporte aux longues difficultés et contestations auxquelles donna lieu la délimitation de la frontière française, sur la Bidassoa. Le fleuve était-il espagnol? Était-il seulement espagnol jusqu'au milieu de son lit, comme on a fini par l'admettre?

Les alcades et les jurés majeurs de Fontarabie ne doutaient pas que leur juridiction ne s'étendît sur tout le cours du fleuve, et ils trouvèrent occasion de l'affirmer, lorsque le duc de Mayenne, revenant de Madrid, où il avait conclu le mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche, témoigna le désir de visiter la petite cité forte qui regarde notre Hendaye. Ils vinrent au-devant de lui, en gabarre, jusqu'à Irun, *tenant hautes leurs cannes de justice* — dit le procès-verbal — le 18 septembre 1612, la marée étant pleine aux deux tiers. Pendant que la marée achevait de monter, ils ramenèrent le duc et sa suite vers Fontarabie, l'y firent entrer au bruit des salves d'artillerie et de mousqueterie, et, après lui avoir fait faire le tour de l'église, des murailles et des rues de la ville, ce qui ne demanda pas beaucoup de temps, le reconduisirent à Hendaye. Etait-ce une simple coïncidence heureuse, ou bien avaient-ils calculé la longueur de la visite et choisi l'heure du départ: la marée était pleine alors, et refoulait l'eau de la Bidassoa assez loin sur l'une et l'autre rive. Les deux bons alcades montèrent dans le même bateau que le duc de Mayenne, s'assirent l'un à la gauche, l'autre à la droite de Sa Seigneurie, traversèrent le fleuve entièrement, et se montrèrent assurément les plus courtois du monde : mais jusqu'au bout, même quand la gabarre eut donné de la proue contre la terre française, même quand ils prirent congé du prince, ils ne cessèrent de tenir hautes leurs cannes de justice, en foi de quoi ils rédigèrent un long procès-verbal, authentique, signé, paraphé, devant témoins. Le trait est tout à fait espagnol. Cette politesse réfléchie, qui affirme un droit en rendant un hommage, cette science de la tradition, ce goût du cérémonial symbolique, cette dignité d'attitude d'un maire de petite ville, vis-à-vis d'un prince du sang, ne les retrouverait-on pas aujourd'hui, d'une extrémité à l'autre de la péninsule, comme au XVIIe siècle?

Grâce à mon guide, encore, je puis pénétrer dans le vieux couvent de Sant'Elmo, transformé en magasin d'artillerie. Là où fut l'église, sous les voûtes aux nervures fines, quelques soldats composent des trophées et ornent des manches de torches, pour une retraite aux flambeaux. Sur le sol, pêle-mêle, dans l'épaisse poussière humide que personne n'a jamais songé à enlever, gisent

de vieux canons sans affût, des os de morts autrefois ensevelis dans la paix de ce sanctuaire, des pierres à fusil datant de l'époque française, et des papiers dorés, et des fleurs artificielles. Tout à côté, un cloître renaissance, qui devait être bien joli, et dont les arceaux tout murés ne sont plus qu'un dessin de pierre grise autour d'un badigeon blanc. Le lieutenant qui nous accompagne et nous montre ces ruines violées, a écrit plusieurs nouvelles. Il est poète à ses heures. C'est le soldat qui rêve, un type de tous les temps, élégiaque en garnison, brave et d'une belle imprudence au feu. Il a bien l'accueil espagnol, réservé, plein de souvenirs, souvenirs du temps où l'Espagne fut grande, et de celui où nous fûmes ennemis : il a aussi le désir d'être prévenant et le sentiment que ce magasin d'artillerie n'est pas « à hauteur ». Tout cela passe dans ses yeux noirs, dans l'expression de son visage maigre, régulier, très jeune et très viril. Je lui trouve une sorte de timidité fière et une aisance de paroles mesurées qui révèlent une éducation.

— Vous ne vous trompez pas, me dit M. de Soraluce, il est de bonne famille. Autrefois, et jusqu'au temps d'Alphonse XII, les classes supérieures de la nation fournissaient assez peu d'officiers à l'armée espagnole. Elles commencent à y entrer. Les corps les plus recherchés sont la marine, l'artillerie et le génie. Vous avez toutes chances d'observer les mêmes qualités et les mêmes façons chez les officiers du fort que nous allons voir.

Nous sommes dans les dernières ruelles de la vieille ville, près du port des pêcheurs, et nous montons la pente du Mont-Orgueil qui domine, à droite, la passe de Saint-Sébastien. Bientôt, nous nous engageons sur les lacets, ombragés de grands arbres, grimpant vers la forteresse. La baie entière s'encadre entre deux ormeaux : mâts des barques montant jusqu'à nous, comme les branches d'un taillis en retard, maisons pauvres tassées, et qui se font de l'ombre, maisons blanches fuyant en demi-cercle, et la belle coquille d'eau bleue, et toujours la courbe élégante qui gouverne le paysage, et ramène les yeux aux choses déjà vues. L'horizon change et grandit tout en haut. C'est la mer infinie et luisante, le golfe où chaque rayon de soleil trouve une pointe de lame qui le renvoie, la côte française, avec la Rhune qui est de France et la Haya qui est d'Espagne, toutes deux estompées en ce moment et fondues dans la même brume, la terre montueuse de Guipuzcoa, qui s'élève, verte d'abord, ayant à chaque sommet un château, une villa ou une ferme, et qui bleuit très vite, et presse au bas du ciel les aiguilles de ses pics. Nous escaladons, jusqu'au dernier étage, les terrasses et la tour de la Motta, au pied des-

quelles il y a quelques terrassemens de date récente, des canons qui défendent l'entrée de la rade, et une caserne neuve. A la descente, sur la plate-forme où les soldats du 7e bataillon d'artillerie de forteresse font l'exercice, mon compagnon aborde un officier, et lui demande l'autorisation de visiter les chambrées, et les salles d'étude.

— Volontiers, je vais vous conduire moi-même. Mais d'abord, voyez ce jeu de paume que nous venons de construire pour nos hommes.

A droite des bâtimens, en effet, se dresse un petit « fronton », avec ses deux murs très élevés, son sol bien nivelé, sur le modèle de tous ceux que le moindre village basque possède à l'ombre de son église.

— Tous les régimens d'Espagne n'en ont pas, ajoute l'officier en souriant, mais ici, en plein pays basque, et sur un sommet qui retient un peu, quoi qu'on fasse, nos hommes prisonniers, nous avons voulu qu'on pût jouer une partie de paume. Le jeu est si sain, d'ailleurs, si bien inventé pour développer la force avec l'adresse ! Venez-vous ?

Nous suivons, et nous passons, successivement, dans toutes les salles de la caserne. Les murs sont blancs et propres, les chambres des soldats disposées comme les nôtres, avec un alignement moins scrupuleux des tuniques, des pantalons et des souliers sur les planches. Les lits se plient en deux, et se rangent autour de la pièce, laissant plus d'espace libre. J'entends peu de bruit, bien qu'il y ait des hommes disséminés partout où nous entrons, et la seule inspection rapide des physionomies révèle une race endurante, tranquille et facile, avec des dessous de passion qu'il ne faut pas heurter. Je comprends mieux ce qu'on m'a dit déjà: que la discipline en Espagne était et devait être moins rigoureuse qu'en France. Légère et paternelle, elle est acceptée : on ne sait trop où conduirait le régime des exigences outrées. Beaucoup de visages imberbes et beaucoup d'hommes de petite taille, mais presque toujours une fermeté virile de traits que je ne rencontrais pas en Italie, et comme un air de distinction naturelle. On me montre, dans le cabinet du sergent-major, le cahier de l'ordinaire. Il constate que les 95 soldats présens au fort ont reçu aujourd'hui, pour faire le *rancho*, leur nourriture ordinaire, les provisions suivantes : riz, 13 kil. 500 ; — viande, 10 kil. 500 ; — sel, 2 kilos ; — *garbanzos*, 8 kilos ; — pommes de terre, 42 kilos ; — haricots, 13 kilos ; — graisse, 2 kil. 500 ; — piment doux, 100 grammes. Tous les élémens du *rancho* sont bouillis ensemble, dans de belles marmites, d'un modèle récent, je crois,

que l'on veut bien découvrir pour moi. Je goûte le rata espagnol, qui est très bon. Mais ce n'est qu'en passant, et peut-être me fatiguerais-je du *rancho* s'il m'était servi tous les jours, à 9 heures et à 5 heures. Le soldat ne s'en plaint pas. Pourvu qu'il ait son café le matin, sa cigarette et un verre d'eau à l'étape, il accomplira les plus longues marches sans un murmure, et retrouvera même, au bout, la force de chanter un refrain de son pays.

— Je vous assure, monsieur, me dit l'officier, quand nous rentrons dans la salle du rapport, que ce sont de braves gens, nos Espagnols.

— C'est presque inutile de le dire à un Français, monsieur... mais qu'est-ce que vous gardez là, dans cette boîte vitrée?

— L'ancien drapeau du corps.

— Violet?

— C'est la bannière de Castille, la bannière royale, monsieur. Les régimens d'artillerie l'avaient conservée, par privilège, et parce qu'ils étaient considérés, autrefois, comme des corps royaux. Plusieurs la gardent encore, mais l'ordre est venu de remplacer par le drapeau national, jaune et rouge, nos bannières anciennes, à mesure qu'elles s'useraient. Notre bataillon a perdu la sienne, vous voyez.

Je ne questionnai pas davantage. Il me sembla seulement reconnaître, dans l'accent de l'officier, au regard qu'il jeta sur l'étoffe dont le pli retombait et s'immobilisait pour longtemps, ce regret, cette légère blessure des troupes d'élite auxquelles on enlève un peu de rouge, une soutache ou une plume.

. . . . . .

Et voilà le second soir qui tombe, et la seconde fête qui se prépare. Celle-ci est donnée en l'honneur des officiers des torpilleurs français. Je ne puis pas me guider sur le bruit des pétards ou des fusées. Ils éclatent au nord, au sud, à l'est, au centre de la ville. Mais de vagues accords de fanfare m'arrivent du fond des vieux quartiers. J'erre dans les ruelles où se balancent toujours les draps et les tapis des pauvres. Je me mets, au pas de promenade, à suivre un groupe de jeunes Basques qui ont assurément une idée, et très probablement la même que moi, et j'entre sous les portiques de la place de la Constitution, tout illuminée et toute pleine de monde. Une musique municipale, rangée en cercle devant l'escalier du palais, allume ses lanternes et procède aux essais préalables de ses instrumens. Les cuivres, sous haute pression, roulent des gammes formidables, les bois murmurent. Je reconnais tous les types de chez nous: le tambour accordant sa caisse sur le genou, le trombone aux moustaches retombantes,

le piston médaillé et suffisant, le fifre maigre, le petit bugle enflant et dégonflant ses joues, pour en mesurer l'élasticité, l'alto myope et plaisantin, mais ayant presque tous un degré de moins de bourgeoisie et de banalité, et une luisance des yeux qui marque une autre race. Dans la salle du premier étage, d'où s'échappe, par cinq fenêtres, la lumière vive des lustres, la municipalité offre un grand dîner aux officiers de marine et au consul général de France. La foule se promène, ouvriers, ouvrières, domestiques, marchands du quartier, joueurs de paume en béret et en veste courte. Tout à coup, la musique lance les premières mesures d'une polka lente. La promenade cesse, les groupes se dissolvent en un instant, d'eux-mêmes, par une sorte de mouvement d'ensemble, et des couples de danseurs se forment, un jeune homme et une jeune fille, deux servantes qui posent là leur panier et se prennent par la taille, plus loin, deux gamins de douze ans, ailleurs deux jeunes hommes; et la place devient une salle de bal où tournent en mesure, élégantes, sérieuses, des ombres enlacées, qui vont diminuant jusqu'au bout des arcades. On sent bien que la danse est ici une passion et un art. Il n'y a que moi d'étonné. Les rares curieux massés autour des becs de gaz regardent avec des airs de juges. La musique finie, on se remet à marcher. Dès qu'elle recommence, et quoi qu'elle joue, marche, hymne ou fanfare, ce peuple, chaussé d'espadrilles, trouve un pas qui convient. L'heure passe. Les invités de l'ayuntamiento s'approchent des fenêtres, et font des taches noires, mouvantes, dans les rayées de lumière qui tombent sur le sable. Les fusées volent, visibles cette fois, les bombes éclatent; la foule reçoit en riant les baguettes fumantes. Au moment où elle est le plus compacte, là-bas, dans un coin tout noir de bérets et de chignons, un cri part, un mouvement d'oscillation, puis une débandade joyeuse se produit: « Le voilà! Voyez-le! C'est le grand! c'est le *Cezen-Zusko!* » Le mot de Cezen-Zusko fait retourner toutes les têtes. Une bête énorme se démène à travers les groupes, et jette des gerbes d'étincelles qui l'enveloppent d'une auréole. On l'applaudit. Elle approche, elle vient sur moi. C'est, en effet, le *taureau de première classe*, en carton, cuirassé de feux d'artifice, et manœuvré par trois hommes cachés sous la carapace. La municipalité en tient plusieurs en réserve dans ses magasins. Mais elle a voulu montrer le plus beau de tous aux officiers de France. Il galope; il a l'air, poursuivi par le peuple qu'il éclaire de lueurs rouges, d'un animal de l'Apocalypse. Et, pour finir, une pièce s'allume entre ses cornes, et lance une boule de flamme aux trois couleurs françaises. Cela veut dire:

« Vive la France! » Et je trouve, comme hier, qu'on a bonne façon en Espagne.

III. — LA ROMERIA DE LEZO. — LA PELOTE. — EL BATALLON INFANTIL.

15 septembre.

Depuis deux jours, trois choses curieuses, et c'est beaucoup. La première, cependant, m'a causé une légère désillusion. On m'avait dit : « Ne manquez pas la fête de Lezo, le 14 septembre. Tout le pays basque s'y rend. Les pèlerins allument du feu dans l'église, pour y plonger la mèche des cierges achetés par centaines; les vieux costumes abondent; les danses sacrées des enfans, sur le parcours de la procession, ramènent l'esprit vers les âges primitifs... enfin, ne manquez pas Lezo. » J'y suis allé. Hélas! nous sommes nés trop tard pour jouir d'un certain pittoresque du monde. L'homme perd, sans lutter même, et partout en même temps, le sens des antiques usages et cette sorte de goût supérieur, fait de poésie et d'orgueil, qui avait choisi pour chaque race et pour chaque climat, pour une bourgade que séparait d'une autre un ruisseau de deux mètres, la coupe, la couleur et l'étoffe du vêtement. De tant de traits extérieurs qui faisaient d'un peuple un individu, et le distinguaient d'un autre, au seul aspect, combien subsistent? Quatre à peine : les voitures, les bateaux, les cimetières et les coiffures. Voilà pourquoi, parmi les pèlerins de Lezo, venus à pied, en chemin de fer ou en tramway, rien ne me parut bien digne de remarque. Les bérets bleus m'étaient connus; la procession ne sortit pas; le feu n'est plus allumé dans l'église depuis plusieurs années. Mais le village vaut une visite.

Il est situé au delà de Passage, vers la frontière française, sur des vagues de terre qui longent les montagnes. L'église, très vaste, haute de voûte et sans clocher, occupe le sommet d'un mamelon. Tout près, en contre-bas, séparée d'elle par un chemin, une petite chapelle renferme la vieille image du Christ, vénérée dans les provinces basques d'Espagne et de France. C'est là que le peuple se réunit, le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix. Il entend une grand'messe en musique, un sermon en langue euskarienne, offre des ex-voto, puis, s'il n'y a pas de procession, comme aujourd'hui, achète, sur la place, des gâteaux de pâte dure pétrie avec du miel et recouverte de sucre, et va danser les danses du pays à Renteria, de l'autre côté de la rivière.

Quand j'arrive devant la baie sombre de la porte, que barre, jusqu'à moitié, la foule brune des hommes, et qu'étoile au-dessus

dans le recul de l'ombre, l'étincelle toute menue et rouge des cierges, l'impression se ravive en moi des pardons de Bretagne. Même presse à l'intérieur de l'humble église, avec plus de recueillement, même gravité du type, mêmes groupes de mendians, les habits ouverts, montrant à nu toutes les plaies et toutes les infirmités humaines, mêmes marchands de pâtes un peu sucrées, un peu miellées, qui peuvent passer pour gâteaux près du pain noir des fermes, et de menus objets de toilette ou de harnais, où vit un reste d'art local : foulards, bonnets de laine, brides de mules ornées de pompons, œillères pailletées de cuivre, bâts superbes, que tendront les panses rondes des outres et des pots, bâts aux couleurs violentes, bleues et rouges, vertes et jaunes, d'un dessin capricieux, que dut tracer jadis la main fine d'un Arabe. Les maisons se courbent en demi-cercle autour des deux églises. L'un des coins s'enfonce dans la campagne montueuse, pleine de pommiers et de maïs, l'autre descend jusqu'à la baie de Passage. Là, comme à Renteria, sur l'autre bord du ruisseau, le spectacle est bien nouveau pour nous. Ce sont des bourgs nobles, des logis de paysans ayant, au-dessus de la porte, des armoiries en haut relief, une pierre de granit, d'où saillissent les casques empanachés, la ligne nette des écussons et le ruban des devises. Ils n'éveillent pas l'idée de richesse ou de puissance, mais celle d'une race toute fière, qui n'a jamais perdu le respect de ses origines, et qui eut un moment le loisir et la fortune qu'il faut pour produire ses titres. Alors, comme aujourd'hui, le fumier devait joncher les seuils, les poules picorer dans les cours, les vêtemens de la famille sécher sur les grands balcons de bois, les bœufs sortir par couples enjugués des portes en plein cintre. Si on interrogeait les gens qui habitent là, on découvrirait des descendans authentiques de ces gentilshommes laboureurs, une caste qui n'a pas déchu, dont l'histoire dit seulement la bravoure anonyme, aux heures de crise, et se confond, le plus souvent, avec l'histoire paisible des champs et des saisons. En France, nous pourrions rencontrer des hommes de lignage noble parmi les ouvriers de la terre. Il paraît que les derniers vicomtes de Belzunce labourent aux environs d'Hendaye. Mais les ancêtres étaient à la cour... Je me suis arrêté quelques minutes dans une rue de Renteria, pour écouter deux musiciens jeunes, en culottes courtes, dont l'un jouait du tambourin et de la flûte en même temps, l'autre d'un tambour plus gros. Ils étaient appuyés au mur, du côté du soleil, et tournés vers la façade d'un de ces hôtels pauvres. Ils n'avaient pas l'air de mendians. Je les aurais pris plutôt pour des amoureux, n'eussent été les singuliers instrumens de l'aubade.

Une giroflée tremblait sur l'écusson de la porte. Des moineaux s'échappaient, effarouchés, d'entre les poutres noires qui soutenaient les étages. Rien ne répondait; rien ne passait derrière les vitres des quatre fenêtres à meneaux, si ce n'est le vent des corridors et le reflet d'un feu invisible. Je savais que les Espagnols n'aiment pas les questions des étrangers. J'ai continué ma route sans en savoir plus long.

De retour à Saint-Sébastien, j'ai vu au *Jai-Alai*, précisément sur le chemin de Renteria, plusieurs de ces fameuses parties de pelote, jouées à quatre, rouges contre bleus, qui seraient des plus amusantes sans la présence et les cris des bookmakers, debout au pied des gradins, et qui hurlent, suivant les chances de la lutte : « A dix contre deux, les rouges! A trois contre deux! A sept contre un! » Il se perd ou se gagne là, dit-on, des sommes énormes, et il est bien évident que l'attrait du pari amène une moitié du public, entièrement composé d'hommes. Je préfère le côté plastique de la partie engagée. Les jeunes *pelotaris*, Basques ou Espagnols, sont admirables d'attitudes, de souplesse et de vigueur. Ils attrapent la balle au vol, quand elle revient, après avoir frappé le mur avec un bruit d'éclatement pareil à celui d'un pistolet; ils la cueillent dans leurs gouttières d'osier recourbées et la relancent, et la force de leur bras est telle que la pelote de peau de Pampelune, — la ville réputée, — traverse 30, 40 et jusqu'aux 65 mètres de la piste, en suivant une trajectoire assez tendue, pour rebondir contre la pierre et revenir sur les joueurs. Plusieurs de ceux que je vois là, devant moi, sont des « artistes » aussi renommés que nos premiers jockeys de courses. Ils ont débuté dans les frontons des villages de Biscaye et de Guipùzcoa. Maintenant ils se font payer des honoraires considérables par les directeurs des jeux de paume des grandes villes. Car la passion de la paume, longtemps spéciale aux pays basques, s'est répandue depuis quelques années dans presque toute l'Espagne. L'importation n'a pas été directe. On sait que les habitans des provinces du Nord, et particulièrement de la région pyrénéenne, émigrent en grand nombre dans les républiques de l'Amérique du Sud. Ils y ont porté leurs coutumes, leur langue et leurs jeux. Les Espagnols de la Castille ou de l'Andalousie émigrés avec eux ont appris la paume à Santiago, à Buenos-Ayres, à Lima, à Rio-de-Janeiro, et l'ont acclimatée, plus tard, dans la mère patrie. Aujourd'hui, les joueurs espagnols sont au moins les égaux des joueurs basques, les frontons se lèvent d'un bout à l'autre de la péninsule, et Madrid, déjà, en compte cinq ou six. Un seul d'entre eux, celui de Fiesta-Alegre, a coûté 750 000 piécettes.

Enfin, ce soir, qui est mon dernier soir à Saint-Sébastien, j'assiste au défilé des petits miquelets d'Alphonse XIII, de ce bataillon d'enfans de Saint-Sébastien, formé sur le désir du jeune roi, et qu'on appelle ici : *El batallon infantil*. Je le vois dans tout son éclat, au milieu d'une retraite aux flambeaux, — car il est entendu que nous sommes toujours en fête, — et je suis surpris de la tournure militaire de ces gamins de dix à quinze ans. Ils sont armés de fusils Mauser, modèle réduit, vêtus d'une tunique bleue, d'une culotte rouge, chaussés de jambières et de brodequins noirs et coiffés du béret. La tentative, qui eût peut-être échoué ailleurs, et tourné vite au ridicule, a réussi dans ce pays essentiellement militaire. On a flatté le peuple basque en lui demandant d'habiller ses enfans en soldats, de les conduire à la parade et de les faire manœuvrer sous les yeux du roi. Toutes les classes de la société sont représentées dans les rangs et dans les cadres du bataillon. Ils passent, au pas relevé, éclairés par les torches et les lanternes de couleur, tous sérieux : les 8 trompettes, les 20 tambours et le tambour-major qui s'appelle Nicolas Aguirre, les 26 musiciens, qui ne savent que trois airs, la marche royale et deux autres, les 400 sous-officiers, caporaux et simples lignards, la blonde et jolie cantinière de douze ans, Constantina Serfo. La population de Saint-Sébastien les regarde avec tendresse, les reconnaît, les nomme, et les suit à travers la ville. Moi, je les regarde aussi avec plaisir parce qu'ils sont jeunes et de bonne mine, avec un peu de mélancolie quand ils s'éloignent et s'effacent, en songeant à tant d'efforts que font les rois pour se faire aimer, et à cette œuvre nécessaire, presque simple autrefois, presque impossible aujourd'hui, de l'union des esprits.

IV. — LOYOLA

Bilbao, 16 septembre.

Je pars de Saint-Sébastien par le train de huit heures du matin, ligne de Madrid, et, deux heures après, je suis à Zumarraga, qui est un gros bourg pyrénéen, avec des maisons à long toit, des plumets d'arbres pointant au-dessus, des hommes qui ont l'air contens de vivre et un bruit d'eau courante, la cigale de ces pays-là. Les moulins se taisent, parce que c'est dimanche. Une diligence attend les voyageurs, ou plutôt les voyageurs attendent une diligence à cinq mules, qui porte, sur son coffre, écrit en lettres rouges : Zumarraga, Azcoïtia, Loyola, Azpeïtia. Je suppose que les modèles se sont transformés, depuis Dumas et Théophile Gautier, car la voiture ne ressemble aucunement à celles que nous

voyons, dans les illustrations des voyages en Espagne, rouler dans un nuage de poussière, au tournant d'un précipice. La nôtre s'en va doucement, au trot des mules maigres. Le mayoral est en blouse, et j'ai l'honneur d'être assis à ses côtés et de jouir de l'encouragement paternel qu'il jette à son attelage, blasé sur les tendresses et les sévérités du conducteur : *Macho! Macho!* Cela veut dire simplement : « Mulet! mulet! »

La route est jolie. Il fait grand soleil. Nous suivons le torrent de l'Urola, et, comme les montagnes, presque toutes égales. dévient alternativement l'eau du Gave, tantôt à gauche, tantôt à droite, du bout de leurs pointes vertes, nous changeons d'horizon à chaque moment, l'essence du paysage restant partout la même : des croupes de maïs, des taillis en pente raide déjà nués par l'automne, des sommets d'herbe rase, une maison çà et là, et des ponts d'une arche, pointus en leur milieu, et si anciens que les parapets sont tombés et qu'on ne voit plus qu'un petit sentier de cailloux, montant et descendant au-dessus des remous coupés de roches. Verdure, moissons, bois escaladant les cimes, voiles de brume dans les fentes d'ombre où coulent des cascades : sommes-nous en Tyrol, en Suisse, ou près de Pistoia, dans les hautes vallées de l'Apennin? On peut choisir entre les trois. La physionomie propre du pays basque s'affirme plus nette dans Azcoïtia. La vieille Espagne héroïque y a laissé un des plus farouches monumens que je connaisse : le palais du XIIe siècle des ducs de Grenade, un simple quadrilatère de hauts murs se levant parmi les maisons, mais construit en pierres d'un brun fauve, polies, luisantes comme l'émail et résistantes comme lui. La famille l'habite encore pendant les mois d'été. Nous passons. Les armoiries de haut relief, seul ornement plaqué sur la façade nue, sont recouvertes d'une draperie de deuil. Et peu après, au milieu d'une vallée semée de maïs, barrant tout l'espace entre les collines, coupant la plaine en deux, l'immense couvent de Loyola m'apparaît, longues murailles blanches, coupole au-dessus, qui se dessinent sur le fond bleu de montagnes lointaines. La première impression est une impression de grandeur et de sévérité. Je ne connais pas encore l'Escorial, mais je suis sûr que Loyola lui ressemble un peu. Il est en harmonie avec les lignes régulières du paysage. Pas de bois, pas de couleur violente sur les pentes des montagnes; à peine une dentelure de clochetons au bas de la coupole. Rien ne fixe la curiosité des yeux qui cherchent. On éprouve la sensation de dépaysement, le secret malaise que nous cause d'abord cette chose si peu humaine : la majesté simple. Il faut se faire à cette vue grave. Je m'y fais par degrés. Cinq minu-

tes ne sont pas de trop. La voiture dépasse le couvent, franchit l'Urola, et me laisse devant un péristyle très orné, auquel on accède par un escalier à plusieurs branches, et dont les rampes de pierre sont gardées par des lions. C'est l'entrée de l'église publique, avançant au milieu de la façade blanche, haute de quatre étages, toute pareille à celle qu'on aperçoit en venant d'Azcoïtia. Près de moi, des dahlias maigres, deux corbeilles de zinias fanés, entourés de haies basses d'aubépine; puis l'avenue, parallèle au couvent; puis deux charmilles de marronniers, pour les pèlerins d'été; puis la plaine qui continue, vert pâle, déserte de ce côté comme de l'autre. Un jardin peu soigné, celui des Pères Jésuites. L'ordre n'est pas contemplatif, cela se voit de suite. Il est militaire. Les maisons qu'il construit pour lui ont l'air plus ou moins de casernes. Aucun luxe d'alentours. Pourvu qu'une bonne route y conduise, et permette d'aller par le monde, cela suffit.

Je veux visiter le couvent, et je vais à l'extrémité du long bâtiment, où est la porterie. Je me sens méditatif et songeur. Le Père qui m'ouvre ne l'est pas : un Espagnol blond, tout jeune, à physionomie virginale et souriante.

— Vous voulez visiter, monsieur? Très bien, le Père « ministre » va être prévenu. Entrez dans le parloir.

Le parloir est une vraie cage de verre, dont les barreaux sont peints en jaune. Il a de larges fenêtres ouvertes sur les jardins, un vitrage qui le sépare de la porterie, un autre donnant sur l'intérieur du monastère, et au travers duquel j'aperçois de grands escaliers clairs, un corridor, de jeunes abbés qui passent, le parapluie de coton sous le bras. Ce sont des novices, me dit le portier, qui partent pour la promenade.

Le Père ministre se faisant attendre, je traverse la porterie, et je m'arrête sous une galerie, en face de la maison patrimoniale des Loyola, « *Casa solar* de Loyola, » qui est enchâssée dans le monastère, et, toute grande qu'elle soit, n'en occupe qu'une minime partie. Elle était carrée, avec quatre tourelles flanquant les angles. Le mur qu'on voit encore est en pierre de taille et sans autre ouverture que la porte jusqu'au premier étage, en briques depuis le premier jusqu'au toit. Et ces briques formant des dessins, leur couleur rose, les fenêtres régulièrement disposées, l'entablement orné du toit, font un couronnement de palais à ces soubassemens de forteresse. L'unique porte est ogivale, surmontée d'une inscription et des armes des Loyola, qui sont curieuses : une chaudière fermée, entre deux loups. La chaudière, d'après les vieux auteurs, voulait dire : « Gens de noblesse, vous

êtes riches, et vous avez le droit de lever des troupes à vos frais. » Les loups, qui ne mangent pas, signifiaient : « Gens de noblesse, vous êtes pauvres sous le harnais de guerre. » Je songe que c'est par cette ouverture qu'à la fin de mai 1521 des soldats français apportèrent sur leurs épaules le fils de la maison, un jeune capitaine, leur ennemi, dont ils avaient admiré le courage au siège de Pampelune. Iñigo de Loyola n'était pas un saint à ce moment-là. Ses deux jambes ayant été brisées une première fois par les éclats d'un boulet, une seconde fois par les secousses de la litière, furent, paraît-il, mal ressoudées par le chirurgien d'Azcoïtia. « Qu'on me les recasse une troisième fois, dit Iñigo : avec de pareilles jambes, je ne pourrais plus porter des bottes fines. » Il était alors, ajoute un auteur espagnol, extrêmement élégant et ami des belles fêtes. Je vois en esprit la bonne dame de Loyola, Basquaise émaciée aux cheveux gris, toute fanée par les treize enfans qu'elle avait eus, cherchant sans les trouver les volumes de chevalerie que son fils blessé demandait pour se distraire. On lisait peu dans le palais, et en ce temps-là. Toute la bibliothèque se composait de deux livres : la *Vie de Jésus-Christ* et la *Fleur des Saints*. Iñigo dut partager ses temps de convalescence, — et ce fut long, — entre la méditation de ces pages, qu'il étudiait le jour, et la contemplation des étoiles, qu'il regardait pendant des nuits entières, et qui lui donnaient une idée très petite de lui-même et de la terre. Quand il sortit de son palais, il ne pensait plus à chausser de jolies bottes fines. Il était vêtu d'un sac, dénué d'argent, renié par son frère aîné, décidé à faire de grandes choses, il ne savait lesquelles, et n'ayant changé que de maître, chercheur d'aventures braves au service de Dieu, comme il l'avait été avec l'épée au poing.

Je songe à ces fragmens d'histoire qui me reviennent, mal soudés eux aussi, et à cette énergie des hommes du XVIe siècle, dont les méditations avaient des conclusions autrement viriles que les nôtres, et qui ne connaissaient pas cette crainte du ridicule devant laquelle nous humilions tant de nos actes et tant de nos pensées.

Ce sac-là, par exemple, mon ami, je sens bien que je n'aurais jamais osé le mettre, fût-ce au XVIe siècle, et pour aller en pèlerinage à Montserrat.

Je suis interrompu dans mes réflexions par l'arrivée du Père don Ramon Vinuesa, un grand maigre, aux yeux enfoncés, qui doit être une âme tendre à qui la vie du cloître a fait une enveloppe austère, et qui rit, d'un sourire mince, en me voyant si grave devant la porte, la chaudière et les deux loups.

— Vous m'avez « espéré » quelque temps, me dit-il en fran-

çais, cependant j'en ai bien peu à vous donner. Je prêche une retraite à des laïques, et dans une demi-heure je dois être à eux. D'ici là, je suis à vous.

Nous montons au premier étage de la *Santa Casa*, qui n'est, à vrai dire, qu'une succession de petites pièces, basses d'étage, aux plafonds très ouvragés, transformées en chapelles. On y garde des reliques et des souvenirs de toutes sortes : deux lettres de saint Ignace, encadrées; un portrait, d'après Coello, copie d'un tableau qui se trouve à Madrid, et où le saint est représenté avec le visage plein, le front large, les yeux bridés et doux, le nez aquilin si commun dans la noblesse espagnole; la chasuble que portait saint François de Borgia, le jour de sa première messe, et qu'avait brodée sa sœur, Anne de Borgia et d'Aragon; des meubles de la famille de Loyola, qui habita deux siècles encore le palais après la mort du saint.

Nous suivons les immenses corridors blancs, éclairés par des cours intérieures, sur lesquels ouvrent les cellules des religieux. Le P. Vinuesa pousse une porte, çà et là, et je vois la cellule classique, avec l'alcôve, deux chaises, une table chargée de livres. Nous montons encore, et j'entre dans la bibliothèque, pleine de lumière, de belle lumière tombée d'un ciel de montagnes. Oh! la réjouissante et savante odeur des reliures de cuir! Est-ce le vieux papier? n'est-ce pas plutôt la pensée humaine, comprimée et serrée comme une fleur entre les feuillets, qui répand ce parfum : parfum de vie, puisqu'il enivre? Je me sens là un peu chez moi, et je m'attarde. Je demande :

— Est-il possible de voir la salle où s'est réunie récemment ce que vous appelez, je crois, la « congrégation générale »?

— Très facile. Nous y touchons. Elle est encore meublée.

— Quand a eu lieu la dernière élection du général de l'Ordre?

— En 1892, le premier dimanche d'octobre. Ne pouvant se faire à Rome, elle s'est faite ici.

Une longue salle, presque sous les combles, très éclairée, comme la bibliothèque. Sur les murs, blanchis à la chaux, des tableaux religieux de valeur médiocre. Des pupitres noirs, tout semblables à ceux des élèves de nos écoles primaires, sont disposés sur deux rangs, en forme de fer à cheval. En face, la petite table de bois blanc du président, avec la sonnette de cuivre. Il y a en tout 73 places. Des cartes, fixées aux pupitres, indiquent le nom de chacun des délégués. Je m'approche, et je lis : *P. Antoninus Cordeiro, elector Lusitaniæ; — P. Clément Wilde, elector Neerlandiæ; — P. Ambrosius Matignon, elector Franciæ; — P. Pe-*

trus Gallwey, elector Angliæ... Presque tous les pays du monde étaient représentés là.

— Vous n'avez pas tout vu, me dit le Père ministre. Nos congrégations générales ont quelque ressemblance avec les conclaves. Les électeurs ne sortent qu'après l'élection faite. Regardez cette petite salle, à côté, qui n'a d'entrée que par ici. Le jour de l'élection, on y a mis du pain sec et de l'eau. Les délégués entendent une messe à cinq heures et demie du matin, font une heure de prières, prennent leurs places dans la salle de vote, et sont enfermés à clef jusqu'à la nomination du général.

— Et la dernière fois?

— Personne n'a touche au pain ni à l'eau. Tout était terminé à dix heures, par l'élection du P. Martin.

Nous descendons par un nouvel escalier. Le P. Vinuesa s'excuse encore, prend congé de moi avec une politesse d'homme du monde espagnol, ce qui n'a rien de banal, et ajoute :

— Vous devez traverser au moins la grande église du monastère. Vous la trouverez, je vous en préviens, riche et « un peu rococo ». Nous avons bâti beaucoup de nos églises à une époque où régnait le mauvais goût, et nous lui avons payé tribut.

Il avait raison, ô colonnes de marbre tordues, frontons énormes qui les faites plier, pierres admirables enlaidies de mosaïques!

Je sors de Loyola avec une impression assez différente de celle que j'avais eue en l'apercevant, de loin, du bout de la plaine. Il m'avait paru surtout très sévère. A présent, il me reste une vision de grands escaliers clairs, de salles blanches, où la lumière entre à profusion. Et je comprends de moins en moins pourquoi les *Guides* s'obstinent à surnommer ce monument, remarquable par son immensité, ses belles lignes droites et par les souvenirs qu'il renferme ou qu'il rappelle, « la perle du Guipuzcoa ». La perle? On dirait avec la même justesse : « Le gentil Saint-Pierre de Rome. » Mais les *Guides* ne sont pas faits pour être ouverts en voyage : j'ai eu tort d'ouvrir les miens.

Au bas du grand escalier, un panier attelé en poste m'attend. Je l'ai loué à l'auberge voisine, car je veux me rendre à Bilbao sans regagner la ligne de Madrid. Je prendrai la route de montagne, je descendrai sur un village perdu qui se nomme Elgoïbar, et de là, par un chemin de fer à voie étroite, j'arriverai, cette nuit, dans la capitale de la Biscaye.

A peine la voiture a-t-elle tourné à droite, au milieu d'Azcoïtia, et dépassé les dernières maisons, que je sens s'éveiller l'émotion des grands paysages, le frisson délicieux qui nous avertit

et dit : « Regardez, écoutez, abandonnez votre âme, voici la beauté pure! » La route n'était que jolie ce matin : celle-ci est admirable. Bordée de hêtres trapus qui joignent leurs branches pour former l'ogive, pavée de cailloux et de poussière, cloître blanc et vert lancé dans l'espace, elle remonte, elle va, contournant les montagnes, entre une pente qui se lève, hérissée de bois, et l'abîme d'un gave invisible. Des arbres que nul n'a plantés, que le vent d'hiver émonde seul, couvrent les deux murailles de la profonde gorge ; ils descendent, pressés en houles, cimes rondes des chênes et des noyers, aigrettes blondes des bouleaux, écume rouge des cerisiers sauvages ; ils se voilent, tout en bas, d'un peu de vapeur bleue; ils remontent, en face, jusqu'aux forêts de sapins qui ombrent les sommets. Le soleil tombe par larges bandes sur ces masses de verdure. Un parfum puissant, le souffle des terres boisées, remplit les vallées, déborde les crêtes, se déverse dans le vent, et va réjouir le monde. Ceux qui le boiront ne sauront pas de quelle coupe divine il est sorti. Et je ne presse pas les chevaux, qui vont doucement, et je devine aux lignes de peupliers, tremblans au fond du gouffre, le cours de ce torrent qui n'a pas de nom pour moi, et je vois grandir la lumière, et à chaque détour de la route, les lointains s'élargir.

Cette belle montée dure deux heures. La descente se fait parmi des terres cultivées, des vergers, des fermes assises sur des prés en bosse, où l'herbe, piétinée par les moutons, semble avoir conservé l'humidité des neiges anciennes. Elgoïbar s'agite encore aux derniers rayons du soleil. Les hommes achèvent une partie de paume, sur la place; des filles, en taille rose, promènent des bébés blancs sous les arcades, et regardent les joueurs; au bord de la rivière, qui coule d'un seul jet, de vieilles maisons de bois surplombantes, étayées, vermoulues, éventrées par le temps et peintes par la mousse, laissent pendre et flotter des hardes éclatantes. Je passe là une demi-heure, accoudé au parapet d'un pont, à faire en esprit des aquarelles. Puis je monte dans le train. La nuit est toute venue.

Comme le milieu est différent! Que je suis loin déjà de Saint-Sébastien, que j'ai quitté ce matin! Le long wagon de première classe, sans séparations, contient, je pense, quarante voyageurs, mais pas un touriste, pas un « baigneur » : des industriels, des propriétaires de mines, des avocats, des occupés, qui causent de leurs affaires. Je sens avec délices l'inquiétude et la fièvre de la vie, car les hommes qui s'amusent ne vivent qu'à moitié, il leur manque cette vigueur de ton, cette passion de l'intérêt qui rapproche les gens de conditions diverses, les met aux prises, et

les met en valeur, l'un par l'autre, jusqu'à donner une physionomie, une conversation au plus obscur travailleur. Mes voisins parlent tout haut, par petits groupes serrés autour des piles de valises : « Voilà qu'on ouvre la ligne de la Robla à Valmaceda. Excellent pour nos houilles! Tout cela va augmenter encore l'importance de notre Bilbao. — Oui, quand les digues de pleine mer seront achevées, nous aurons le plus beau port du Nord. Savez-vous que nous exportons à présent plus de trois millions de tonnes de minerai? — Santander ne s'en relèvera pas. Je vous verrai demain à Portugalete? — Non, je vais aux mines. » Dans l'angle, en face de moi, une scène amusante. Un jeune homme s'avance, du bout du wagon, pour saluer une famille composée du père, de la mère et des deux filles. La mère, qui doit avoir une quarantaine d'années, a conservé des yeux magnifiques, ce qu'il faut de taille pour s'habiller en jeune, et l'humeur vive de ses vingt ans qui étourdit ses grandes filles muettes. « *Buenas noches, doña Rosalia!* » Elle tourne la tête vers celui qui la salue ainsi, et, de l'air d'une déesse offensée : « Je suis donc bien vieille, que vous m'appelez doña? Si vous voulez que je vous écoute, dites, je vous prie, Rosalia tout court. » La coutume veut, en effet, dans cette Espagne où la courtoisie prend vite une forme affectueuse et familière, qu'un homme supprime le « Madame » dès qu'il a fait deux ou trois visites dans la maison. « Vous avez raison, Rosalia : je ne l'oublierai plus. »

Nous courons, dans la nuit, à travers des gorges, des vallées, des massifs de rochers percés de tunnels; la lune pose la corne de son croissant sur la bruyère des crêtes; j'entrevois des villages éclairés à l'électricité, des fenêtres rouges d'usines, des cheminées de forges, des moulins, aussitôt disparus derrière une vague nouvelle de cette terre montueuse. A dix heures du soir, je descends dans un Terminus-hôtel, très vaste, tout neuf, illuminé selon Jablochkoff, possédant l'ascenseur hydraulique et le peloton des garçons en habit, rangés sur deux lignes, et dont les masques graves, les mêmes en tous pays, bleuissent sous les lampes. Je ris, malgré moi, en entrant. Ce contraste entre le matin et le soir! Ce mot aussi, qui me revient, d'un Perrichon français arrivant dans un hôtel tout semblable, à Naples, et disant, un peu intimidé par la solennité de l'accueil : « Est-ce singulier, de se recevoir ainsi, entre hommes! »

Au fond, il avait raison, c'est singulier. Je m'endors en méditant cette parole profonde d'un homme qui avait de la philosophie, et n'y prétendait pas.

V. — LES BORDS DU NERVION. — L'AUTEUR DE « PEQUEÑECES. »

Bilbao, 17 septembre.

Le premier coup d'œil sur Bilbao confirme mes pressentimens : la ville s'épanouit, déborde ses modestes limites primitives, devient une grande ville maritime. Les *Guides* lui accordent 35000 habitans : elle en a 70000 et même 100000, si l'on compte la population des agglomérations voisines, pauvres bourgades autrefois, qui sont aujourd'hui de petites cités ouvrières de 10 ou 12000 âmes, et peuvent être considérées comme les faubourgs de la capitale. Le quartier neuf, sur la rive gauche du Nervion, est extrêmement joli, largement ouvert, composé de hautes maisons aux teintes claires, dont les façades, au premier, au second, quelquefois au troisième étage, sont garnies de miradors vitrés. Les rues sont égayées par le miroitement de ces balcons fermés, derrière lesquels apparaissent des fleurs, des tentures, des cages dorées, ou des vêtemens de pauvres qui sèchent et des têtes curieuses qui regardent. La promenade du *Campo Volantin*, sur l'autre rive, est bordée d'hôtels qui rappellent ceux des Champs-Élysées. Partout il y a du mouvement, des gens qui marchent, comme des Américains, avec une seule pensée, des crieurs de journaux, des tramways qui passent. Les fils de téléphone et de télégraphe font des fumées droites sur le ciel. Aux deux côtés du fleuve, qui est étroit, jaune et profond, sont rangés des vapeurs, chargeant ou déchargeant : pas un voilier.

Je gravis, pour avoir un coup d'œil d'ensemble, un escalier interminable, au bout du vieux Bilbao. Il y a, je pense, un mendiant par marche, mais aucun n'est « drapé dans ses haillons. » Ce sont de simples habitués de la misère universelle, tendant la main comme ailleurs, remerciant un peu mieux. Tout en haut, un cimetière d'une tristesse infinie : une allée de cyprès ; un grand cloître dont les murs contiennent des centaines de niches, creusées dans leur épaisseur, toutes égales, toutes disposées en lignes et recouvertes de la même plaque de marbre noir ; une sorte de jardin inculte, au milieu, massif humide de chèvrefeuilles, d'églantiers, d'herbes folles, et, sur la porte, cette inscription : « Ici finissent les plaisirs des méchans, et commence la gloire des justes. » Je me rappelle le campo santo de Milan, celui de Messine, celui de tant de villes italiennes, si blancs, si bien sablés, si lumineux, qui donnent de la mort une idée moins affreuse et moins juste. Je sors, et je gagne la campagne. C'est bien cela : une ville établie sur deux suites de collines, à gauche et à droite d'un fleuve coudé qu'elle étreint, plus sombre dans ses vieux

quartiers, rose dans ses nouveaux, enveloppée d'autres collines en cercle, qui s'élèvent à mesure qu'elles s'éloignent, jusqu'à devenir montagnes, et sur lesquelles on distingue, après bien des vergers, bien des maisons de banlieue, vertes pour trois pieds de vignes, des pentes arides, crevassées, que tachent par endroits, comme des taupinières monstrueuses, les rejets de terre des puits de mines.

Deux lignes de chemins de fer conduisent à l'embouchure du Nervion. Je prends l'une pour revenir par l'autre. Un vrai type de fleuve ouvrier, ce Nervion, tourneur de roues, déversoir d'un nombre incroyable de chaudières, emprisonné longtemps par des quais, dragué dans sa partie basse, battu en tous sens par l'hélice des vapeurs. Ses eaux ne sont pas pures. Les poètes bucoliques ne chanteront pas ses rives, hérissées de tant de cheminées d'usines, en un point, qu'on se croirait sur la Tamise, et qu'un nuage violet sombre y demeure toujours pendu sous l'azur ou le gris du ciel. Mais comme il est fort, actif, utile! Comme elle est belle, la baie où il se jette, toujours coupée de navires qui viennent, qui partent, qu'il a portés ou qu'il portera bientôt! Voici Portugalete, à gauche, une ville industrielle avec deux ou trois rues et un quai couverts de maisons de luxe, pour les baigneurs d'été; Las Arenas, sur l'autre rive, simple station balnéaire, de création récente, dont les villas aux toits de tuiles rougissent parmi les pins. De l'une à l'autre, il y a un pont, mais d'un modèle nouveau : on ne passe pas dessus, on passe dessous. Il a été lancé sur le Nervion, en 1893, par un ingénieur français, M. Arnodin, réalisant une idée originale d'un architecte espagnol, M. de Palacio. Deux tours de fer, découpées comme la tour Eiffel, soutiennent des rails en l'air, à quarante mètres au-dessus du niveau des plus hautes mers. Des câbles descendent de là, qui tiennent au bout de leurs griffes une assez grande cage à banquettes, si bien accrochée, si bien défendue par eux contre les écarts possibles que, n'ayant d'appui que tout là-haut, elle glisse, elle franchit le fleuve, à quelques pieds des lames, sans subir la moindre oscillation, même aux jours de tempête. Je passe le Nervion sur cette machine, en compagnie de plusieurs très jolies femmes et d'une charrette à bœufs, tout attelée et pleine de lits et d'armoires : un déménagement de paysan.

— Regardez, me dit un industriel, M. V..., à qui je suis recommandé. Tout cela, c'est l'œuvre de vingt ans. Bilbao dans le Nord, Barcelone dans l'Est, prouvent que l'Espagne est capable de rapides progrès industriels, et que certaines de nos races, tout au moins, ne sont pas douées seulement pour le travail des champs, mais pour ceux de la mine et du métier. Nos chemins de fer

commencent à pénétrer au cœur de nos montagnes. Nous avons vingt mille hommes, là-haut, autour des puits.

— Mécontens ou heureux?

— Ils se plaignent moins de leur salaire que de l'exploitation des logeurs et des cantiniers. Cela suffit pour que le socialisme les tente, et fasse des recrues parmi eux. Grave danger, avec le caractère espagnol, si âpre, si énergique : souvenez-vous de Barcelone... Grave aussi parce que la propagande des idées subversives rencontre peu d'obstacles dans une foi diminuée. J'aime mieux ne pas toucher ce sujet triste. Vous vous apercevrez assez vite qu'il y a une lacune grave dans l'éducation morale de l'Espagne. Je préfère vous faire observer ceci : quand vous rencontrerez, dans le Sud où vous irez, une industrie florissante, un établissement bien tenu, une exploitation modèle, demandez de quel pays est le maître. Une fois sur deux, on vous répondra : « Il est des provinces du Nord, » ou : « Son père en était. »

Je rentre à sept heures du soir. Il fait nuit. J'avais essayé, le matin, de rencontrer l'illustre auteur de *Pequeñeces*, le roman de mœurs madrilènes dont une traduction partielle a paru dans le *Journal des Débats*. L'occasion s'était ainsi offerte à moi de visiter le collège du Deusto, le plus luxueux que j'aie jamais vu, espèce d'université libre, dont les élèves vont passer leurs examens, de droit ou de lettres, à Salamanque, mais on m'avait répondu : « Le P. Coloma est aux eaux, il ne reviendra probablement que dans deux ou trois jours, et vous serez parti. » Au moment où j'arrive au Terminus, le téléphone m'avertit que le jésuite-romancier est de retour depuis une heure, et qu'il m'attend. O chance du voyage! Je cours, en songeant à la préface de M. Marcel Prévost et aux allusions qu'il fait à la vie, dans le monde, du P. Coloma.

Je trouve un homme d'un peu plus de quarante ans, assez grand, assez fort, d'un accueil très simple. Il a le visage carré, les traits réguliers, les sourcils nets et noirs, et une expression habituelle de lassitude, ou plutôt, il est de ces maladifs qui ont une physionomie à éclipses. Le jeu instinctif des muscles est devenu un effort chez eux. Mais dès qu'il parle, les yeux s'animent. Le sourire est fin, spirituel, je dirais presque : involontairement mondain. On sent très bien que ce religieux a souri dans un salon.

Nous causons littérature. Il me montre son manuscrit en cours de publication : de petites feuilles couvertes d'une écriture serrée, au crayon. « Je corrige beaucoup, me dit-il, je fais au moins trois copies de chacun de mes ouvrages. Et quand j'ai fini, je suis mécontent. » Il parle d'abord en français, mais bientôt l'idiome maternel l'emporte, et il me dit, dans un espagnol nerveux, abondant, que j'ai peine à suivre :

— On a voulu faire de ma vie un roman... des gens qui ne me connaissent pas... C'est pourtant bien simple. Si vous avez le temps de m'écouter cinq minutes, la voilà, ma vie !

Et j'écoute, et j'attrape au vol cette autobiographie :

— Je suis né à Jerez de la Frontera, en Andalousie, le 9 janvier 1851. Mon père était médecin. Il se maria deux fois, et eut vingt-deux enfans. Je suis le troisième de la seconde femme. Vers douze ans, j'entrai à l'École royale de marine. J'aurais voulu être officier. J'en sortis, au bout de cinq ans, avec le titre de *guardia marina*. Mais mon père s'opposant à ce que je suivisse cette carrière, je laissai là la marine, et je commençai mon droit, à Séville. J'avais dix-huit ans. Entre dix-sept et dix-huit, à la maison, chez mes parens, année de repos, j'écrivis ma première nouvelle : *Solaces de un estudiante*. Le prologue est de Fernan Caballero, Andalouse, comme vous le savez, avec laquelle ma famille était très liée, et qui fut pour moi comme une grand'mère. Elle corrigeait mes devoirs de style au collège ; elle corrigea de même mes essais de jeune homme, et les présenta au public. En vérité, je crois que cet ouvrage est bien ignoré aujourd'hui. Le seul exemplaire que j'en connaisse est aux mains de mon élève préféré, le deuxième fils du duc de Granada (celui dont j'avais vu le palais à Azcoïtia). Vers dix-neuf ans, je publiai mon deuxième roman, dans *El Tiempo*, un journal de Madrid. Il s'appelait *Juan Miseria*. Je l'ai depuis réédité, avec corrections ecclésiastiques. J'allais alors beaucoup dans le monde, et je l'aimais. Je parle du monde élégant, de la bonne société, vous me comprenez? Rien ne me forçait à écrire, et, jusqu'à mon entrée en religion, à vingt-quatre ans, je ne publiai plus qu'une autre toute petite nouvelle. Alors, me sentant la vocation, et les jésuites étant, à ce moment, chassés d'Espagne, je partis pour la France, et je fis mon noviciat dans le département des Landes. Je savais un peu le français, qu'une de mes sœurs m'avait appris, et j'arrivai à posséder assez bien votre langue, sauf à perdre plus tard ce commencement d'habitude, comme vous voyez. Il n'était plus question de littérature, mais de philosophie. Il en fut ainsi pendant les cinq ans de mon séjour en France, et même après mon retour en Espagne, où je professai, pendant l'année scolaire de 1878 à 1879, un cours de droit romain, à la Guardia, en Galice. Je ne repris la plume qu'en 1883. Mes supérieurs me demandèrent, vers cette époque, d'écrire dans une revue mensuelle qui s'imprime ici, et qui tire à quinze mille exemplaires : *El mensajero de el Corazon de Jésus*. Je le fis, j'écrivis de courtes nouvelles, *Gorriona*, *Pilatillo*, *Mal-Alma*, plusieurs contes pour enfans. J'étais connu de la clientèle du *Messager*, et d'un groupe de lettrés et

d'artistes, mais inconnu du grand public. Il vint à moi tout à coup, et j'en fus surpris, lorsque je publiai *Pequeñeces*, en 1890. Tous les journaux s'occupèrent du roman, soit pour le louer, soit pour le critiquer; on voulut mettre des noms propres sur le visage de chacun de mes héros, et, comme toujours, on réussit à faire une légende autour du livre et de l'auteur. Qu'a-t-elle de vrai? Évidemment, je me suis servi de mes souvenirs de jeunesse pour composer *Pequeñeces*. Mais, désigner des personnes, je ne le pouvais, ni ne le devais. J'ai essayé de montrer certains maux trop réels de notre société, au moyen d'une fable inventée. Voilà tout. Je ne m'attendais pas à tant de vacarme. En très peu de temps, j'eus cinq éditions, la première tirée à cinq mille, chacune des quatre autres à huit mille exemplaires, ce qui est beaucoup en Espagne, où on lit peu, et des traductions anglaises, portugaises, allemandes, italiennes, françaises... A présent, cette grande vogue passée, je travaille paisiblement à une série de portraits du XVIIIe siècle, *retratos de antaño*.

Il s'arrêta un moment. L'unique lampe, posée entre nous deux, sur le bureau de travail, éclairait le visage du P. Coloma. Je le vis devenir grave, un peu triste même :

— Pour me punir de mon roman, dit-il, on en a fait un de ma vie. J'ai vécu dans le monde, il est vrai. Un jour, Dieu fut bon, et m'appela. C'est tout ce qu'il y avait à dire. Le reste n'est qu'indiscrétions. Laissons dormir les morts.

Il ajouta, souriant de nouveau :

— Tout cela importe peu. Je cherche à faire œuvre utile. Mes livres achevés, je les oublie. J'en demande autant pour ce qui me concerne. Je suis un écrivain par ordre, et, dans un sens, malgré moi... Vous devez aller à Santander?

— Demain matin.

— Il y a là deux des plus grands écrivains de l'Espagne contemporaine, d'écoles très différentes, Perez Galdós et José Maria de Pereda. Je vous souhaite, monsieur, de les rencontrer tous les deux...

Je m'en retournai, par un clair de lune qui faisait pâlir les lampes électriques, et criblait de petites flammes l'eau trouble du Nervion. Je pensais à tant de vies humaines, fatiguées, sombres, traînant leur boue, elles aussi, qui n'ont point de beauté par elles-mêmes, et qui s'embellissent une minute, d'un peu de joie qui descend.

René Bazin.

LE MOUVEMENT ÉCONOMIQUE

Crise agricole, crise industrielle et commerciale, tels sont les deux principaux chapitres du bilan économique, assez triste, de l'année qui vient de finir. L'une et l'autre sont un legs des trois années qui ont suivi la période d'expansion et d'activité, limitée entre 1888 et 1891. Dirons-nous qu'elles sont proches de leur terme, et que des temps meilleurs s'annoncent? Le pronostic serait imprudent. Un examen attentif des faits économiques, dont le déroulement quotidien se joue des prévisions et des systèmes, n'autorise pas une conclusion aussi téméraire. Toutefois il est permis de croire ou d'espérer que l'agriculture française, après les dures épreuves qu'elle vient de traverser, saura trouver dans un développement résolu et éclairé de ses énergies propres, plus que dans les palliatifs de la législation, le moyen de résister à la poussée concurrente de la production universelle. D'autre part, les causes qui concourent à déprimer l'activité de l'industrie et du commerce sont si multiples et si complexes, qu'après en avoir suivi l'action, aussi loin que possible, dans les méandres de la vie civilisée sur le globe, on n'accueille plus qu'avec une disposition circonspecte et sceptique les explications courantes sur l'état de crise et l'annonce des panacées propres à le guérir.

Les remèdes héroïques de la pharmacopée économique sont à l'heure actuelle le bimétallisme et le protectionnisme. Des vertus que pourrait développer le premier, il est difficile de juger. Le passé n'apprend rien, toutes les conditions étant changées; pour le présent, le remède est inapplicable. Le protectionnisme au contraire est à l'essai presque dans le monde entier. Pays vieux et

pays jeunes l'ont adopté les uns après les autres, et partout l'on disserte sur son efficacité. L'enthousiasme des premiers jours s'est affaibli. Les États-Unis, après avoir abusé du régime, ont résolu l'année dernière, sinon de renoncer à la panacée protectionniste, au moins de n'en plus accepter qu'une dose atténuée, et il y a lieu de penser que leur constitution économique en sera plutôt fortifiée qu'affaiblie. En Europe plusieurs États sont déjà revenus à la pratique des traités de commerce. La France n'est pas du nombre, ayant goûté de la protection sur le tard. On ne saurait prétendre qu'elle se montre très satisfaite des premiers résultats, mais elle veut continuer l'expérience et s'obstine dans l'isolement. Ceux-là se trompent sans doute qui ne voient que dans cette obstination la cause efficiente du malaise qui provoque tant de plaintes, mais les protectionnistes endurcis osent seuls affirmer qu'une barrière douanière est encore l'instrument le plus propre à favoriser l'essor des activités commerciales et industrielles.

I

Pour trouver dans les annales de l'agriculture française la mention d'une récolte de froment aussi belle que celle de 1894, il faut remonter jusqu'à vingt années en arrière. En 1874 la France produisit 133 millions d'hectolitres de blé. Le rendement de la dernière moisson est évalué à 121 millions, alors que la production dans les quatre dernières années avait varié entre 77 et 117 millions. La récolte du seigle, de l'orge, de l'avoine, n'est pas moins satisfaisante; nos vignobles enfin donneront 40 millions d'hectolitres de vin.

Au milieu de cette abondance exceptionnelle de production, jamais on n'a entendu l'agriculture exhaler des plaintes aussi vives. Le président d'un comice agricole du Nord disait il y a quelque temps : « L'agriculture se trouve, cette année, en présence d'une récolte abondante pour tous les produits du sol, et il semblerait que, devant cette situation, nos cultivateurs dussent être heureux et satisfaits. Il n'en est rien malheureusement. Par un concours d'événemens et de circonstances les plus néfastes, l'agriculture se trouve dans une situation plus précaire encore que les années précédentes. Les blés ne se vendent plus, ils se donnent. Il en est de même des autres céréales, comme de toutes les graines oléagineuses. Les lins ne trouvent acheteurs qu'à des prix qui ne couvrent même pas les frais de culture. Quant à la betterave, très pauvre jusqu'ici par suite des influences climatologiques, on se demande avec anxiété si elle arrivera à atteindre

une richesse saccharine suffisante pour être admise en fabrique. Voilà le tableau désolant de la situation agricole actuelle. »

Le tableau est poussé au noir. On ne s'expliquerait pas, si la situation était aussi désastreuse avec la protection douanière dont jouit l'agriculture, que la surface ensemencée en blé en 1894 n'ait été, après les expériences déjà si défavorables de l'année précédente, que de 55 000 hectares moins étendue qu'en 1893. Il est de toute évidence cependant que le niveau extrêmement bas du prix du blé crée une situation difficile à nos cultivateurs et justifie en grande partie leurs inquiétudes pour l'avenir.

Aujourd'hui 100 kilogrammes de blé valent 18 fr. 50, et c'est un cours de reprise. Le taux s'est maintenu en septembre et octobre à 17 fr. 50. On sait que les prix moyens du blé en France ont subi depuis le commencement du siècle d'incessantes et grandes variations. Les niveaux les plus bas ont été 20 fr. 65 en 1822, 20 fr. 35 en 1834, 19 fr. 10 en 1850, 21 fr. 88 en 1865. Dans les périodes intermédiaires les prix se sont souvent élevés jusqu'à 35 et 40 francs. En 1873 le quintal a valu 34 francs. Depuis cette époque la baisse a été à peu près continue. En 1887 le prix moyen était encore 23 fr. 80. Le cours de 17 fr. 50, auquel s'est tenu chez nous durant deux mois, et dont ne s'écarte guère encore le quintal de froment, n'avait donc jamais été vu avant le second trimestre de 1894. Mais il faut considérer que l'écart entre ce prix et ceux d'il y a dix ou quinze ans, ne représente qu'une partie de l'abaissement réel, car les blés ne payaient alors, à l'entrée en France, qu'un droit de statistique de 60 centimes, tandis qu'aujourd'hui ils sont frappés d'un droit protecteur de 7 francs par quintal; en sorte que le prix vrai du blé est de 11 francs environ les 100 kilogrammes et que le tarif douanier seul assure à nos cultivateurs, sur le marché national, ce prix, déjà si peu rémunérateur, de 17 fr. 50.

Le prix vrai de 11 francs est celui qui domine les transactions du marché international. Encore n'est-il pas atteint partout. Le quintal vaut 11 fr. 55 en Angleterre, mais 10 fr. 45 seulement à New-York, 9 fr. 70 à Chicago, moins encore à Buenos-Ayres, dans l'Inde, en Europe même, aux bouches du Danube. Les prix de transport ont subi depuis quelques années une diminution considérable, et c'est ainsi que sur les cotes de Londres le blé américain ne vaut que 10 fr. 75 à 11 francs les 100 kilogrammes, alors que 38 millions de Français paient pour ce même poids le prix moyen de 18 francs, qui, de ridiculement bas qu'il semblait d'abord, prend tout à coup, par comparaison, le caractère d'une exaction sur les consommateurs.

A moins toutefois d'admettre l'hypothèse de l'abandon graduel, et à bref délai définitif, de la culture du froment en France, il faut reconnaître, quelque opinion que l'on professe sur la valeur économique des tarifs protectionnistes, que le droit de 7 francs et les droits similaires sur les autres céréales et sur les vins ont été cette année une aubaine précieuse pour tous nos cultivateurs et viticulteurs, et le salut pour un grand nombre d'entre eux. Lorsqu'il y a quelques mois, les protectionnistes de la Chambre prétendaient, pour avoir raison des hésitations que soulevait la question du droit nouveau, que l'agriculture française ne pouvait produire du blé à un prix de revient inférieur à 25 francs, ils commettaient une erreur dont les prix actuels établissent l'énormité. Mais il est permis de se demander si la production pourrait se maintenir longtemps avec les prix actuels de vente.

Or il n'est pas besoin d'insister avec force sur les raisons de tout ordre, raisons économiques, patriotiques, sociologiques, qui commandent à la France, bien loin de se résigner au déclin de sa grande industrie agricole, de la rendre plus forte qu'elle n'a jamais été, et d'arrêter le mouvement, si gros de périls pour notre avenir national, qui précipite vers les villes nos populations des campagnes. C'est là le problème économique qui est devenu la préoccupation intense de tous les patriotes.

II

Le ministre de l'instruction publique, M. Leygues, parlant dans une fête agricole en septembre dernier, voyait dans la migration constante des populations rurales vers les villes et les grands centres industriels une des causes principales du malaise social. « Dans les départemens exclusivement agricoles, dit-il, la population ne cesse de décroître, tandis qu'elle grossit d'autant dans les centres manufacturiers. En quelques années le Lot, la Dordogne, le Gers, l'Yonne, ont perdu de 10 à 20 000 âmes. Au contraire le Nord, le Rhône, le Pas-de-Calais en ont gagné de 20 à 60 000. Il y a là un véritable péril national. »

Les inconvéniens de ce déplacement de population présentent un caractère de gravité exceptionnelle. La main-d'œuvre se faisant plus rare dans les campagnes, les frais d'exploitation de l'agriculture croissent d'année en année, et menacent la faible marge de bénéfice que réduit d'autre part l'abaissement des prix de vente. Dans les villes et les régions industrielles, au contraire, où s'entassent en masses de plus en plus compactes les travail-

leurs, la concurrence produit la stagnation et l'abaissement du salaire. Les plaintes éclatent ainsi d'un côté comme de l'autre, aussi amères, aussi violentes, contre la gêne universelle.

Au congrès des syndicats agricoles tenu en août à Lyon, M. Le Trésor de la Rocque a montré un autre aspect du péril : la mortalité dans les campagnes ne dépasse pas 19,85 par 1 000 habitans, tandis qu'elle s'élève à 27,11 pour 100 dans les villes. En vingt ans la France a donc perdu 700 000 habitans qu'elle aurait sans doute conservés si l'agriculture avait été moins appauvrie par les charges fiscales, mieux protégée contre la concurrence étrangère. « La désertion de la campagne, tel a été l'effet produit par l'invasion du phylloxera dans la vallée du Rhône, par la transformation des cultures dans notre Normandie. Tel serait, sur une bien autre échelle, le résultat de l'abandon de nos deux grandes cultures. Si notre agriculture cessait de produire du vin ou des céréales, nos campagnes ne perdraient pas moins de 8 à 10 millions d'habitans. »

Le péril est-il chimérique? Convient-il de n'opposer que des sourires sceptiques aux Cassandres qui prédisent l'abandon de la culture du blé en France si les mesures les plus énergiques ne sont prises sans tarder? Il suffit, pour constater la réalité du danger, de jeter les yeux sur ce qui se passe en Angleterre, où la vigne n'a jamais poussé, mais qui naguère était un grand pays de froment. Aujourd'hui, dans tout le Royaume-Uni, le blé n'est plus cultivé que sur moins de 2 millions d'acres (800 000 hectares) à peine un peu plus que le dixième de la superficie consacrée à la même culture en France. Il est vrai que sur ces 2 millions d'acres de choix, la culture est presque partout intensive et que le rendement y atteint 29 hectolitres à l'hectare. Mais la production totale ne dépasse pas, même avec cette proportion si forte de rendement, 23 millions d'hectolitres, alors que la consommation en exige 85. L'Angleterre doit acheter chaque année environ 60 millions d'hectolitres de blé à l'étranger. Que deviendrait-elle si quelque grand désastre un jour frappait d'une paralysie prolongée sa puissante marine?

La France ne peut pas renoncer à la culture du blé, et d'autre part l'agriculture ne peut, dans sa situation actuelle, malgré la protection douanière, soutenir pendant bien longtemps une production à raison de 18 francs les 100 kilogrammes. Tels sont les deux termes essentiels du problème dont l'étude sollicite tous les esprits, à la solution duquel le gouvernement et les Chambres ont commencé de travailler dès la reprise de la dernière session.

On vient d'indiquer combien la dépression de l'agriculture est

plus forte en Angleterre, où aucun droit d'entrée ne la protège, qu'en France, où, jusqu'à présent, en dépit de toutes les dénégations, les prix de vente protégés ont laissé à l'ensemble de la production agricole un bénéfice, si minime qu'il soit. Dans notre dernier *Mouvement économique*, nous avons esquissé le tableau de cette misère agricole de la Grande-Bretagne. Les faits que nous signalions alors se sont aggravés dans ces derniers mois, puisque le blé, qui se cote à Londres par *quarter* de 290 litres, vaut 20 shillings le quarter, ce qui correspond à 8 fr. 68 l'hectolitre et à 11 fr. 55 le quintal. En septembre, le prix est descendu jusqu'à 18 shillings, et nous ne parlons pas des cours auxquels se sont effectuées des transactions sur certains marchés locaux, à 16 et 14 shillings le quarter, le blé d'une bonne partie de la récolte anglaise de 1894 étant humide et décoloré.

Le prix de 20 shillings le quarter est le plus bas qui ait été vu en Angleterre depuis le XVIe siècle, époque où les espèces par rapport aux marchandises avaient une valeur bien supérieure à la parité actuelle. Les prix des autres céréales, sans être aussi avilis, ont aussi considérablement baissé. On a calculé qu'en Angleterre le blé, au poids, vaut actuellement moins que l'orge, l'avoine et le maïs. Voilà ce que l'avilissement de valeur du froment a produit dans le pays du libre-échange absolu.

La baisse des prix des céréales, on ne saurait trop le rappeler, n'est qu'un cas particulier du grand fait qui domine actuellement toute la situation économique dans le monde entier : la baisse continue des valeurs de toutes les denrées de consommation générale. Toutefois, pour le blé, il est facile de reconnaître que la cause immédiate est l'accroissement de la production universelle. Les évaluations les plus autorisées établissent cette production à 789 millions d'hectolitres en moyenne par année pendant les trois années 1888-90, et à 861 millions pour la période triennale suivante. Pour autant que l'on peut avancer un chiffre au sujet du rendement de 1894, celui de 870 à 880 millions d'hectolitres paraît le plus probable. Les données relatives à la consommation sont naturellement plus vagues, et le chiffre de 820 millions qui a été présenté pour 1893 ne peut être accepté que sous toute réserve.

L'augmentation du rendement est donc considérable ; diverses causes atténuent pourtant l'importance de ce fait. La consommation s'accroît aussi, en même temps et plus vite même que la population, à cause du progrès du bien-être dans les classes les plus pauvres, chez toutes les nations civilisées. Il est, de plus, remarquable que, dans un des pays les plus grands producteurs

de blé, les États-Unis, la production du froment est restée stationnaire depuis dix ans, pendant que la surface emblavée s'est réduite. Les cultivateurs américains ont obtenu, en 1894, avec 33 millions d'acres, grâce à des perfectionnemens de culture, la même quantité de blé qu'en 1884 avec 39 millions d'acres. Pendant la même période, la population des États-Unis s'est accrue de 12 millions d'habitans. La consommation locale est devenue d'autant plus importante, et forcément l'Amérique aura moins de froment à envoyer en Europe dans un prochain avenir qu'elle n'a fait dans la dernière décade.

Il y aurait, de ce fait, une raison pour notre agriculture d'espérer un temps d'arrêt dans la baisse des prix, sinon un relèvement prochain, si, dans le reste du monde, ne s'accusaient des accroissemens considérables, notamment dans l'Inde, la Russie, la République Argentine et nombre d'États secondaires. L'exemple le plus curieux est celui de la République Argentine, où une immigration italienne, sobre, laborieuse, a donné depuis peu d'années à la production agricole un essor singulièrement vigoureux. L'exportation de froment de ce pays a dépassé cette année 20 millions d'hectolitres. Le cultivateur italien, transplanté dans les plaines argentines, vit de peu et trouve encore une rémunération suffisante de son travail en obtenant de son blé 4 fr. 80 à 5 francs l'hectolitre en or. Il est vrai que, par suite de l'élévation du change à 350 pour 100, cette piastre or représente, dans le pays même, 3 piastres 1/2 en papier-monnaie, soit 17 fr. 50. Ce fait lui assurerait un avantage formidable sur tous les producteurs du monde auquel il fait concurrence, si, comme le donnent à entendre les économistes qui veulent expliquer par le phénomène du change toutes les perturbations économiques de l'heure présente, le cultivateur italien des États de la Plata pouvait se procurer, avec le prix de son hectolitre de blé, la même quantité de marchandises qu'obtient un Français avec 17 fr. 50. Mais il n'en est pas ainsi, les marchandises ayant haussé de prix dans la République Argentine à mesure que se tendait l'écart entre la monnaie d'or et la monnaie de papier. Il reste bien au crédit du cultivateur argentin une partie de l'écart, constituant ce que l'on a appelé assez heureusement la prime du change à l'exportation ; mais l'élément le plus sérieux de cette prime est encore la sobriété de l'immigrant italien qui ouvre le sol argentin sur des espaces de plus en plus vastes chaque année, et l'infime rémunération dont il se contente pour son dur labeur. Ce sont les blés argentins et hindous qui, par leurs bas prix, déterminent en grande partie les cotes du froment à Londres, puisque, malgré

le fret de Buenos-Ayres et de Bombay, ils s'y offrent encore à un niveau inférieur à celui des blés de New-York, d'Odessa, à ceux même d'Angleterre et de Belgique. Or, malgré ces prix, la République Argentine accroît avec une étonnante rapidité sa production de froment. La surface ensemencée s'y est étendue, en 1894, de 20 pour 100, et le rendement par hectare a passé, d'une année à l'autre, de 12 à 14 hectolitres.

III

Si, malgré la protection douanière, l'agriculture française se voit réduite, par l'accroissement de la production du froment dans le reste du monde, à ne pouvoir vendre son blé sur le marché intérieur qu'à 18 francs, lui faut-il s'armer simplement de résignation et attendre que les circonstances économiques, en se modifiant de nouveau, lui ramènent quelque jour, bien tard peut-être, des prix rémunérateurs? ou n'a-t-elle pas mieux à faire en travaillant elle-même à hâter une telle modification? Cette résignation fataliste n'est du goût ni des habitans de nos campagnes ni des amis éclairés de l'agriculture, fort occupés dès maintenant à la recherche active des moyens les plus propres à corriger les rigueurs de l'évolution économique dont les premiers effets ont été si désastreux.

Le premier point est de renoncer à invoquer une fois de plus le secours de l'État-providence et de ne pas demander aux Chambres une surélévation du droit de douane, déjà porté de 3 à 5, puis à 7 francs. On peut affirmer sans crainte que, si d'aventure la proposition en était faite, elle n'aurait aucun succès. Il faut que l'agriculture s'aide elle-même et apprenne à ne rien attendre de l'État, sinon, sous la forme d'améliorations fiscales intérieures, — il en est qui sont désirables et faciles à réaliser, — un simple encouragement à ses propres efforts.

La lutte personnelle à engager contre les conditions défavorables sera plus efficace que les palliatifs de la législation, et n'est certes pas désespérée. Il n'est point encore démontré que l'accroissement de production du froment dans le monde soit un péril aussi redoutable que pourrait le faire paraître l'invasion des blés argentins, hindous et australiens. Puis il faut s'entendre sur ce prix de 18 francs, qui retentit comme un son de glas lorsque l'on aborde cette question économique. Ce prix s'applique au blé, et il est exact que les autres céréales ne sont pas beaucoup mieux traitées, que le fourrage a fait terriblement défaut en 1893, que les viticulteurs ont été fort à plaindre, encore que la compassion

qu'ils ont réussi à exciter ait été peut-être excessive. Mais il est notoire aussi que les profits du bétail et des produits secondaires de ferme ont été très beaux en 1894. Le prix de la viande n'a pas baissé pendant cette période de trois années qui a vu fléchir dans une si forte proportion la valeur de tant de denrées. Le bétail est cher, la volaille s'est vendue à des prix élevés, de même que le lait, le fromage et le beurre. Veaux et porcs ont atteint des cours qui n'avaient pas été vus depuis assez longtemps. On a donc suggéré de divers côtés l'idée d'employer ce blé, qui se vend si mal et à si vil prix, à nourrir bétail, volaille et porcs. Les Américains l'ont déjà fait, mais nos paysans ont quelque peine à admettre cet expédient; ils n'estiment point que le blé soit une nourriture pour les bêtes; et pourtant ils se rendront à l'évidence lorsqu'ils auront reconnu qu'à prix presque égal, ce qui est le cas actuellement, le froment est la meilleure des céréales au point de vue de l'alimentation du bétail.

Ce n'est là qu'un expédient. La réforme essentielle que l'agriculture peut et doit réaliser par un emploi énergique de sa volonté, éclairée au moyen des mille formes que l'on s'ingénie à donner aujourd'hui à l'enseignement agricole, est l'augmentation progressive du rendement du blé à l'hectare. Ce rendement a déjà fait de sérieux progrès. La moyenne était de 10, 5 hectolitres en 1830, de 14 en 1881, de 15 en 1886, il est de 17 h. 36 en 1894. Supérieur aux rendemens des pays jeunes, — on a vu toutefois que la République Argentine arrivait déjà à 14 hectolitres, — il est bien inférieur à ceux de pays voisins où la culture est perfectionnée : 21 hectolitres et plus pour la Belgique, la Hollande, le Danemark, et jusqu'à 29 pour l'Angleterre. Dans certaines régions de la France la culture est intensive; on cite des rendemens particuliers de 25 et 30 hectolitres. Si l'on considère isolément une partie de la France septentrionale, comprenant onze départemens, où les terres sont depuis longtemps bien entretenues et fumées, on obtient une moyenne de rendement de 24,50 hectolitres. Mais le produit reste très faible dans d'autres milieux où le travail de l'homme a moins aidé la nature. Il est de toute évidence que bien des perfectionnemens sont encore à réaliser et que l'adoption progressive de meilleures méthodes de culture donnera un jour des rendemens bien supérieurs. M. Grandeau nous apprend que les résultats obtenus au parc des Princes ont donné une récolte moyenne de 45 hectolitres, soit presque le double de la récolte moyenne de la région du Nord. « Loin de moi, dit-il, la sotte prétention de donner ces expériences comme une démonstration de ce qui pourrait être fait partout; je sais mieux que

personne au prix de quel ensemble de conditions, en partie difficilement réalisables dans la grande culture, on peut arriver à de semblables rendemens; mais il n'est pas moins évident que la comparaison des chiffres moyens de la meilleure région agricole de la France avec les résultats du parc des Princes, sous le même climat, mais dans un sol très pauvre, indique combien est large la marge d'accroissement des rendemens du sol sous l'influence de fumures suffisantes et convenablement appropriées à la terre et à la récolte qu'on lui demande. »

Étant admis que l'on ne peut raisonnablement prévoir le relèvement du prix du blé aux taux anciennement connus, les efforts de nos agriculteurs doivent donc tendre à abaisser le prix de revient du froment par l'accroissement économique des rendemens; et il résulte des progrès déjà réalisés, et des expériences scientifiques déjà faites ou qui se poursuivent, que cet accroissement peut être obtenu dans presque tous les sols par l'emploi généralisé de matières fertilisantes (1). Grâce à un effort continu et au zèle simultanément déployé des sociétés d'agriculture, des syndicats agricoles qui se fondent sur tous les points du territoire, et de l'administration ministérielle, l'emploi des engrais commerciaux a pris depuis quelques années un développement d'une certaine importance. Si le progrès n'a pas été plus rapide, il en faut accuser, sans doute, l'esprit de routine de nos petits cultivateurs, mais aussi les fraudes trop fréquentes dont ils ont été victimes, le prix excessif de certains de ces engrais (azote et acide phosphorique), la surcharge des frais de transport. Pour combattre l'esprit de routine, le ministère a organisé les conférences des professeurs départementaux et développé l'enseignement agricole dans les écoles spéciales et dans les écoles normales primaires; de plus, les agriculteurs très distingués que compte la France en si grand nombre se sont fait gloire de donner l'exemple : leurs domaines sont devenus comme des champs de démonstration, où la population agricole peut constater *de visu* ce que la science doit donner à l'agriculture. Un abaissement sensible du prix des matières fertilisantes a été obtenu par l'organisation des syndicats de cultivateurs, qui a permis les achats en gros à frais communs, et a mis l'acquéreur à l'abri de la fraude contre laquelle son isolement le laissait désarmé. Des améliorations enfin ont été obtenues au point de vue du prix des transports : récemment les compagnies de chemins de fer ont consenti à substituer aux divers tarifs en vigueur pour le trans-

(1) Voyez dans la *Revue* des 15 juillet et 15 août 1894, les études de M. Dehérain.

port des engrais un tarif commun unique, en vigueur depuis le 1er octobre dernier, et qui constitue une amélioration notable sur l'ancien état de choses.

Le ministre de l'agriculture a fait vaillamment son devoir, pendant les vacances parlementaires, pour assurer le succès de la campagne engagée par la science et par le sentiment des vrais intérêts du pays en faveur du perfectionnement le plus rapide possible de nos modes de culture. Il est allé porter la bonne parole dans toutes les parties de la France, et il a prononcé plus de discours devant des associations agricoles qu'un certain ministre des travaux publics n'avait inauguré, dans le même laps de temps, de tronçons de chemins de fer. M. Viger a donné à nos populations des campagnes de très sages conseils et leur a tenu en général un langage des plus sensés. Partisan convaincu du droit de douane sur le blé, il n'a cessé toutefois de répéter dans ses longues pérégrinations, aux cultivateurs du Nord et de l'Ouest, comme aux viticulteurs de la Côte-d'Or, que le droit de douane ne pouvait être considéré comme l'unique moyen de résister à la concurrence étrangère et au déclin continu des prix, que le remède le plus sûr était la vulgarisation de l'usage scientifique des engrais et l'amélioration rationnelle des modes de culture.

Là est là vérité, là est la solution de la crise agricole. Le perfectionnement de nos méthodes agricoles est une question d'intérêt national. Si le rendement du sol français atteignait seulement le niveau de celui du sol belge, nous produirions 140 millions d'hectolitres de blé; et notre production, au taux du rendement anglais, atteindrait 200 millions d'hectolitres. Il est impossible de calculer le prodigieux accroissement de richesses qui résulterait d'une telle révolution, dont les premiers résultats seraient une vigoureuse exportation de froment et de grands bénéfices pour l'agriculteur, puisque, avec la même étendue cultivée et les mêmes frais de main-d'œuvre, il recevrait, à prix égal par hectolitre, une somme plus forte de 25 à 40 pour 100 que celle qu'il obtient aujourd'hui. L'étendue emblavée de nos terres pourrait être réduite au profit soit de la culture maraîchère soit de l'élève du bétail; un mouvement de reflux se produirait des villes dans les campagnes; et la population française, qui a cessé de croître, si elle ne décroît même déjà, accuserait avant peu un sensible excédent de naissances. Ce n'est pas d'ailleurs pour le froment seul que les rendemens pourraient être élevés dans une forte proportion, mais pour toutes les autres cultures : avoine, pommes de terre, betteraves fourragères, maïs, bois, légumes, plantes industrielles. La consommation générale en blé, viande et autres

denrées nationales s'accroîtrait au grand profit des qualités de vigueur et d'endurance de la race, et nous pourrions économiser en outre le milliard que nous dépensons chaque année pour l'acquisition au dehors de denrées alimentaires.

En attendant que nos champs atteignent cette intensité de production qui, dans un avenir peu éloigné, pourrait refaire de l'agriculture en France une industrie très prospère, il est manifeste que, en présence même des rendemens actuels, du rang élevé qu'occupe notre pays dans la comparaison des résultats exceptionnellement favorables de 1894 par tout le monde, il y a quelque puérilité à prétendre que l'agriculture française soit en décadence. Elle a à lutter contre les difficultés qui obligent à notre époque toute industrie qui ne veut pas périr à redoubler d'efforts et d'énergie, mais elle n'a pas à redouter le sort de l'agriculture britannique, et l'épreuve passagère qu'elle subit n'aura tôt ou tard servi qu'à retremper sa vitalité.

IV

La viticulture, il y a un an, poussait de plus lamentables cris encore que l'agriculture; la situation est aujourd'hui renversée. Le vin se vend mieux qu'il y a quelques mois, et à des prix qui, sans être élevés, sont cependant encore quelque peu rémunérateurs. Les tarifs ont rendu service aux propriétaires de vignobles, il faut le croire du moins, puisque M. Méline a été acclamé, le 16 octobre dernier, à Montpellier, comme le grand défenseur des populations du Midi. Comment n'aurait-il pas été bien accueilli, sa harangue ayant eu pour objet d'exposer quelles réformes devaient faire, en matière fiscale, les pouvoirs publics, pour compléter l'œuvre des tarifs? Ceux-ci ont produit tout ce que l'on attendait d'eux. Ils ont assuré le marché français aux vins français, en écartant les vins italiens et espagnols, malgré la prime que constituait, en faveur de ces derniers, la dépréciation de la monnaie, traduite quotidiennement dans les cours du change. On se plaignait de ce que l'élévation du change en Italie et en Espagne annulât en fait une partie des droits perçus à l'entrée sur les vins. Le change a très notablement baissé dans les deux pays depuis deux mois, et l'argument, à la fois protectionniste et bimétalliste, tiré de l'apparition de ce facteur nouveau, le change, dans les complexités de la crise générale économique, va perdre de sa force. Lorsque nous avons traité ici même, en mai dernier, de la mévente des vins, nous estimions que la viticulture souffrait de trop de causes diverses pour que les tarifs pussent avoir, seuls, la

vertu de la rendre à la prospérité. Même il nous semblait, et il nous semble encore, qu'elle aurait pu se passer de l'aide pesante et coûteuse des tarifs, mais nous ne pouvons que nous joindre à ceux de ses amis qui dénoncent la législation fiscale actuelle sur les boissons comme l'obstacle principal à faire disparaître, si l'on veut que producteurs et consommateurs puissent se rencontrer plus aisément qu'ils n'ont fait jusqu'ici. Le régime actuel des boissons — avec son cortège de taxes, droits de détail, droits d'octrois — met les boissons hygiéniques hors de la portée du consommateur pauvre et le condamne aux mélanges alcoolisés.

Le gouvernement a présenté un projet qui diminue le droit de circulation, supprime les droits de détail, et prépare la suppression des octrois. C'est un pas dans la bonne voie. Il reste à espérer que la suppression des octrois sera obligatoire et immédiate et non pas facultative et à longue échéance. Ce n'est pas seulement pour la viticulture que la suppression des octrois serait un immense bienfait, c'est aussi pour toute la classe ouvrière.

Mais la même législation fiscale intérieure, qui actuellement cause une si grande gêne à la viticulture, inflige des charges tout aussi accablantes à tous les cultivateurs. Il suffit de rappeler la liste des impôts qui frappent la terre, impôts directs et indirects, droits de mutation, de timbre, d'enregistrement, prestations, contribution personnelle et mobilière, centimes additionnels généraux, départementaux et communaux. Il sera impossible, il est vrai, de donner satisfaction aux cultivateurs qui réclament la suppression du principal de l'impôt foncier. Sans aller jusqu'à nous associer à la théorie si singulière soutenue à Clion par M. Viger, que la seule justification, la seule raison d'être de la propriété est l'impôt qu'elle paie, nous ne pensons pas que l'impôt foncier direct soit une charge insupportable pour les agriculteurs. Il en est tout autrement des droits de mutation entre vifs, qui sont accablans, et dont une large réduction devrait être votée par le Parlement. En même temps devraient disparaître les autres droits secondaires qui enserrent la propriété foncière et sont la cause principale qu'elle est depuis si longtemps délaissée pour la rente d'État. De belles promesses ont été faites en ce sens aux agriculteurs, par M. Poincaré en Lorraine, par M. Viger dans la Côte-d'Or, par d'autres voix autorisées en diverses régions de la France. Il faut espérer que ces dégrèvemens seront décidés par la législature actuelle dans sa prochaine session. Déjà, dans celle qui vient de s'achever, le Parlement a fait don à l'agriculture d'une loi sur l'organisation du crédit agricole. A elle maintenant d'en tirer parti.

V

Après le malaise de l'agriculture, le marasme industriel. Jusqu'à la fin du troisième trimestre de cette année, un grand nombre d'industries françaises ont sérieusement souffert: l'industrie lainière à Reims, même à Roubaix et à Tourcoing, la filature de coton à Rouen, la raffinerie à Marseille, l'industrie textile à Lyon, la métallurgie qui, pour la matière première, fonte et houille, paie des prix plus élevés que ceux d'Allemagne, de Belgique et d'Angleterre. Grâce aux droits protecteurs, nos fabricans obtiennent encore une rémunération suffisante sur le marché intérieur, mais ils ne peuvent exporter, et il leur faut, de toute nécessité, réduire leur production. Certains établissemens ont dû renoncer à la lutte; la presse a retenti des plaintes arrachées par l'intensité de la crise au monde industriel et commercial de la région de Reims. D'autres maisons, moins malheureuses, poursuivent la lutte à force de sacrifices, mais diminuent le nombre des métiers ou des machines en activité; la masse des ouvriers sans travail ne cesse de s'accroître.

« L'industrie lainière, dit une délibération de la Chambre de commerce de Reims, produit environ le double de ce qui est nécessaire pour la consommation intérieure; il faut donc ou supprimer la moitié de cette production, ou, sans retard, et par les moyens possibles, pousser au développement de l'exportation. » « La crise est tout aussi aiguë, lisons-nous dans la même délibération, pour le commerce des vins de Champagne; c'est surtout un commerce d'exportation, et des droits presque prohibitifs ferment les marchés d'Allemagne, de Russie, d'Italie, de Suisse, d'Autriche-Hongrie et des États-Unis. » Dans les caves du seul département de la Marne seraient amoncelées, dit-on, 150 millions de bouteilles de vin de Champagne, six fois la consommation annuelle du monde entier (1).

Les statistiques de la navigation maritime, pour le premier semestre de 1894, ne donnent pas de plus satisfaisantes indications. Le nombre total des navires français et étrangers, entrés dans les ports français ou qui en sont sortis pendant cette période, ne présente qu'une diminution légère sur le chiffre correspondant de 1893, mais la réduction est beaucoup plus forte sur les navires français que sur les étrangers. Cette réduction atteint, en effet, 200 000 tonnes environ, soit 10 pour 100 à l'entrée comme à la

(1) Voyez l'étude de M. G. d'Avenel dans la *Revue* du 1er octobre 1894.

sortie. Le port de Marseille, où le mouvement maritime représente un tonnage presque égal à celui des trois ports du Havre, de Bordeaux et de Dunkerque (1), est le point de notre littoral où se fait le plus vivement sentir ce ralentissement d'activité de notre marine marchande. Les représentans des Bouches-du-Rhône au Parlement ont eu mainte occasion de signaler le phénomène; les doléances de la Chambre de commerce de Marseille l'ont rendu de notoriété publique. Dans tous les autres ports se sont accusés les mêmes symptômes d'affaiblissement. De grands navires de commerce ont dû être désarmés, le nombre des voyages a été réduit; les primes, votées par les Chambres pour la construction de bâtimens français et pour la navigation sous pavillon national ne peuvent plus être employées dans leur intégralité. Le montant s'en élevait, pour 1894, à 10 500 000 francs. Le rapport qui a été déposé, au nom de la commission du budget, sur les dépenses du ministère du commerce et de l'industrie, propose, d'accord avec le gouvernement, la réduction du crédit, pour 1895, à 10 millions. « Ce n'est pas, dit, le rapporteur, de nature à réjouir tous ceux qui ont le souci du développement de notre marine marchande, puisque cette diminution résulte de son affaiblissement depuis une année. Nous n'avons pas la mission d'en tirer des conclusions sur notre nouveau régime douanier, et nous en faisons la simple constatation, d'après l'aveu même du gouvernement. »

La navigation sur fleuves et canaux ne semble pas subir ce mouvement de décroissance, non plus que le trafic sur les voies ferrées. Le commerce intérieur, en effet, s'il n'accuse point de grands progrès, est au moins stationnaire.

C'est donc le commerce avec l'étranger, et surtout le commerce d'exportation de nos produits fabriqués, qui se plaint des conditions économiques au milieu desquelles il évolue, et si l'on admet par hypothèse que le protectionnisme ne soit pas l'unique cause, ni même peut-être la cause principale de toutes ces misères, il a tout au moins contre lui qu'il protège mal les industries auxquelles il promettait la prospérité; que pour un petit nombre de personnes auxquelles il est vraiment secourable, il impose de grands sacrifices à la masse de la population; enfin que, par suite du marasme industriel, les ouvriers, tout en payant plus cher la plupart des produits et denrées dont ils subsistent, ne voient pas, comme on le leur faisait espérer, leurs salaires s'élever. Le protectionnisme répond à ces griefs en rejetant tout le mal sur une cause bien plus profonde et plus générale que son intervention selon

(1) Pendant le premier semestre de 1894 : Marseille, 3204885 tonnes; le Havre, 1868134; Bordeaux, 900214; Dunkerque, 900347.

lui déjà bien tardive, c'est-à-dire sur la baisse ininterrompue des prix de gros de toutes les denrées internationales.

VI

Cette baisse des prix s'est continuée de juillet à octobre et ne s'est guère atténuée depuis. Les différences sont assez minimes : il est curieux seulement qu'elles se soient produites en un moment où s'accusaient des symptômes d'amélioration dans l'état général du commerce. Comme on est arrivé, selon quelque vraisemblance, au point le plus bas de la dépréciation, on peut supposer que cet énorme abaissement de valeur a été déterminé surtout par les réductions survenues depuis 1890 dans le prix des quatre élémens de la production : matières premières, combustible, main-d'œuvre et transports. Toutes les sortes de fer et d'acier fabriquées en Angleterre ont diminué en moyenne de 20 pour 100 jusqu'en 1893, et la dépréciation s'est poursuivie en 1894. Aux États-Unis la diminution a été bien plus forte : si les maîtres de forges de l'Alabama n'avaient pas à compter avec l'énormité des distances, ils feraient une concurrence redoutable à la production anglaise, grâce à une main-d'œuvre d'un prix extrêmement réduit, car ils arrivent à produire, à 4 ou 5 shillings meilleur marché, les mêmes qualités de fers bruts. Le cuivre, l'étain, le plomb, le sucre, le thé, le coton, la laine, la soie, ont presque uniformément baissé. Quelques rares articles, comme le café et les viandes, ont seuls conservé leurs prix d'il y a quatre ans. Cet amoindrissement général de valeur explique comment la contraction du commerce est due en grande partie à la diminution des évaluations, alors que le volume des transactions s'est en beaucoup de points maintenu, en quelques autres même augmenté.

Les économistes des diverses écoles n'ont pas encore réussi à se mettre d'accord sur l'explication du phénomène. Les uns n'y veulent apercevoir que l'effet d'une surproduction universelle et la résultante de tous les progrès scientifiques appliqués aux mille occupations de l'industrie, à l'exploitation des mines et au traitement des minerais, à la culture du sol, au développement des moyens de transport. Les protectionnistes et les bimétallistes s'en prennent à un facteur unique, la prédominance artificielle de l'étalon d'or dans le régime monétaire des grands pays civilisés. Si les marchandises ont baissé de valeur, il n'y a là, disent-ils, qu'une apparence, car il s'agit de la valeur en or, et en réalité c'est l'or qui a haussé de valeur en devenant plus rare par rapport aux besoins d'achat. La baisse des prix de gros a commencé avec la démonétisation de l'argent, et s'est accentuée

à mesure que la dépréciation du métal blanc devenait plus forte. Elle a été accélérée dans ces derniers temps par l'abrogation de la loi Sherman aux États-Unis et par la fermeture des Monnaies de l'Inde, c'est-à-dire par une action précipitée de la législation anti-argentière. Que vaut contre ce grand fait l'explication des monométallistes, la surproduction de toutes les denrées, y compris celle de l'argent? Les bimétallistes nient un peu témérairement la surproduction de l'argent, mais ils demandent où est la surproduction du froment, de l'avoine, du maïs. Les prix n'ont pas cessé de fléchir, même dans les années où ces produits étaient en réduction de volume.

Pour les bimétallistes ou argentiers américains, la situation actuelle, avec ses crises répétées, sa langueur d'affaires, ses souffrances croissantes, est le résultat de la fraude gigantesque commise il y a vingt ans par le puissant syndicat de l'or, dont l'action embrasse tous les pays de haute civilisation. « L'étalon d'or, disent-ils, a été introduit en 1873 comme un coup de surprise, imposé à un congrès ignorant par l'impudente rouerie (1) d'une coalition internationale de millionnaires, sans que le peuple des États-Unis fût consulté, sans même qu'il fût informé. Cet arrangement artificiel a eu pour résultat de voler les innombrables légions de débiteurs et de faire entrer le produit du vol dans les poches d'un petit nombre d'hommes appartenant à la classe des créanciers. » Nous demandons, ajoutent-ils en forme de conclusion, « qu'une autre combinaison internationale, honnête celle-là, et qui aura pour elle la sanction de l'histoire, l'autorité de la science, le témoignage de l'expérience, rétablisse une relation fixe de valeur entre l'or et l'argent monnayés, et restitue ainsi au métal blanc, dans le système monétaire, le rôle dont on l'a indûment dépouillé. »

Les erreurs, sinon les sophismes, abondent dans ce plaidoyer. Il est impossible d'admettre l'argument de la rareté de l'or, alors que la production de ce métal, depuis 1890 notamment, s'accroît avec une si remarquable rapidité (2). La vérité est que depuis 1873 le total de la monnaie métallique s'est augmenté dans une proportion suffisante pour parer à tous les accroissemens de population et de besoins d'achat, et que les autres espèces de monnaie ou de modes de paiement (papier, chèques, viremens, bureaux de compensation) se sont développés parallèlement. Il n'y a pas eu,

(1) Voyez sur cette question la *Revue* du 1er juin 1886, *la Question de l'Argent aux États-Unis*.

(2) En 1890, 778 000 kilogrammes valant 616 millions de francs; en 1893, 834 000 kil. valant 806 millions. L'augmentation est surtout énorme au Transvaal qui a produit, en 1894, environ 180 millions de francs.

au sens vrai du terme, une *appréciation* de l'or, mais une réduction de valeur de la plupart des denrées de consommation universelle pour des causes multiples dont nous avons énuméré les principales. Si l'argent, devenu simple marchandise en certains pays, conservé comme monnaie en d'autres, a si constamment baissé qu'aujourd'hui sa valeur intrinsèque est de plus de 50 pour 100 inférieure à sa valeur monétaire, c'est que sa production a toujours dépassé en importance l'ensemble de ses emplois, malgré la frappe européenne et américaine et l'absorption par les pays de l'Asie orientale. Malgré le prix actuel si bas, 27 à 28 pence l'once, alors que 60 serait le prix correspondant à la relation bimétalliste de 16 à 1, la production ne s'arrête pas. En 1893, elle a atteint 5 millions de kilogrammes, représentant une valeur monétaire de 1114 millions et une valeur marchande d'environ 500 millions.

Pendant longtemps encore la production de l'argent variera entre 4 et 5 millions de kilogrammes; le Mexique et l'Amérique du Sud compenseraient ce qui pourrait manquer du côté des États-Unis et de l'Australie. Quant à la production annuelle de l'or, on ne peut plus compter qu'elle restera seulement stationnaire : de 800 millions elle atteindra bientôt le milliard, et peut-être le dépassera. La question de la durée de la fécondité aurifère du globe a été longuement agitée dans l'enquête monétaire allemande de l'été dernier. Les experts les plus compétens annonçaient depuis quelques années le rapide épuisement des mines; il leur a fallu confesser leur erreur devant le fait brutal d'un rendement toujours plus abondant (1). La production merveilleuse du Transvaal n'est pas à son apogée, l'Australie n'a pas dit son dernier mot. Les sciences physiques et chimiques ont perfectionné les moyens d'extraction; on exploite aujourd'hui avec profit des gisemens que l'on n'eût pas jadis osé attaquer. De 1876 à 1893, il a été produit 10 milliards d'or dont 805 millions dans la dernière année : les chiffres des plus beaux temps de la production californienne et australienne sont étrangement dépassés.

VII

Si l'explication bimétalliste de la baisse des prix est notoirement insuffisante, il convient d'attribuer plus de valeur à celle que tirent certains économistes, de la même école d'ailleurs, de l'abaissement du change en un grand nombre de pays, presque

(1) Voir les articles de M. Paul Leroy-Beaulieu des 29 décembre 1894, 5 et 12 janvier 1895 dans l'*Économiste français*, et l'exposé fait par M. Jacques Siegfried, sur la question de l'or, à la réunion de la Société d'économie politique du 5 janvier 1895.

tous les États de l'Amérique du Sud, les États de l'extrême Orient, et, en Europe, la Russie, la Grèce, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, même l'Autriche-Hongrie. Encore le phénomène du change n'est-il lui-même que l'effet de causes économiques plus générales dont l'action s'est fait sentir surtout depuis cinq années.

Les banques d'émission européennes ont augmenté, durant cette période, de plus de 2100 millions de francs en or leurs encaisses métalliques. L'encaisse de la Banque de France a dépassé 2 milliards il y a quelques semaines, et atteint déjà 2100 millions.

Comment s'est produit cet afflux de métal jaune? Avant 1890, la France et l'Angleterre ne cessaient de prêter au reste du monde. Les pays débiteurs payaient les intérêts de leurs dettes extérieures et subvenaient en outre à toutes sortes de dépenses extravagantes, au moyen d'emprunts constamment répétés. Telle a été l'histoire des prêts de l'Europe occidentale à la Turquie, à l'Égypte, à l'Espagne, au Pérou, entre 1860 et 1875; plus tard à l'Autriche-Hongrie, à l'Italie, au Portugal; plus récemment aux colonies australiennes, au Brésil, à la République Argentine. Depuis trois années, tout est changé. La crise Baring a marqué la fin de cette longue période de relations de crédit toujours renouvelé entre les pays créanciers et les pays débiteurs. Ceux-là ne prêtent plus. Ceux-ci ne paient plus l'intérêt de leurs dettes, ou ne le paient que partiellement, ou le paient en marchandises. Le numéraire les a peu à peu abandonnés, leur monnaie nationale de papier s'est dépréciée par l'abus des émissions. Les prix de leurs produits ont alors baissé, non par rapport à leur monnaie, papier ou argent, mais par rapport à l'or, qu'ils avaient tout expédié en Europe, et qui restait l'unique mesure de valeur dans les pays créanciers.

Ainsi les pays débiteurs, ne recevant plus de subsides de l'Europe occidentale (1), ont d'abord donné tout leur or. Une fois dépouillés de leur métal jaune, ne pouvant s'acquitter avec l'argent, devenu marchandise et soumis à la même dépréciation que les autres denrées, ils envoyèrent en masses considérables leurs produits naturels aux pays créanciers. Ceux-ci auraient tiré un splendide profit de l'universelle baisse de prix qui en résulta, s'ils n'en avaient d'abord éprouvé le contre-coup par la dépréciation simultanée des denrées qu'ils produisent comme les pays exotiques, par exemple le blé, le sucre, la soie. La masse des consommateurs bénéficiait du phénomène, mais l'agriculture en pâtissait au point que, pour la sauver, les gouvernemens ont dû recourir au pis aller de la protection, et, comme on ne pouvait protéger l'agri-

(1) On peut juger, à certains symptômes, qu'ils vont bientôt recommencer à en recevoir.

culture seule, on a fait aussi à l'industrie le funeste présent dont la douceur commence à lui sembler suspecte.

De là vient que, tandis que les prix en Europe auraient dû hausser devant l'afflux d'or (représenté dans la circulation par les billets de banque) qui s'est produit depuis quatre ans, ils ont au contraire fléchi, parce qu'ils fléchissaient nécessairement dans le reste du monde. Dans cette mesure, les conditions économiques des pays créanciers sont sous l'influence immédiate de la dépréciation monétaire qui affecte les pays débiteurs, à circulation de papier ou d'argent avili.

La caractéristique du phénomène est que les pays débiteurs, depuis quatre années, vendent le plus possible et achètent le moins qu'ils peuvent. Les produits naturels affluent en Europe; les marchandises fabriquées en sortent de moins en moins pour aller chez les exotiques. Aussi la valeur des exportations anglaises en objets fabriqués a-t-elle été inférieure en 1894 d'un milliard de francs à celle de 1890, et les valeurs similaires françaises ont baissé dans le même temps de près de 300 millions.

VIII

La décroissance du montant de nos exportations en général, et surtout de nos envois d'objets fabriqués, a commencé en 1891, après les deux années de l'expansion provoquée par l'Exposition universelle, et avant la modification de notre politique commerciale. Le protectionnisme ne saurait donc être seul en cause; la situation, décrite ci-dessus, des pays débiteurs, a accentué le mouvement qui se dessine depuis assez longtemps déjà dans le monde, et pousse tous les pays à se suffire de plus en plus, à se passer des autres, en développant chez eux, non pas seulement une agriculture, mais aussi une industrie indépendante. Une grande enquête poursuivie sur ce sujet montrerait les progrès dès maintenant réalisés dans cette direction, non pas seulement chez nos voisins les Allemands, les Belges, les Italiens et les Espagnols, mais en Russie, dans l'Inde, au Japon, en Chine même. Les vieilles nations industrielles de l'Europe sont en train de perdre le marché du monde. C'est une évolution gigantesque, dont les résultats actuels ou à long terme excèdent de beaucoup en importance l'action d'un tarif protecteur, même établi à contretemps, comme a pu l'être le tarif Méline.

Le fait a été excellemment mis en lumière dans le dernier rapport publié au nom de la commission permanente des valeurs de douanes :

« Pour un observateur impartial, dit M. Picard, auteur de ce rapport, il est évident que nous marchons à un remaniement

complet des forces industrielles. La suprématie de l'Angleterre est gravement atteinte au point de vue du marché des laines et de l'industrie cotonnière. Partout les connaissances générales et spéciales se répandent, l'éducation professionnelle se développe, les moyens d'action grandissent et se fortifient. Ces progrès donnent aux peuples les moins avancés le désir et la possibilité d'un affranchissement rapide, les poussent à répudier toute tutelle étrangère, à briser les liens de dépendance dans lesquels ils étaient autrefois enserrés, à conquérir la liberté et la puissance commerciales. De quelque côté que se retourne le regard, on les voit faire de prodigieux efforts pour élever sur leur territoire des usines et des fabriques, pour y organiser de vastes marchés. Il faudra compter de plus en plus avec cette volonté universelle de créer des industries nationales.

« Le resserrement progressif des débouchés extérieurs, jadis réservés aux grandes nations du vieux monde, provoque d'ailleurs entre ces nations une lutte acharnée. Munies d'un outillage considérable, elles se disputent pied à pied la carrière encore ouverte à leur expansion, s'arrachent une clientèle chaque jour plus restreinte, subissent les plus lourds sacrifices afin d'alimenter leurs machines et de nourrir leurs ouvriers. Toute supériorité acquise détermine des concurrences d'autant plus redoutables qu'elle est plus lucrative. Quel pays désormais pourra se prétendre en possession définitive d'un monopole? La fabrique de Lyon, avec ses mérites hors pair, avec ses succès séculaires, a-t-elle empêché la constitution et le prompt développement d'industries similaires aux États-Unis et en Allemagne? »

Il est aisé de comprendre, à la lumière de ces considérations, comment la direction de notre commerce extérieur ne s'est pas sensiblement modifiée durant les derniers mois de 1894. Nous avons continué d'introduire en plus grande quantité que l'année dernière des denrées alimentaires, des matières nécessaires à l'industrie, même des objets manufacturés. D'autre part, les débouchés extérieurs se sont encore restreints pour les produits de nos usines, et malheureusement ce n'est pas dans un avenir rapproché que le Tonkin, le Congo, Madagascar, si légitimes et respectables que soient les rêves où nous nous complaisons touchant les résultats futurs de notre expansion coloniale, pourront compenser ce que nous perdons pour ainsi dire à nos portes.

Le protectionnisme n'empêche pas les marchandises étrangères de pénétrer chez nous ; il fait seulement que nous les payons plus cher. En revanche, il suscite des représailles, provoque des relèvemens de droits dans les tarifs étrangers, multiplie des obstacles devant les efforts de nos commerçans et de nos industriels.

On lui doit encore que nombre de ceux-ci ont déjà transporté à l'étranger leurs établissemens ou songent à le faire, et que des usiniers étrangers sont venus établir chez nous des succursales de leurs fabriques.

Ces résultats n'émeuvent pas autrement les auteurs du tarif de 1892. Ils citent pour exemple le blé. « L'importation du froment, disent-ils, continue à être réglée par l'importance de nos récoltes et par les besoins de la consommation. Nous n'avons pas voulu, par l'augmentation du droit, entraver l'entrée des blés étrangers, mais seulement agir sur les cours du marché intérieur et empêcher le blé français de se vendre aux prix avilis de l'étranger. » L'argument s'applique à toutes les marchandises d'importation. Les droits dont elles sont frappées n'en arrêtent pas l'entrée, mais comme elles ne sont vendues chez nous qu'avec une majoration de prix, nous subissons la même majoration sur les marchandises similaires françaises. L'intérêt du producteur agricole ou industriel en cette affaire est évident, mais non celui du consommateur. Observation naïve, répond-on, argument démodé : tout le monde en France aujourd'hui n'est-il pas producteur avant d'être consommateur? Vous bénéficiez d'abord de la protection, et ce n'est qu'ultérieurement que vous en payez le prix. De savoir si la balance s'équilibre, est un point dont les protectionnistes ne s'embarrassent pas.

IX

Ce qui est indéniable, c'est que du 1er janvier au 30 septembre de l'année 1894, nos fabriques, usines et ateliers avaient livré à l'étranger pour 116 millions de moins de leurs produits, que dans la même période de 1893, année où s'accusait déjà une diminution de près de 50 millions sur l'année précédente. Les trois derniers mois de 1894 ont vu enfin se produire une interruption dans cette longue série de diminutions. Ils accusent une assez notable augmentation, sur les mois correspondans de 1893. On voudrait espérer qu'il ne s'agit pas ici d'une reprise d'affaires accidentelle, que le mois de septembre 1894 aura marqué le point le plus bas dans le graphique de notre commerce d'exportation. Aucun symptôme caractéristique ne permet d'incliner encore à une conclusion de ce genre. Le réveil d'activité commerciale aux États-Unis est un facteur d'une réelle importance, mais sur la continuité duquel il serait imprudent de trop compter. Notons cependant que le dernier trimestre de 1894 a été marqué en Angleterre comme en France par une recrudescence des exportations, et que nos voisins n'ont pas hésité à attribuer tout l'honneur du fait à la mise en vigueur du nouveau tarif américain.

Nous avons donc vendu un peu plus de nos produits aux États-Unis et par contre-coup à l'Angleterre. Il reste l'obstacle tiré de la nature même des articles qui constituent la grande majorité de nos exportations, articles de luxe en général ou objets de consommation ne s'adressant qu'à une clientèle aisée. Nous avons montré plus haut comment, depuis 1890, une crise universelle a réduit dans une large proportion les facultés d'achat de cette clientèle extérieure, à laquelle nos concurrens de Belgique, d'Allemagne et d'Angleterre offrent des produits de qualité inférieure, mais aussi de moindres prix.

Il est toutefois des pays qui, pour d'autres raisons, nous achètent moins depuis deux ans qu'ils ne faisaient jadis. La diminution des achats de produits français par l'Espagne, l'Italie et la Suisse, est un effet direct de l'élévation de nos tarifs, compliqué, en ce qui concerne les deux premières nations, de l'action du change. La dépréciation de la monnaie nationale, chez l'une et l'autre, agit comme une atténuation de nos droits d'entrée pour les produits qu'elles ont à nous vendre, et comme une aggravation pour ceux qu'elles pourraient avoir à nous demander. Mais la Suisse est un pays à étalon d'or. Dans nos relations d'affaires avec elle, l'influence de la question du change est nulle; il n'y a plus à considérer que le ressentiment déterminé chez un peuple voisin, longtemps l'un de nos meilleurs cliens, par le refus qu'ont fait nos Chambres de sanctionner la convention commerciale conclue à la fin de 1892 entre les deux gouvernemens.

Il ne manque pas de commerçans, de producteurs, d'économistes, qui estiment que nos législateurs ont commis en cette circonstance une lourde faute. Ce qu'il y a de mieux à faire, après avoir reconnu une erreur, est de chercher à la réparer. Aussi la question du rétablissement des anciennes relations commerciales entre la France et la Suisse a-t-elle été agitée devant l'opinion publique durant ces mois de vacances où tant de discours ont été prononcés en tous les points de la France sur les questions écomiques. Il saute aux yeux que, dans la guerre de tarifs où nous sommes engagés avec les Suisses, nous jouons le rôle du mauvais marchand. Leurs exportations chez nous ont faiblement diminué. Nos ventes chez eux ont été réduites, d'une année à l'autre, de plus d'une cinquantaine de millions. Les régions de l'Est sont mécontentes de ce résultat de la lutte. Le Mâconnais surtout a subi un préjudice considérable, ses vins ne pénètrent pour ainsi dire plus sur le territoire de la Confédération helvétique.

Les libre-échangistes ont profité de cet état d'esprit pour accentuer leur agitation contre la politique douanière. Une association a été fondée spécialement pour étudier et mettre en œuvre

les moyens d'amener une réconciliation commerciale entre les Français et les Suisses. Les chefs de cette ligue, pleins de leur sujet et emportés par l'ardeur de la polémique, ont, ce semble, dès l'abord, dépassé le but. Si on les en croyait, la France aurait, dans cette affaire, tous les torts, ce qui n'est pas. Il ne lui resterait qu'à faire son *mea culpa* et à capituler. Elle a certes mieux à faire, et c'est de négocier.

Les Suisses ont eu le tort d'attribuer la décision de la Chambre à des mobiles qui n'existaient pas. Là où il ne fallait voir qu'un attachement peut-être exagéré à un principe général, l'autonomie du tarif français, ils ont vu une disposition dédaigneuse, presque un propos délibéré d'insulte, et, comme ils sont intelligens, actifs, autant que résolus à rendre procédé pour procédé, ils se sont faits producteurs eux-mêmes de certaines des marchandises qu'ils tiraient naguère de chez nous et que d'autres pays ne pouvaient leur procurer. Ils ont demandé d'autres de ces marchandises aux nations voisines, avec lesquelles ils venaient tout récemment de conclure des traités commerciaux, Allemagne, Belgique, Autriche et Italie, et, quant aux produits qu'ils ne pouvaient ni fabriquer eux-mêmes ni tirer d'ailleurs, ils n'ont continué à nous les acheter que dans la mesure du strict nécessaire, se refusant le superflu. De là cette diminution de 50 millions dans le montant de leurs achats chez nous.

Cette situation si fâcheuse peut-elle s'amender? Sans doute, mais l'association qui a entrepris de faire cesser le malentendu entre les deux pays, a manqué d'abord, tout au moins, de la prudence diplomatique la plus élémentaire. Est-ce une bonne façon d'ouvrir des négociations avec un adversaire que de lui déclarer de prime-saut qu'on ne peut plus vivre, si on ne se met d'accord avec lui? On a pu se tromper en deçà du Jura; une erreur d'égale importance a été commise au delà. Il faut bien constater cependant que, jusqu'ici, les Suisses ne sont pas disposés à avouer un tort quelconque, et qu'au contraire, à notre tarif général, ils ont opposé une barrière douanière bien plus rigide encore. Ils ne consentent à considérer l'opportunité d'abattre cette barrière que si nous avons d'abord démoli de notre côté. Lorsque M. Numa Droz, ancien président de la Confédération, est venu discourir à Mâcon, il n'a parlé que de nos torts, sans faire la plus discrète allusion à ceux de la Suisse. Il eût peut-être été bon qu'un des membres de l'association française en fît la remarque et ne laissât pas ce soin à M. Méline. M. Numa Droz a dit, entre autres choses: « Vous n'arriverez pas à vos fins. Les produits que nous achetions chez vous, nous les achèterons ailleurs. Bien plus, nous développerons à outrance nos industries et nous vous ferons une

concurrence acharnée sur tous les marchés d'Europe. » Voilà un langage peu fait pour préparer le succès des négociations.

Le ministre du commerce, M. Lourties, a été aussi loin que possible dans la voie de la conciliation lorsque, promettant son appui aux efforts de l'association, il a défini, comme suit, la tâche qu'il se croyait assignée : « On a eu grand tort de pécher par orgueil et de ne pas tenir, en 1892, à entrer dans la voie de la discussion... Je suis d'avis de rentrer en conversation avec les Suisses, afin de savoir si, réellement, ils sont disposés à faire les concessions réciproques nécessaires pour aboutir à une entente... Il ne faut pas nous mettre dans le cas de subir un refus. Nous devons préalablement parer à cette éventualité, et, avant d'engager des négociations, être sûrs qu'elles aboutiront. »

X

Un des plus gros événemens économiques des derniers mois a été l'entrée en vigueur (fin août 1894) du nouveau tarif américain. La discussion, au Congrès, en avait duré plus d'un semestre, et la conviction s'était répandue dans tout le pays et propagée de là en Europe, que la solution de cette grave question douanière pourrait seule mettre fin à la crise économique dont souffrait l'Amérique du Nord depuis le début de 1893.

Il y a deux années, la situation aux États-Unis était très prospère. L'année fiscale 1892 se terminait dans les plus brillantes conditions à la fois pour le volume de la production industrielle, pour l'amplitude des transactions domestiques, et pour celle du commerce extérieur. Les importations s'étaient accrues, durant cet exercice, de 18 pour 100, les exportations de 15 pour 100. Les recettes des chemins de fer étaient plus considérables qu'elles n'avaient jamais été auparavant, les faillites moins nombreuses qu'en aucune année précédente. Bien que les prix fussent très bas, le nombre des usines ne cessait de s'accroître.

Tel était l'état des choses, dans le second semestre de 1892. Mais déjà la loi Sherman, sur les achats d'argent, commençait à produire ses funestes effets, menaçant de désorganiser le système monétaire. On voyait poindre les premiers symptômes de la crise la plus redoutable qui ait, en aucun temps, assailli la prospérité matérielle et la vie économique aux États-Unis. Tout a été frappé de langueur à la fois, chez ce peuple où l'énorme étendue du territoire, la variété infinie des ressources, le génie de la race, l'esprit d'aventures, ont concouru à développer à un si haut degré la tendance à la spéculation. L'industrie anémiée fermait ses usines, ses ateliers, ses hauts fourneaux; les prix de toutes les denrées

s'avilissaient à un niveau tel que toute marge de profits avait disparu. Les ouvriers voyaient fondre leurs salaires. Affolés, ils se jetaient avec plus de fougue que jamais, malgré tant de leçons répétées de l'expérience, dans l'erreur où se complaît, depuis bientôt vingt ans, cette nation de gens d'affaires, d'hommes pratiques et avisés, sur la nature de la richesse. *More money!* Toujours plus de monnaie! tel était le cri que répétaient dans l'Ouest le fermier, l'agriculteur et le commerçant, entraînés et dupés par les *silvermen* et les politiciens à leur solde. La loi Sherman même ne pouvait plus leur suffire. Il fallait la liberté illimitée de la frappe; quant aux *populists*, ils ne se contentaient pas des métaux précieux et demandaient que l'on fabriquât du papier-monnaie à jet continu. Coxey, le chef de l'armée des sans-travail que l'on a vue marcher sur le Capitole pour y porter les doléances de plus d'un million d'hommes réduits à l'oisiveté et à la misère, réclamait une émission de 500 millions de dollars de greenbacks.

Les erreurs de la démagogie monétaire, en perpétuant une politique néfaste, ont donc été une des grandes causes de la crise de 1893. Il y faut ajouter la surproduction, l'engorgement des marchés et l'arrêt des ventes. Des grèves énormes ont achevé le désarroi industriel; la levée de boucliers des employés de chemins de fer, à Chicago, dans tout l'Illinois et dans les États voisins, a désorganisé, pour quelques semaines, la plus vaste des industries américaines. Bientôt 60 pour 100 du capital actions de toutes les compagnies de voies ferrées, aux États-Unis, ne payaient aucun dividende, 15 pour 100 du capital obligations ne payaient plus d'intérêt, 30 pour 100 du réseau étaient entre les mains des liquidateurs (1). Le 8 mai dernier, le sénateur Hoar dépeignait, en ces termes dramatiques, les changemens survenus de 1892 à 1894: « L'ouvrier a quitté l'usine pour la grande route. L'agriculteur, le commerçant, le manufacturier, sont tous les trois sans travail. A la politique qui allumait les hauts fourneaux a succédé la politique qui ouvre des maisons de soupe pour les pauvres; aux fières revendications de la classe ouvrière pour un salaire plus élevé et plus de loisir, ont succédé les plaintes de la mendicité ou les menaces du vol. Tandis que les hauts fourneaux s'éteignent, les flammes de l'incendie s'élèvent. Le bourdonnement de l'usine se tait, tandis que sur leurs tréteaux les démagogues époumonés font rage. »

Aux désordres sociaux, des calamités physiques venaient ajouter leur contingent de misère. Une sécheresse réduisait des

(1) En 1893, des liquidateurs ont été nommés pour 74 compagnies représentant 29 000 milles de lignes et 1 800 millions de dollars de capital, actions ou obligations. Les neuf premiers mois de 1894 présentent les chiffres suivans : 32 compagnies, 5 254 milles de lignes, 360 millions de dollars de capital.

deux cinquièmes la récolte de maïs qui, avec la continuation d'un temps favorable, se fût peut-être élevée à 2 500 millions de *bushels*. Cette différence représentait une valeur perdue de plus de 2 milliards de francs. La *Nation* de New-York demandait malicieusement si un Congrès, pour spécialement malfaisant qu'on le supposât, serait capable de causer au pays un pareil dommage, au moins en une seule session. N'est-il pas singulier que pendant six mois, aux États-Unis, on ait attendu le remède à une telle crise d'un simple remaniement du fameux bill Mac-Kinley?

Au mois d'août enfin ce remaniement a été voté, non pas celui qu'aurait voulu le président M. Cleveland, le nouveau tarif libéral que réclamait la Convention démocratique nationale dans sa *platform* de 1892, mais un tarif bâtard, élaboré par le Sénat sous l'influence du fameux syndicat des raffineurs, le bill boiteux dont M. Cleveland disait, dans une lettre publique au représentant Wilson, que son adoption serait un déshonneur pour le parti démocrate, un abandon criminel de toutes les promesses faites au pays. La Chambre des représentans s'est décidée, de guerre lasse, à voter ce tarif un peu moins protectionniste que celui de Mac-Kinley, mais point du tout libre-échangiste.

Les droits d'entrée qu'il maintient sont encore si élevés qu'il paraissait chimérique d'espérer d'une si faible évolution économique un réveil bien marqué de l'activité commerciale, et pourtant la reprise d'affaires prévue s'est produite. De simple et fragile espérance qu'elle était il y a quelques mois, elle est devenue une réalité. Les trois baromètres qui aux États-Unis indiquent les variations dans l'état économique du pays, savoir : les chiffres des *clearings*, le montant des prêts des banques, le nombre des hauts fourneaux allumés, ont accusé une saute brusque de l'aiguille vers le point où la prospérité s'annonce. La Bourse, comme toujours, avait pris les devans, poussant toutes les valeurs, surtout celles des chemins de fer, escomptant les événemens. Puis la hausse s'est arrêtée, mais l'animation du commerce général devenait visible; des ordres d'achat, d'importance inusitée, étaient expédiés, du sud et de l'ouest, aux villes manufacturières du centre et de l'est, les banques envoyaient dans l'intérieur de nombreux capitaux pour la « mobilisation » des récoltes; des soies étaient vendues aux enchères pour un demi-million de dollars en une semaine.

Toute cette renaissance apparaissait encore assez précaire ; de fait, les recettes des chemins de fer ne se sont que médiocrement relevées ; le trafic se ressentait du déficit causé par la sécheresse dans la récolte du maïs ; un autre trait moins favorable de la situation a été la persistance de l'avilissement des prix du blé, du

coton et du fer. Les grandes industries dans l'Est se déclaraient atteintes dans leurs forces vives par le nouveau tarif. A la fin de septembre, M. Carnegie, le grand industriel, se déclarait contraint, par la nécessité de lutter contre la concurrence anglaise, à imposer à ses ouvriers, dans ses vastes ateliers métallurgiques de Homestead, une réduction de salaires, et de semblables avis étaient publiés dans presque toute l'Amérique. Une inquiétude vague continuait à planer sur toutes les affaires. On ne pouvait se soustraire à la crainte que bientôt n'éclatât une nouvelle crise monétaire. Vaincu par l'abrogation de la loi Sherman, le parti argentier préparait une revanche. On n'en avait pas fini avec la question du libre monnayage de l'argent, liée plus ou moins étroitement à celle d'une entente bimétallique internationale. Les augures pessimistes dénonçaient déjà les prodromes de la future crise, la baisse toujours plus accentuée des prix, la désorganisation de tout le système des chemins de fer, la recrudescence des expéditions d'or en Europe.

Cet état général des esprits aux États-Unis explique le grand cyclone électoral de novembre. Le scrutin a donné au parti républicain une énorme majorité pour le prochain Congrès; les démocrates ont été écrasés avec les populistes, subissant la peine du mauvais état des affaires; la route est barrée aux extravagances du parti de l'argent. Les élections étaient à peine terminées que le président et le secrétaire du Trésor ont émis un emprunt de 50 millions de dollars qui, offert en adjudication au-dessus du pair, a fourni, grâce à son taux élevé d'intérêt et à la prime consentie par les acquéreurs, un capital de 300 millions de francs. Aussitôt la fameuse réserve des greenbacks s'est trouvée relevée au-dessus de son ancien niveau minimum de 100 millions de dollars, après qu'elle était descendue en août dernier à 53 millions. Il est vrai que déjà, en quelques semaines, elle est redescendue à 65 millions. On ne désespère pas encore, car les nouveaux droits sur le sucre ont tardé à produire, à cause des importations excessives qui avaient précédé le vote du tarif. Quant à l'impôt sur le revenu que les démocrates ont ajouté comme appendice au tarif douanier, on ne peut compter qu'il donne rien avant une année. Les amis du gouvernement fédéral proclament que, lorsque la législation nouvelle sera devenue pleinement effective, les États-Unis connaîtront de nouveau les anciens surplus annuels de 50 à 60 millions de dollars. Ce retour de prospérité, s'il se produit, n'excitera pas la jalousie de l'Europe, car il y a trop longtemps que pèse sur notre état économique cette crise américaine.

AUGUSTE MOIREAU.

L'ANCIEN MAITRE

Je me trouvais, au printemps de l'année dernière, voyager dans la partie méridionale des États-Unis, et le hasard fit que je m'arrêtai dans une petite ville de Géorgie dont je ne puis pas écrire le nom ici, j'expliquerai tout à l'heure pourquoi. J'avais le projet d'y rencontrer un ancien officier de l'armée du Nord, ami particulier de Lincoln, et dont on m'avait dit qu'il me montrerait quelques très belles lettres inédites du grand président. Je l'appellerai simplement le colonel Scott, petit déguisement qui ne le déguisera guère là-bas, pour ses intimes. Mais j'ai promis de ne pas écrire non plus son vrai nom. L'ami commun, qui m'avait, à Washington, donné une lettre pour lui, m'avait prévenu :

« Attendez-vous à voir le plus compliqué des hommes, un homme *many sided*, comme nous disons en Amérique. Vous en jugerez. Il est originaire du Massachusetts, et il y a du puritain en lui. Il a fait la guerre, et il y a du soldat. Il a étudié la médecine, et il y a du savant. Puis il est entré dans les affaires. Il a dirigé une grande fabrique de boutons de livrée, et il y a de l'industriel dans son cas. Et il y a encore du propriétaire de campagne, du *gentleman farmer*, depuis qu'il a acheté une grande plantation dans le Sud : c'est la santé de sa fille qui l'y a décidé. Et il y a surtout un homme excellent, bon, charitable et très droit, avec toutes sortes de curieux souvenirs sur Lincoln d'abord, puis sur Grant, sur Hooker, sur Sheridan... Enfin, vous causerez avec lui... »

J'ai beaucoup causé avec le colonel, en effet. J'ai feuilleté les lettres de Lincoln et recueilli dans ces conversations bien des dé-

tails qu'un chroniqueur de la Guerre de Sécession utiliserait. J'avoue que je les donnerais tous, — persuadé que la plus simple anecdote se fausse en passant même par la bouche la plus véridique, — oui, je les donnerais tous pour les quelques scènes de mœurs locales auxquelles j'ai assisté en sa compagnie. Il m'a autorisé à les raconter, après beaucoup d'hésitations, et en m'imposant cette double réticence sur lui-même et sur la ville où s'est déroulé ce petit drame. Telle quelle, et avec ce demi-anonymat, cette « expérience », pour employer encore un terme du pays, m'a paru résumer en elle mieux que bien des pages d'analyse certains traits singuliers de caractère américain et quelques-uns des rapports nouveaux entre le Nord et le Sud. Aussi voudrais-je la rapporter aujourd'hui simplement, et sans y rien changer que ces deux détails, de mince importance pour la portée même de l'histoire.

J'arrivai donc à Philippeville, — c'est le nom que le lecteur voudra bien accepter pour cette petite cité de Géorgie, — vers le milieu du mois de mars. Ma première action fut de demander l'adresse du colonel. On me dit qu'il habitait à deux milles environ de la ville, mais que je devrais lui écrire pour ne pas le manquer.

— Il est passionné pour la chasse, ajouta M. Williams, l'hôtelier qui me donnait ces détails, et il reste des trois et des quatre jours sans rentrer. Vous savez, monsieur, que nous avons les plus belles chasses d'Amérique : des daims, des canards et des dindons sauvages, des perdrix, des cailles, et pas une bête dangereuse, pas un ours, pas un puma. Ah ! Philippeville bat toutes les villes du Sud.

— Pas de bêtes dangereuses? fis-je, et les alligators, et les serpens à sonnettes?

— Ils sont tous là-bas, en Floride, me répondit-il, oui, mon cher monsieur, il y a vingt ans que je reste tout l'hiver ici et tout le printemps. Je n'ai jamais vu d'autres serpens que des couleuvres...

Le digne M. Williams négligeait d'ajouter que durant ces vingt ans de séjour, il n'était pas sorti cent fois de son hôtel. Il avait d'ailleurs réalisé là un idéal d'installation confortable pour ses voyageurs, qu'il traitait comme des amis, aussi soucieux de leur bien-être et de leur distraction que s'il eût été un véritable châtelain de campagne hébergeant un groupe d'invités. Vous ne rencontrerez nulle part, sinon aux États-Unis, ce type du propriétaire d'hôtel, qui dîne en habit chaque jour dans la salle commune vis-à-vis de sa femme en grande toilette, et tous deux

passent la soirée ensuite dans le hall commun, parmi leurs hôtes, aux sons d'un orchestre loué pour la saison. Je dois croire cependant que chez le propriétaire de *Williams House, Philippeville, Ga*, la charité envers mes inquiétudes de promeneur peu habitué aux bêtes féroces l'emportait sur la véracité. Car j'avais à peine séjourné quarante-huit heures dans l'endroit, et déjà fait connaissance avec un de ces monstres, relégués si complaisamment en Floride. J'ajouterai que la limite qui sépare l'État de Géorgie de celui de Floride est à trois heures de voiture de Philippeville, et un alligator ou un serpent à sonnettes de la grande espèce peuvent franchir cette distance, sans se fatiguer, dans leur matinée ou leur après-midi, lorsque le dur soleil réchauffe leur sang trop froid et que la faim ou l'amour les tourmente. Admettons donc que l'animal dont je vais parler était venu de cette terrible Floride, et que M. Williams n'avait pas menti.

Aujourd'hui je rassemble ces souvenirs loin de ce climat brûlant, dans ce Paris où les bêtes les plus sauvages marchent sur deux pieds et se font habiller chez les bons tailleurs ou les couturiers de marque, j'ai peine à croire moi-même que je ne mens pas et que j'ai bien réellement, voici quelques mois, au lendemain de mon arrivée à Philippeville, pris cette petite voiture légère, — que, bien réellement aussi, cette voiture a suivi la longue rue bordée de cases de bois et peuplée de nègres; — que bien réellement nous avons traversé, mon cocher noir et moi, tout un grand morceau de forêt de térébinthes, parsemée de chèvrefeuilles en fleur, hauts comme nous, pour arriver à une barrière tournante à claire-voie sur laquelle étaient écrits ces simples mots : *Scott's Place*. Je me revois, comme dans un rêve, descendant de la calèche et m'engageant, à pied, le long d'une allée sinueuse, entre de grands arbres de même essence. Je revois, à l'extrémité, la maison, large et basse, évidemment celle du maître. Elle était tout en bois, comme les cases des nègres de Philippeville, mais d'un bois vernissé, laqué de jaune, avec un toit de bois peint en rouge sombre. Un promenoir, de bois aussi, peint en blanc bleuâtre, courait tout autour. Je n'eus pas la peine de sonner et de demander le seigneur de cette gentilhommière du Sud, si paisible et si coquette avec son unique étage, et sous le revêtement de ses roses grimpantes. Une troupe de quinze à vingt nègres, hommes, femmes et enfans, se serrait devant l'escalier. Ce cercle de têtes noires environnait un homme de soixante ans peut-être, très grand, très rouge, mais robuste encore et svelte dans son costume de chasseur, avec ses guêtres montantes de cuir et son veston de velours à grosses côtes. Le colonel, car c'était bien lui, ne s'aperçut pas plus de mon approche que ces

nègres qui le regardaient, avec une attention haletante, vaquer à une étrange besogne. Il était penché sur une grande boîte de bois blanc, fermée de lattes disjointes. Elle devait contenir un animal singulier et singulièrement irrité, à juger par le bruit qui s'en échappait : celui d'une râpe frottée furieusement contre une substance très dure. M. Scott tenait à la main droite un bâton à l'extrémité duquel il avait fixé un énorme morceau de ouate et il promenait ce tampon à travers les interstices de la boîte, en l'imbibant de temps à autre avec le contenu d'une grande bouteille noire remplie d'un liquide de la couleur de l'eau. Je reconnus presque aussitôt l'arome fade et sucré du chloroforme. Quelle était la bête que le colonel essayait d'endormir ainsi ? Le bruit de la râpe se fit un peu plus faible, plus faible encore. On l'entendit s'apaiser comme les gémissemens d'un malade envahi par un puissant anesthésique. Un nègre dit : « *Il* dort maintenant... » Le colonel versa le fond de la grande bouteille à même la boîte qu'il fourragea avec le bâton pour bien s'assurer de ce sommeil, puis, empoignant une tenaille, il arracha une des planches du couvercle et renversa la boîte. J'en vis sortir une tête d'abord, immobile, une monstrueuse tête de serpent, large comme ma main, triangulaire et plate, avec des glandes renflées. Elle pendait, inerte, comme flottante, à l'extrémité d'un cou dont la peau de dessous tremblait, molle et blanche, et le corps de la bête se déroula, s'écoula tout entier, long de huit pieds peut-être, plus gros qu'un bras et terminé à son extrémité par une petite queue composée d'une douzaine d'anneaux, comme taillés en rond dans de la corne grise. L'aspect de ce serpent à sonnettes était si hideux, si vraiment digne du nom de *crotalus atrox* donné par le naturaliste à cette variété, qu'il y eut parmi les nègres le remous d'un recul devant cette bête, pourtant inoffensive à cette minute. Le colonel, lui, avec la rapidité d'un opérateur qui sait que les instans lui sont comptés, ouvrit de son bâton la bouche formidable du monstre. Il la maintenait ainsi, la mâchoire levée et rose d'un horrible rose de chair vivante, avec la mince langue bifide comme collée au palais. Je le vis qui, de sa main libre, empoignait un instrument de métal, un de ces daviers dont se servent les dentistes. Le voilà qui assure la pince sur un des crocs de cette gueule qui s'ensanglante. Un premier effort, et il secoue sur le sol un des crocs du monstre, puis le second, puis un troisième, puis un quatrième, quatre longues aiguilles d'ivoire recourbées, horribles et délicats outils de morsure, qui, à cet instant même, contenaient assez de venin pour que de s'en piquer fût être assuré de mourir. La bête cependant continuait de dormir avec une bave de sang

sur le bord refermé de sa bouche. Le colonel la saisit, de sa main velue, par le milieu du corps. Il rejette le paquet inerte dans la boîte, recloue le couvercle de trois coups de marteau, ramasse une par une les dangereuses défenses qu'il pose soigneusement sur le tambour de bois du perron, destiné aux cavaliers, et appelant un des nègres :

— Ce gros garçon (*this big fellow*) sera un peu étonné quand il se réveillera. Débarrassez-m'en, et ne prenez pas l'habitude de m'en présenter un nouveau chaque semaine...

A la seconde même où il venait de prononcer ces mots, ses yeux me rencontrèrent, des yeux tout gris et qui brillaient d'un singulier éclat de jeunesse dans sa face rouge. Il n'hésita pas plus sur mon identité que je n'avais hésité sur la sienne. La lettre d'introduction que je lui avais fait tenir le matin en lui annonçant ma visite pour l'après-midi, ne lui permettait guère le doute. Il me salua par mon nom en me serrant la main et il me dit en français, sans autre préambule, avec cette immédiate familiarité américaine :

— C'est le sixième que j'opère ainsi depuis deux ans et le troisième de cette année. Voilà pourquoi je leur ai parlé comme j'ai fait. Ce Jim Kennedy qui ramasse cette boîte est le propriétaire d'une collection de monstres qu'il apprivoise je ne sais comment. Il va les montrer de ville en ville, de village en village, et gagner en quelques semaines de quoi ne plus travailler pendant des mois. C'est tout leur caractère à ces noirs, continua-t-il en haussant les épaules; aussitôt qu'ils ont de quoi manger, vous ne leur feriez pas remuer le petit doigt...

— Mais s'ils sont heureux ainsi, colonel? lui répondis-je.

— Heureux? répéta-t-il avec brusquerie; heureux? Mais oui. ils ne le sont que trop. Seulement, c'est d'un bonheur de brute et qui les dégrade plus encore que l'esclavage. Oui, monsieur, affirma-t-il avec une insistance où je retrouvai le puritain dont on m'avait parlé, ils valaient mieux quand ils étaient esclaves, vous pouvez m'en croire. J'ai été un de ceux qui ont suivi M. Lincoln avec le plus d'enthousiasme. Et je ne discute même pas cela. Non, je ne discute pas. On n'est pas un homme quand on admet qu'il puisse y avoir un seul esclave au monde, dix-huit cents ans après Christ. Mais nous avons cru que nous avions fini quand nous les avons délivrés. C'eût été trop simple. Notre devoir commençait alors. Nous n'avons pas réfléchi qu'un être de race inférieure, comme ceux-là, ne passe point du coup à une condition supérieure sans danger. Vous verrez de tristes choses, monsieur, dans notre Sud, si vous y voyagez. Mais je vous

tiens sous ce soleil de deux heures, qui ne me fait rien à moi et qui doit vous brûler. Vous allez entrer dans la maison. Je vous présenterai à miss Scott... C'est une très modeste maison. Elle vous donne bien l'idée de ce qu'était une habitation d'un propriétaire d'esclaves en Géorgie, il y a quarante ans... Tout autour, vous voyez, il avait les cabanes de ses nègres. J'en ai gardé trois ou quatre. La cuisine se faisait dans ce petit bâtiment en dehors. Ici les écuries. J'ai seulement remis en état ce que les Chastin ont laissé. Vous reconnaissez un nom français? C'était celui de la famille qui vivait là. Le dernier est mort voici cinq ans. Ils venaient de la Nouvelle-Orléans... Croiriez-vous qu'après la guerre, ruinés par l'affranchissement de leurs esclaves, et n'ayant pour subsister que cette terre, ils ont duré ici plusieurs années, sans presque en sortir, sans la travailler, tuant un cochon de temps à autre, chassant un peu, mangeant les tomates du potager que leur cultivait un pauvre nègre qui n'a jamais voulu les quitter. C'étaient des gens de cœur et de braves maîtres, et cela n'empêche pas qu'ils avaient vendu l'un après l'autre les sept enfans de ce bonhomme... Il a dû vous ouvrir la barrière.

— Ce personnage tout petit, presque comique, avec des cheveux et une barbe qui sont comme de la mousse grise, comme du lichen sur cette vieille face parcheminée?

— Lui-même, dit le colonel. Hé bien! voyez à quel degré l'esclavage dénature l'homme. Celui-là n'en a jamais voulu à ses maîtres de cette vente. Il trouvait et il trouve tout naturel qu'ils aient disposé de ses fils comme de petits veaux ou de petits porcs. Il les aimait, ses maîtres, et ses maîtres l'aimaient!... C'est inconcevable d'inhumanité... Mais asseyez-vous. Je vais chercher ma fille. On m'a appelé juste au sortir de mon lunch pour cette besogne. Vous n'allez pas noter ce rôle de dentiste de serpens à sonnettes comme une caractéristique des colonels de mon pays, j'espère. Ces noirs sont si imprudens. Ça leur épargne toujours quelques chances de recevoir une mauvaise morsure.

Nous étions entrés, en devisant de la sorte, dans une antichambre décorée de deux têtes énormes de caribous, glorieux trophées qui prouvaient que le colonel avait promené sa passion de la chasse dans les neiges du Canada comme il la promenait au soleil de la Géorgie. Le salon sur lequel donnait cette antichambre et où mon hôte me laissa seul, était une longue pièce meublée de fauteuils munis de bascules et destinés au délicieux exercice du *rocking*. Sur les murs, des photographies encadrées rappelaient des voyages lointains. Je reconnus, au hasard du premier coup d'œil, la mosquée d'Omar à Jérusalem, le Parthénon, la Sainte-Agnès d'Andrea qui se trouve sur une des colonnes du dôme de

Pise, la Fontaine des Lions à l'Alhambra. Un gigantesque Bouddha de bois laqué faisait planer sur ces témoignages d'une existence errante et active le vague sourire du prophète de l'immobilité et du Nirvanâ. J'ai su depuis qu'entre temps le colonel et sa fille avaient fait deux fois le tour du monde. Un portrait à l'huile peint à un cinquième de la grandeur naturelle, assez gauchement mais franchement, montrait M. Scott à vingt-cinq ans, sous son dolman de cavalier de l'armée du Nord. Il était reconnaissable, même après ce quart de siècle, avec sa rude figure d'officier improvisé, pareille dans son indomptable énergie à celle des généraux de notre première Révolution. Je n'eus pas le loisir de me livrer à un examen plus minutieux de ce salon, ni de lire les titres des livres rangés dans la bibliothèque basse à compartimens inégaux. La porte coulissée venait de s'ouvrir, et je voyais entrer le colonel lui-même, poussant devant lui, avec des délicatesses de garde-malade, un fauteuil roulant où était assise une femme d'environ vingt-cinq ans.

La vue de toute infirmité irrémédiable, si cette infirmité se trouve unie à la jeunesse, remue dans l'âme une corde profonde. Lorsque cette jeunesse ainsi atteinte dans sa fleur est celle d'un être parfaitement bon et parfaitement beau, cette pitié se fait plus douloureuse encore. Miss Ruth Scott montrait au regard, quand on ne voyait d'elle que son visage, de ces grands traits, délicats et larges à la fois, qui résistent à la flétrissure des années, un teint où éclatait la force d'un sang magnifique, une bouche ourlée et fine, dont le sourire découvrait des dents sans une tache, — celles de son père. Ses yeux d'un bleu clair, un peu plus tendre que le bleu des yeux du colonel, disaient le cœur le plus loyal, le plus aimant des cœurs de femme, un cœur aussi fier que délicat, et sur son front d'une coupe si noble, c'était la poussée d'une opulente, d'une incomparable chevelure, des torsades d'un or fauve, épaisses et puissantes, de quoi dérouler un glorieux manteau de lumière sur des épaules de déesse. Hélas! La plus humble, la plus implacable des maladies, presque la plus ridicule à nommer pour une fille de cet âge et de cette splendeur, — un rhumatisme déformant, nouait ses pieds que l'on ne voyait pas sous les châles, et lui interdisait de marcher, tandis qu'elle montrait sans coquetterie des mains cruellement enflées aux articulations, de pauvres mains d'infirme, qui ne pouvaient plus ni manier une plume, ni tenir une aiguille. Et cependant une résignation souriante, mieux que cela, une joie sérieuse et sévère se lisait sur ce visage, qui eût dû, semble-t-il, exprimer toutes les mélancolies d'une destinée de martyre. Je ne tardai pas à comprendre d'où dérivait cette sérénité d'esprit dans une infortune

si grande et impossible à seulement soulager. Miss Ruth n'avait pas encore prononcé dix phrases qu'elle m'avait révélé le secret de sa force intérieure. Elle était, comme son père, obsédée par la responsabilité des gens de sa race vis-à-vis des noirs, et tout de suite je pus reconnaître en elle, comme chez son père, cette fièvre de prosélytisme qu'il est si difficile pour un Latin de ne pas considérer avec quelque défiance. L'histoire des Anglo-Saxons serait inexplicable sans cet instinct héréditaire de la mission active et personnelle dont miss Scott n'était qu'un exemplaire entre des milliers, plus touchant que beaucoup d'autres, à cause de sa propre infortune. J'ai dans l'oreille, maintenant encore, sa voix un peu rude où frémissait, comme chez son père, la brusquerie d'une conscience toujours tendue pour l'apostolat, et je l'entends me dire, à propos de ces pauvres nègres dont j'avais du moins vanté l'insouciante incurie :

— Non, ce n'est pas toujours vrai. Il y a des tragédies de race, même aujourd'hui, qu'on ne soupçonne pas... Voici dix ans, je faisais mes études à Boston. Une fille de couleur vint se présenter à notre collège. La directrice avait des idées de justice. Elle nous fit toutes venir pour nous demander de lui promettre que nous traiterions la nouvelle venue comme une des nôtres. Sinon elle ne la recevrait pas. Elle nous laissa une heure pour nous décider à cette promesse. Nous délibérâmes toutes ensemble, et comme les avis étaient partagés, nous décidâmes de voter et de nous soumettre à la décision du scrutin. Il fut favorable à l'étrangère. N'eût-il pas été cruel, je vous le demande, de la priver d'un peu de culture à cause de son sang, d'autant que son père était un médecin distingué? Elle resta quatre ans parmi nous. Elle était intelligente, ce que les noirs sont souvent, et très droite, ce qu'ils ne sont pas toujours. Nous l'aimions beaucoup. Même celles qui n'avaient pas voté en sa faveur tinrent leur parole et ne lui firent jamais sentir qu'elles la considérassent autrement qu'une blanche. Enfin, elle était heureuse. Son père mourut et la laissa sans fortune. Elle dut retourner à Savannah, dans la famille de son grand-père. Là, cette enfant, habituée à vivre dans la meilleure société du Nord, ne trouva pas une personne décente qui voulût la recevoir et même la connaître. Il lui fallait fréquenter uniquement des gens de sa race, tous inférieurs, grossiers, brutaux, se sachant tels, et sans instruction, sans éducation... Elle a tant souffert qu'elle a fini par un crime. Elle a commis un suicide. Elle s'est jetée à l'eau. N'est-ce pas une tragédie, comme je vous disais, et affreuse?...

— Mais pourquoi n'est-elle pas restée dans le Nord? demandai-je. Est-ce qu'elle n'aurait pas pu s'y marier?

— Cela non ! fit le colonel à son tour, et je le comprends. Ces mariages entre noirs et blancs ne sont pas admis chez nous, et c'est juste. Dieu n'a pas voulu que ces sangs se mélangent, et la preuve, c'est que les mulâtres sont presque toujours des hommes si mauvais. Non, il ne s'agit pas de corrompre la race blanche par la race noire, mais de faire avec cette race, si longtemps avilie, un monde d'hommes qui soient des hommes, de citoyens qui soient des citoyens, enfin quelque chose d'autre que des enfans ou des animaux...

— Mais ils sont déjà chrétiens? l'interrompis-je.

— Et bons chrétiens, reprit miss Ruth; il faut les entendre chanter leurs cantiques où ils parlent du vieux Paul et du vieux Moïse, comme de gens qu'ils auraient connus, et quelquefois ces cantiques sont d'une poésie!... Vous rappelez-vous, mon père, celui sur les os? avec son air si adapté à ses belles paroles?... Si vous le chantiez?...

— Je vais essayer, dit le colonel, et il s'assit au piano, sans plus de façons. A quel âge avait-il trouvé le loisir d'apprendre assez de musique pour jouer et chanter avec agrément? Il préluda, cherchant ses notes, de ces mêmes doigts souples qui avaient tenu l'épée de l'officier, la lancette du médecin, la plume du grand administrateur, et que j'avais vus, une demi-heure plus tôt, enfoncer le davier dans la gueule du serpent à sonnettes! C'était un air doux et sourd, une de ces mélodies étouffées où il passe l'écho d'une mesure monotone, battue sur une peau tendue de tambour, pendant les nuit chaudes. Et les paroles disaient à peu près ceci : « Je sais que ces os sont à moi, — qu'ils sont à moi, — et qu'ils ressusciteront, — dans ce matin-là... » Quelle phrase d'une pénétration navrante et singulière, quand on pense qu'elle a dû être inventée et chantée par des esclaves, de pauvres esclaves qui n'avaient en effet à eux que ces os, que cette armature de leur squelette, impossible à leur arracher du corps pour la vendre! Quelle misère et quelle espérance!

— Et ils faisaient claquer les os de leurs talons et de leurs genoux, la nuit, quand nous les entendions chanter ce cantique-là, le long de notre maison, reprit miss Scott. Mais, si vous aimez ce cantiques, nous vous en chercherons d'autres.

— Il y a une chanson, répondis-je, que je n'ai jamais entendue et que vous devez savoir, colonel. J'imagine que les nègres doivent la chanter aussi, puisqu'elle a été l'hymne de leur délivrance. C'est la marche de John Brown...

Ce n'était pas sans intention que j'avais demandé à mon hôte, le voyant si complaisant, cet admirable chant guerrier qui m'a toujours paru si impressif dans sa mâle nudité : « Le corps de

John Brown — va pourrissant dans sa tombe, — Gloire! Alleluia! — Mais son âme marche en avant. » — Je comptais que cette *Marseillaise* de l'armée du Nord me servirait d'occasion à quelques récits de bataille, comme les héros aiment à en faire. C'était mal juger l'étonnante simplicité de celui-ci. Il parut un peu étonné de ma fantaisie, comme si ce couplet de *John Brown* était une chose démodée et sans intérêt — *Chestnut*, une vieille châtaigne, c'est un de leurs mots. Pourtant, il se pencha de nouveau sur le piano, et il entonna l'hymne guerrier. C'est une mélodie très nette, celle-là, très vive et presque gaie. Elle exprime la confiance en soi, une confiance presque joviale, et le courage au service d'une cause très juste. Je regardais le chanteur pendant qu'il prononçait ces mots associés pour lui à des souvenirs sanglans. Il chantait l'air comme il est écrit, jovialement, avec une physionomie de s'en amuser qui déconcerta moins mes idées, que son offre, aussitôt après, de me chanter la marche du Sud : « La terre de Dixey, » — un véritable air de danse, celui-ci, guilleret, agile et frivole. Le colonel prenait un plaisir égal à se les rappeler tous les deux, tant cette guerre civile était pour lui un événement d'un autre âge, presque un spectacle rétrospectif, d'un ordre purement pittoresque, et, quittant le piano pour balancer son grand corps souple dans un des fauteuils à bascule, il disait :

— Il vous aurait fallu entendre chanter ces deux chansons par des milliers d'hommes le long des routes... C'étaient de braves gens, allez, les uns et les autres, et de fiers soldats, à la fin. J'ai vu ces armées se faire, se construire jour par jour, heure par heure, comme une ville neuve... Je me souviens. Dans les tout derniers temps, un officier français qui assistait à une de de nos parades me demanda : — Maintenant que vous avez cette belle armée, par où allez-vous commencer? Par le Canada ou par le Mexique? — Nous allons commencer par les renvoyer tous travailler... lui ai-je répondu. — Et c'était vrai. A la fin de la guerre, nous avions douze cent mille hommes, et, six mois après, cinquante mille... Et il eut un beau rire d'orgueil national. Il était plus fier de ce licenciement que de vingt victoires. Puis, sérieux et revenant à son point de vue, comme un véritable Américain : Mais, conclut-il, nous n'avons tout de même pas fait assez pour les noirs. Il ne fallait ni leur donner les droits qu'on leur a donnés, ni les délaisser si complètement.

— Est-ce qu'on peut améliorer une race? interrompis-je. Au Canada, dont vous venez de prononcer le nom, et près de Montréal, j'ai visité un village d'Iroquois convertis. Leur prêtre me disait qu'il est impossible de les instruire au delà d'un cer-

tain point. Il y a comme une limite de culture inscrite d'avance dans le sang de chacun de nous...

— Encore faudrait-il l'atteindre, dit vivement miss Ruth. — Je sentais dans sa voix le petit frémissement de malaise, presque de colère, que l'évidence des fatalités physiologiques inflige aux âmes d'apôtre. Vous changerez peut-être d'idée, continua-t-elle, quand vous aurez vu l'école que nous avons fondée à Philippeville. Je vous la montrerai un de ces après-midi, si vous restez quelques jours...

Lorsque je quittai le colonel, nous avions, en effet, fixé un rendez-vous pour cette visite. Je devais prendre mon lunch chez lui et nous gagnerions l'école en compagnie de sa fille, qu'un ingénieux appareil perfectionné par lui permettait de transporter d'un fauteuil dans une voiture. Il me racontait ce que nous ferions cet après-midi là, tout en me reconduisant vers ma voiture à moi à travers son parc. Nous avions pris un chemin différent de celui par lequel j'étais arrivé, et comme nous passions devant un petit enclos rempli d'arbres et fermé de murs assez bas :

— Voilà, me dit mon guide, le cimetière où tous les Chastin sont enterrés depuis cent cinquante ans. Voulez-vous voir leurs tombes ? Ces coins-là sont des restes de cette vieille Amérique que les voyageurs oublient trop souvent pour n'étudier que la neuve... Cette dernière pourtant ne s'explique pas sans l'autre...

Nous entrâmes donc dans ce cimetière. La violente végétation méridionale faisait en ce moment de ces quelque trente mètres carrés une immense corbeille de fleurs. Des jasmins sauvages, des aubépines, des chèvrefeuilles, des narcisses y poussaient dans le plus glorieux pêle-mêle. Des glycines montaient aux arbres, et des roses jaunes, de ces miniatures de roses que l'on appelle des banksias, grimpaient par larges touffes le long des noirs cyprès. Des pierres apparaissaient, rongées de vétusté, dans ce jardin de jeunesse, de printemps et de parfum. J'écartai les branches fraîches et les douces fleurs pour déchiffrer quelques épitaphes. La plus neuve de ces pierres, dressée sans aucun doute par les soins de M. Scott, était décorée d'un sabre sculpté. J'en lus l'inscription, et je vis que c'était la tombe du dernier des Chastin, et que ce suprême héritier du nom avait été colonel, lui aussi, mais dans l'armée confédérée. Tout à côté, et sur une autre tombe qui disparaissait à la lettre sous la végétation, je distinguai la date de 1738 et ces mots : « Nouvelle-Orléans. » Je compris que le successeur des maîtres disparus avait eu la pieuse

idée de faire reposer à côté l'un de l'autre le fondateur du domaine et son descendant. Ce qu'il tenait d'humanité dans cet enclos me remua le cœur. Une lignée de Français dormait là tout entière. Elle avait été puissante, et personne ne restait pour leur rendre hommage, sinon un ennemi généreux qui possédait leur héritage. Et le printemps prodiguait ses splendeurs dans cet asile funèbre, avec cette glorieuse indifférence de la nature que l'on hait quand on est tout jeune, que l'on aime quand on commence de vieillir. De sentir le peu que nous sommes nous aide à recevoir la défaite inévitable d'une âme pacifiée. Quoique, en sa qualité d'homme d'action et qui avait fait la guerre, le colonel ne dût pas éprouver tout à fait la même sorte d'émotion, ce petit enclos mortuaire, que le bourdonnement des mouches emplissait seul de bruit par cette heure lumineuse, ne le laissait pas indifférent. Il se taisait comme moi, et ce fut seulement une fois sortis qu'il reprit sa verve pour me dire :

— Vous avez vu que ce cimetière est bien entretenu? C'est encore une de leurs anciennes esclaves qui s'en charge. On l'appelle tante Sarah. Vous la connaîtrez à notre école. Elle y fait le ménage des enfans. Cette fidélité fait leur éloge, à ces Chastin, et elle achève de me rendre cet endroit plus cher. Oui, l'on a du plaisir à penser que l'on occupe une maison habitée par des braves gens pendant quatre ou cinq générations. C'est comme de penser qu'il n'y a pas de malheureux autour de vous. Car il n'y en a pas, je vous le répète. Quand vous viendrez à l'école, nous visiterons quelques cases. Vous verrez comme ces gens ont la physionomie contente. Un peu de porc salé et des fruits, et ils se sentent aussi à l'aise que s'ils avaient tous les millions de tous les cottagers de Newport.... Mais voilà la barrière et votre voiture...

Ma petite calèche, en effet, m'attendait dans la propriété même et presque à la porte du cimetière. Je reconnus dans cette délicatesse d'hospitalité le gracieux esprit de la malade. Le colonel donna quelques instructions au cocher, et quand il me dit : « A mardi, une heure, » en me serrant la main, je dus réprimer ma tentation de lui répondre : « Mardi? comme c'est loin!... » tant j'aurais voulu le revoir plus tôt. L'originalité de son caractère, la noble figure de sa fille, le pittoresque de leur demeure m'avaient saisi d'un de ces intérêts subits que les romanciers de profession connaissent peut-être seuls. C'est comme un ensorcellement de notre nature imaginative qui nous donne un passionné désir de tout savoir sur quelqu'un, de respirer son air, de vivre sa vie, de penser ses pensées. Tandis que je revenais du côté de Philippeville, le long des routes sablonneuses, à peine si je remarquai la magnificence du paysage, absorbé que j'étais par mes ré-

flexions sur ces deux personnages, inconnus de moi, voici quelques heures. J'admirais combien l'ardeur puritaine dont avaient été dévorés leurs ancêtres les brûlait encore d'une flamme inextinguible. Je retrouvais dans leur fièvre d'apostolat l'atavisme des passagers de la *May flower*. Je m'étonnais du préjugé de race, qui, même dans cet apostolat, leur eût fait regarder comme une souillure le mariage d'un des leurs avec le meilleur de leurs protégés noirs. Je pensais à la richesse, à l'opulence physiologique et morale de cette nature d'homme que cinq ou six métiers et soixante ans de travail n'avaient pas épuisée, à la tristesse de la destinée de son enfant, aux fantaisies de cette invraisemblable contrée, à cette étonnante apparition, par exemple, de Mr. Scott en train d'arracher ses crocs à un crotale chloroformé! Enfin, cinquante idées remuaient en moi, qui me faisaient désirer de revoir au plus tôt cet homme rencontré d'aujourd'hui. Je ne me doutais pas que je le reverrais ce mardi-là dans des conditions bien différentes, très loin du lunch familial présidé par miss Ruth, et que je prendrais part en sa compagnie à une battue plus étrange que n'eût pu l'être, pour un écrivain parisien, même une chasse au serpent à sonnettes.

II

J'avais fait ma visite au colonel le vendredi. Durant les trois jours qui suivirent, il tomba sur Philippeville une de ces pluies des climats chauds qui semblent charger l'atmosphère de vapeurs plus tièdes au lieu de la rafraîchir. Emprisonné dans l'hôtel, je n'avais d'autres distractions que de regarder cette eau s'abattre par intarissables cataractes, et de causer avec l'hôtelier. J'avais eu la malice de lui raconter ma visite au colonel et mon immédiate rencontre avec un de ces redoutables reptiles dont il se serait, je crois, obstiné à nier l'existence, même s'il en avait vu un se lover au milieu de sa pelouse à tennis.

— Ces nègres seront allés chercher ce serpent en Floride, m'avait répondu M. Williams sans hésiter. Ils ont la manie de les prendre vivans pour les vendre à quelque jardin zoologique (il disait : un *zou*, par abréviation). M. Scott, qui est un si brave homme, ne devrait pas leur rendre des services comme celui-là, qui les encouragent, sans compter que le serpent aurait bien pu se réveiller pendant l'opération... Mais le colonel a toujours été trop bon pour ces gens de couleur... Il en est quelquefois bien récompensé. Il ne vous a pas raconté qu'il y a en ce moment dans la prison, à Philippeville, un ancien domestique à lui, un certain Henry Seymour, qu'il avait renvoyé pour vol et qui depuis a ra-

vagé le pays? Il s'était sauvé dans les bois après un meurtre, et il y a vécu un an avec son winchester. Il tirait si bien qu'il terrorisait tous les autres nègres. Ces lâches lui fournissaient de quoi manger, du whiskey et des cartouches. On a fini par le prendre. Un faux ami lui mêla de l'opium dans son whiskey et le livra. On a fait son procès, à ce Seymour, et on l'a condamné à mort. Croiriez-vous que M. Scott s'est indigné que l'on se fût assuré de cet homme ainsi, et il a obtenu qu'on reculât l'exécution? Il est parti pour Atlanta afin d'obtenir la grâce! Il n'a pas réussi, d'ailleurs, et c'est jeudi que cette canaille sera pendue...

— Mais le colonel a dû donner d'autres raisons que cette traîtrise pour plaider l'indulgence ?

— Sans doute. Il a prétendu que Seymour avait été fait convict trop jeune. Vous avez vu des hommes en costume brun et blanc travailler le long de nos routes, avec une chaîne aux pieds? Ce sont nos forçats. Ce garçon a fait, lui aussi, cette besogne. Je me le rappelle. Il avait dix-sept ans, c'est vrai. Mais pourquoi avait-il déjà commis deux vols, sans compter celui pour lequel M. Scott l'a congédié sans vouloir le poursuivre ?

— Dix-sept ans, répondis-je, c'est bien jeune tout de même. A cet âge on est encore bien influençable, et une pareille compagnie n'est pas pour redresser un caractère qui tourne mal...

— *Well*, reprit M. Williams, il y en a beaucoup qui restent à la chaîne un an, deux ans, et puis ils refont leur vie. Quand un homme a payé sa dette, nous estimons, nous autres Américains, qu'elle est vraiment payée... Ce Seymour aurait pu payer la sienne en travail. Il a préféré se conduire de telle façon qu'il doit la payer autrement, c'est son affaire... Et à ce propos est-ce que cela ne vous intéresserait pas d'assister à l'exécution? En Géorgie, nous n'avons pas adopté l'électricité. Nous nous en tenons à la pendaison. Vous comparerez avec la France. Vous avez chez vous la guillotine, n'est-ce pas?...

— Je ne l'ai jamais vue fonctionner, lui dis-je, et je doute que j'aie la force nerveuse de voir pendre un homme sans vider la place...

— Je demanderai toujours pour vous un billet au shériff, fit l'hôtelier, vous vous en servirez ou ne vous en servirez pas...

Il tint parole, et dès le surlendemain, qui était le lundi, j'avais la promesse du billet. Mais le soir du même jour, il m'abordait de nouveau, dans le hall de l'hôtel, pour me dire avec le visage soucieux d'un bon citoyen qu'afflige une mauvaise nouvelle et d'un logeur qui prévoit de fâcheux contretemps à ses locations :

— Hé bien! vous savez l'histoire? vous ne pourrez pas profiter du permis. Ce damné coquin de Seymour ne sera pas exécuté...

— M. Scott a obtenu sa grâce? demandai-je.

— Non, mais l'homme s'est échappé. On le laissait trop libre dans sa cellule. Il recevait beaucoup de visites. Quelqu'un lui a passé un couteau, et cet après-midi, comme le geôlier lui apportait sa nourriture, Seymour a saisi le moment où cet homme posait le plat à terre, et il lui a planté ce couteau, là, entre les deux épaules. Le geôlier est tombé mort du coup. Seymour lui a pris son revolver, ses clefs, il a délivré sept autres noirs ou mulâtres, prisonniers comme lui. Et ces huit coquins s'en sont allés par la porte de derrière la prison qui donne dans la campagne. Ils ont eu la chance que personne ne les ait vus, en sorte que l'on n'a su leur évasion que deux heures après. Et les voilà dans les bois, par cette pluie et sur ces chemins détrempés où il n'y aura plus de traces. Dieu sait quand on les rattrapera!... N'avais-je pas raison de vous dire que le colonel est trop faible pour ces gens-là? S'il n'avait pas demandé de sursis, Seymour aurait été pendu l'autre semaine, le geôlier vivrait, et nous n'en serions pas, nous autres, à perdre nos cliens. — J'avais une famille de millionnaires de Philadelphie qui devait arriver la semaine prochaine. Qu'ils lisent dans les journaux cette aventure, ils prendront peur et ils iront à Saint-Augustin en s'imaginant que la Géorgie n'est pas sûre.

J'étais trop habitué moi-même à la lecture de ces journaux redoutés par M. Williams et à leurs prodigieux faits divers pour m'étonner beaucoup de cette fugue. Une fois les grands centres quittés, l'Amérique continue d'être le pays des coups de main exécutés avec une audace qu'aucun danger n'arrête. En revanche, je ne m'attendais, aucunement à me trouver, moi paisible littérateur gallo-romain, mêlé à cette tragique histoire d'un bandit en rupture de geôle. Je passai la soirée qui suivit la révélation de M. Williams à me demander comment, au déjeuner du lendemain, j'amènerais le colonel à me parler de son ancien domestique. Je devinais, aux quelques mots de l'hôtelier, que ce devait être là, chez le philanthrope de *Scott's Place*, un point de sensibilité tout à vif. L'étrange homme devait m'épargner cette hésitation, car ce mardi matin et dès les neuf heures, on me faisait passer sa carte avec un mot. Il était en bas qui me demandait. Je le trouvai vêtu de son costume de chasse, comme la première fois, les jambes prises dans des guêtres de cuir, et d'énormes semelles à ses bottines. Il tenait une carabine à la main.

— Je suis venu vous prier de m'excuser, fit-il sans préambule. Il nous faut remettre le déjeuner à un autre jour... Vous

savez que plusieurs prisonniers se sont échappés du cachot public, entre autres un condamné à mort, un ancien domestique à moi...

— On me l'a dit, répondis-je, et même que vous avez été si bon pour ce malheureux...

— On ne vous a pas dit la vérité, répliqua-t-il, d'ailleurs cela importe peu. Ce qui importe, c'est de le reprendre pour qu'il ne recommence pas à terroriser la contrée. Nous avons tout de suite télégraphié et fait venir d'Atlanta des *blood hounds*, — des chiens dressés à chasser l'homme. J'ai recruté dix citoyens pour cette besogne. A tout hasard je vous ai amené un cheval, si vous voulez être des nôtres...

— Pourquoi pas? lui répondis-je après une minute d'hésitation, pourvu toutefois ...

— Vous appréhendez quelque scène de lynchage, interrompit le colonel qui avait deviné ma pensée dans mes yeux. N'ayez pas peur, à présent, ils n'oseraient pas... Avez-vous un fusil? — Et sur ma réponse négative. — D'ailleurs vous n'en aurez pas besoin. Vous n'êtes pas du pays et vous ne serez avec nous que comme spectateur, c'est tout naturel. Et puis il n'y a d'armé que ce Seymour et seulement d'un colt n° 48, celui du geôlier. S'il avait son winchester, je ne vous emmènerais pas. Car il ne se laisserait pas prendre sans abattre cinq ou six de nous...

Vingt minutes après cette conversation, et sans autres préparatifs, j'étais en train de suivre le colonel sur une des routes qui traversent l'énorme forêt de térébinthes plantée autour de Philippeville. Mon cheval était une bête du Kentucky, très douce et dressée à ce galop que les Américains appellent le *single foot*, espèce d'amble très rapide et très allant que je n'ai trouvé nulle part ailleurs. Notre petit cortège était composé, je l'ai su depuis, de simples boutiquiers. Sauf les guêtres, ils étaient tous vêtus comme à leur comptoir, mais avec des physionomies d'une énergie singulière, et une habileté non moins singulière à manier leurs montures. Visiblement, ils avaient tous exercé quelque autre métier et payé de leur personne, avant de s'établir dans ce coin perdu de Géorgie, qui épicier, qui sellier, qui marchand de nouveautés, qui entrepreneur de pompes funèbres. Sauf le colonel et moi, toute la caravane chiquait. Je voyais les mâchoires aller et venir, et les canons des carabines, — tous en avaient aussi, — luisaient d'un éclat sombre auprès de ces faces remuées par ce mouvement automatique. Les chiens, huit bêtes d'assez petite taille, identiques, pour un novice comme moi, aux plus vulgaires chiens de chasse, allaient devant nous, autour de nous, à droite, à gauche, flairant, hésitant, courant, reprenant une piste, la

perdant. L'orage avait cessé de la veille, et la matinée, après ces jours de déluge, était admirable de lumière humide et brillante. Quoique les routes de la forêt, tracées à même un terrain de sable, eussent déjà bu presque toute la pluie, il en était trop tombé de cette pluie torrentielle pour qu'il n'en restât point dans les portions plus ravinées, les moindres des cours d'eau qui vont vers la rivière voisine avaient débordé, et nous devions sans cesse franchir quelque ruisselet transformé en étang, où nos chevaux baignaient jusqu'au poitrail. Sans cesse aussi nous devions sauter par-dessus des troncs qui jonchaient la route. Dans ces grandes forêts de Géorgie et de Floride, les nègres ont l'habitude de prendre la résine aux térébinthes en les entaillant. Cette entaille est si profonde qu'un passage de vent un peu fort suffit ensuite à casser l'arbre, et une véritable tempête s'était déchaînée sur toute la région pendant deux fois vingt-quatre heures.

— Les noirs appellent ces troncs tombés des ouragans, me dit le colonel en m'expliquant cette jonchée nouvelle, qui, elle-même, m'expliquait les anciennes, ce pourrissement dans le sol d'innombrables fûts entre lesquels poussait une végétation vivace et violente de palmiers minuscules, étalés, comme écrasés à terre, et soudain, hors de ce tapis de larges feuillages plats, jaillissaient de ces grands chèvrefeuilles en fleur comme j'en avais déjà admiré l'autre après-midi, tout mêlés de rose et de blanc, un rose si frais et un blanc si tendre. De colossaux jasmins jaunes s'entrelaçaient aux arbres. Des violettes s'ouvraient dans les herbes, larges comme des pensées. L'aboiement des chiens, qui maintenant suivaient une piste, commença de remplir ce paysage de printemps d'une rumeur pour moi bien étrange. N'ayant pas les préoccupations civiques dont je voyais l'empreinte sur les faces des cavaliers en train d'aller au pas, la bride autour du poignet, les yeux tendus, le rifle aux mains, j'avais le loisir de songer, et je songeais en effet que l'ardent appel de ces chiens féroces était écouté avec épouvante par sept ou huit malheureux, tapis dans les feuillées, immobiles, ou bien écrasant d'une course furieuse des fleurs toutes pareilles, écartant ces branches d'un bras frénétique, haletans de terreur, pantelans de lassitude. A une minute, la meute qui venait d'hésiter de nouveau s'élança sur un chemin de traverse avec une telle fureur que bientôt nous l'eûmes perdue de vue. Le colonel nous avait ordonné à tous de nous arrêter. Il écouta quelques instans avec l'attention profonde d'un vieux routier de guerre, habitué à traduire les bruits en distances :

— Les chiens sont arrêtés, dit-il enfin, ils en tiennent un. Il faut que nous nous déployions en éventail pour les cerner et l'homme avec eux...

Sur ses indications la petite troupe s'égailla en quelques minutes à travers les arbres. Je vis les cavaliers, les uns après les autres, s'enfoncer dans les profondeurs, la bride tout à fait lâchée maintenant et le fusil prêt à mettre en joue. Les intelligens et fins chevaux semblaient avoir, eux aussi, un instinct d'aller où ils devaient aller. Le cavalier donnait une pression avec un des larges étriers de bois revêtus de cuir où il avait le pied engaîné à la mexicaine, et la bête tournait, assurant son pas dans les flaques d'eau, franchissant les obstacles des grands fûts couchés de toutes parts, sans les effleurer du sabot. Nous restâmes seuls, le colonel et moi, et nous commençâmes de nous diriger à notre tour du côté des aboiemens. Nous n'avions pas chevauché ainsi deux cents mètres que notre marche dut se ralentir. La rivière, — un de ces petits fleuves presque sans nom comme il en coule par centaines là-bas et qui sont plus larges que l'Adige ou que le Pô, — avait débordé. Elle noyait de son eau bourbeuse la partie de la forêt où nous avancions maintenant. Le colonel me précédait :

— Je connais un peu la route, m'avait-il dit, et j'ai moins de chances de laisser ma bête se casser la jambe dans quelque trou...

Je le voyais, à une tête de cheval de moi, et son corps, si leste, malgré l'âge, sur sa monture un peu lourde. Par momens il se tournait pour pencher la tête, et comme recueillir dans une de ses oreilles toute la rumeur vers laquelle nous nous dirigions. J'apercevais son profil alors, résolu, sérieux, mais empreint d'une tristesse que je m'expliquais déjà et par les indications de l'hôtelier et par son propre caractère. A cette heure même où il exécutait son devoir de bon citoyen en donnant la chasse à un brigand, il revoyait sans aucun doute ce brigand, tel qu'il l'avait eu chez lui à son service : un tout petit jeune homme, presque un enfant. Le contraste était trop fort entre le jour où il avait renvoyé Seymour de sa maison après une première peccadille, et ce jour-ci, où il conduisait à travers ces bois noyés d'inondation la troupe chargée de traquer son ancien domestique devenu un abominable maltaiteur. Avec son puritanisme de responsabilité, il était impossible que le colonel ne rapprochât point ces deux épisodes, impossible qu'il ne se dît point : « J'aurais empêché peut-être cette destinée si j'avais été moins sévère?... » Ce souci d'une conscience inquiétée se mêlait sur cette mâle physionomie à la naturelle tension du soldat en embuscade. Tout d'un coup, cette double expression de ce martial visage s'accentua jusqu'à l'angoisse. Le colonel venait d'arrêter de nouveau son cheval, ses mains assuraient leur position sur la carabine, et il l'épaulait avec un geste d'une effrayante len-

teur. Je me penchai sur l'encolure de ma bête, et voici qu'entre les feuillages des térébinthes j'aperçus le bord de la rivière, reconnaissable, dans cette énorme crue, à l'absence soudaine de végétation, — les chiens à la nage sur la nappe de l'eau presque rousse, et leurs huit gueules aboyantes, ramassées, dressées autour de la tête d'un homme. D'un bras le malheureux nageait, tandis que de l'autre il maintenait un pistolet au-dessus de l'eau. Lentement, presque imperceptiblement il avançait, essayant de lutter contre le courant et de gagner un pont submergé, dont le câble de fer était encore visible à cinq mètres. C'était la seule chance qu'il eût de traverser ce terrible fleuve, dont la force se mesurait à la vitesse des troncs d'arbres qu'il charriait par places. C'était un miracle que le nageur n'eût été frappé par aucun d'eux, un miracle qu'il gagnât sur le courant même le peu qu'il gagnait... Il devait lutter ainsi depuis longtemps déjà, et il ne se décourageait pas! Quand la meute le serrait de trop près, terriblement unie et hurlante, mais sans le mordre, il frappait les mufles des chiens avec la crosse de son revolver. Ce coup furieux écartait cette barrière vivante de gueules implacables et lui rendait assez d'espace pour qu'il avançât encore un peu. Évidemment, il gardait son arme intacte pour un usage plus effectif, s'il lui fallait renoncer à son unique espoir de fuite. Il y avait, dans cet acharné débat contre tant de forces contraires : élémens, bêtes et gens, quelque chose de courageux et de vaincu d'avance, qui serrait le cœur. Nous étions si près de l'homme que je voyais avec une extrême netteté les lignes de son visage. C'était une face de mulâtre, plus jaune que brune, plus voisine du sang blanc que du sang noir. Les cheveux n'étaient pas crépus, ils bouclaient à peine. Le nez, au lieu de s'écraser était aquilin. Quelle hérédité avait imprimé ce masque d'aristocratie à ce voleur et à ce meurtrier? De qui descendait cet Henry Seymour? Car c'était bien lui. Si j'avais pu garder quelque doute après la description que l'hôtelier m'en avait faite, le trouble du colonel me l'aurait enlevé. Sa carabine continuait bien de rester épaulée, mais le doigt ne pressait pas la gâchette. L'eût-il pressée, la balle n'eût pas touché son but, tant le bras de l'ancien maître ajustant son ancien domestique s'était mis à trembler. Puis le canon de l'arme se releva sans que le coup fût parti, et j'entendis M. Scott dire à haute voix, comme s'il eût été absolument seul :

— Non, je ne peux pas tirer sur lui ainsi...

Il donna alors de l'éperon à sa bête qui s'avança encore un peu. L'eau était si profonde maintenant qu'il en avait jus-

qu'au-dessus du genou. Il ne pouvait aller plus loin qu'à la nage. Il était sur la lisière même de la forêt, sans aucun arbre devant lui. Il jeta un cri, et le nageur se retourna. Je vis le revolver que le fugitif continuait de tenir hors de l'eau, se diriger du côté du colonel et se relever comme avait fait la carabine de ce dernier. Seymour venait de reconnaître M. Scott, et il ne tirait pas. Cette hésitation devant le meurtre était si complètement inattendue chez un assassin professionnel, et dans de telles circonstances, que, même à cette seconde et avec la fièvre d'une pareille aventure, je ne pus m'empêcher de m'en étonner. Cet homme avait dû concevoir pour son maître un bien étrange sentiment de vénération, pour reculer ainsi devant ce coup de pistolet de plus, lui qui avait déjà versé tant de sang. Ou bien avait-il vu le geste du colonel tout à l'heure, et, certain que ce dernier ne ferait pas feu, estimait-il insensé de perdre une de ses cinq balles? Ou bien encore cet excellent tireur se rendait-il compte qu'il était incapable de viser juste en nageant ainsi? Je ne saurai jamais les secrets motifs de cette scène d'une rapidité si tragique, dont le colonel ne parut même pas s'apercevoir. Debout sur ses étriers, et faisant de sa grande taille une cible plus atteignable encore, il criait d'une voix qui dominait et les aboiemens plus furieux des chiens, et la clameur de l'eau, et la rumeur de la forêt :

— Allons, Henry, mon garçon, vous voyez que vous êtes perdu. Il faut vous rendre. Il y a sept autres fusils qui vous cherchent et qui seront ici dans cinq minutes...

L'homme secoua la tête sans répondre. Puis, comme si la présence de ses ennemis lui eût rendu une force nouvelle, il tira sur les chiens un coup de revolver à bout portant qui en fit hurler un de douleur et reculer les autres, et, jugeant que son arme ne pouvait sans doute plus lui servir à rien, il la laissa tomber à l'eau, et il plongea, nageant des deux bras.

— Il va s'échapper , dit le colonel dont les yeux clairs se firent fixes. Il releva sa carabine, et je compris que maintenant il n'hésiterait plus. Cet héroïque effort de civisme lui fut épargné. Seymour, quand sa tête sortit de la rivière, était en effet tout près du pont, — assez près pour en saisir le câble. Encore une seconde et nous le vîmes qui plongeait de nouveau, puis il reparut de l'autre côté de ce câble. Peut-être s'il avait, aussitôt sur le pont, recommencé de plonger tout en marchant, eût-il réussi à s'échapper. Le besoin de se détendre les membres après un tel effort le fit, une fois ses pieds posés sur le plancher du pont, se redresser. Son torse apparut hors de l'eau, et au même moment deux coups de fusil partirent à notre droite, tirés par

deux des rabatteurs. Une des balles toucha le mulâtre au bras, et nous le vîmes qui laissait en effet tomber ce bras comme inerte. L'autre vint frapper la corde de fer du câble et, en ricochant, elle atteignit le bandit à la tête. Il porta sa main non blessée à son front, puis il chancela. Les quelques mouvemens qu'il fit pour s'accrocher de nouveau au câble étaient le convulsif effort de l'instinct. Il se sentait s'évanouir et glisser sous l'eau. Mais déjà le colonel avait lancé son cheval à la nage; déjà il était à côté du blessé qu'il soulevait de sa main puissante, et il l'avait ramené parmi les arbres, à une place où l'on pût déposer Seymour à terre. Un quart d'heure plus tard la troupe entière, attirée par les coups de feu, était rassemblée autour du blessé toujours évanoui. Les chiens se glissaient entre les jambes des chevaux pour venir flairer et lécher les linges ensanglantés avec lesquels Mr. Scott essuyait les deux plaies, d'ailleurs légères, du misérable. Nous sûmes depuis que, dans l'espérance d'empêcher son exécution, il avait feint une maladie et refusé de manger durant plusieurs jours. Ce fut la vraie cause de sa perte. Plus robuste, il ne se serait pas attardé comme il avait fait; il aurait passé le pont comme les autres une heure avant notre arrivée, et, une fois dans l'autre partie de la forêt, il eût trouvé comme eux une ligne de chemin de fer, et comme eux sans doute, escaladé quelque train en marche, à la manière des *tramps* professionnels. Je dois ajouter que, l'assassin pris, personne ne s'inquiéta plus de ses compagnons. On était bien sûr qu'ils ne resteraient pas à errer dans les environs, ni vraisemblablement en Géorgie. L'État s'en trouvait débarrassé. — *Good bye, old chums...* — Bonsoir, vieux copains!... J'imagine que les braves citoyens de Philippeville eussent volontiers jeté aux fugitifs cet adieu cordial, s'ils n'avaient été occupés en ce moment à soigner leur prisonnier, dont ils tenaient à faire un exemple instructif pour tous les « messieurs colorés » des alentours.

Cependant Henry Seymour revenait à lui. Au premier mouvement qu'il fit pour se redresser, un des hommes tira son pistolet, tandis que deux autres saisissaient les jambes du blessé et les lui liaient solidement. Seymour n'essaya d'ailleurs aucune nouvelle tentative d'une résistance désormais impossible. La balle qui avait ricoché contre son front avait frappé l'arcade sourcilière et causé déjà un gonflement de la partie gauche du front jusqu'à la paupière, en sorte que l'œil droit était seul capable de s'ouvrir. Le regard de cet œil unique se fit, pour parcourir notre cercle, si féroce et si insolent, qu'un des chasseurs

répondit à ce défi silencieux par une parole dite à voix haute, comme involontairement :

— C'est trop tard, homme... — *It is too late, man.* — Seymour ne parut même pas avoir entendu cette parole qui résumait si simplement toute sa destinée. C'était le colonel qu'il regardait maintenant et d'un tout autre regard. Sa prunelle brune avait repris cette douceur humide d'une tache noire, comme mouillée, dans une sclérotique très blanche, presque bleue, qui est propre aux gens de sa race. Je m'attendais devant ce regard à quelque phrase étrange ou touchante. Elle eût démenti la simplicité tout animale d'une pareille nature. Tout ce que le blessé éprouvait de sentimens particuliers envers Mr. Scott aboutit seulement à cette demande qu'il lui adressa d'une manière directe, comme s'il ne daignait connaître que lui :

— A boire, colonel, j'ai soif. Voulez-vous me donner à boire?

Il y avait quelque chose de câlin, de presque enfantin dans la voix dont il parlait à son ancien maître, comme un rappel de gâteries dont il avait été l'objet jadis. Mr. Scott tira de sa poche une gourde plate qu'il déboucha et dont il mit le goulot aux lèvres du prisonnier, en lui soutenant la tête. Seymour avala quelques gorgées avidement. Son œil se prit à luire d'un éclat plus caressant, et, avec cette souplesse de sensations, égale chez ces êtres singuliers à leur souplesse de mouvement, il sourit de plaisir, comme s'il eût oublié sa rage de tout à l'heure, son crime de la veille, sa fuite éperdue de ce matin, ses blessures, la certitude de son sinistre avenir, et il dit en faisant claquer sa langue :

— Hé ! c'est toujours ce même whiskey que nous avions l'habitude de boire quand nous allions ensemble à la chasse. Il bat tout les autres. Merci, colonel.

— Et maintenant, répondit ce dernier, vous allez être sage et vous laisser panser...

— Est-ce que j'aurai encore du whiskey après ? demanda Seymour.

— Vous en aurez.

— Et un de vos cigares, colonel ?

— Et un de mes cigares.

— Faites, alors, — conclut le mulâtre qui tendit sans résistance sa tête d'abord, puis son bras. Mr. Scott avait apporté une petite trousse de campagne. Il déploya, pour nettoyer et bander les deux blessures, des adresses de vieux chirurgien, tandis que le militaire qui était en lui cherchait à s'expliquer un point demeuré obscur dans sa pensée :

— Comment n'avez-vous pas passé la rivière dès hier au soir, Henry ? demanda-t-il.

— C'est que nous sommes allés jusqu'au pont de Georgestown, colonel, répondit l'autre, et les eaux l'avaient emporté. Il restait deux partis à prendre, descendre vers l'autre pont encore, celui de Berkeley farms, à vingt milles plus bas, ou remonter vers celui-ci. Nous connaissions mieux les chemins. Nous avons choisi cette seconde route et nous avons eu tort. Mais vous-même, colonel, comment avez-vous eu l'idée que nous serions de ce côté ?

— Je savais que le pont de Georgestown s'était effondré, il y a deux jours... fit M. Scott, et j'ai calculé que vous raisonneriez comme vous avez raisonné... Vous vous êtes dit : On ne nous croira pas assez audacieux pour être revenus si près de la ville. Mais ce n'est pas l'audace qui vous manque, Henry, ni le courage... Et maintenant que le pansement est fini, est-ce que je ne puis plus rien pour vous ?

— M'envoyer une bouteille de votre wiskey dans ma prison, répondit Seymour, et demander au shériff qu'il me la laisse finir avant que je m'en aille...

— Vous l'avez entendu ? me dit le colonel, comme nous revenions tous deux vers la ville. — Notre présence était inutile maintenant et nous avions laissé les chasseurs d'hommes en train de faire leurs préparatifs pour ramener le prisonnier à Philippeville. — Oui, répéta-t-il, vous l'avez entendu... Il a un courage de lion, ce garçon-là, et quelque chose d'autre, encore... Vous avez vu qu'il n'a pas tiré sur moi quand il m'a reconnu... Il va être pendu après-demain, et voilà sa pensée quand il songe à cette mort si prochaine : Se donner un dernier plaisir d'ivrognerie, et puis rien !...

— Est-ce qu'il a toujours été ainsi ? interrogeai-je.

— Toujours, répondit Mr. Scott, et il continua d'un accent sérieux où passait une douleur : Vous avez vu que moi non plus je n'ai pas tiré sur lui quand je le tenais au bout de ma carabine, et vous avez dû me trouver bien inexplicable de laisser à cet assassin une chance de se sauver. C'est bien naturel, cependant. On vous a dit que j'avais été très bon pour lui, et je vous ai dit, moi, que ce n'était pas vrai, du moins à la fin, car au commencement je l'aimais beaucoup. Puis je l'avais pris en aversion. pour un singulier motif. Il y a neuf ans tantôt de cela. C'était aux tout premiers temps de mon séjour ici, et je n'avais pas encore acheté la terre des Chastin. Je chassais beaucoup, comme maintenant, et Seymour m'accompagnait sans cesse. Je l'avais

engagé dans le pays, par hasard, et j'étais très content de son intelligence, de son énergie et aussi de son caractère. Ajoutez à cela qu'il était excellent cocher. Or un jour que nous partions ainsi en forêt, ses chevaux, deux bêtes nouvellement arrivées du Texas, prirent peur et s'emballèrent. C'était un chemin dans le genre de ceux-ci. Ils n'avaient pas couru deux cents mètres que la voiture, précipitée sur un tronc d'arbre, se casse net, et nous tombons. Nous nous relevâmes sans avoir trop de mal, et comme les chevaux s'étaient aussi arrêtés d'eux-mêmes, nous nous mîmes en devoir de raccommoder notre véhicule, et surtout de ramasser mon fourniment de chasse, épars dans les herbes. Il se trouva, après un quart d'heure, que tous les objets étaient réunis. Il manquait seulement un grand couteau dont je me servais pour découper et qui s'enfilait d'ordinaire dans les courroies du panier à provisions. Je me mets à le chercher. Je dis à Seymour de le chercher aussi... Nous fourrageons dans les herbes... Tout d'un coup, en me retournant, je vois que l'extrémité du manche de ce couteau apparaissait dans l'interstice du gilet de ce garçon. Cependant, penché sur le sol, il feignait de continuer sa perquisition. Je l'appelle et je lui prends le couteau qu'il cachait ainsi sous sa chemise. Il se met à trembler, à pleurer, et il finit par me dire : « J'ai pensé que vous étiez furieux contre moi pour avoir laissé s'emporter les chevaux, et j'ai cru que vous me tueriez. Alors j'ai volé le couteau... » Lui, que je traitais comme un fils !...

— Je comprends que vous n'ayez pas pu le supporter après cela ! m'écriai-je. De la part d'un enfant de dix-sept ans et que vous gâtiez, cette défiance était affreuse.

— N'est-ce pas? reprit Mr. Scott. J'aurais dû penser que cette répugnante facilité au soupçon était une hérédité de l'esclavage. Les blancs avaient si cruellement abusé d'eux !... Mais non. De l'avoir vu sentir ainsi et avec cette spontanéité me donnait au contraire une horrible impression d'ignoble ingratitude. Je cessai de sortir avec lui, et presque de lui parler. Il m'aimait pourtant à sa manière, et j'en ai eu mainte preuve depuis, sans compter celle de cette matinée... De se sentir disgracié acheva-t-il de déchaîner en lui les mauvais instincts? C'est bien possible. Bref, un bijou, une broche de diamans, je me rappelle, manqua à miss Scott. C'était Seymour qui l'avait volée, pour en faire un cadeau à sa maîtresse. Ils sont également précoces dans la débauche et dans la vanité. Je le chassai. Il vola ailleurs. Il fut pris, condamné et mis à la chaîne. Il s'y déprava, vola derechef, fut repris, s'échappa, tua. Vous savez le reste... Hé bien ! j'ai toujours eu la conviction que,

si je l'avais gardé auprès de moi, même après cet épisode du couteau, en essayant d'apprivoiser cette âme sauvage, j'en aurais fait un honnête homme. — Il était bon serviteur. Il avait de la grâce et de la câlinerie... C'est justement le contraste entre cette câlinerie et ce monstrueux mouvement de défiance qui me l'avait fait prendre en haine. Tant d'hypocrisie jointe à tant de jeunesse me révoltait. Avais-je raison?... Enfin tout cela m'est revenu quand je l'ai eu là, au bout de mon fusil, — ce fusil qu'il m'a tant porté ! J'ai bien fait de ne pas tirer. Il aura le temps de se repentir avant sa mort...

III

Des événemens comme ceux auxquels je venais d'assister ne sont pas très extraordinaires à Philippeville, dans une cité où l'on ne se souvient guère d'avoir passé une année sans quelque lynchage. Aussi la vie usuelle reprit immédiatement son cours, et, comme, au soir même de cette dramatique journée, j'allais renouveler ma provision de tabac de Richmond, je reconnus dans l'épicier qui me le vendait un des cavaliers avec lesquels j'avais couru la forêt à la recherche d'Henry Seymour. Il mâchait sa chique avec le même flegme impassible, et nous ne fîmes pas plus d'allusion à notre aventure que deux Parisiens se rencontrant au cercle, à cinq heures, ne se parlent du salut qu'ils ont échangé au Bois. Même le journal n'apportait pas au récit de la poursuite l'exagération à laquelle je m'attendais. C'est un trait du caractère des Américains : ils cessent de s'abandonner à leur naturelle outrance dès que les circonstances deviennent vraiment sérieuses et tragiques. Quant au colonel, à qui je rendis visite dès le lendemain, je sus qu'il était parti pour la chasse à la première heure, tandis que miss Ruth était allée à son école. Il n'y eut que M. Williams sur lequel l'événement parut avoir fait une impression profonde, car il ne se retint pas de me montrer une joie presque indécente. Mais il la justifia par un naïf aveu professionnel.

— Les gens de Philadelphie dont je vous ai parlé seront ici après-demain, me dit-il. Je leur ai télégraphié tout de suite la prise de Seymour. Ils auront eu la nouvelle de son arrestation en même temps que celle de sa fuite, et ils m'ont répondu par cette dépêche qui m'annonce leur arrivée... Ah! j'ai eu bien peur... Et j'oubliais de vous remettre votre billet d'entrée pour l'exécution. Seymour n'est pas assez blessé, paraît-il, pour qu'on ne le dépêche pas demain, jeudi, comme c'était fixé. Je vous ferai savoir l'heure... Tenez, ajouta-t-il, et, tirant de sa poche un porte-

feuille et de ce portefeuille un morceau de papier signé du shériff et à mon nom, il me le fit voir. On a mis docteur devant parce que je vous ai présenté comme un médecin étranger qui veut voir pendre un homme pour un but scientifique.

« Voir pendre un homme, » me répétai-je machinalement lorsque l'hôtelier m'eut quitté et que je me retrouvai seul au milieu du hall, tenant en main cet étrange ticket de faveur. Je me souvins. Je froissai ce chiffon de papier que je jetai par terre dans un des coins de ce promenoir public, pour mettre cet irréparable entre la tentation d'assister à ce supplice et la voix qui me disait : « Tu n'iras pas là... » Et un quart d'heure plus tard je redescendais de ma chambre pour ramasser ce permis. Je le retrouvai, heureusement ou malheureusement, et je lui redonnai une forme présentable. Dès ce moment j'éprouvais que la tentation était trop forte et que j'irais voir cette mort. Probablement toutes les personnes cultivées qui ont eu la fantaisie terrible d'assister à une exécution capitale, ont subi les mêmes émotions nerveuses qui m'assaillirent durant les heures suivantes. Il y entre des sentimens assez complexes : une pitié d'abord pour le malheureux dont l'agonie va nous servir de spectacle, et un remords d'aller là, en effet, comme à un spectacle, une anxiété torturante à l'idée de ce que cette vision aura d'abominable et une espèce de curiosité bien humaine, dont j'oserai dire qu'elle est, au demeurant, d'un ordre assez noble. Le mystère de la mort, celui de la responsabilité, celui du droit social sont cachés derrière une pareille exécution. On va les regarder bien en face, ces trois redoutables mystères, — non plus dans la lettre froide des livres, mais dans de la chair et dans du sang. C'est en nous alors un frisson de l'être le plus intime, comme à l'approche de toutes les choses tragiques et irrémissibles de la vie. Du moins je peux affirmer que je sentais ainsi en m'acheminant, le jeudi, à midi et demi, du côté de la prison. L'exécution était fixée pour deux heures. La journée rayonnait, aussi pure, aussi printanière que l'autre. Le soleil était dur déjà, et la foule massée autour de la clôture de planches et d'arbres au centre de laquelle se dressait la prison, se serrait contre la palissade afin d'avoir un peu d'ombre. Ce retrait des gens rendait plus sinistre la solitude d'une voiture, arrêtée au milieu de la route, et sur laquelle se trouvait un cercueil tout neuf. La planche d'en haut était montée sur des clous très longs, à moitié enfoncés et dont les têtes dépassaient. Mais dans cette foule bavarde et gaie qui donc regardait cette voiture et cette bière ? Les quelque deux cents personnes assemblées là, presque toutes des nègres,

considéraient sans doute la mort avec cette insouciante philosophie naturelle à leur race. C'était dans leurs groupes une conversation sans éclats, une bonne humeur facile et sans aucune de ces hystéries sinistres des alentours de la Roquette. Ces hommes et ces femmes avaient connu Seymour, ils venaient là, sans aucune idée d'être admis à l'intérieur, comme on vient demander des nouvelles d'un agonisant, avec ce besoin de savoir quand et comment la chose a fini, si naturel, si instinctif, qu'on lui pardonne sa naïve férocité. Je n'entendis, durant les cinq minutes que je demeurai là, après avoir fait passer ma carte et le mot du shériff, qu'une seule plaisanterie, d'un ordre bien innocent. Le gardien qui m'appela pour m'introduire, fit précéder mon nom de ce titre de docteur dont m'avait affublé M. Williams:

— Pauvre Henry! dit un jeune homme, il a bien besoin d'un médecin.

Entre l'enclos et la prison, — une construction banale en briques rouges, — s'étendait un terrain vague, vide en ce moment. Trois vaches y paissaient et deux petits garçons y jouaient à la palette. Ce quotidien de l'existence, que l'on ne remarque même pas aux heures ordinaires, est toujours sinistre, quand un drame s'y juxtapose. Mais était-ce vraiment un drame? L'aspect de la pièce où j'entrai d'abord, dans le rez-de-chaussée de cette prison, permettait d'en douter. Cinq ou six hommes étaient là, des blancs, ils fumaient et devisaient aussi paisiblement que si la potence n'eût pas été là, dressée dans une petite cour intérieure et visible par la fenêtre. L'énorme corde jaunâtre, enduite de suif, descendait d'une poutre transversale, immobile et menaçante. Ces personnages ne la regardaient même pas. Celui auquel je m'adressai pour savoir l'heure exacte de l'exécution eut pour me répondre: « Deux heures moins un quart, » le même accent de parfaite indifférence que s'il m'eût annoncé le départ d'un train.

— Et pourquoi cette heure plutôt qu'une autre? demandai-je.

— C'est le condamné qui l'a voulu, répliqua l'homme. On lui a laissé le choix depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre de l'après-midi. Il a choisi deux heures moins un quart afin d'avoir encore son lunch...

— Avoir son lunch! m'écriai-je, mais il n'aura pas le courage d'en avaler une bouchée...

— Oh! il a beaucoup de nerf, dit un autre des fumeurs. Vous n'avez qu'à monter, vous verrez s'il n'est pas en train de manger avec autant d'appétit que vous ou moi. Le shériff vient de lui apporter justement les plats lui-même, il n'y a pas cinq minutes.

Mes deux interlocuteurs ne m'avaient pas trompé. Lorsque j'eus gravi les trente marches qui menaient à l'étage supérieur et que je me trouvai devant la cellule de Seymour, je le vis, à travers les barreaux de fer, qui, couché dans l'angle, l'œil droit toujours bandé du linge épinglé par le colonel, recevait des mains d'un vieil homme une assiette remplie de poissons frits, une autre assiette remplie de gâteaux et une bouteille... Ce vieil homme qui lui apportait ainsi à manger était le même qui le pendrait tout à l'heure, le premier magistrat de la ville et, à ce titre, chargé des fonctions de bourreau. Sa face longue et rude était couverte d'une peau qui, au cou, se gaufrait en rides presque aussi dures que des écailles. Son teint très rouge, ses prunelles très bleues, ses cheveux encore roux dans leur blanchissement, contrastaient d'une manière saisissante avec la face basanée, les longs cheveux ondulés, la prunelle noire du mulâtre, comme sa dignité simple avec l'espèce de souplesse goguenarde que Seymour conservait dans ces dernières minutes. Pour moi, je n'avais plus d'yeux que pour ce bandit qui allait mourir, que j'avais vu défendre sa vie avec une bravoure acharnée et qui maintenant dégustait le poisson frit de ce suprême repas avec une si évidente sensualité. De son bras blessé et bandé comme son front, il maintenait l'assiette sur ses genoux. De l'autre, il déchiquetait les morceaux. Je voyais ces doigts agiles de nègre dépiauter adroitement les débris de ce poisson. Les arêtes craquaient sous ses blanches dents. L'énorme platée qu'on lui avait servie diminuait sans qu'il se hâtât, et quand il eut avalé jusqu'au dernier grumeau de friture, il se tourna vers moi et, comme il avait sans doute remarqué mon attention, il me dit en riant :

— J'emporterai là-haut ma panse pleine de poisson. N'est-il pas vrai ?...

Il avisa ensuite le flacon qui contenait du café noir. Il en but plusieurs gorgées posément, il prit l'assiette de douceurs et la vida de son contenu avec la même lente gourmandise. D'ailleurs personne ne se pressait dans la prison. Le shériff sifflait maintenant un air où je reconnus la marche des cadets de Westpoint. Penché sur un paquet, je le vis en extraire une chemise neuve et des pelotes de ficelles. Des hommes allaient et venaient dans le couloir. Ils disaient un mot ou deux à Seymour qu'ils appelaient « Henry » sans pitié ni dédain. Je sentais partout empreinte cette étrange bonhomie américaine où il y a tant d'acceptation. Aucune névrose n'avait sa place dans cette scène qui ne comportait aucun cabotinage et aucun efféminement. Les deux se tiennent. Elle allait prendre de la grandeur par l'arrivée d'un

nouvel assistant qui n'était autre que le colonel Scott. Le moment où il apparut dans le couloir fut celui même où le shériff passait au condamné la chemise neuve, la livrée du supplice. Le torse brun du misérable se montra, pareil, dans sa maigreur musclée, à quelque fragment d'une statue de bronze. Quoique son bras blessé, — d'une blessure pourtant légère, — ne lui permît que des mouvemens gênés, la souplesse d'un félin sauvage se devinait au simple jeu de ses muscles, et le bras resté intact, les épaules, la poitrine, étaient d'un admirable modelé. Cette chair si robuste, si saine, si jeune, à qui les secondes étaient comptées, frémit d'un léger frisson au contact de la toile fraîche. Ce signe de délicatesse nerveuse donnait plus de valeur encore au courage que ce garçon de vingt ans déployait dans ces préparatifs. Mr. Scott les suivit comme moi sans dire un mot. Il m'avait serré la main à son arrivée et n'avait pas paru plus étonné de me voir là que moi de l'y rencontrer. Lorsque Seymour eut lavé ses mains et son visage, donné un coup de peigne à ses cheveux et mis lui-même ses bras derrière son dos pour que le shériff les attachât, le colonel interpella ce dernier :

— Voulez-vous me laisser seul avec Henry quelques minutes ? demanda-t-il.

— Oui, colonel, dit le vieil homme qui consulta sa montre. Nous avons fixé la chose à deux heures moins un quart, et il n'est pas une heure et demie.

— Je vous remercie, reprit Mr. Scott, nous n'en avons pas pour longtemps.

Lorsque l'ancien maître entra ainsi dans la cellule de l'ancien domestique, une idée romanesqne s'empara de moi. Je me rappelai notre conversation de l'avant-veille, et je m'imaginai soudain qu'il apportait au condamné de quoi éviter la potence et les dernières douleurs, une arme chargée, un poison foudroyant. Je calomniais le fidèle du président Lincoln, le descendant, demeuré mystique, d'une race de chrétiens passionnés. A peine la grille refermée derrière lui et sans souci des gens qui pouvaient le regarder, le colonel s'était mis à genoux sur le pavé. Il avait aidé Seymour à en faire autant et il commençait : — Notre Père... — Notre Père... — répétait le mulâtre. — Qui êtes aux cieux, que votre volonté... — Qui êtes aux cieux, que votre volonté, — et la suite. Le colonel prononçait les phrases de l'oraison d'une voix forte. L'autre les répétait d'une voix un peu sourde, une voix zézayante d'enfant, et jusqu'à leur attitude révélait la différence des deux êtres : Mr. Scott, droit et comme debout sur ses genoux, Seymour comme accroupi et abandonné sur les siens.

Quelquefois il se trompait sur les mots. Le colonel reprenait alors, plus lentement et plus distinctement, avec la patience d'un maître indulgent qui guide un écolier. Et certaines formules devenaient bien étranges dans cette circonstance et à cette heure : — Et ne nous induisez pas en tentation !... — Je ne sais pourquoi en entendant cette phrase prononcée par ce pauvre diable dont tout l'horizon tenait maintenant dans l'étroite cour d'en bas avec ses hauts murs et sa potence, je me rappelais la médiocre plaisanterie du vaudevilliste mourant. On lui demandait : « Que vous a dit le prêtre? — Hé! fit l'agonisant, il m'a donné de bien bons conseils. Et d'ailleurs il m'en aurait donné de mauvais que j'aurais été bien incapable de les suivre!... » Cela ne prouvait pas que Mr. Scott eût tort de faire balbutier au bandit la plus sacrée des prières. Pour moi, qui entendais ces mots ainsi, ils avaient un sens précis. Pour Seymour, ils n'en avaient guère, mais en les disant par déférence pour son premier protecteur, il témoignait d'un dernier sentiment. Le courage, tout physique et quasi bestial qu'il avait montré en mangeant avec ce joyeux appétit s'ennoblissait soudain d'un peu d'idéal. Il ne voulait pas seulement s'en aller repu de nourriture, comme il avait dit, il tenait à partir réconcilié avec le seul être qui eût été bon pour lui dans son enfance et qui lui eût inspiré un peu de respect.

— Voilà ce qui sauve du ridicule des apostolats aussi chimériques en apparence que celui de Mr. Scott et de sa fille, songeai-je en m'écartant vers le fond du couloir, car je supposais que les deux hommes avaient à échanger des paroles plus intimes. Au cours de sa brève et criminelle existence, Seymour avait été marié. Sa femme vivait et ses deux enfans. Je l'avais su par l'hôtelier. Quoiqu'elle se fût bien gardée d'apparaître, il pouvait lui envoyer un adieu. « Oui, me répétai-je, ces chimériques sont dans la vérité des races supérieures et du devoir qui leur incombe : inspirer aux gens d'une race inférieure ce respect-là, tout personnel. Mais à travers la personne il remonte aux idées. Voilà l'origine du sacerdoce... » Puis je songeais à l'étonnante indifférence avec laquelle ce mulâtre quittait la vie, une vie à laquelle il tenait pourtant puisqu'il était sensuel, débauché et énergique. Je me disais encore : « Quelle ironie tout de même qu'un homme de cette espèce, un orang-outang capable de manier un fusil et de parler, arrive du coup à ce que la philosophie considère comme le fruit suprême de son enseignement, — la résignation à l'inévitable ! Je me souvenais d'un de mes maîtres, le plus grand penseur de l'époque, avec qui, deux ans avant sa mort, je me promenais dans un bois, en automne. — « J'essaie d'apprendre à mourir en

regardant ces arbres qui se dépouillent et qui l'acceptent, me disait-il. Mais que c'est dur!... » Je me demandais si le courage de cet impassible Seymour n'était pas de la forfanterie et s'il tiendrait jusqu'au bout. J'avais aussi la curiosité de savoir ce que pensait et sentait le colonel, s'il était déjà venu le matin ou s'il lui avait suffi d'apparaître et de donner un ordre pour que le condamné se mît en prière. Le puritain croyait-il apaiser le remords dont il m'avait parlé? Toujours est-il qu'en revenant vers moi, au sortir de la cellule, il avait une sérénité singulière sur son martial visage :

— Il mourra bien, me dit-il simplement, et vous verrez comme tous ces gens le sentiront.

Il avait désigné, en me parlant, une fenêtre ouverte sur la cour de l'exécution, et par où montait un brouhaha grandissant. Les quarante personnes à qui le shériff avait donné la permission, comme à nous, d'assister à la pendaison, s'étaient amassées, pendant ce dernier quart d'heure, autour de l'échafaud. Ces hommes riaient, causaient, sifflaient. Nous nous avançâmes jusqu'à cette fenêtre et nous pûmes voir que les pires habitués des *saloons* de Philippeville, sans doute aussi les meneurs des élections, s'étaient donné rendez-vous là. Les noirs dominaient, montrant des faces patibulaires, avilies par l'ivrognerie. Ils regardaient vers la fenêtre ouverte, et nous saluèrent de cris d'impatience. Un groupe de géans blancs, aux cheveux clairs, aux masques pétris d'amertune et de gouaillerie, qui chiquaient ou fumaient la pipe, commencèrent de nous huer. Ils se turent en reconnaissant Mr. Scott. C'était un public de brigands, mais sur lequel la force d'âme du supplicié allait exercer ce magnétisme d'admiration pronostiqué par son ancien maître. Comme nous étions à cette fenêtre, nous entendîmes distinctement le shériff prononcer ces mots qui nous firent nous retourner :

— Êtes-vous prêt, Henry?

— Oui, capitaine, répondit le jeune homme. Donnez-moi seulement ce cigare et allumez-le-moi. Le vieil homme lui mit en effet aux lèvres une moitié de cigare soigneusement déposée sur une saillie de bois dans la cellule. La première moitié de ce havane, donné par un visiteur charitable, avait paru si bonne à Seymour qu'il avait gardé la seconde pour se procurer avant de mourir cette petite sensation agréable. C'était un adieu à la vie, — à sa vie, — que ces dernières bouffées qu'il huma en descendant l'escalier. Lorsque la porte de la cour s'ouvrit et qu'il vit l'échafaud, le cigare lui tomba de la bouche. Ce saisissement fut le seul signe donné par cet homme, qu'il eût, lui aussi, des nerfs à

dominer. Il les domina aussitôt, d'ailleurs, car il gravit les marches de bois sans que ses pieds nus tremblassent. Son attitude était si ferme, si simple, si parfaitement digne, même dans l'infamie du supplice, que le silence se fit parmi ces rudes spectateurs. Au-dessous de la sinistre corde, toujours immobile, une planche était ménagée, posant sur le vide, et attachée d'un côté par des lanières de cuir à cet échafaud lui-même. De l'autre elle tenait par une charnière à une des deux poutres de la potence. Seymour marcha jusqu'à cette planche. Le shériff lui lia les jambes et les pieds, lui passa au cou le nœud coulant qui terminait la corde, et après lui avoir enveloppé le visage d'un voile noir, il se retira sur la plate-forme de l'échafaud pour lui demander :

— Qu'avez-vous à dire, Henry?

— Rien, capitaine, répondit le condamné sans que le voile noir bougeât, tant l'homme était tendu à se montrer calme.

— Dites : « Seigneur souvenez-vous de moi dans votre royaume... » cria une voix forte à côté de moi, celle du colonel.

— Seigneur, souvenez-vous de moi dans votre royaume, répéta la voix toujours zézayante du mulâtre. Puis, après un silence : « Je suis prêt maintenant. *I am all right now,* » et avec beaucoup de fermeté : « Adieu, capitaine. *Good bye, captain,* » ajouta-t-il en s'adressant au shériff : *Good bye, every body* et avec un accent plus doux : *Good bye, colonel.*

Tous instinctivement nous répondîmes, et moi comme les autres : *Good bye, Henry,* et le colonel plus haut que les autres : *Good bye, my boy.* Il répéta : *Good bye, my boy;* et à cette seconde même le shériff, d'un coup de hache, trancha la lanière de cuir qui assurait la planche. Elle tomba sous les pieds du patient qui fut précipité de la longueur de son corps. J'avoue que je détournai la tête pour ne pas voir l'horrible chose. Quand je regardai de nouveau, le cadavre pendait, inerte, à l'extrémité de la corde tendue. Le cou avait été brisé net. Il y avait sur toutes les faces des spectateurs une expression singulière et indémêlable. Tous se taisaient, tandis qu'au dehors se faisaient entendre les mêmes cris, les mêmes sifflets, les mêmes rires que nous avions écoutés avec dégoût, Mr. Scott et moi, de l'intérieur de la prison. C'était la foule de la rue, à qui l'on avait ouvert les portes de l'enclos pour qu'elle pût voir le cadavre et constater la mort.

— Tenez-vous tranquilles, gentlemen, cria le shériff, d'une voix qui domina cette rumeur : le médecin écoute si le cœur a cessé de battre.

Un personnage à mine joviale était en effet sur l'échafaud. Il avait attiré le pendu à lui, et il écoutait, son oreille posée sur la poitrine. Après quelques instans de cette auscultation dernière, il prononça : « C'est fini, » en laissant retomber le supplicié, que le shériff arrêta au passage en disant, avec le même flegme que s'il eût été un portefaix parlant d'une malle :

— Il faut que j'enlève ce corps maintenant.

Le vieil homme reprit alors sa hache. D'un coup net il trancha la corde juste au-dessus de la tête toujours voilée. Quatre assistans de bonne volonté reçurent le fardeau entre leurs bras et l'emportèrent du côté du cercueil, tandis que les autres témoins de ce dernier acte du drame, rendus à leur vraie nature par la disparition de la dépouille de Seymour, se disputaient les morceaux de la corde et les courroies de cuir. Le colonel et moi nous eûmes tôt fait de fuir cette sinistre bagarre, et il me disait :

— Je ne vous propose pas de vous remettre à votre hôtel dans ma voiture. Ma fille m'a fait promettre de rentrer aussitôt, afin de savoir si ce pauvre garçon a fait sa prière avant de mourir. Voici quarante-huit heures qu'elle en est malade. Ah! c'est une grande consolation pour nous qu'il se soit repenti et qu'il soit sauvé...

PAUL BOURGET.

POURQUOI RIT-ON?

ÉTUDE SUR LA CAUSE PSYCHOLOGIQUE DU RIRE

On rit dans les circonstances les plus diverses. Quand on énumère au hasard les cas de rire, même les plus communs, on est effrayé du chaos. Un calembour, un ronflement qui s'élève dans une assemblée grave, une naïveté d'enfant, un chien qui entre à l'église pendant la messe, un quiproquo, un ivrogne qui titube, une parodie, la robe de l'actrice qui s'accroche à un clou du plancher, un costume démodé, le lapsus d'un orateur, une cabriole de clown, voilà quelques échantillons au gré du souvenir. — Nous voudrions montrer qu'ils se ressemblent tous. Nous voudrions dégager de tous ces cas l'élément commun, la cause, partout présente, qui fait jaillir le rire (1).

Les philosophes, les savans, les curieux, ont beaucoup cherché cette cause. Kant, Hegel, Darwin, Spencer, ont proposé leur solution. Récemment encore, dans la *Revue philosophique* (2), M. Penjon exposait avec verve une théorie ingénieuse. Nous aurons à juger si aucun d'eux n'a trouvé la vérité. En tout cas, leurs indications nous seront précieuses.

J'ai déjà cherché, ici même (3), la cause psychologique de la rougeur. Je voudrais appliquer au rire la même méthode : me borner à l'analyse intérieure, sans me soucier de ce qui se passe

(1) Il est important de remarquer qu'un cas de rire n'est pas forcément un cas d'*éclat de rire*. Il suffit que nous éprouvions l'*envie de rire*, sensation connue de tous. A cette envie on résiste ou on ne résiste pas, mais quand on la sent, il y a *cas de rire*.

(2) Août 1893.

(3) Voir la *Revue* du 1er octobre 1893.

dans les centres nerveux. Ce n'est pas que la psychologie physiologique soit à dédaigner, et nous avons tous pour les travaux de M. Ribot la plus réelle admiration. Mais il est non moins évident que les faits moraux, en eux-mêmes, ont, pour l'humanité, un intérêt capital; qu'en connaître les lois ne peut pas être superflu; et que, par suite, la psychologie pure est légitime. Nous chercherons aussi à nous préserver de toute métaphysique, à ne rien dire qui ne puisse être vérifié par chaque lecteur, sur lui-même. Et enfin nous tâcherons d'appliquer aux faits psychologiques les procédés rigoureux de preuve qu'emploie la physique. Il est trop clair qu'ils perdront ici, faute de mesures précises, un peu de leur puissance. Ce n'en est pas moins un devoir de les employer dans les limites où nous le pouvons.

I

Quelles sont, d'abord, les principales solutions qui ont été proposées? — Il est à peine besoin d'indiquer l'opinion vulgaire, d'après laquelle le rire serait causé par la joie. Cette opinion n'a que le mérite de la simplicité. Il est trop évident que la joie ne fait pas toujours rire: il y a des joies graves. Il est également évident qu'on rit parfois sans être joyeux: il y a des rencontres qui arrachent le rire, même à la tristesse. Sans doute, la joie dispose au rire, elle ne le produit pas.

Voici une des opinions les plus communes : ce qui fait rire, ce serait le baroque, l'insolite, ce qui est en désaccord avec nos habitudes d'esprit; plus exactement, ce qui leur est contraire; ce qui viole les usages traditionnels; ce qui rompt le cours familier des choses. Que faut-il penser de cette solution (1) ?

Reconnaissons d'abord que le baroque est souvent risible. Dans un costume démodé ou sentant sa province, ce qui fait rire, c'est la bizarrerie des couleurs ou des formes. Une caricature fait rire par des disproportions qui sont contraires à toutes les lois naturelles. Un homme qui parle tout seul à haute voix est risible : c'est qu'il y a là un oubli anormal de toutes les contraintes sociales. La promenade paisible d'un chien dans une église, pendant la messe, ou mieux, pendant le sermon, fait rire pour la même raison : cette visite est contraire à toutes les habitudes de recueillement, à la majesté traditionnelle du lieu. — Ainsi le baroque est souvent risible. Nous saurons plus tard à quelle condition.

(1) Cette théorie est celle qu'adopte Darwin. D'après lui, la cause du rire est « une chose incongrue ou bizarre, produisant la surprise et un sentiment plus ou moins marqué de supériorité. »

Nous pouvons même accorder que, dans tout ce qui fait rire, il y a du baroque. Il n'y a sans doute pas un mot, un acte, une situation, une attitude, qui soient vraiment risibles sans présenter quelque étrangeté. — Un mot plaisant est un mot baroque, qui, sans doute, semble naturel dès qu'on pense à la situation ou au caractère de celui qui parle, ou à l'objet désigné, mais qui, avant tout, est baroque. — Une action risible est toujours une action qui paraît baroque, au moins au premier moment : telles les fausses rentrées d'un comédien ou les titubations d'un homme ivre. — Une attitude n'est jamais risible sans quelque bizarrerie : les mines des acteurs, quand elles font rire, sont étranges, soit par leur placidité dans les circonstances les plus critiques, soit par leur ahurissement dans les circonstances les plus ordinaires. — Enfin une situation plaisante est toujours une situation insolite : ce sera la rencontre paradoxale de plusieurs personnes qui semblent s'exclure; la rencontre, en un même cœur, de deux sentimens étonnés d'être ensemble; la présence d'un personnage là où, de toute évidence, il ne devrait pas être; ou simplement une complication inédite de mésaventures. — Il y a donc, dans la théorie que nous discutons, une large part de vérité : il y a du baroque dans tout ce qui fait rire.

Mais ce que nous contestons, c'est que le baroque fasse toujours rire. Il y a des événemens contraires à l'ordre normal et qui n'ont rien de risible. Si je vois un fardeau écrasant sur les épaules d'une pauvre petite vieille, voilà de l'insolite et du baroque : pourtant je ne ris pas. — Bien plus, si la théorie était vraie, quels seraient les spectacles qui feraient le plus sûrement rire? Ce seraient ceux qui, par leur nature même, sont étranges et insolites. Ce seraient d'abord les exercices de cirque ; le cirque moderne est le royaume du baroque : on y voit des chevaux qui dansent, des cochons qui jouent à saute-mouton, des musiciens qui jouent leurs airs sur des bouteilles ; ce devrait être aussi le royaume du rire : toutes nos habitudes s'y trouvent contrariées, toutes nos routines bouleversées. Cependant nous ne voyons pas qu'on y rie beaucoup plus qu'ailleurs ; et même tous ces exercices extravagans ne font guère rire : si l'on rit au cirque, c'est des facéties accessoires, ou des incidens de détail. — Mieux encore, la prestidigitation serait l'idéal du risible : son objet propre est précisément de produire des effets contraires à toutes les lois connues, à toutes nos habitudes d'esprit : une muscade disparaît, reparaît, passe d'un gobelet sous un autre; une cage, avec un oiseau s'évanouit entre les doigts du magicien; un mouchoir déchiré, brûlé, se retrouve intact au fond de trois boîtes ficelées et cachetées d'avance ; d'un chapeau sortent des boulets de canon :

voilà par excellence de l'anormal, de l'imprévu, de l'extraordinaire. Voilà, par excellence, des cas où l'on devrait rire. Or l'escamotage ne fait pas rire. On rit parfois des plaisanteries du magicien, non de sa magie; on est intrigué, étonné, ahuri : on ne rit pas.

M. Penjon (1) a récemment proposé une théorie qui, au fond, diffère assez peu de la précédente. D'après lui, ce qui fait rire, c'est ce qui nous apparaît comme libre, comme échappant à toute loi, comme produit par une activité qui se joue. Les manifestations capricieuses du libre arbitre, voilà la cause du rire : par exemple, les boutades, les jeux de mots, les déguisemens, les niches d'écolier, les difformités, « niches faites par la nature ». « La même raison de rire se retrouverait dans tous les exemples que je pourrais donner... Toujours avec mille nuances, la manifestation soudaine d'une liberté qui détruit les prévisions, mais sans dommage pour nous, sans dommage réel pour les autres. Et, de quelque manière qu'on le prenne, c'est toujours cette spontanéité éclatant à l'improviste, en l'absence de toute cause proprement dite, qui nous fait rire... La spontanéité, ou mieux la liberté même, telle est en effet l'essence de l'agréable ou du risible sous toutes leurs formes, et le rire n'est que l'expression de la liberté ressentie ou de notre sympathie pour certaines manifestations, réelles ou imaginées, d'une liberté étrangère : toujours et partout, il est comme l'écho naturel en nous de la liberté. » — Ainsi la théorie, malgré une certaine préoccupation métaphysique, est très nette : Est risible tout ce qui révèle une liberté ; par suite, tout ce qui est jeu et caprice.

Il ne nous échappe pas que cette théorie, à quelques nuances près, est tout simplement la théorie du baroque. La parenté, l'identité est visible. Comment se révèle la liberté? C'est précisément par l'imprévu de ses effets, par la bizarrerie de ses jeux. Quand un acte nous donnera-t-il le sentiment d'une liberté? C'est quand il nous paraîtra insolite, quand il sera contraire à toutes les lois, à toutes les habitudes, à toutes les conventions, quand il *détruira les prévisions*, selon le mot de M. Penjon lui-même. — Ainsi, dire que le risible c'est ce qui est libre, ou dire que le risible c'est l'insolite, c'est tout un. Si l'un est vrai, l'autre est vrai; si l'un est faux, l'autre est faux.

Nous accorderons donc sans peine qu'il y a, dans la théorie de M. Penjon, une large part de vérité. Oui, sans doute, on pourrait trouver, — en forçant seulement un peu les termes, — dans tout objet risible, quelque apparence de liberté. Oui, si l'on veut,

(1) *Revue philosophique.*

un calembour nous révèle une liberté qui joue capricieusement avec les mots. Oui, si l'on y tient, une situation de vaudeville nous révèle une liberté (celle de l'auteur, sans doute), qui jongle avec les hommes et avec les vraisemblances. Oui, une grimace drôle révèle une liberté qui s'ébat aux dépens de l'esthétique. — Rien n'empêche d'exprimer ainsi les choses. Ce sont des mots qui en valent d'autres. — Mais il est non moins évident que souvent une liberté se manifeste à nous sans que nous ayons envie de rire : les extravagances d'un homme ne sont pas toujours risibles; pourtant elles trahissent une liberté insouciante des règles. Les caprices d'une volonté, même quand on n'a pas à en souffrir, sont loin de faire toujours rire : ils surprennent sans égayer. Le mauvais goût d'un écrivain, les métaphores bizarres font parfois rire, mais pas toujours : ce sont pourtant les jeux d'une liberté sans lest. Pour que les extravagances, pour que les caprices, pour que les métaphores bizarres fassent rire, il faut qu'il s'y ajoute un certain caractère que nous aurons à déterminer : la liberté qui s'y montre ne suffit pas. — Mieux encore, une action hautement morale, un sacrifice héroïque, sont les manifestations par excellence de la liberté : y a-t-il rien de plus grave, de plus loin du rire? — Règle générale, dans toute œuvre dramatique, nous assistons au déploiement d'une liberté : pourtant toute œuvre dramatique n'est pas comique. Un coup de théâtre est presque toujours l'acte imprévu d'une volonté libre : il y a des coups de théâtre qui ne font pas rire. — Il est superflu d'insister. On voit assez que la théorie de M. Penjon, pour ingénieuse qu'elle soit, ne saurait avoir qu'une vérité relative.

Une autre théorie très répandue est la théorie du contraste. Ce qui fait rire, ce serait la perception brusque d'un contraste, entre l'attente et l'événement (1), entre l'apparence et la réalité, entre le masque et la figure, entre le ton et les paroles, entre la forme et le fond. « Le rire, dit Hegel, est un signe qui annonce que nous sommes si sages que nous comprenons le contraste et nous en rendons compte (2). » L. Dumont (3) a exposé cette même solution sous une forme plus précise. D'après lui, le rire est produit par la rencontre, en notre esprit de deux pensées contradictoires. Deux idées ou deux images qui s'excluent mutuellement se présentent ensemble à nous : de là un choc, de là le rire.

(1) Cette théorie est celle que semble adopter Kant. Les mots dont il se sert dans la *Critique du Jugement* sont : « Notre attente se trouve tout à coup anéantie... La résolution d'une attente en rien. »

(2) Hegel, *Esthétique*, trad. Bénard, IV, p. 157-158.

(3) L. Dumont, *les Causes du rire*. — Voir aussi *Théorie scientifique de la sensibilité*.

« La connaissance d'un objet donne d'abord à notre entendement une certaine impulsion et stimule son activité dans une certaine direction, mais immédiatement une impression contraire lui vient d'une autre qualité de ce même objet et imprime à cette activité, avec une assez forte secousse, la direction contraire. » On le voit, ce n'est, avec plus de précision seulement, que la théorie commune du contraste. C'est toujours le contraste entre deux objets ou deux idées qui fait rire; seulement, pour Dumont, le contraste n'est pas quelconque : c'est une contradiction logique.

Il est incontestable que beaucoup de contrastes sont risibles. Dans une parodie, l'effet comique est produit par le contraste entre la gravité de l'œuvre originale et l'irrévérence du travestissement. Dans une naïveté d'enfant, ce qui nous fait rire, c'est le contraste entre la portée du mot et la candeur de celui qui le dit. Certaines transpositions font rire pour une raison analogue : une tragédie traduite en style trivial, une aventure cornélienne caricaturée en scène bourgeoise, les sentimens sublimes exprimés en argot parisien, l'héroïsme sur le ton pot-au-feu; certaines conférences de M. Sarcey, sont, à ce point de vue, d'un comique irrésistible. Le clown qui s'élance, grisé d'enthousiasme, pour imiter l'écuyère, et qui s'aplatit lourdement sur le sol, cause le rire en provoquant une impression forte et grossière de contraste.

Mais il y a beaucoup de contrastes qui n'ont rien de risible. Le *couac* d'un chanteur, dans la plupart des cas, est tout simplement pénible : c'est pourtant un effet de contraste. La vue d'un corps difforme, *surtout* auprès d'autres corps sains et bien faits, n'égaie pas. Mettez du noir sur du blanc : vous ne rirez pas. Au lieu du clown, si c'est l'écuyère elle-même qui tombe, le contraste entre sa chute et sa voltige de tout à l'heure est très net : pourtant aucune envie de rire. Un mot qui, en lui-même, serait plaisant, précisément s'il est prononcé dans des circonstances solennelles avec lesquelles il fait contraste, cesse de l'être : rien d'insupportable comme un compagnon facétieux quand on est recueilli dans l'admiration ou dans la tristesse. — Tout ce qui détonne fait contraste, et pourtant ne fait pas rire.

Même sous la forme plus précise que lui a donnée Dumont, la théorie est contestable. Il arrive souvent que deux idées contradictoires se présentent ensemble à notre esprit, sans que nous ayons envie de rire. L'escamotage nous fournira encore un exemple très concluant : l'escamoteur prend un œuf dans sa main; nous le voyons clair comme le jour, dans cette main il y a un œuf. Elle se rouvre : plus d'œuf, un oiseau vivant. Voilà un cas très net

d'idées contradictoires : nous savons qu'il y a un œuf et nous voyons qu'il y a un oiseau, — rencontre et choc d'images qui s'excluent. Voilà, s'il en fut, un cas où l'on devrait rire, si la théorie de Dumont était vraie. Pourtant, nous le savons, on rit peu : un sourire tout au plus, si le tour est fait avec aisance et grâce, sourire de satisfaction, sourire esthétique; pas de rire.

Enfin une explication très intéressante a été proposée par Bain (1). D'après lui, ce qui cause le rire c'est ce qu'il appelle une *dégradation*. Il veut dire par là que nous rions lorsque, dans une personne ou dans un objet respectés, nous apercevons brusquement quelque chose de dégradant, une mesquinerie, une faiblesse, une petitesse; lorsque, dans un personnage imposant, les infirmités de la nature humaine se trahissent; lorsque, dans une circonstance solennelle, quelque vulgarité nous ramène sur la terre; lorsque le petit côté des grandes choses, l'envers des grands hommes nous est soudain révélé. « L'occasion du rire, c'est la dégradation d'une personne ou d'un intérêt ayant de la dignité, dans des circonstances qui n'excitent pas quelque émotion plus forte. Dans toutes les théories du rire on a plus ou moins signalé ce fait important... Le risible naît lorsque quelque chose qu'on respectait avant, est présenté comme médiocre et vil; car dépeindre comme mesquine une chose qu'on considère déjà comme telle, ne causerait aucun rire(2). »

Que cette solution soit d'accord avec beaucoup de faits, voilà ce qu'il est impossible de nier.

Très souvent, le plus souvent peut-être, nous rions de quelque *dégradation*. Les mots risibles sont très souvent des mots qui font ressortir tout d'un coup le travers ou même le vice d'un personnage. Il suffit de relire *l'Avare*, *le Misanthrope*, *Tartuffe*, pour en trouver d'admirables exemples. — Dans une parodie la dégradation est l'essence même. — Nous rions du lapsus d'un orateur, parce qu'en plein essor sublime, l'homme, avec ses faiblesses, reparaît tout à coup : dégradation. — Un ronflement qui s'élève dans une assemblée d'hommes graves fait rire pour la même raison : sous la gravité se trahit l'humanité. — Les singes font rire parce que leurs mines, leurs attitudes dégradent jusqu'à eux l'homme qu'ils imitent. — En général, la fatuité, les prétentions, l'affectation, sont risibles parce que la vulgarité se voit à chaque instant sous le masque.

Pourtant ce n'est pas encore la cause véritable. Parfois nous avons le spectacle d'une « dégradation » sans avoir envie de rire.

(1) Bain, *Émotions et volonté*, p. 249 et suiv.

(2) Cette théorie a été reprise par M. Liard dans un joli discours de distribution de prix prononcé à Poitiers (*Journal de la Vienne*, 14 août 1872).

Chez une personne vénérée, nous apercevons une petitesse : nous en sommes tout simplement attristés. Quand on nous révèle les travers d'autrui, on ne nous fait pas toujours rire : ce qui nous fait rire, c'est une *certaine façon de nous les révéler*. Il y a une médisance plaisante, mais il y en a une qui est froide et morne; pourtant elle est *dégradante* par définition.

Ainsi ni le baroque, ni le déploiement de la liberté, ni le contraste, ni la *dégradation* ne sont la cause réelle du rire. Il y a des spectacles baroques qui ne font pas rire, des actions libres qui sont austères, des contrastes qui sont tristes, des *dégradations* qui sont mornes. — Reprenons donc nous-mêmes une poursuite qui semble infructueuse; par l'observation détaillée, par l'analyse des faits, cherchons la vraie cause, — la circonstance partout présente, qu'il suffit de produire pour produire le rire, de supprimer pour supprimer le rire, de faire varier pour que le rire croisse ou décroisse.

II

Nous n'étudierons qu'un petit nombre de cas, et des cas aussi connus qu'il se pourra. Ce qui importe, ce n'est pas la quantité des observations, c'est leur qualité. Ce qu'il nous faut, ce ne sont pas des faits rares et curieux, mais des faits francs, dont chacun de nous ait ri. Plus un cas sera vulgaire, mieux il vaudra.

Examinons d'abord quelques *actions* risibles. Ensuite nous examinerons quelques *mots* risibles.

Nous avons tous ri de l'enfoncement d'une porte ouverte. Un homme rassemble ses forces, contracte ses muscles, crispe sa face, s'arc-boute sur ses jambes pour pousser une porte : nous voyons que cette porte est ouverte, et nous rions. — Les clowns de cirque font rire par un moyen analogue : ils exécutent un effort immense pour soulever de terre un énorme boulet de canon : mais nous savons déjà que ce boulet est en carton creux, et léger comme une plume. — Que se passe-t-il donc en nous quand nous avons ce spectacle sous les yeux?

Il est évident que l'action nous paraît d'abord baroque, même absurde. Ce déploiement de forces, pour soulever un poids que nous savons infime, est absolument insolite. Cette poussée herculéenne pour vaincre une résistance que nous savons nulle, est absolument incompréhensible. Voilà notre première impression; voilà le premier temps du phénomène. — Mais il y en a un second, et le tort des psychologues est de ne pas l'avoir vu. Ils ont été frappés par ce premier aspect : le baroque. Ils en sont restés là. — Cherchons plus patiemment : au moment même où

nous trouvons cet acte absurde, une réflexion rapide nous le fait trouver très simple. Nous songeons que notre homme croit la porte fermée. Nous songeons qu'aux yeux du clown le boulet est un vrai boulet. L'effort qu'ils font est donc très naturel : nous en aurions fait autant. C'est alors que nous rions.

Ainsi un acte qui nous semblait baroque nous semble naturel. Nous reconnaissons, dans un fait insolite, un fait habituel, dans un fait absurde un fait banal. Une même chose nous apparaît comme surprenante et nous apparaît comme familière. Voilà ce qu'il y a dans l'esprit du rieur.

Voici un second exemple : les fausses sorties et les fausses rentrées d'un acteur. Le procédé est très connu et très banal. Un personnage, généralement animé d'un sentiment vif, de colère par exemple, sort en proférant une menace. On le croit parti; la porte se rouvre, il reparaît en renouvelant ses menaces; nouvelle sortie, nouvelle rentrée, souvent jusqu'à satiété. Cependant nous rions presque toujours, pour peu que le comédien y mette de l'entrain. Que se passe-t-il donc en nous? — Avant tout, ces fausses sorties nous paraissent baroques, absurdes. C'est la première impression, toute naturelle : dans la vie ordinaire, on ne rentre pas ainsi quatre ou cinq fois de suite; il y a là quelque chose de contraire à toutes nos habitudes et au bon sens même. Mais ce n'est là que le premier temps, il y en a un second. Cette action, à peine nous a-t-elle paru baroque qu'elle nous paraît très simple : nous songeons que ce personnage est fort en colère, et que la colère a de ces insistances et de ces retours : c'est une expérience qui nous est familière. — Nous reconnaissons donc, dans un fait qui semblait insolite, un fait qui nous est familier; dans une action qui semblait absurde une action très rationnelle. Le même acte, vu d'un côté, est baroque; vu de l'autre, il est vulgaire (1).

Considérons un dernier exemple d'action plaisante. Il s'agit cette fois d'une invention de clown qui soulevait, à l'Hippodrome je crois, une formidable tempête de rire. Le clown jetait son chapeau sur le sol; et alors, avec des précautions infinies, avec la sournoiserie d'un chat qui s'apprête à saisir une proie, se glissant, hésitant, s'arrêtant, rampant, faisant signe de se taire à toute l'assistance, insensiblement il se rapprochait de ce chapeau de clown, qu'il feignait de prendre pour un oiseau. Parvenu à distance convenable, rasé contre terre, il étendait la main pour le saisir ; mais au même moment, d'un coup de pied habile, il l'envoyait à dix pas : l'objet lui échappait et sa main ne saisissait

(1) La même analyse serait valable pour les répétitions de *mots* : « Et Tartuffe » — « Sans dot » — « Que diable allait-il faire dans cette galère », etc.

que le vide. Cette pantomime était fort drôle, mais la suite l'était beaucoup plus. Le clown recommençait cinq ou six fois la même manœuvre, s'approchant chaque fois avec la même prudence de Peau-Rouge : chaque fois le chapeau-oiseau s'envolait, animé d'un coup de pied. Alors le clown faisait une tentative suprême : plus prudent, plus subtil, plus tortueux, plus sournois que jamais, il arrivait à portée du chapeau, et là... il le ramassait tout simplement comme si rien ne s'était passé. L'effet était irrésistible. Que se passait-il donc dans nos esprits?

Voici, très probablement, ce qui s'y passait : L'insuccès répété du clown, les envolemens successifs du chapeau, avaient un effet très simple : une idée s'installait en nous, l'idée que ce chapeau était un être animé, que ce chapeau fuirait toujours, que le même coup de pied l'enverrait indéfiniment dans l'espace. A la sixième fois, il ne restait plus en nous aucun doute : le pli était pris ; le clown ferait bien mieux de s'arrêter, il allait encore échouer : le chapeau allait encore s'envoler. Et voilà ce chapeau qui se laissait ramasser comme un vulgaire chapeau de bourgeois! Cela nous paraissait baroque, absurde : l'habitude était déjà si bien prise! Au premier moment on ne comprenait plus. Mais tout de suite la pensée revenait : Ce n'est qu'un chapeau; il est assez ordinaire que les chapeaux ne se sauvent pas tout seuls. De sorte que ce fait, baroque au premier moment, était aussitôt reconnu comme le plus naturel, le plus commun, le plus banal des faits. Ici encore, dans le surprenant on retrouvait le banal. Le même fait, d'un côté, était absurde, et de l'autre, familier, inévitable, nécessaire.

Les trois analyses que nous venons de faire coïncident donc sur ce point. Chaque fois que nous rions, il se produit en nous un double phénomène. Un acte nous paraît surprenant : voilà le premier temps, et aussitôt nous le reconnaissons comme habituel : voilà le deuxième temps. — On pourrait très facilement contrôler ce résultat sur d'autres exemples : un ronflement dans une grave assemblée; les titubations d'un homme ivre; les mines des singes; au théâtre, dans la scène du crime, un pistolet qui rate deux fois de suite; un petit homme qui se baisse en passant sous une porte beaucoup plus haute que lui. Partout on retrouvera le même élément : quelque chose de surprenant et d'absurde qui, d'un autre côté, est naturel et banal.

Étudions maintenant non plus des actes, mais des mots plaisans; cherchons comment s'y prennent les « professionnels », ceux qui ont pour métier de faire rire, et qui y réussissent. Nous verrons qu'ils s'y prennent tous de la même façon : ils nous présentent des mots qui, d'un côté, sont invraisemblables jusqu'à

l'absurde, et de l'autre naturels jusqu'à la naïveté; absurdes si on les isole, naturels si on songe aux « préparations ».

Que font, par exemple, les vaudevillistes? Ils s'arrangent pour amener une situation absolument insolite : par exemple, la rencontre en un même lieu de plusieurs personnes qui semblent s'exclure. Dans les *Surprises du divorce*, un divorcé remarié voit arriver dans son nouveau domicile qui? Son ancienne femme et son ancienne belle-mère. Et son ancienne femme est devenue sa belle-mère. Voilà une situation baroque jusqu'à l'invraisemblance. Mais en même temps les auteurs s'arrangent pour que cette situation baroque paraisse naturelle. Ils préparent notre esprit, ils le travaillent jusqu'à ce qu'il soit prêt à accepter cette extravagance, jusqu'à ce qu'il la désire, jusqu'à ce qu'il la trouve toute simple. Quand nous sommes à point, ils nous la posent hardiment sous les yeux. Que veulent-ils donc? Ils veulent que chaque scène soit d'un côté absurde et de l'autre inévitable; que chaque réplique nous semble à la fois absolument folle et absolument juste. Ils triomphent quand nous sommes à la fois étonnés de la baroquerie du mot et de son évidente nécessité.

Le vaudeville vit de méprises et de quiproquos. Qu'est-ce donc que les quiproquos? Le mécanisme en est partout le même: nous, spectateurs, nous savons la vérité : le personnage, lui, ne la sait pas. Nous savons que tel événement s'est passé : le personnage l'ignore. Nous savons qu'il se trouve en tel lieu : lui, il croit être ailleurs. Nous savons qu'il se trouve avec telle personne : lui, il ne s'en doute pas. Nous savons qu'on lui parle de sa fille : il croit qu'on lui parle de sa cassette. — Et alors il dit des choses qui sont parfaitement absurdes, étant donné l'événement, le lieu, la personne, mais qui sont parfaitement sensées, étant donné ce qu'il ignore. *C'est absurde, sachant ce que nous savons; c'est nécessaire, croyant ce qu'il croit.* A chaque mot notre impression est double : le mot nous paraît extravagant d'abord et aussitôt après naturel. — Sans aller chercher un exemple dans quelque vaudeville, prenons le modèle : relisons, dans *l'Avare*, le fameux quiproquo de la cassette. Parlant de la fille, Valère dit : « J'aimerais mieux mourir que de lui avoir fait paraître aucune pensée offensante : elle est trop sage et trop honnête pour cela. » — Harpagon, n'ayant dans l'esprit que sa cassette, répond : « Ma cassette, trop honnête? » — Valère reprend : « Rien de criminel n'a profané la passion que ses beaux yeux m'ont inspirée. » — Et Harpagon, qui commence à ne plus comprendre, se dit : « Les beaux yeux de ma cassette? » — Le dialogue est ici d'autant plus plaisant que non seulement chaque mot d'Harpagon, mais aussi chaque mot de Valère, est risible. Quand Harpagon commence à

parler, nous pensons encore à la fille ; de sorte qu'Harpagon, avec sa cassette, nous paraît extravaguer. Lorsque Valère reprend la parole, nous pensons à la cassette ; de sorte que Valère, à son tour, nous a l'air d'un fou. — Puis une réflexion instantanée nous fait voir ce qu'il y a de naturel dans leur absurdité apparente, ce qui s'y trouve même de nécessaire et de fatal.

Un autre procédé, très efficace, est le suivant : On nous montre un acteur qui ne sait pas son rôle, qui entend mal ce que lui dit le souffleur, et qui récite des extravagances. Rappelons-nous le plaidoyer de Petit-Jean (1). Petit-Jean, après les premières lignes de son discours, s'arrête : il ne sait plus. Le souffleur, qui se tient derrière lui, lui souffle : « Des Persans. » — Petit-Jean déclame : « Des serpens. » — Le souffleur souffle : « Démocratique. » — Petit-Jean récite : « Démocrite. » — Le souffleur, impatienté, dit : « Hé! le cheval! » — Petit-Jean répète docilement : « Et le cheval. »

Les scènes de ce genre produisent souvent une envie de rire irrésistible. Je défie, par exemple, l'homme le plus grave de lire sans éclater de rire une courte scène, intitulée *Roland*, d'un de nos amuseurs les moins ennuyeux. L'acteur qui joue Roland dans le *Fils de Ganelon* ne sait pas son rôle. Le souffleur souffle : « Voici mes vieux compagnons d'armes. Salut ô mes preux! » — L'acteur récite : « Voici mes vieux compagnons d'Arles. Salut aux nez creux! » — Le souffleur rectifie : « O mes preux. » — L'acteur se reprend : « Aux lépreux, c'est vrai. Salut, aux lépreux ! » — Le souffleur souffle : « Je suis le fameux paladin! » — L'acteur déclame : « Je suis le fameux Paul Adam. » Le souffleur rectifie : « Paladin! paladin! » — L'acteur se reprend : « Péladan. Je suis le fameux Péladan! » — Le souffleur souffle : « Aussi vrai que je suis Roland! » — L'autre écorche : « Aussi vrai que je suis Laurent, Durand. » — Le souffleur reprend : « Aussi vrai que je suis neveu de Charlemagne. » — L'acteur débite : « Aussi vrai que je suis le vieux Charlemagne. » — Le souffleur continue : « Avoir tant de vaillance! » — L'acteur clame : « Avorton de Mayence! Heu, heu, je suis Gontran, je suis Gontran, vous dis-je, et je suis également Laurent, et même l'empereur Charlemagne! »

Il faut lire la scène tout entière pour en sentir la puissante bouffonnerie. Si jamais cas de rire fut franc, c'est bien celui-là. Demandons-nous donc ce qui se passe en nous à cette lecture.

Une remarque avant tout. Pour que les scènes de ce genre soient plaisantes, il faut que nous entendions nous-mêmes ce

(1) *Les Plaideurs*, acte III, scène III.

que dit le souffleur. Un acteur qui, à la scène, dans les conditions ordinaires, se tromperait, sans que nous entendions la phrase soufflée, ferait beaucoup moins rire. Dans la bouffonnerie précédente, si nous supprimions le rôle du souffleur, l'effet serait détruit : il resterait de l'extravagance pure et simple. Cette remarque prouve déjà une vérité importante : c'est la phrase soufflée, présente à notre esprit, qui rend plaisante l'extravagance débitée par l'acteur.

Choisissons une de ces extravagances; par exemple la phrase : « Salut mes bons compagnons d'Arles! Salut aux nez creux! » Quand nous l'entendons, notre première impression est très simple : nous ne comprenons pas, nous trouvons cette phrase absurde; il nous semble que l'acteur est devenu fou. Jusque-là rien de risible : un pur non-sens. Mais aussitôt une réflexion rapide nous fait tout comprendre : l'acteur a mal entendu le souffleur : il répète tout bonnement ce qu'il a entendu. Rien de plus ordinaire, rien de plus banal. Il arrive tous les jours qu'un homme entende mal ce qu'on lui dit et le répète de travers. C'est alors que nous rions. Il est évident que ces deux impressions n'en font en réalité qu'une seule; que je les sépare seulement pour la clarté de l'analyse. Mais il est évident aussi qu'elles se produisent en nous, et qu'il suffit d'un peu d'attention pour les distinguer. Ce cas ressemble donc aux autres. Ici encore un même mot d'un côté est absurde, et de l'autre naturel.

Enfin le jeu de mots, le vulgaire calembour, repose sur le même principe. Soit, par exemple, le calembour classique des *Saltimbanques :* « Sauvons la caisse. » Au premier moment, ce mot nous paraît baroque : il n'y a pas là de caisse, c'est-à-dire de coffre-fort à sauver. Mais aussitôt le mot nous paraît très juste : nous songeons qu'il s'agit de la grosse caisse. Nous disons : « Ah! c'est vrai », et nous rions. — Soit encore le mot de Figaro à Basile. Basile dit : « Je ne veux pas lutter contre le pot de fer, moi qui ne suis... » Figaro termine : « Qu'une cruche. » Ce mot : « Qu'une cruche », nous paraît d'abord absurde, contraire à toutes les convenances; c'est une insulte si triviale qu'elle en est extravagante; nous en sommes comme effrayés et un peu scandalisés. Mais tout de suite nous la trouvons très juste : nous pensons au pot de terre et au pot de fer. *Cruche* n'est qu'un synonyme, plutôt humiliant, mais exact. Et puis le mot nous paraît encore juste d'une autre façon, comme définition de Basile. Ainsi le calembour plaisant est un mot qui est en même temps absurde et très juste, surprenant et presque prévu.

Que font maintenant les journalistes facétieux, qui se proposent l'étrange tâche d'égayer périodiquement le *Gil Blas*, le

Journal, etc. Nous ne pouvons ici étudier tous leurs procédés; mais il y en a un qui est très employé, et qui réussit souvent. Il consiste à partir d'une donnée très simple, un fait d' « actualité », un vote de la Chambre, un jugement rendu par un tribunal, une candidature à l'Académie, une course de bicyclettes, un projet industriel, et à déduire de là, avec une logique rigoureuse, les conséquences les plus extrêmes. On arrive ainsi à des trouvailles parfaitement cocasses. Par exemple, le chroniqueur prend pour point de départ une idée qu'il trouve dans *le Matin :* l'idée de créer des marchandises-monnaies, ayant une valeur fixe comme l'or, et par exemple un charbon-monnaie. De cette donnée il déduit les conséquences suivantes :

— Première conséquence : « Vous déjeunez à la Maison d'Or, et Gustave vous apporte une modeste addition dans les huit francs : immédiatement vous tirez de votre gousset trois hectolitres de coke, et vous laissez, comme pourboire, une demi-douzaine de briquettes économiques. Exiger neuf trous. »

— Deuxième conséquence : Vous avez un versement important à faire : « Vous sortez de votre portefeuille une liasse de sacs de charbon de terre. »

— Troisième conséquence : Vous montez en tramway : « Votre voisin se fera un plaisir de passer au conducteur les trois petits paquets de margotins que vous prendrez dans votre poche à menue monnaie. »

— Quatrième conséquence : « Si le soir vous allez au théâtre, rien ne vous empêcherait de payer votre fauteuil avec du poussier de motte; une douzaine d'allume-feux à l'ouvreuse. »

— Cinquième conséquence: On emportera « quelques fagots pour les mendians. »

— Sixième conséquence : On n'en restera pas au charbon-monnaie : il y aura une foule d'autres « denrées » monnaies. Et alors « pour la monnaie de 500 francs par exemple on vous donnera : des bois et charbons, avec des denrées alimentaires et des pavés, de la réglisse, des laissés-pour-compte de tailleurs, des sucres de pomme et des billets de faveur pour l'Éden, des faux Rembrandt, et, cela va sans dire, des numéros du *Times*, puisque *Time is money.* »

Est-ce là l'idéal de la finesse et de la grâce dans la plaisanterie? Ce serait à discuter. J'ai choisi cet exemple, parce que le procédé y est grossièrement visible : il s'agit d'extravaguer logiquement. Comme le dit M. Jules Lemaître, ce sont des inventions de fou dialecticien. C'est aussi méthodique que déraisonnable. On se propose d'amener des formules qui soient d'un côté absurdes et de l'autre naturelles, absurdes par leur sens, naturelles par la dé-

duction qui les impose. Quand elles sont à la fois assez absurdes et assez naturelles, le rire éclate.

Que font maintenant les poètes comiques ? Ils font prononcer par un personnage un mot qui, pris en lui-même, est déraisonnable, et qui cependant semble tout simple, dès qu'on songe au caractère de ce personnage. Quand Alceste dit : « J'aurai le plaisir de perdre mon procès, » il dit quelque chose d'extravagant : un homme sensé ne peut prendre plaisir à perdre son procès. Mais, étant donné le caractère, le mot est si simple qu'il était presque prévu. — Quand Argan, au moment de contrefaire le mort pour mettre sa femme à l'épreuve, demande : « N'y a-t-il point quelque danger à contrefaire le mort ? » il dit quelque chose d'insensé, qui cependant paraît tout naturel, venant du Malade imaginaire. — Rappelons-nous aussi les vers d'Orgon :

> Et je verrais mourir frère, enfans, mère et femme,
> Que je m'en soucierais autant que de cela.

Ne retrouvons-nous pas là la double face que nous avons trouvée partout ? Ces mots, pris en eux-mêmes, sont absurdes; et dès qu'on songe aux caractères d'Orgon et de Tartuffe, ils sont terriblement naturels. Par le sentiment qu'ils expriment, ils sont d'une extravagance féroce; par l'idée qu'ils veulent exprimer, ils sont d'une simplicité naïve. Comme déclaration de principes, ils sont tellement inhumains qu'ils en sont déraisonnables; comme peinture involontaire de la fausse religion, ils sont tellement justes qu'ils en sont niais.

On pourrait multiplier les exemples : passer en revue tous les mots bouffons, ou spirituels, ou comiques. Partout on retrouverait cet élément, seul constant dans la diversité des cas : sous le baroque nous apercevons l'habituel, sous l'absurde le normal, sous le surprenant le déjà vu et le souvent vu. Nous reconnaissons dans un fait imprévu un fait vulgaire; un objet qui échappait à notre raison rentre de lui-même dans une catégorie familière. — La loi du rire nous apparaît donc sous cette forme provisoire : *Ce qui fait rire, c'est ce qui est à la fois, d'un côté, absurde, et de l'autre, familier.*

III

Mettons cette hypothèse à l'épreuve. Cherchons si elle ne serait pas démentie par certains faits, comme les théories exposées au début. Assurons-nous que cette cause est la vraie cause : qu'il suffit de la supprimer pour supprimer le rire, de la faire varier pour que le rire croisse ou décroisse.

Une observation facile à faire nous prouvera qu'il suffit de la supprimer pour supprimer le rire. Il arrive souvent aux esprits lents, il nous arrive à tous quelquefois de *rire en retard*, de rire quelques instans après le mot plaisant. Sur le moment nous n'en avions pas ri, nous n'en avions pas vu le double fond, le double sens; il nous avait tout au plus paru bizarre, imprévu; nous n'avions pas compris. Or à quel moment rions-nous ? C'est quand nous apercevons la seconde face du mot, quand nous voyons que ce mot bizarre était un mot tout simple, qu'il tombait juste, qu'il était inévitable. Alors nous nous disons: « Ah ! c'est vrai ! » et nous éclatons de rire.

D'autres expériences seront encore plus décisives. En voici une que nous avons déjà esquissée. Relisons le *Roland* que nous citions tout à l'heure en supprimant maintenant le rôle du souffleur : nous ne rirons plus; nous serons comme le public lui-même. L'auteur ne s'y est pas trompé ; il ne dit pas que le public rit des inepties du comédien : le public est ahuri, puis irrité; il siffle, il demande des excuses. Et en effet, si on coupe le rôle du souffleur, il ne reste qu'une morne extravagance. — Voilà une expérimentation en règle, et la *méthode de différence* est ici tout entière : nous laissons les paroles baroques, mais nous ôtons ce qui les rend naturelles; toutes choses égales d'ailleurs, nous supprimons seulement une des faces de chaque mot: le rire cesse. — Donc les deux faces étaient nécessaires.

Voici une expérience analogue : Arrivons au théâtre pour le second acte seulement du vaudeville. Nous aurons sous les yeux une situation bouffonne; nous entendrons des mots bouffons. Tout le monde rira autour de nous : nous, nous ne rirons pas, si ce n'est par sympathie. C'est que nous verrons seulement un côté de la situation et un côté de chaque mot: le côté baroque; l'autre nous échappera, parce que les *préparations* nous ont manqué. — Dès lors la cause du rire n'existe plus pour nous : les scènes ne sont pas pour nous, comme pour nos voisins, à la fois absurdes et naturelles. — Hâtons-nous d'ajouter que la même impression se produit parfois, se produit même très souvent, quoiqu'on ait entendu le premier acte du vaudeville. Il y a des vaudevilles lugubres, il y en a même un très grand nombre. Pourquoi sont-ils lugubres? C'est précisément parce qu'ils ne sont pas assez fantaisistes, ou parce qu'ils ne sont pas assez clairs. Tantôt l'auteur n'a pas tiré de sa donnée des conséquences assez imprévues; tantôt il ne les a pas tirées avec assez de clarté: on ne voit pas assez comment ces conséquences imprévues sont naturelles. Trop de complication, comme trop de simplicité, nuit. Dans un cas comme dans l'autre, en effet, la cause du rire reste incomplète :

ou bien c'est l'absurdité qui manque, ou bien c'est le naturel.

De même, pourquoi ne rit-on pas ou rit-on peu des tours d'escamotage et des exercices de cirque ? C'est aussi que l'une des deux conditions fait défaut. Un escamotage est un fait insolite, absurde, contraire à toutes les lois connues ; mais on ne voit pas en quoi il est naturel : il reste mystérieux, on a beau le tourner et le retourner, on n'aperçoit aucun fait familier auquel on puisse le ramener. L'étrangeté de l'effet produit est visible, non sa simplicité : voilà pourquoi on ne rit pas. — Si au contraire le tour est mal fait et que le truc paraisse, on rit : en effet, les deux faces exigées sont maintenant réunies.

C'est pour la même raison qu'un acte hautement moral, un dévouement sublime ne fait pas rire : cet acte est imprévu, insolite ; mais à aucun point de vue il n'est familier ou banal ; — pour la même raison aussi qu'un coup de théâtre ne fait pas forcément rire : c'est que, bizarre ou même absurde d'un côté, il est, de l'autre, non pas familier, mais rare ou tragique ; — pour la même raison encore que la plupart des calembours sont tristes : imprévus d'un côté, ils ne tombent pas assez juste de l'autre ; — pour la même raison enfin que la médisance est souvent morne : c'est que ses révélations ne sont pas toujours imprévues, et parfois qu'elles le sont trop.

Ainsi il suffit de supprimer la cause présumée pour supprimer le rire. Donc la cause présumée est la vraie cause.

Suffit-il maintenant de faire varier la cause pour que le rire croisse ou décroisse ? Les faits suivans semblent le prouver. — D'abord un vaudeville est d'autant plus plaisant que la situation et les mots sont à la fois plus baroques et plus prévus. Un calembour est d'autant plus drôle qu'il est plus inattendu et plus naturel. L'idéal, c'est la parfaite absurdité alliée à la parfaite évidence. Il est inutile d'insister : ces faits sont maintenant assez éclaircis.

Il y a diverses circonstances qui augmentent, qui favorisent le rire. Chacun l'a remarqué, un même objet nous fait plus ou moins rire suivant les jours : hier on riait pour des riens, aujourd'hui on est difficile à *dérider*. De ces circonstances qui favorisent le rire, les principales sont : le bien-être physique, l'enfance et la jeunesse, le sentiment d'un succès ou d'une victoire qu'on vient de remporter, d'un danger auquel on vient d'échapper. — Ces faits, d'expérience commune, sont-ils d'accord avec notre loi ?

D'abord le bien-être corporel dispose à rire : par exemple, un bon dîner, l'excitation physique du grand air, de la marche, du jeu, ont une évidente influence. — Beaucoup de gens en sont

frappés et en concluent que la cause du rire est purement physique, qu'on perd son temps à la chercher dans l'esprit. Je crois qu'ils se trompent : l'état physique favorise ou empêche le jeu de la cause; il n'est pas la cause. — En effet, pourquoi le bien-être corporel nous dispose-t-il à rire ? C'est qu'il rend l'esprit plus libre et plus agile. Lorsque aucune sensation pénible ne monte des profondeurs de l'organisme, lorsque tous nos rouages jouent bien, lorsque rien n'y grince, notre esprit se meut avec plus d'aisance. Nous voyons plus vite ce qu'il y a d'insolite dans les objets, plus vite aussi ce qui s'y trouve de familier. Si nous rions plus, c'est que les deux faces des choses plaisantes nous apparaissent plus facilement.

Nous savons aussi que dans l'enfance et la jeunesse on rit davantage. Pourquoi ? C'est que, dans l'enfance, l'esprit, plus neuf, trouve plus de choses insolites. L'enfant n'a pas encore d'habitudes fortes : il n'a pas encore pris de plis; tout lui paraît nouveau, tout étonne sa vue; rien n'est, pour lui, comme pour nous, régulier, prévu, normal, banal. De toutes parts s'offrent à lui des objets étranges, vite ramenés d'ailleurs à des cas connus. — De même, pendant toute la jeunesse, l'esprit, plus souple et plus rapide, perçoit plus vite le bizarre, et sous le bizarre, le familier.

Les femmes rient généralement plus que les hommes : c'est qu'elles ont l'esprit souple comme celui des jeunes gens, et clair comme celui des enfans.

Enfin le succès, la victoire, nous disposent à rire davantage. Le fait est si frappant que certains philosophes y ont cherché la cause même du rire : Hobbes (1) entre autres. Cependant la joie du succès n'est pas la cause : elle favorise l'action de la cause. Ce qui est vrai c'est que le succès stimule notre esprit, lui donne une légère ivresse : alors plus excités, nous voyons plus vite et reconnaissons mieux. — Le sentiment qu'on vient d'échapper à un danger grave produit une sorte de griserie analogue.

Inversement, les esprits lourds, épais, opaques, rient peu. Le rire marque parfois une insuffisance d'esprit : c'est l'inaptitude à rire qui marque la vraie indigence. — Une gêne physique paralyse le rire : l'esprit n'est plus assez libre pour rebondir de l'absurde dans le familier avec assez d'aisance. — Un échec, une déception, chassent la gaîté : occupés à revenir sur nos faux pas, absorbés dans la pensée de notre faiblesse, nous n'avons plus la vue assez claire et assez prompte. — De même l'angoisse d'un danger imminent sèche les sources du rire.

(1) « Le rire est un orgueil soudain, naissant de la perception soudaine d'une supériorité de notre être, comparée aux infériorités des autres ou à notre faiblesse antérieure. »

Ainsi, plus un objet paraît à la fois insolite et familier, plus on rit. Moins on est capable de sentir l'insolite et le familier, moins on rit. — Les degrés du rire correspondent donc aux degrés de la cause présumée : la cause présumée est donc la vraie cause.

Telle est la loi du rire. Il faut et il suffit qu'un objet, un fait, un mot, soient d'un côté absurdes et de l'autre familiers, pour que le rire ou l'envie de rire se produise. — Nous voyons maintenant ce qu'il y avait de vrai dans les théories du début : — oui, ce qui fait rire, c'est bien un contraste, mais c'est le contraste entre l'absurdité apparente d'un fait et sa réelle banalité; — oui, ce qui fait rire c'est bien une *dégradation*, mais c'est cette *dégradation* spéciale d'un objet simple qui se présente sous des espèces absurdes; — oui enfin, ce qui fait rire c'est bien la joie, mais c'est la joie spéciale de retrouver la raison dans l'absurde même (1).

Quelle est donc la nature psychologique du rire? Notre esprit est une activité dont la fonction est unique : faire rentrer les objets nouveaux dans des catégories connues. L'intelligence humaine ne fait jamais autre chose. — Quand un objet ne trouve place dans aucune catégorie, il échappe entièrement à notre pensée : par exemple, les mots d'une langue que nous ne savons pas : c'est l'incompréhensible. — Quand un objet trouve place à la fois dans deux catégories qui s'excluent, il choque notre pensée : par exemple un triangle qui aurait quatre côtés : c'est l'absurde. — Quand un objet entre franchement dans une catégorie, nous éprouvons la satisfaction calme de penser, de connaître : c'est le rationnel. — Quand un objet, d'un côté est absurde, et de l'autre trouve une place toute marquée dans une catégorie familière, la pensée éprouve comme une secousse spasmodique : c'est le rire.

CAMILLE MÉLINAND.

(1) On trouverait de même beaucoup de vrai dans d'autres théories que nous ne pouvions toutes discuter. Il y en a une cependant que nous tenons à indiquer : c'est celle qu'un avocat à la cour d'appel de Paris, M. Philbert, dans un livre un peu mêlé, mais intéressant et riche, sur *le Rire* (1883), a exposée avec entrain. D'après lui, le rire est produit par une erreur aussitôt rectifiée. On voit tout de suite ce qu'il y a là de vrai et de faux.

SANCTUAIRES D'ORIENT

II [1]

L'ÉGYPTE ANCIENNE
SON SYMBOLISME ET SA RELIGION

I

LES PYRAMIDES, MEMPHIS, ABYDOS

Si moderne qu'elle soit, notre âme a deux patries intellectuelles : la Judée et la Grèce. A la première nous devons notre conscience religieuse et morale, à la seconde notre conception de l'art, de la science, et de la philosophie. Mais l'esprit humain ne s'arrête pas dans sa conquête de l'espace et du temps; à mesure qu'il marche, son horizon s'élargit en arrière comme en avant. Il y a cent ans déjà que l'Occident a vu poindre deux colosses derrière l'Acropole et la montagne de Sion, et ils n'ont fait que grandir d'année en année. Ce fut d'abord la pagode hindoue. Lentement on la vit surgir d'une inextricable forêt vierge de poésie avec ses monstres et ses dieux multiples, ses labyrinthes et ses cryptes, ses ascètes violens, ses danseuses sacrées, ses brahmanes subtils et profonds; temple gigantesque, grouillant de vie, que couronnait le Bouddha immobile, les mains jointes, les yeux fermés par la puissance de sa méditation, l'âme figée dans son Nirvana. —

(1) Voyez l'*Égypte musulmane* dans la *Revue* du 15 novembre 1893.

Puis, ce fut le tour de la pyramide égyptienne. Elle apparut brusquement sous la lumière crue du désert, en sa nudité géométrique, et assis à côté d'elle, énigme des âges préhistoriques, le sphinx immémorial.

Ces deux vieilles civilisations n'ont d'abord intéressé que les érudits et les curieux. Mais voici que, depuis une vingtaine d'années, elles commencent à hanter l'imagination du public lettré, les rêves des poètes et la pensée des philosophes. Invinciblement elles nous attirent comme des sources nouvelles d'émotion et de sagesse, de poésie et de mystère. Quiconque médite aujourd'hui sur l'origine de la science, de la religion et de l'art, ne s'arrête plus à Athènes ou à Jérusalem : il prend le chemin de l'Inde ou de l'Égypte. D'où vient cependant que la plus accessible de ces deux civilisations, la mieux conservée dans ses monumens, celle dont on a presque intégralement reconstitué la chronologie et les mœurs, nous reste plus étrangère que l'autre, dont la littérature est un chaos de métaphysique et de mythologie? Pourquoi, malgré tant de sarcophages ouverts et d'inscriptions déchiffrées, le génie de l'Égypte est-il pour nous comme une lettre morte et un tombeau fermé?

Si nous consultons sur ce point l'écrivain qui représente le mieux la surface ondoyante de l'esprit contemporain, l'historien critique et penseur qui a exercé sur les dernières générations l'influence la plus subtile et la plus étendue, sa réponse sera aussi nette que caractéristique. Selon Ernest Renan, la race égyptienne a manqué non seulement du don poétique et créateur qui est le splendide apanage des races indo-européennes, mais encore du sens métaphysique et religieux. « L'Égypte, dit-il, est une Chine née mûre et décrépite, ayant toujours eu cet air enfantin et vieillot que révèlent ses monumens et son histoire... terre de la conscience claire et rapide, mais bornée et stationnaire. » En un mot pour Renan, le peuple égyptien n'a eu ni l'instinct du beau ni celui de la science : il a manqué d'idéal. C'est « une race plate, un pauvre peuple, conservateur étroit, gardien inintelligent de lettres mortes (1). »

A première vue, ce jugement paraîtra d'une sévérité excessive à ceux qui ont reçu une forte impression du sphinx de Gizèh, du temple de Karnak ou des bas-reliefs d'Abydos. Il semblera injuste et superficiel, si on pénètre un peu plus avant dans les monumens de la littérature et de la religion égyptiennes. Lisez les hymnes au Nil et au soleil d'Ammon-Râ. Certes, ils n'ont pas la grâce vivante, le charme exquis et passionné de la

(1) *L'Égypte ancienne* dans les *Mélanges d'histoire et de voyage*.

poésie grecque, mais ils résonnent avec la solennité et la majesté hiératique d'un chant religieux qui sort du fond d'un sanctuaire. Essayez ensuite de soulever un premier voile du *Livre des morts* et vous serez frappé de la conception pénétrante de l'âme qui s'en dégage. Considérez encore la doctrine secrète des prêtres de Thèbes en son monothéisme trinitaire, regardez l'illustration magnifique qu'en fournissent les temples de Dendérah et d'Edfou dans leur architecture comme dans leurs plafonds peints, et vous vous convaincrez que l'Égypte a produit une théogonie, une cosmogonie, et une psychologie originales. Saisissant enfin l'unité de conception qui rejoint ces trois domaines, vous affirmerez sans crainte que l'Égypte eut une science des principes, une vue profonde de l'univers et de l'homme, dont le mythe d'Isis et d'Osiris nous offre l'expression poétique, le sommet et la fleur.

Si, après avoir fait la synthèse du panthéon égyptien, nous découvrons le sens éternel et universel des grands symboles qu'il a légués au monde, la raison de la condamnation sommaire prononcée sur lui par l'éminent auteur des *Origines du christianisme* nous apparaîtra clairement. Idéaliste en art, Renan fut naturaliste et positiviste en philosophie, en quoi il représente avec éclat l'esprit dominant de la seconde moitié du XIXe siècle. Pour lui la vérité ne réside point dans les principes immuables d'une pensée divine plus ou moins imparfaitement reflétée par la conscience humaine, mais dans l'éternel devenir et dans le progrès indéfini de l'expérimentation historique. En effet, si l'Absolu est la chimère de l'Inconnaissable, il ne peut y avoir de vérité que dans le relatif. « L'âme est une résultante des forces du corps (1) » qui se dissout avec lui. Quant à Dieu, « s'il n'est pas encore, il sera peut-être un jour » sauf à disparaître le lendemain par le premier accident cosmique (2). C'est pourquoi la Science et la Religion, la Raison et la Conscience se posèrent dans l'esprit de Renan et de son école comme deux catégories nécessaires de l'esprit humain, mais aussi comme deux adversaires irréconciliables, éternelle antinomie dont la solution n'est qu'abstraction vide ou superstition grossière.

Or, ce qui fait la beauté et la grandeur de l'Égypte, c'est justement ce que nie l'école positiviste, c'est-à-dire l'idée de l'Éternel et le sentiment de l'Immuable qui s'exprime dans toute sa civilisation. Cela nous explique d'un seul coup l'incompréhension et le mépris de cette école pour la terre d'Hermès. Si l'Inde s'est noyée dans le rêve de l'Infini, l'Égypte s'est murée dans l'idée de l'Absolu ; rôle austère et ingrat entre tous, mais de la plus haute

(1) Article sur Cousin, *Essais de morale et de critique*.
(2) *Dialogues philosophiques, Avenir de la Science*.

importance. Pétrifiée dans ses institutions théocratiques, incapable elle-même d'évolution progressive, l'Égypte n'en a pas moins été l'institutrice des deux grandes religions qui ont fait la civilisation occidentale ; c'est dans l'enseignement secret de son puissant sacerdoce que les initiateurs de la Judée et de la Grèce ont trouvé la lampe des principes dont la flamme, avivée par leur inspiration personnelle, répandue en torches ardentes par des races plus jeunes, devait inonder le monde de lumière. L'idée monothéiste et la règle morale, clef de voûte de l'édifice de Moïse, des prophètes et d'Israël, étaient enseignées depuis des siècles dans les sanctuaires d'Ammon-Râ. Les idées dominantes de la cosmogonie des Grecs sont contenues dans celle des Égyptiens. Leur doctrine sur l'âme et sur la vie ultérieure, leur conception des rapports de l'homme et de la divinité, se rattachent aux mystères d'Isis et d'Osiris.

Historiquement l'Égypte est donc le sanctuaire des principes qui renferme l'arche des idées mères et des symboles générateurs. Saluons en elle l'aïeule vénérable du monothéisme judaïque comme du polythéisme grec. Les deux fleuves de connaissance qui coulent séparés en ces deux civilisations, mais qui par un immense circuit tendent à se rejoindre aujourd'hui, à savoir : la religion monothéiste et la conscience morale d'une part, la science rationnelle et l'art de l'autre, nous apparaissent en Égypte réunies à leur source en une cataracte qui tombe d'un seul sommet, comme le Nil du sein de la déesse Nout.

Ce haut exemple de l'unité primitive de la science et de la religion prend un intérêt palpitant et tout actuel lorsqu'on se rend compte des courans divers qui agitent la pensée contemporaine depuis une dizaine d'années. La lutte entre les deux principes est plus ardente que jamais. Il fut un temps où la religion opprimait la science au nom de l'autorité et de la tradition : aujourd'hui la science victorieuse est près d'opprimer l'âme et l'esprit au nom de l'instinct et de la matière. Aussi la réaction irrésistible a-t-elle commencé. Nous avons entendu la jeunesse attaquer les conclusions désolantes de la science matérialiste, les uns au nom de la liberté du rêve, de l'inextinguible soif de poésie et d'idéal qui fait le fond de l'âme humaine, les autres au nom de la conscience morale, d'autres enfin au nom de l'intuition qui seule perçoit les vérités supérieures. Tous étaient dans leur droit, tous annonçaient la revanche de Psyché. Nous avons vu ensuite les Tolstoï et les Ibsen battre en brèche les conséquences sociales de notre culture purement scientifique. Nous avons vu enfin l'art triomphant de Richard Wagner s'édifier aux incantations de la musique sur les bases d'un idéalisme transcendant, diamétralement opposé aux conclusions de la science actuelle. Aujourd'hui

le mysticisme coule à pleins bords et roule au milieu de nous des flots troubles et orageux. Mouvement légitime, nécessaire, d'immense portée. Il se tromperait cependant s'il croyait pouvoir ébranler la citadelle de la science. Il ne peut rien sur sa base; il pourra beaucoup sur sa méthode et son objet. Il la forcera à élever son observatoire en assises grandissantes. La science est indestructible dans son principe, mais il faut qu'elle soit complète. A la science de la matière ajoutons celle de l'âme et de l'esprit, et ces deux dernières sont encore dans l'enfance chez nous. La Vérité est une ou elle n'est pas. Si la science et la religion, si la nature et la morale, si l'univers et l'homme sont deux termes irréductibles et sans principe supérieur, ils sont faux l'un et l'autre, pure chimère et néant. La science abstraite est un verbe inanimé; elle isole et disperse. Mais la Sagesse, qui est la science de l'Amour appliquée à l'âme et à l'humanité, unit et concentre; elle est le verbe vivant. Rendons justice à la science moderne, fille de Bacon et de Descartes, de s'être établie sur le roc de l'expérience et de la raison. Ainsi elle a pu mesurer les pieds de la grande Isis. Il lui reste à remonter au cœur et à la tête de la déesse.

En ces conjonctures et grâce à cette orientation nouvelle de l'esprit contemporain, l'Égypte ancienne prend une importance inattendue à nos yeux. Placée comme un phare entre l'Asie et l'Europe, entre l'Orient et l'Occident, elle en éclaire les routes les plus lointaines. Par-dessus tout, la doctrine des temples d'Osiris, d'Isis et d'Ammon-Râ nous apparaît comme un haut symbole, comme un exemple prophétique de l'unité primordiale et finale de la science et de la religion.

Pourquoi ces pensées mères me reviennent-elles aujourd'hui et pourquoi suis-je forcé de les écrire presque malgré moi, alors que j'aimerais bien mieux m'échapper dans la liberté des images et des rêves? Elles m'ont obsédé au cours d'un voyage sur le Nil, en présence des monumens de la terre des Pharaons. Depuis mon retour, la lecture des admirables travaux de nos savans m'a confirmé plus d'une fois dans ces idées. N'étant pas égyptologue, je ne saurais avoir la prétention d'apporter les preuves complètes et définitives à leur appui. On verra simplement dans ces pages comment elles peuvent naître intuitivement des impressions vivantes d'un voyageur attentif. Puissent du moins ces souvenirs communiquer à quelques-uns de mes lecteurs un rayon de la force et de la sérénité qui émanent encore des temples augustes de cette terre ensoleillée!

I. — LES SYMBOLES PRIMORDIAUX : LA PYRAMIDE ET LE SPHINX

La tradition antique et moderne a fait instinctivement de la Pyramide et du Sphinx les symboles de l'Égypte. Ce sont ses armes parlantes dans la mêlée des religions. Aujourd'hui que cette civilisation a disparu depuis près de deux mille ans, ces monumens la représentent et la résument encore à tous les yeux comme les signes mystérieux et sûrs d'une idéographie universelle. Ces deux symboles sont, à vrai dire, le point de départ et la synthèse primitive de la religion égyptienne. En y joignant un troisième emblème, le disque ailé du soleil, nous aurons serré en un faisceau les clefs de l'Égypte sacrée. Comme pour mieux nous prouver que ce sont des signes essentiels et très anciens, leur trinité grandiose se présente à nous en un groupe saisissant, taillé en traits gigantesques, au seuil du désert, sur le plateau rocheux de Gizèh, là même où l'on a trouvé les plus vieilles inscriptions de l'ancien empire et des premières dynasties.

Elles règnent encore sur le pays et de loin elles hantent l'habitant comme le voyageur, les vieilles pyramides de la chaîne libyque, marquant les nécropoles de Zaouyet-el-Aryan, d'Abousir, de Sakkara et de Daschour. De la crête poudreuse du Mokkatam comme des quais populeux de la ville, de la pointe de l'île de Raoudah comme de la dahabièh qui remonte le fleuve, on les aperçoit noires, jaunes ou pourpres, selon l'heure du jour, mais immuables dans leur forme triangulaire, sentinelles de pierre montrant le chemin de la haute Égypte. Vues du port du vieux Caire, celles de Gizèh ressemblent à trois tentes étagées en coulisse, l'une derrière l'autre. Mais on passe le magnifique et vaste pont en fil de fer de Kasr-el-Nil et les superbes allées de sycomores de Gézirèh; on traverse l'autre bras du fleuve, et l'on s'engage sur la grande chaussée plantée d'acacias qui s'en va droit sur la pyramide de Chéops. Celle-ci commence à grandir, cachant presque ses sœurs rivales dérobées derrière elle. Les marchés de fellahs, qui animent les bords de la chaussée avec leurs ânes, leurs tas d'oranges et de cannes à sucre, ont disparu. On ne voit plus des deux côtés que l'immense plaine verte et germinante; terre fertile d'alluvion, si vaste, si uniforme, que fleuves, canaux, villages et jardins s'y confondent et s'y noient sous la royauté de la grande ligne horizontale. Mais devant nous, entre les feuillages touffus des arbres, se lève démesurément le colossal mausolée. Brusquement la verdure cesse, et la pyramide se dresse seule, libre, imposante dans le ciel clair, sur le plateau nu où monte un chemin de sable blanc.

Une trentaine de Bédouins s'abat comme une nuée d'éperviers

sur la voiture, qui s'arrête. Ils l'entourent en vociférant dans toutes les langues. L'un offre son âne, l'autre son chameau, le troisième des antiquités. Ils montent sur le marchepied de la voiture, vous saisissent par le bras; chacun veut s'emparer de vous. Vous avez mis le pied sur leur domaine, et, bon gré mal gré, vous leur appartenez. Cette tribu, gouvernée par un cheik, exploite la pyramide à son profit, depuis les temps anciens, par ce droit immémorial qui fait que les nomades sont les rois du désert et considèrent tout ce qu'il renferme comme leur propriété. Malgré leurs yeux rapaces et leurs mains voleuses, je ne me défends pas d'une secrète sympathie pour ces enfans du désert, éternels errans, sans demeure et sans lit. Ne sont-ce pas les vieux frères des Celtes? A leur assaut, on se sent comme ressaisi par cette grande vague de la race blanche qui vint couvrir jadis tout le nord de l'Afrique et qui s'est conservée plus ou moins intacte jusqu'à ce jour malgré de fréquens mélanges avec le sang noir. Ceux qui gardent en ce moment la pyramide viennent, les uns de Tunis, les autres de Tripoli, d'autres des oasis libyennes. Tous jolis à voir avec leur chemise blanche et le châle noir dont ils se coiffent pittoresquement, tous souples et fins comme des panthères. On rencontre parmi eux le plus pur type aryen, sourcils arqués, yeux clairs et hardis, mais aussi tous les genres de métis par le croisement avec les tribus abyssines, nubiennes et nègres. Cela fait une palette de visages depuis le blanc basané à travers l'olivâtre jusqu'au noir d'encre. Quelques-uns ont des museaux de chien ou de chacal. Horde flottante du désert libyen, aujourd'hui pillards sauvages, demain bons enfans rieurs et spirituels.

La bande criarde nous suit sur le chemin qui monte vers la pyramide. Deux petits Bédouins m'accompagnent obstinément. L'un m'offre une figurine d'Osiris en basalte noir, l'autre une Isis oxydée toute bleue. Ces deux amulettes me rappellent les deux paroles que l'on murmurait au seuil des initiations égyptiennes : « Prends garde! Osiris est un dieu noir. Qu'Isis, la bonne déesse, te protège! » Mais je n'ai guère le temps de réfléchir au sens de ces mots obscurs. Car nous voici au pied de la montagne en pierres de taille. L'escalier gigantesque émerge royalement des vagues sablonneuses du désert labouré et bouleversé par le vent. Trois Bédouins vous appréhendent au corps, vous hissent de bloc en bloc; et l'on grimpe essoufflé, mais enlevé malgré soi, comme un ballot par un treuil, sur ces marches qui ont environ un mètre de hauteur. De la petite plate-forme du sommet, l'œil redescend, non sans vertige, les degrés de la pyramide qui recouvrirait comme une cloche Saint-Pierre de Rome, et dont les blocs alignés feraient, dit-on, le tour de la France.

La vue est unique en son genre. Planant à la limite du désert, l'œil embrasse deux régions qui se heurtent et se découpent l'une sur l'autre d'un violent contraste. D'un côté, la vallée du Nil étale en tapis d'émeraude ses verdures savoureuses, rayées de canaux d'argent et semées de villages, nids d'oiseaux, sous leurs touffes de palmes. La ville du Caire est couchée à l'horizon en sultane paresseuse, appuyée au Mokkatam, ayant pour couronne la citadelle et pour aigrette la mosquée de Méhémet-Ali. Le Nil coule majestueusement à ses pieds, père et roi de la contrée qu'il arrose. On comprend que les anciens prêtres de l'Égypte en aient fait un dieu, symbolisant l'idée même de la vie. « Salut, ô Nil, s'écrient-ils, toi qui t'es manifesté sur cette terre — et qui viens en paix pour donner la vie à l'Égypte ! — Dieu caché qui amène les ténèbres au jour où il te plaît de les amener — irrigateur des vergers qu'a créés le soleil — tu abreuves la terre en tout lieu — voie du ciel qui descend... S'il décroît, dans le ciel les dieux tombent sur la face, les hommes dépérissent... Il prépare les biens des pauvres — il boit les pleurs de tous les yeux et prodigue l'abondance des fruits. » Mais tournons-nous vers l'ouest. Après ce tableau riant de vie, quelle image de mort, fauve, nue et sauvage ! Jusqu'à l'horizon les collines de sable déroulent leurs vagues convulsées en cassures jaunes et brunes, grises et mauves.

C'est l'océan du désert, plus terrible que l'autre parce qu'il est immobile. Pas un brin d'herbe, pas un arbuste : à perte de vue, des pyramides, des tombeaux, des ossemens qui blanchissent. On est saisi par le frisson du temps destructeur. Mais un sentiment d'orgueil lui succède, car l'homme a su donner à ces monumens funéraires un caractère d'éternité qui semble défier le temps et la mort elle-même. Chrétiens, barbares, Mamlouks, Arabes, Bédouins, archéologues, tous ont bêché et fouillé ces mausolées magnifiques. Ils ont à peine écorché leur surface : leur masse, leur forme, leur pensée est intacte. « Le temps, a-t-on dit, se moque des choses et les pyramides se moquent du temps. »

L'ascension et la descente de la grande pyramide suffisent pour rompre les genoux du voyageur, mais ce n'est que la moitié de l'épreuve et la moins dure, car il s'agit maintenant de pénétrer dans les flancs du monstre jusqu'au tombeau de Chéops. On sait avec quel art le pharaon réussit à barricader et à cacher sa demeure suprême. Non seulement l'entrée du tombeau était masquée par la surface uniforme du revêtement de granit, le couloir descendant était destiné à dérouter les futurs profanateurs, car il aboutissait à une fausse chambre inachevée et à un cul-de-sac. Le vrai couloir, conduisant au centre de l'édifice et au sarcophage du roi, avait été muré par un bloc de granit engagé dans la

voûte du couloir descendant. Pour découvrir le premier, le colonel Wyse dut se creuser un chemin vertical à travers la maçonnerie. Il pénétra ainsi dans la grande galerie ascendante. Encore trouva-t-il la chambre du sarcophage barrée par une plaque et quatre herses de granit qui en défendaient le vestibule. Ainsi fut découverte la haute chambre funéraire du pharaon Khoufou, de la IVe dynastie, vivant environ quatre mille ans avant notre ère. Dans son sarcophage vide, on ne trouva qu'un peu de terre. Aujourd'hui cette exploration est plus aisée, mais l'effort qu'elle exige est toujours pénible. Un trou noir s'ouvre à la dix-huitième assise de l'escalier géant, à quarante-cinq mètres au-dessus du sol. Il est protégé par un fronton composé de deux énormes quartiers de roc formant un angle obtus. Le couloir n'ayant qu'un mètre de haut, on n'entre qu'en se baissant. Telles sont les fourches caudines de ce tombeau royal. A peine quelques entailles grossières dans la déclivité perfide des dalles luisantes. On glisse, on tombe, on avance en rampant, Enfin on roule dans une sorte de puits ténébreux. Plus de jour dans ce trou mal éclairé par les pauvres chandelles vacillantes que l'on tient en trébuchant. Beaucoup de voyageurs parvenus à ce point perdent courage et s'en retournent haletans, la tête congestionnée, vers l'issue où brille la lumière libératrice. Mais qui veut atteindre le cœur de la pyramide doit ramasser maintenant toutes ses forces. Il faut grimper et se tordre par une sorte de spirale pour gagner le couloir ascendant. Là, on avance le dos courbé, on recommence à ramper dans les ténèbres avec son lumignon. Une chaleur oppressante vous prend à la gorge; elle augmente à chaque pas, on étouffe. Il semble que la maçonnerie compacte de la pyramide vous pèse sur la poitrine et va vous écraser. Tout à coup le couloir s'élève. Un fil d'aluminium allumé éclaire une galerie majestueuse, haute de huit mètres dont les assises supérieures s'avancent en encorbellement. On respire, et l'on pourrait se croire à l'entrée d'un temple magnifique s'il y avait des marches taillées dans cette pente glissante. Mais ce ne sont que de légères entailles à la distance d'un mètre et l'on avance à grand'peine, avec des chutes fréquentes à moins de se faire soutenir par les Bédouins qui grimpent comme des chats dans ce corridor fantastique. Les pierres sans ciment sont si merveilleusement ajustées qu'on ne passerait pas une aiguille entre elles et que toutes les surfaces luisent comme des glaces. Enfin le chemin s'aplanit, on traverse le vestibule et on pénètre dans le caveau royal, long de dix mètres sur cinq de haut et de large. Il est entièrement nu. Pas une figure, pas une inscription sur les murs. Un sarcophage vide et mutilé, sans couvercle. La mort sans phrase. Ce refuge contre la destruction de-

vient ainsi le plus éloquent symbole du néant de toute matière et de toute chose visible. Deux soupiraux obliques, ménagés dans l'épaisseur de la pyramide, aèrent la chambre funéraire. L'un est exactement orienté sur l'étoile polaire.

Ce mausolée monstre, considéré à juste titre par les Grecs comme une des merveilles du monde, suppose une science architecturale de premier ordre. « Personne ne peut examiner l'intérieur de la pyramide, dit Fergusson, sans être frappé d'étonnement par l'admirable habileté mécanique qui a été déployée dans sa construction. Les immenses blocs de granit apportés d'Assouan à une distance de cinq cents milles, polis comme du verre et façonnés de telle sorte qu'on peut à peine découvrir leurs interstices! Rien n'est plus merveilleux que l'extraordinaire quantité de science mise en œuvre dans la construction des chambres de support, au-dessus du plafond de la chambre principale, dans l'alignement des galeries en pente, dans la sage disposition des couloirs du vestibule et dans l'accord de toutes les parties de l'édifice. Elles sont toutes exécutées avec une telle précision que, malgré l'immense poids de l'ensemble, pas une pierre n'a cédé d'un pouce. Jamais, depuis ce jour, rien de plus parfait n'a été construit au point de vue mécanique. »

Voilà pour la puissance d'exécution. Mais toute forme architecturale exprime une pensée. Les Égyptiens sont les premiers et les plus forts symbolistes du monde. Ils n'ont jamais taillé une pierre sans y loger une idée. Ce monument qui résume leur génie et leur religion demeure énigmatique au premier abord. Toutefois, sa forme éveille sur-le-champ l'idée de l'Immuable et de l'Éternel dans sa formidable abstraction. Ce n'est pas l'image du Dieu vivant, mais la figure géométrique de la Loi, le pentaèdre de l'Absolu. Quant à l'intérieur, il déroute, il accable. Cette descente dans le noir, cette remontée laborieuse aboutissant à un caveau vide, quelle image condensée de la vie humaine, de cette poussée douloureuse au cœur du mystère qui semble finir au tombeau, dans la chambre du néant!

Mais sortons du sépulcre massif et cherchons d'autres signes qui nous aideront peut-être à comprendre la froide figure de l'Absolu. Avançons sur les grandes houles de sable qui vallonnent les abords de la pyramide. Voici s'ouvrir, à quelques pas, un grand puits carré large de huit mètres, profond de seize. On dirait une fosse aux lions; ce n'est qu'une large sépulture (1). De qui ce tombeau? On ne sait; peut-être des prêtres qui desservaient le temple voisin d'Isis. Un Bédouin se laisse glisser avec une agilité

(1) Elle fut découverte en 1837 par le colonel Wyse. On l'appelle *Tombeau de Campbell*, du nom du consul général anglais d'alors au Caire.

de singe dans une rainure du puits, taillée en échelle. Parvenu au fond, il détache son turban et s'en sert pour balayer le sable. Aussitôt apparaît le couvercle d'un sarcophage géant. Une table de basalte porte, sculpté en bas-relief, le disque ailé du soleil. Les larges ailes de l'astre mystique, du phénix, sont étendues horizontalement. Deux serpens, entrelacés et enroulés au disque, redressent de chaque côté leurs têtes vigilantes. C'est le signe de Horus, le verbe solaire, le Dieu manifesté, l'Apollon égyptien, symbole capital et central de cette religion. Il se déploie au front des pylônes et des temples, sur la tête des Dieux et des Pharaons, sur les palais et les hypogées. Partout il flamboie comme l'esprit vivant à travers l'homme et la nature. Sa course, nous le verrons plus tard, illustre les voyages de l'âme et l'évolution de l'univers. Les deux serpens qui dardent leur tête hors du cercle de l'infini, et qu'on retrouve dans le caducée de l'Hermès grec, personnifient les deux mouvemens de l'Esprit éternel, son *respir* et son *aspir*. L'un souffle la vie à toutes les formes de la matière; l'autre boit les âmes qui reviennent au soleil divin. Luisant au fond de cette tombe, sur le basalte funéraire, au sein vierge du sable blanc, le soleil ailé de Horus n'a qu'un sens. Sa voix mâle résonne dans la langue universelle des symboles et domine toutes les autres, comme l'accord parfait résume toutes les harmonies. Elle dit : l'Esprit est Un; l'Ame, son char vivant est immortelle, et sa vie à travers tous les mondes se nomme : « Résurrection ! »

Voilà une première réponse aux ténèbres intérieures de la pyramide. Mais passons au sphinx. Déjà sa croupe, d'une blancheur étrange, se dessine sous le plein soleil de midi. Il n'est pas entièrement dégagé des sables qui sans cesse essayent de le recouvrir, mais sa tête, encadrée des ailes du Klaft, émerge, colossale, des ondes du désert. Descendons le petit vallon pour regarder d'en bas et de face le monstre que les Arabes ont appelé *Aboul-Hol*, le père de la Terreur. Là, toute sa grandeur apparaît. Il tient comme un petit temple entre ses pattes étendues; ce sont les trois stèles de Touthmès. Le nez est écrasé, mais l'arc superbe des yeux conserve à ce visage une expression unique de mélancolie dans la majesté.

Mieux qu'aucun dieu, celui-ci a gardé les secrets de son origine. Elle recule dans la nuit des temps, à mesure que les recherches avancent. Il ressort de la stèle trouvée par Mariette que le sphinx est antérieur à Chéops et probablement au premier des pharaons. En lui nous parle donc le plus vieux symbole de l'Égypte. Le sens qu'exprime sa forme et son orientation est confirmé par les textes lapidaires. Ils l'appellent le *Hou de Hor-*

em-Kou, c'est-à-dire le Gardien du Soleil levant. Il en est l'image et le témoin. Harmakouti, que les Grecs appelèrent Harmakis, personnifie la jeune lumière qui chasse les ténèbres. C'est le soleil de vie, le génie de toutes les renaissances, à la fois Ammon-Râ et Horus, l'Esprit divin et sa manifestation, dont le pharaon, lui aussi, devait être le fils, le Hor, l'incarnation vivante. Au temps de l'Ancien Empire, le sphinx, dont la face est tournée vers l'orient, était couronné d'un disque d'or. Quand le soleil du matin jaillissait de la chaîne arabique, son premier rayon allait frapper le disque et le visage du sphinx, qui resplendissait alors comme un soleil à face humaine, ou comme un dieu auréolé de flammes. Des coups de cymbale et des fanfares retentissaient dans le temple de granit et d'albâtre, aux piliers carrés et nus, et les prêtres vêtus de blanc, montant vers le sphinx par le dromos en pente douce, entonnaient l'hymne mâle et pur : « Tu t'élèves bienfaisant, Ammon-Râ Harmakouti. — Tu t'éveilles véridique, seigneur des deux horizons, — tu resplendis et tu flamboies, — tu sors, tu montes, tu culmines en bienfaiteur. — Les dieux et les hommes s'agenouillent devant cette forme qui est la tienne, ô seigneur des formes! — Viens vers le pharaon, donne-lui ses mérites dans le ciel, sa puissance sur la terre, — épervier saint à l'aile fulgurante, — phénix aux multiples couleurs, — coureur qu'on ne peut atteindre au matin de ses naissances (1). »

Il est probable que les races, dont les civilisations précédèrent la domination de la race blanche sur la terre, adorèrent le dragon à cause de la terreur que les ptérodactyles antédiluviens inspirèrent aux premiers hommes. Celui qui osa placer une tête humaine sur un corps de lion, pour en faire un dieu, créa un symbole auguste. Trouva-t-on jamais une plus frappante image de la nature en évolution couronnée par l'humanité? Tout ce que la science moderne nous dit en formules encore incertaines sur le développement des espèces et sur les origines terrestres de l'homme n'est-il pas ramassé dans cette image du sphinx? Elle est là, cette nature terrestre, avec ses griffes cruelles et son corps puissant, appuyée sur le sable marin d'où sortirent tous les êtres, rivée au sol dur dont le limon est sa substance en travail; mais que de noblesse, de calme et de conscience dans sa tête qui regarde le soleil levant de l'esprit et de l'éternelle vérité! — Par quelle puissance s'accomplit l'immense travail qui fait pousser la tête du dieu sur le corps du lion terrible? — Force aveugle, lutte pour la vie, sélection des forts, fatalité des milieux, disent les disciples de Darwin. Influx d'Isis, la grande âme du monde,

(1) Hymne découvert par Grébaut, traduction de Maspéro.

qui insuffle à la nature, aux genres, aux espèces, aux individus des âmes de vie et des principes intellectuels de plus en plus parfaits. — Ainsi pensaient les sages des temps anciens; ainsi penseront peut-être les sages des temps futurs, sans oublier que le problème a deux faces, qu'il faut envisager tour à tour et faire concorder, mais que la face essentielle et primordiale est celle de l'âme et de l'intellect.

Le sphinx a dû sa fortune à cette idée mère et à l'étrange famille qu'elle enfanta. C'est lui qui protège l'arche d'Israël sous la figure des Kéroubs. Des ailes colossales lui poussent en Assyrie. Il reluit « comme un métal qui sort du feu » dans les quatre animaux à tête humaine de la vision d'Ézéchiel, qui se meuvent sous la gloire de l'Éternel, et qui représentent les quatre ordres d'esprits faisant marcher la roue des mondes. Il franchit les mers et s'en va épouvanter la Grèce aux portes de Thèbes, dans la légende d'Œdipe. Enfin il devient la Sphinge. Des seins provocans se bombent sur sa poitrine, dressant sur la neige des chairs molles des fruits rouges et savoureux, pendant que ses griffes fouillent la chair humaine et que ses yeux rutilent de tous les rêves et de toutes les curiosités. Image de l'éternel-féminin dans sa duplicité infernale et céleste. Mais toujours se joue en lui l'union troublante de l'animalité sacrée et de la pensée divine. Son antique et virile sublimité intellectuelle ne se révèle qu'au plateau de Gizèh, où il gît en sa vétusté immémoriale. Si jamais les hommes bâtissent un temple à la science et à la religion universelle, l'architecte devra asseoir le sphinx mâle sur son seuil.

II. — LES RUINES DE MEMPHIS ET LE COLOSSE DE RAMSÈS II. — COUCHER DE SOLEIL SUR LE NIL.

Yalla! Yalla! crient les marins arabes pendant que nous démarrons du quai de Kasr-el-Doubarah. Nous sommes une vingtaine de voyageurs à bord du *Kahirèh*, un petit vapeur qui doit nous mener jusqu'à la frontière de Nubie et nous faire voir, en chemin, les principaux monumens de l'Égypte ancienne depuis Memphis jusqu'à Philæ. Le départ est gai, la matinée radieuse. Ciel de janvier, lustré comme nos avrils. Brise fraîche fleurant le printemps. A gauche, les rives populeuses du Caire regorgent de barques pressées les unes contre les autres comme des cigognes au repos. A droite, au delà de l'île de Gézirèh, une brume rose s'étend sur les pyramides. Des villas en ruine défilent et des terrasses verdoyantes de grenadiers.

Le Caire fuit derrière nous. Le fleuve devient si vaste qu'on ne voit plus que ses rives lointaines profilant leurs bouquets de

palmes en fines graminées. Les dahabièhs, qui sillonnent sa surface limoneuse et brillante, balancent leurs longues vergues gracieuses comme des mouettes, les unes chargées de sable, les autres de cannes à sucre. Nous voguons sur le large dos du dieu paisible et puissant, père de l'Égypte, et le vieux Hapi « que nul ne contient dans ses demeures, » comme dit l'hymne sacré, n'est pas plus encombré des modernes bateaux à vapeur qu'il ne l'était jadis des barques pavoisées des pharaons ou des lourds colosses de granit charriés de Syène.

A midi, nous stoppons à Bedrachin, village de fellahs sous une superbe plantation de dattiers. Sur la pente sablonneuse de la berge, une foule grouillante nous attend et nous salue de loin d'acclamations frénétiques. Elle est massée en deux groupes. D'un côté, toute la jeunesse du village, une centaine d'enfans de quatre à quinze ans, la plupart en chemise bleue. Quelques garçons complètement nus pataugent, sautent, gesticulent dans le limon noir en poussant comme un hourra formidable le cri infatigablement répété de : *bakchi...che!* De l'autre, une cinquantaine d'âniers avec leur bêtes attendent et interpellent les voyageurs avant même que le bateau n'ait abordé. Le drogman du navire va choisir les meilleures montures. Il écarte à coups de courbache les refusés, qui ne se donnent pas pour battus et reviennent à la charge. La bataille dure ordinairement une demi-heure dans un charivari d'injures et de vociférations. A toutes les stations du voyage, la scène se renouvellera en épisodes variés. Dans cette âpre lutte pour l'existence, on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, ou la persévérance de ces bons âniers fellahs obligés de gagner ainsi leur vie, ou la patience de ces pauvres ânes qui reçoivent encore plus de coups que leurs maîtres, mais qui, dans ce déchaînement de brutalité humaine, représentent la douceur, la sagesse et peut-être le dédain transcendant, cher à quelques-uns de nos philosophes.

Une fois installés sur nos montures, nous traversons le village. C'est tout de suite une impression d'oasis et de vie tropicale. Des huttes en terre sèche sous de hauts dattiers. Çà et là des étangs. Mais ces habitations misérables sont dominées par la solennité et le murmure des palmes. Qui dirait que nous sommes ici sur l'emplacement du vieux Memphis, fondé par Ména, le premier des pharaons, environ cinq mille ans avant notre ère? Il n'est pas jusqu'à présent dans l'histoire humaine de date plus ancienne. Selon Diodore de Sicile, Ména était originaire de Thini près d'Abydos, le plus ancien, le plus reculé des sanctuaires égyptiens, premier centre du culte d'Osiris. Ména était probablement un pontife des Schésou-Hor. Il conçut l'idée grandiose

de bâtir une ville à la pointe du Delta, d'en faire un port ouvert, et de lancer ainsi la civilisation égyptienne vers la Méditerranée. Pour cela il commença par concentrer sous son autorité tous les nomes de la haute et basse Égypte. Il détourna ensuite le Nil de la chaîne libyque par la construction d'une digue. Il contraignit ainsi le fleuve à se creuser un nouveau lit et à féconder un autre morceau du désert en coulant au milieu des deux chaînes de montagnes. Pour protéger la ville contre les invasions, il l'entoura d'un lac artificiel. Ména consacra la cité à Phtah, le démiurge des élémens, qui pétrit et reforge les mondes dans son moule comme il avait lui-même pétri et reforgé l'Égypte dans le sien. Après quoi, il joignit l'uræus des rois à la tiare des grands pontifes et se fit couronner pharaon. Ainsi s'éleva Memphis, Mennefer « le Port des bons ». Elle avait six lieues de pourtour et régnait superbe entre son lac, le désert et le Nil. Le mur blanc de la forteresse royale, les rouges pylônes du Temple de Phtah et le colosse du Dieu dominaient au loin les campagnes et le fleuve. Il y avait un quartier des étrangers : on l'appela « le Monde de la vie ». Il retentissait jour et nuit du cri des marins, et plus tard des orgies de l'Astarté phénicienne. Cependant, on arrivait à la nécropole du désert par un vallon délicieux et solitaire que les voyageurs grecs comparent à la prairie des asphodèles dans les Champs élyséens. On traversait le lac sur des barques, et l'on arrivait au temple de Tefnout, aux portes de l'Amenti et de la Vérité, gardées par une statue de la Justice sans tête.

De la vaste cité il ne reste rien, pas même les fondemens. Au XIIIe siècle encore, Abdallatif admirait les ruines de Memphis, qui, dit-il, confondent la raison. Depuis, on a bâti le Caire avec ses débris, le Nil a recouvert la plaine de son limon, et une forêt de palmiers a poussé dessus. Mais, pareille à un bois sacré, cette forêt garde un trésor qui en dit plus sur l'âme de l'Égypte et sur la nature de son génie que ne le feraient peut-être les ruines accumulées de l'énorme capitale : c'est le colosse de Ramsès II, le Sésostris des Grecs, le plus illustre des pharaons. Ramsès la fit élever en l'honneur de sa victoire de Kadesch, remportée sur les Khétas en Palestine. Dans cette bataille célèbre, chantée par le poète Pentaour et qui resta l'Iliade des Egyptiens, le courage et la présence d'esprit du jeune roi décidèrent de l'issue du combat. Huit fois, il traversa les rangs ennemis sur son char de guerre dont les chevaux s'appelaient « Victoire à Thèbes! » Le poète, dont les vers, gravés sur les murs de plusieurs temples, sont parvenus jusqu'à nous, représente Ramsès enveloppé par les ennemis, abandonné des siens, invoquant son Dieu : « Je pense qu'Ammon vaut mieux pour moi qu'un million de soldats, que cent mille cava-

liers, qu'une myriade de frères et de jeunes fils, fussent-ils réunis tous ensemble! J'ai accompli ces choses par le conseil de ta bouche et je n'ai pas transgressé tes conseils! Voici que je t'ai rendu gloire aux extrémités de la terre. » Ammon répond : « C'est moi, ton père! Je suis le seigneur de la force, aimant la vaillance; j'ai reconnu un cœur courageux et suis satisfait. Ma volonté s'accomplira. » La statue de Ramsès a été retrouvée dans le lac de Bedrachin, presque intacte. Les pieds seuls ont disparu. Sa longueur totale était de dix mètres. On la voit maintenant couchée sur le dos, à l'ombre des palmes, près du lac tranquille. On a construit un petit escalier en bois qui enjambe la poitrine du colosse. Lorsqu'on monte sur la passerelle, on domine son visage, d'une blancheur éclatante comme du marbre de Carrare. Je n'ai rien vu d'aussi beau dans l'art égyptien. Ramsès porte la double tiare des pharaons, le pschent avec l'uræus. Cette tête, qui rappelle le type sémitique par la courbe du nez et la grosseur des lèvres, semble un portrait parlant. Rien ne peut rendre l'expression de jeunesse héroïque répandue sur toute la face, le noble sourire qui épanouit la bouche et dilate ces yeux pleins d'un clair courage et d'une grande pensée. C'est la candeur dans la force, la spontanéité dans la plénitude de la conscience. La main droite du roi tient la croix ansée; sa gauche, le sceptre, comme pour montrer que la prêtrise de l'initiation religieuse doit précéder la puissance royale. La large poitrine porte en travers un bouclier surmonté d'une couronne, avec cette inscription : *Ramsès, favori d'Ammon, fils du Soleil, gardien de la vérité*. Les écailles d'une souple cuirasse moulent les reins étroits du lutteur. Cela donne l'idée d'un héros qui dépense joyeusement sa force exubérante au service d'une haute mission, et brillant de jeunesse éternelle. Ajoutez à cela le cadre majestueux des palmiers dont la forêt touffue environne le lac et dont les branches ombragent le superbe colosse, couché, — mais non endormi, — car il semble veiller toujours.

Je ne sais si Ramsès II eut ce rayon divin; mais l'artiste de génie qui a sculpté ce bloc a certainement exprimé en lui l'idéal du pharaon, d'un roi de justice et de vérité, d'un héros identifié avec le dieu qu'il manifeste. Pour une fois l'art égyptien, brisant sa gaine hiératique, a devancé l'art grec et moulé l'idéal dans la vie. Aussi cette statue en dit-elle plus que tous les temples et tous les musées.

Après cette rencontre inattendue du géant d'un autre âge dont l'effigie donne la sensation d'une présence divine, toute la nécropole de Memphis m'a laissé froid. Les caves du Sérapéum, cette glorieuse découverte de Mariette, avec les énormes sarco-

phages des taureaux d'Apis embaumés et divinisés, m'ont paru la plus monstrueuse aberration du polythéisme et de l'exploitation théocratique. Gaies et vives cependant sont les impressions du tombeau de Ti. Rien de plus souriant que ces chambres mortuaires couvertes de peintures d'un réalisme naïf, fraîches galeries qui s'ouvrent sous le sable du désert et racontent au voyageur la vie égyptienne d'il y a quatre ou cinq mille ans : des scènes de labour, des offrandes de fruits et de fleurs, des barques et des rameurs, des chasses d'oiseaux et des poissons au milieu de gerbes de roseaux et de bouquets de lotus; l'âge d'or de la vie agricole et patriarcale. Les inscriptions disent les emplois du défunt. Ti vivait sous la VIe dynastie. Il était « l'un des familiers du roi, chef des portes du palais, chef des écritures royales, commandant des prophètes. » Sa femme était Nefer-Hotep, « palme et délice d'amour pour son époux. » Au-dessus des moissonneurs, qui dépiquent et récoltent le blé, on lit : « C'est ici la moisson. Quand il travaille, l'homme reste plein de douceur. » Après trois heures de chevauchée dans le désert, nous passons par des sables ondulés au pied de la pyramide de Sakkara, et nous rentrons dans la zone verte des terres cultivées. Là s'offre dans les champs un tableau de la vie primitive plus délicieux encore que ceux du tombeau de Ti. Toute la population d'un village de fellahs se repose dans l'herbe après sa journée de travail. Les fellahines sont accroupies en cercle, les jambes croisées, leurs nourrissons à cheval sur l'épaule ou pendus à la mamelle. Garçons et fillettes se vautrent en attitudes nonchalantes dans le trèfle dru, pêle-mêle avec les moutons à long poil, ou dorment sur le flanc des brebis assoupies, qui grignotent des feuilles en rêvant.

Nous rentrons dans la forêt de Bedrachin sous la flambée du soleil couchant qui embrase les troncs des dattiers, et nous repassons entre le colosse couché de Ramsès et le lac assombri par le crépuscule : — Repose en paix sous tes palmiers, repose quelques mille ans encore, image marmoréenne des grands rois d'un autre âge. Ton règne glorieux de soixante ans n'est plus qu'une légende et tes victoires, gravées sur cent pylônes, nous laissent indifférens. A peine savons-nous ce qu'était un Pharaon! Mais ton effigie, où resplendit une âme, parle plus haut que ta renommée. En elle se perpétue ce que l'humanité peut produire de plus grand, quand elle ramasse toutes ses puissances : la force dans la jeunesse, un sage dans un héros, un voyant et un athlète de la vérité. Non, je n'oublierai pas la blancheur de ton regard solaire ouvert sur l'azur!

Tout le monde s'est rembarqué. Le bateau reprend sa course et file sur la nappe tranquille. Memphis et sa nécropole, tout a

fui comme un songe, tout n'est plus qu'une masse d'ombre. Mais entre les troncs des palmiers, coule une fournaise d'or, et le couchant allume un incendie d'orange, de pourpre et d'indigo. L'atmosphère se bombe en cloche de cristal, saturée de lumière. Moment unique ; le bateau chemine toujours, mais si doucement qu'il paraît immobile à la surface du fleuve. C'est la rive qui a l'air de glisser comme le châssis d'un panorama. Maintenant le Nil est pareil à une immense lagune qui reflète les irisations du ciel, et des mirages naissent de son sein. On croirait flotter sur la barque d'Isis, entre deux immensités, si entre le ciel et son double liquide, la rive n'interposait sa ligne opaque comme une eau-forte où les silhouettes noires des palmiers lointains dessinent une végétation de lotus et de roseaux. Enfin, tout s'obscurcit. Le couchant n'est plus qu'un arc bas tendu sur l'horizon, une porte d'or qui pâlit dans la fraîcheur de la nuit. Déjà Orion brille de toute sa splendeur vers le zénith, et des constellations inconnues de nos zones apparaissent au sud.

Trois jours durant, je suis resté sous l'incantation de ces merveilleux couchers de soleil et de ces nuits magiques. Ni le spectacle toujours changeant des rives avec leurs rochers à pic et leurs villes arabes, leurs troupes d'ibis voyageurs et leurs vastes perspectives sur le désert blanc semé d'oasis ; ni les hypogées de Beni-Hassan, vrais temples taillés dans le roc vif, ni la grotte de Spéos Artémidos qui se cache comme un repaire de lion dans une ravine de la chaîne arabique, ne purent en distraire ma pensée. Les beautés de la terre et les souvenirs de l'histoire me paraissaient futiles devant les magnificences du ciel que j'attendais chaque soir comme l'unique événement de la journée, toujours nouveau et toujours saisissant. J'en arrivai ainsi à observer les trois phases de la lumière sur le Nil après le coucher du soleil.

Le disque rouge et flamboyant a disparu derrière la chaîne libyque. Pareil à l'impalpable voile gris qui annonce la mort sur le visage humain, un frisson court sur le désert livide. A la place où le soleil s'est englouti, le ciel devient d'un jaune pâle. Il semble que tout soit fini et qu'à cette lueur blafarde va succéder la nuit sans transition. Telle est la *première lumière*, d'un effet sinistre et presque sépulcral. — Mais bientôt, le nimbe jaune se concentre en une arche d'or en fusion, reflet du disque d'Ammon-Râ dans l'atmosphère ; transfiguration du dieu mort dans l'âme palpitante de la terre amoureuse. L'arc orangé se fond à l'azur par les sept couleurs du prisme. C'est la *deuxième lumière*. Elle flamboie rapide comme un vertige de l'âme, où toute la gamme d'une vie ardente vibre une fois encore dans l'ivresse et le brisement de l'adieu. — Mais, à

mesure que pâlit le porche de feu, il se forme au-dessus une auréole violette qui s'élargit de plus en plus comme un nimbe de douleur et de passion et qui finit par envahir tout le ciel. Quand l'air est très pur, on voit sortir de ce nimbe cinq rayons roses qui montent jusqu'au zénith et font pâlir les constellations naissantes. C'est la *troisième lumière*, c'est l'adieu d'Ammon-Râ, le dernier sourire du dieu déjà lointain et la promesse de sa résurrection. La porte d'or est devenue la porte blanche et blafarde, celle qui conduit à l'autre monde, au royaume d'Osiris. Et le dernier rayon d'Ammon-Râ semble dire à l'âme accablée : « Tu ne me verras plus; j'ai franchi les portes de la mort; va me chercher là-bas. »

Cette grandiose trilogie entre la terre, le soleil et le ciel me frappa comme une représentation vivante du drame mythologique d'Ammon-Râ, dont les trois actes pourraient s'appeler : la vie, la mort et la résurrection, et qui embrassent l'histoire de tous les êtres. Ne nous étonnons pas que les vieux Égyptiens, journellement enveloppés par la splendeur de ce spectacle, aient résumé en lui le drame de l'âme, de l'univers et des Dieux.

C'est le premier de ces drames, l'histoire et les voyages de l'âme, que nous allons essayer d'évoquer du fond même de la pensée égyptienne, au temple d'Abydos, à l'antique et mystérieux sanctuaire de la religion osirienne.

III. — ABYDOS. LA RELIGION D'OSIRIS. LE CULTE DES MORTS ET LE VOYAGE DE L'AME.

Abydos! Osiris! Hermès! — La ville, le dieu et le prophète des mystères égyptiens. Ces trois noms enveloppent le grand inconnu de cette vieille civilisation et de sa doctrine sacrée qui a ébloui l'antiquité, et dont un mince, mais inextinguible rayon a percé les ténèbres des siècles pour inquiéter et peut-être pour réveiller le nôtre (1).

Abydos est probablement le plus ancien sanctuaire de l'Égypte. C'est de la ville voisine de Thini que sortit Ména, le premier des pharaons, fondateur de Memphis. Jusqu'aux premiers siècles du christianisme on montrait à Abydos une crypte profonde, creusée dans les flancs de la chaîne libyque. On descendait dans ce temple funèbre entre deux rangées d'énormes monolithes, taillés en statues osiriaques, pareilles à des momies debout et qui veillent. Au fond

(1) Lepsius dit qu'au culte d'Osiris à Abydos se rattache tout le progrès religieux et philosophique des Égyptiens. Ebers ajoute : « Abydos fut le centre vivant de tout le mouvement national et mythologique. »

se trouvait un tombeau scellé dans le roc. On prétendait que c'était celui d'Osiris, ce dieu mythologique, ce roi fabuleux qui enseigna les arts et les sciences à l'Égypte, qui succomba aux embûches de son frère Typhon, dont les membres furent retrouvés par sa femme Isis et dont le fils Horus devint le vengeur, la réapparition vivante et agissante. Abydos était donc le saint-sépulcre de l'Égypte. On y venait de toutes parts consulter ses prophètes. Les pharaons y recevaient leur plus haute initiation. Les pèlerins y affluaient. Des barques peintes y amenaient d'innombrables sarcophages par un canal de deux lieues. Car les rois et les grands tenaient à faire consacrer leurs cercueils dans ce sanctuaire, même lorsqu'ils avaient leurs hypogées dans d'autres nécropoles. Ils s'imaginaient que c'était le meilleur viatique pour le voyage d'outre-tombe.

La grande vogue d'Abydos date du règne de Séti Ier, le père du grand Ramsès. Ce prince, qui marque avec les Touthmès et son illustre fils l'apogée de la puissance égyptienne, appartenait à cette dynastie thébaine, qui, après des luttes séculaires, chassa les usurpateurs étrangers, les Hyksos, abolit les cultes bâtards et impurs apportés de Phénicie par les envahisseurs, et rendit dans toute l'Égypte l'autorité suprême au culte mâle et pur d'Ammon-Râ, qui n'était que la forme extérieure et officielle du culte secret et de l'initiation d'Osiris. Pour consacrer la grande victoire politique, sociale et religieuse du pharaonat théocratique, Séti fit bâtir son memnonium à côté du mausolée symbolique du Dieu grand, saint et caché, afin que son fils et ses successeurs vinssent s'initier et s'inspirer là. Pour mieux expliquer sa pensée, il fit construire ce temple sur un plan spécial qu'on ne retrouve pas ailleurs. Au lieu de la cella réservée à une seule divinité comme dans les temples de Dendérah, de Karnak, de Louksor et d'Edfou, le sanctuaire se composa de sept chapelles placées de front. Celle de gauche fut consacrée au roi régnant, les six autres à la série des divinités qui correspondent aux degrés successifs de l'initiation sacerdotale et royale, depuis Phtah le distributeur des élémens physiques; à travers Harmakis le régulateur plastique; Ammon, cœur du désir, créateur et reproducteur; Osiris, le verbe humain révélateur; Isis, la lumière incréée; jusqu'à Horus, l'esprit divin ressuscité dans l'homme. Joignant l'affirmation historique au témoignage scientifique et religieux, Séti fit reproduire dans une aile du temple les cartouches de tous les Pharaons que la doctrine et la politique thébaines considéraient comme légitimes, parce qu'ils étaient restés fidèles au culte d'Ammon-Râ. Cette liste des rois solaires était comme le sceau apposé à l'œuvre d'Amosis

le libérateur, de Touthmès le conquérant. Séti mourut avant d'avoir achevé le temple qu'il faisait décorer par les premiers artistes de l'Égypte. Mais son fils, Ramsès le Grand, l'acheva et y fit graver cet éloge de son père qu'il plaça dans la bouche de Séfech, déesse de l'écriture et de la sagesse : « Il a été institué comme roi sur le trône du soleil... (lisez : de la religion d'Ammon-Râ). Le monde lui a été donné comme une balance qu'il tient en équilibre par sa vertu bienfaisante. *Il a veillé sur celui qui était endormi; il a éclairé celui qui était dans les ténèbres* (1).

Mais que penser du tombeau d'Osiris? Était-ce le simple cénotaphe d'un dieu mythologique ou le tombeau réel du premier prophète d'Osiris, du véritable révélateur plus tard divinisé de l'antique religion, instituteur des Schésou-Hor, appelé Hermès par les Grecs et auquel les Alexandrins attribuaient la doctrine secrète du sacerdoce égyptien? Lorsque Mariette-Bey entreprit les fouilles d'Abydos, il espérait que ses travaux jetteraient quelque lumière sur cette question capitale. Son ambition était de découvrir le tombeau d'Osiris. Il fouilla toute la nécropole jusqu'aux alentours du couvent copte. Chemin faisant, il trouva les fondations de la vieille Thini et fit sortir du sable le magnifique memnonium de Séti Ier avec ses sept chapelles et leurs bas-reliefs polychromes, admirablement conservés, chefs-d'œuvre de l'art sacré. Mais il creusa en vain les ravines rocheuses et nues de la chaîne libyque; en vain, il bouleversa les blocs de calcaire gris et d'albâtre blanc, pour y trouver la crypte profonde, la bouche noire qui passait aux yeux des Égyptiens pour l'entrée de l'Amenti ou du royaume des morts. La montagne de marbre ne voulut rendre ni son dieu, ni son prophète; elle s'était refermée sur eux pour toujours. Résumant ses impressions et parlant du temple qu'il avait découvert, l'infatigable explorateur s'écrie, avec la modestie du vrai savant et la tristesse du chercheur déçu : « On entre dans le temple plein d'ardeur, on en sort découragé, non de n'avoir pu lui arracher son secret, mais d'avoir découvert que ce secret il le garde si bien pour lui qu'il n'a pas voulu le confier à ses murailles (2). »

Pauvre et intrépide Mariette! Faut-il donc que les pionniers héroïques qui trouvent les grands trésors ne puissent jamais en jouir eux-mêmes? Sans doute ce temple ne nous apprend rien sur le personnage d'Hermès, ni sur l'origine du culte d'Osiris. Mais la doctrine du verbe solaire rayonne sur ses murs. Les vrais pro-

(1) Voir *Essais sur l'inscription dédicatoire du temple d'Abydos et la jeunesse de Sésostris*, par M. Maspéro.

(2) Mariette, *Abydos*, 3 vol. in-folio, texte et planches. Voir l'introduction.

phètes dédaignent de léguer au monde autre chose que leur pensée. Ils disparaissent sans trace, laissant en lettres de feu leur verbe et leur volonté sur le front des siècles, qui souvent les portent sans les comprendre. Les peintures qui ornent les sept chapelles d'initiation sont d'une beauté singulière et d'une éloquence frappante. Leur série correspond au septénaire cosmogonique et humain. La barque du soleil, qui les traverse, montre, sous le voile transparent du symbole, l'arche sainte et le centre lumineux de la doctrine hermétique des Égyptiens. Allons donc les voir sur place.

Aussi bien notre bateau est-il déjà amarré au village de Bellianèh, et nous voilà lancés au trot de nos ânes à travers l'immense plaine cultivée et verdoyante. Pendant deux heures nous traversons ce paradis de la vie agricole. Pas plus qu'à Éleusis on ne se croirait au seuil des enfers. Les champs de blé vert ondulent, rayés de colzas dorés. Hommes et garçons épars dans les champs sont beaux comme de jeunes éphèbes. Ils descendent, dit-on, d'une tribu de Bédouins. Aussi ont-ils quelque chose de libre et de fier qui les distingue des fellahs. Des adolescens, avec des mouvemens gracieux de faunes dansans, exécutent, sur une flûte à deux roseaux pareille à la syrinx antique, une mélodie capricieuse et champêtre. De petits Davids de douze ans lancent des pierres dans l'azur avec des frondes tressées en fibres de palmiers, et les colombes bleues qui picorent dans les champs de fèves s'enfuient à tire-d'aile pour se replonger plus loin dans les verdures drues et embaumées. Enfin des maisons en briques sèches se dessinent entre deux bois de palmes sombres, sur l'arête grise des monts libyens. Brusquement le sol a changé d'aspect. On marche sur des monceaux de pierres, de roches, de décombres. Derrière le village apparaît, au ras du sol, un temple à peine dégagé des collines environnantes par les fouilles. Il est bâti en hémi-spéos ou en demi-grotte, c'est-à-dire que le corps de l'édifice s'appuie à la colline et sert d'entrée au sanctuaire excavé dans le roc. Il ne reste que les soubassemens du pylône et des deux cours d'entrée. On pénètre dans les deux salles hypostyles par une façade en calcaire blanc à sept portes. Un demi-jour tombe de la partie effondrée de la toiture. Vaguement il éclaire les hiéroglyphes et les figures divines qui recouvrent les murailles et les colonnes. Immense bibliothèque de pierre, où les Dieux anciens ne semblent plus que des rides vénérables au front d'un vieillard immémorial. Mais entrons dans l'une des sept chapelles du sanctuaire, et c'est tout à coup un éblouissement de lumière. Recouvertes de stuc blanc, avec d'admirables peintures en relief creux, fraîches

comme si elles étaient d'hier, ces chapelles font une impression de jeunesse et de radieuse immortalité.

Nous voici dans le vrai sanctuaire d'Isis et d'Osiris. Les bas-reliefs polychromes du règne de Séti Ier sont d'une exquise finesse de dessin et d'une intense vivacité de couleurs. Le plus grand nombre représente les hommages du roi à la divinité. Le geste est toujours hiératique, le sens d'un haut symbolisme. Ici, Isis debout, le bras tendu, appuie la main sur l'épaule du Pharaon qui la regarde en face. Plus loin, assise sur un trône, elle allaite le roi debout sur une marche. La grande mère de sagesse incline sa tête pensive, elle enveloppe son royal élève d'un geste protecteur et lui présente son sein avec une sollicitude maternelle, une chasteté virginale. Plus loin encore elle touche ses lèvres de la croix ansée pour lui insuffler la vie divine. Ces peintures nous font comprendre le sens et la destination du sanctuaire. Lorsque le Pharaon recevait à Abydos son initiation définitive, il entrait d'abord dans la chapelle de gauche consacrée au Roi et renfermant la statue royale. Loin de s'y adorer lui-même dans la plus ridicule des idolâtries, il y révérait l'idéal du Pharaon qu'il devait poursuivre toute sa vie. Dans chacune des six chapelles subséquentes, il rendait hommage par l'offre de l'eau, du feu, de l'encens et de la prière à l'un des principes cosmogoniques de l'univers, correspondant à l'un des principes constitutifs de l'homme : à Phtah, le distributeur élémentaire et vital ; à Harmakis, le modulateur plastique du monde et du corps éthéré ou *double* de l'homme ; à Ammon, générateur des êtres et centre de l'âme individuelle ; à Osiris, le Verbe de l'Intelligence ; à Isis, la Lumière céleste et intelligible : enfin à leur fils Horus, l'Esprit divin ressuscité dans l'Homme. On voit que, dans cette cérémonie religieuse, le Pharaon parcourait l'échelle ascendante de la vie et s'imprégnait successivement des sept principes générateurs de l'univers, se spiritualisant d'échelon en échelon pour remonter à sa source. Dans la dernière chapelle, il était censé avoir accompli son évolution. Lui-même devenait un Horus, nom qu'il prenait dans tous les documens officiels.

Les plus beaux bas-reliefs se rapportent au mythe osirien lui-même. Rien de plus majestueux qu'Osiris, trônant couronné du pschent, armé du sceptre et du fléau. Rien de plus svelte et de plus chaste qu'Isis avec sa robe jaune calamistrée, à longs plis droits. Le sourire de la déesse est généralement énigmatique, tantôt d'une douceur triste, tantôt d'une sérénité pénétrante. Ravissante est l'Isis agenouillée dans la barque solaire, devant son époux Osiris. Quel abandon parfait dans son adoration, quelle

grâce exquise dans son extase d'amour! Elle reçoit l'influx du dieu et se pâme sous son rayonnement. Cette scène mystique représente la création du monde ou la conception des âmes par la lumière céleste, sous le regard d'Osiris. Faisons quelques pas. Maintenant Isis apparaît assise à la poupe de la barque funèbre. Devant elle un cercueil, qui renferme la momie du dieu mort. Mais sa main tient le gouvernail, son regard est fixé sur l'horizon. A ses pieds, fleurit une gerbe de lotus aux calices penchés, moisson d'âmes en devenir. Isis est devenue la conductrice des âmes à travers les ténèbres de la matière, les chutes et les incarnations. Mais la voici debout, vêtue des rayons solaires, armée du casque d'azur aux longues ailes retombantes, avec son fils Horus. Ils regardent Osiris ressuscité. De quelle joie ils resplendissent, et dans leur main fulgure l'anneau crucial, la clef de la vie immortelle. Image saisissante de la résurrection de l'âme à son retour dans le monde divin.

Ces tableaux me paraissent le sommet de l'art égyptien. Ici, la profondeur du sentiment, la grâce vivante de l'exécution, ont presque brisé le moule conventionnel. Sans doute nous sommes loin de l'art grec où la sensation, le sentiment et l'idée s'unissent pour produire le coup de foudre de la beauté. C'est un art sévère qui fait appel à l'intelligence, mais où court une émotion contenue et le frisson sacré des mystères.

Ces trois tableaux offrent l'image condensée de la doctrine du Verbe-Lumière, d'après laquelle l'homme est une parcelle émanée du principe intellectuel (Osiris) et de la Lumière intelligible et plastique (Isis), parcelle descendue dans la matière par sa propre faute ou pour l'épreuve nécessaire et appelée à remonter à son principe d'un libre effort. Pour s'en faire une idée, je ne dis pas complète, ce qui est peut-être impossible dans l'état actuel de la science, mais approchante, il faut lire le *livre des morts*. On sait que c'était une sorte de bréviaire qu'on mettait dans le sarcophage des défunts. Il devait les prémunir contre les dangers de l'autre monde et les armer de la science nécessaire pour se débrouiller dans ses routes obscures. Selon les Alexandrins, c'était l'un des quarante-deux livres attribués à Hermès, et contenant la science secrète du sacerdoce égyptien. On en a retrouvé de nombreux exemplaires en papyrus sur les momies. Ce manuel d'outre-tombe n'était probablement qu'un extrait du livre en question, sorte de catéchisme d'un symbolisme confus et enchevêtré, mais sillonné d'idées profondes comme de grands éclairs qui déchirent les ténèbres épaisses. Essayons d'en démêler le sens intime et d'esquisser le voyage de l'âme, tel que se le figuraient les prêtres égyptiens.

I. L'Amenti ou le gouffre des ombres. — Les dernières cérémonies funèbres sont terminées. Le sarcophage de bois doré qui renferme le corps embaumé et qui reproduit la figure du vivant, debout à l'entrée de l'hypogée, a reçu les prières de la famille, les hymnes des prêtres, les libations des officians. Les pleureuses se sont tues; le banquet d'adieu a été célébré. Maintenant le mort est scellé et muré dans sa chambre de pierre, dans « la demeure d'éternité ». Que fait l'âme à ce moment? Glacée de stupeur, elle suit son corps comme une épave attachée à un vaisseau naufragé (1). Elle n'est plus qu'une ombre. Pourtant elle se sent un corps et des membres comme un homme. Ils sont lourds; elle ne peut les mouvoir. Elle voudrait appeler, mais elle n'a pas de voix. Elle cherche à voir; mais un voile épais s'étend entre elle et les choses. Sa propre atmosphère lui cache le soleil comme un crêpe noir. Elle flotte oppressée de silence, murée dans les ténèbres et l'angoisse. Mais voici la nuit. La lumière de la lune la pénètre d'une vibration magnétique, et de vagues phosphorescences jaillissent. Des mains, des bras, des larves humaines s'ébauchent. Les unes opaques, les autres grises; d'autres luisantes s'allument et s'éteignent tour à tour, l'étourdissent comme un vol de phalènes et de chauves-souris. Des mains la frôlent, la saisissent. Parmi ces visages elle reconnaît d'anciens vivans, mais en plus grand nombre sont les inconnus. Ils ont l'expression renforcée des vices ou des crimes auxquels l'âme s'est laissé entraîner pendant sa vie. Rictus lascifs, masques de haine, profils cruels et rapaces, grimaces hypocrites. Maintenant elle croit comprendre leurs chuchotemens : « Nous sommes les comploteurs des ténèbres, nous ouvrons le gouffre où tombent les mânes. Tu es à nous. Viens! » Et comme la feuille emportée par le vent, ils l'entraînent dans un ouragan. Ils l'emportent au loin dans le cône de ténèbres que la terre projette derrière elle. Là elle plonge et roule éperdue, ivre de terreur, avec des milliers d'ombres, loin du soleil, loin de la lune, loin de tous les astres, dans les précipices du vide béant et froid. Là des multitudes d'âmes ténébreuses se pourchassent, tantôt pour s'étreindre, tantôt pour se déchirer, et recommencent avec une furie centuplée la ronde des passions terrestres. Quand l'âme défunte parvient à s'échapper de ce gouffre de vertige et d'épouvante, elle se réfugie dans la chambre mortuaire de son hypogée. Plutôt le néant de la dissolution et de la mort que l'hor-

(1) Le *Livre des Morts* suppose évidemment une âme peu initiée aux choses divines, de bonté moyenne, ni perverse ni supérieure. Par ses instructions, il veut suppléer à son ignorance. Car les purs, les saints, les prophètes étaient censés traverser rapidement l'Amenti et aller droit au monde divin.

rible tempête des ombres, dans le gouffre de l'Amenti (1)!

II. Le dédoublement ou le ressouvenir de l'âme. — Mais voici que, du fond de ses ténèbres, elle aperçoit dans les hauteurs de l'air une forme lumineuse portant un sceptre et un casque ailé et qui lentement descend (2). Elle s'entend appeler par son nom. « Qui es-tu? — Appelle-moi Hermès. Je suis ton génie-guide. Les dieux m'ont ordonné de faire pour toi une vérité de la parole d'Osiris. J'ouvre les voies; je fraye les chemins. Regarde (3)! » Hermès touche l'ombre de son sceptre où s'enlacent deux serpens. Aussitôt elle recouvre le mouvement, la vue et la parole. Des traînées éparses d'âmes blanches dessinent dans l'espace des degrés inégaux. Tout en haut, une lueur aveuglante fait une trouée dans l'air opaque et secoue de son sommeil funèbre l'âme cramponnée à son tombeau. Sous cette irruption de lumière, tout d'un coup, elle se souvient de sa vie divine passée : « Je ne suis donc pas une larve maudite? une ombre qui passe? Je suis une âme vivante, une parcelle d'Osiris! — Pour mieux te souvenir, monte avec moi dans la région du soleil. — Hélas! je n'ose, je ne puis! Le poids de ma vie terrestre me retient, je suis prisonnière de mon ombre, dans le réseau d'Anubis, dans les entrailles de Sèt. — Esprit immortel! il faut te séparer de ton ombre mortelle. — La laisser dans son angoisse? Je ne veux pas. — Alors, tu ne monteras pas avec moi comme une flamme pure, tu ne t'élèveras pas comme l'épervier d'Horus dans le ciel d'où tu es descendue. Et quand Hermès t'aura dit adieu, la destruction, l'oubli et la mort tomberont sur toi pour t'effacer du livre des vivans. — J'entends deux voix. Mon ombre, rivée à la terre, supplie: reste! la lumière me fait peur! L'esprit d'en haut clame comme une longue fanfare : Monte! et brave tout! Périsse ton ombre, plutôt que de ne pas voir le ciel! A quelle voix obéir? Horreur! je suis double! — Je suis le bon pilote. N'écoute pas l'autre. Il te mènerait au serpent Aker et à la demeure de l'anéantissement (4). Moi

(1) L'*Amenti* comprenait, dans l'idée des Égyptiens, toute la région de l'espace comprise entre la terre et la lune. Pour les âmes mauvaises, c'était surtout l'ombre nocturne de la terre. Ils croyaient que le premier plongeon dans ce gouffre était chose redoutable pour les âmes troubles et non munies de la lumière intérieure.

(2) Comme tous les dieux, Toth-Hermès avait beaucoup de significations et de rôles sur les monumens égyptiens; il porte une tête d'ibis, l'oiseau de la sagesse. Mais il était aussi le guide des âmes et un nom générique pour le génie, protecteur de chaque homme. Je lui laisse donc ici les attributs que lui ont donné les Grecs dans son rôle ésotérique de psychopompe.

(3) *Livre des Morts*, ch. I, traduction de Paul Pierret.

(4) Le *mauvais pilote* est représenté dans le *Livre des Morts* (édition de Lepsius en hiéroglyphes accompagnée de vignettes) par un rameur assis dans une barque, la tête tournée en arrière. C'est l'instinct matériel qui ramène à la terre, à la réincarnation. Le *bon pilote* est figuré par un rameur qui a la tête tournée en avant, vers la

seul je mène à la barque d'Isis. Je veux faire de toi un lotus pur, une âme d'éternité. Allons, courage ! — Tu m'entraînes? Affreux déchirement!... Mon ombre qui pleure, et la terre qui disparaît... »

Les voilà à la limite du monde sublunaire, appelée *muraille de fer* par le Livre des morts. Sa sortie est gardée, selon les prêtres égyptiens, par des esprits élémentaires, dont la fluidité revêt toutes les formes animales et humaines. Ames semi-conscientes des élémens, protoplasmes d'âmes futures sans individualité fixe ; l'atmosphère terrestre est leur habitacle. Ils assaillent aussi bien l'homme vivant qui veut pénétrer dans l'invisible par la magie que l'âme défunte qui veut sortir de l'Amenti pour entrer dans la région céleste. Ces gardiens du seuil sont représentés dans la mythologie égyptienne par les cynocéphales. Anubis à tête de chacal est leur maître. Les Grecs en ont fait Cerbère. Le Génie de l'Ame, Hermès les écarte d'un geste royal et d'un éclair de son sceptre fait une trouée dans leur multitude tourbillonnante. Les voilà hors de l'attraction terrestre. Comme un globe de feu, le soleil émerge des sombres abîmes de l'espace. L'âme le regarde en face, éblouie par son disque. — Tu vois Ammon-Râ, le dieu des planètes, lui dit Hermès, et ce n'est que l'ombre du dieu de Vérité. Mais il renferme ses effluves créateurs. Regarde bien et ne tremble pas. Car sur son disque vont t'apparaître les sept dieux, verbes du dieu unique. Si tu supportes leur éclat, tu deviendras le juge de ta propre âme. Les sept dieux apparaissent successivement comme de blanches fulgurations sur le disque rouge. Ils disent à l'âme : « Nous t'avons donné nos souffles : la justice et la miséricorde, la science et la beauté, la sagesse et l'amour et la force. T'en souviens-tu ? Qu'en as-tu fait dans le monde du mensonge et des ténèbres ? » A chacun de ces noms, l'âme se sent traversée d'un coup de foudre. A chacun, elle voit s'ouvrir la splendeur d'un ciel retrouvé. En même temps, elle voit la misère et la noirceur de sa vie terrestre. Défaillante à la fin, elle s'écrie : « L'ombre se désespère ! L'ombre agonise ! Je la sens qui m'appelle d'en bas. Descendons ! » Ils rejoignent la zone qui enferme la terre comme une couche de verre opaque. Leur passage y ouvre une trouée. Puis le gouffre noir se referme sur eux, et les voilà replongés dans le cercle douloureux des générations, dans les limbes de l'Amenti. Effarée, l'âme regarde tour à tour son Génie lumineux au casque ailé, au sceptre tutélaire et l'ombre noire

proue. C'est l'aspiration au monde divin. — Le *serpent Aker* est l'atmosphère élémentaire de la terre et de son attraction, la sphère sublunaire, soumise à la loi du désir, de la génération et de la mort. — Le *lieu d'anéantissement* est une région spéciale où sont détruites les âmes en qui prédomine le mal.

affaissée sur son cercueil. Souriant et impassible, le Guide divin répond par ces paroles plus redoutables qu'un arrêt : « Tu *sais*, maintenant ; sois ton propre juge. »

III. Le jugement ou la seconde mort. — L'âme séparée du corps, éclairée par la mémoire divine de l'esprit, voit défiler devant elle toute sa vie, et, devenue étrangère à son passé, se juge sous cette clarté implacable. Alors, elle va où elle doit aller, selon les affinités engendrées par ses actions, ses volitions et ses pensées secrètes, et cela par une loi aussi naturelle, aussi infaillible que celle qui fait rebondir le liège sur l'eau et le plomb s'y enfoncer. Cette conception d'une psychologie profonde, les Égyptiens l'expriment par le jugement de Toth (Hermès) symboliquement figuré dans une vignette du Livre des morts et reproduit en peinture dans plusieurs tombeaux de rois à Thèbes. Le lieu du jugement est appelé « salle de la Vérité ». Le juge Osiris, assis sur son trône, le sceptre et le fouet en main, figure l'esprit divin présent dans l'homme lui-même. Toth (Hermès), jouant ici le rôle de témoin et de greffier, apporte les tablettes qui sont nommées « les mystérieuses archives des dieux. » Or, ces archives signifient ésotériquement l'éther subtil, où les actions, les désirs et même les pensées de l'homme s'impriment comme des images plus ou moins fortes et durables selon leur fréquence et leur intensité. Ces images ravivées par Hermès (le Génie-Guide) se déroulent devant l'âme comme un vaste tableau. Les deux génies Schaï et Ranen (Fatalité et Bonheur) surmontent un groupe hiéroglyphique signifiant Renaissance. Pour savoir de quel côté l'homme a penché, Hermès met dans un plateau de sa balance le cœur de l'homme, dans l'autre la statue de la Vérité. Ce sont les intentions secrètes, non les actions elles-mêmes qui décident de la destinée future de l'âme. Ceux qui se sont endurcis dans le mal jusqu'à perdre tout sens de la vérité ont tué en eux-mêmes le dernier souvenir de la vie céleste, ils ont coupé leur lien avec l'esprit divin, ils ont prononcé leur propre anéantissement, c'est-à-dire la dispersion de leur conscience dans les élémens (1). Ceux en qui le désir du bien subsiste, mais dominé par le mal, se sont condamnés eux-mêmes à une nouvelle et plus laborieuse incarnation. Ceux, au contraire, en qui l'amour de la vérité et la volonté du bien l'ont emporté sur les instincts d'en bas, sont prêts pour

(1) D'après la plupart des doctrines mystiques, cet anéantissement graduel dure des siècles, car les âmes méchantes, devenues démoniaques, sont animées d'une volonté puissante pour le mal et ne se désagrègent qu'avec le temps, parce qu'elles manquent du centre cristallisateur, de l'esprit divin. Conséquente avec sa curieuse théorie, la doctrine égyptienne fait anéantir l'âme des méchans par leur propre génie armé du feu divin.

le voyage céleste, malgré leurs erreurs et leurs fautes passagères. Alors l'esprit divin recueille en lui tout ce qu'il y a de pur et d'immortel dans les souvenirs terrestres de l'âme, tandis que tout le faux, l'impur et le périssable se dissolvent dans l'Amenti avec l'ombre vaine. Ainsi l'âme, à travers une série d'épreuves et d'incarnations, se détruit ou s'immortalise facultativement. Cette unification est ce que les initiés égyptiens appelaient la résurrection (1).

IV. La sortie au jour ou la résurrection. — Armé par Hermès lui-même du sceptre de la volonté souveraine et de l'anneau crucial, signe de l'immortalité qui procède de l'amour sagesse, l'âme s'élance dans le monde divin comme dans sa patrie. Elle monte, elle rayonne, elle voit. Le soleil, les planètes, le monde matériel, ont disparu. Dégagée de son écorce opaque, elle rentre de l'envers à l'endroit de la vie, et l'intérieur des choses lui apparaît. Purifiée, elle s'immerge dans l'Ame du monde qui contient les fluides, les essences et les archétypes de tous les êtres. Éblouie par des torrens de lumière, elle s'écrie : « S'ouvre le ciel, s'ouvre la terre, s'ouvre le sud, s'ouvre le nord, s'ouvre l'ouest. Je sors des multitudes circulantes; je me recommence parmi les mânes (2)! » Sa parole devient lumière, et la lumière devient parole. Car des hauteurs fulgurantes, des milliers de voix répondent à son cri : « Le ciel s'ouvre quand ressort le dieu (3)! » Elle monte, elle monte toujours. Du point incandescent partent quatre fleuves qui se répandent dans toutes les directions comme pour embrasser l'espace. Hermès dit à l'âme : « Le fleuve d'or vient d'Osiris, l'Intelligence; le fleuve azur d'Isis, l'Amour; le fleuve pourpre de Râ, la Vie; le fleuve émeraude de Nephtys, la substance universelle (4). » Sur ces eaux célestes, vogue majestueusement la barque d'Isis; la déesse est assise au gouvernail; son fils Horus, armé de la lance, est debout à la proue.

(1) La résurrection définitive est figurée dans le *Livre des morts* et sur les monumens funéraires par l'épervier à tête humaine (symbole de l'esprit pur) planant sur la momie (symbole de l'âme terrestre). Ce qui ressuscite, selon la doctrine ésotérique, c'est la partie éthérée de l'âme et non pas le corps physique. Dans l'opinion populaire, d'ailleurs tolérée et favorisée par les prêtres, on matérialisa cette idée toute spiritualiste et on appliqua la résurrection au corps lui-même. De là la pratique de l'embaumement et le besoin de conserver les momies poussé jusqu'au fanatisme. — La vraie doctrine égyptienne, sur la constitution de l'homme et la nature de l'âme a été lucidement pénétrée et exposée d'une manière magistrale par M. Maspéro dans ses *Études égyptiennes*, p. 191 et dans son *Histoire ancienne des peuples d'Orient*, p. 35-37.

(2) *Livre des morts*, ch. CXXX.

(3) Inscription du tombeau de Knoum-Hotep, à Beni-Hassan.

(4) *Ibidem*, ch. CLXI. De l'ouverture des portes du ciel faite par Thot à Osiris Ounoufré et des quatre vents.

Au centre de la barque se dresse une chapelle dont les chapiteaux, à colonnes de lotus, supportent en guise de coupole un globe brillant, reflet du soleil d'Osiris. Dans ce temple resplendissent les sept grandes divinités. Car, dans le monde céleste, toutes les idées apparaissent comme des personnes, et chaque esprit les perçoit selon sa force. A cette vue, l'âme exulte et s'écrie : « Je sens passer en moi le souffle des Dieux. Je suis Osiris, Isis, Râ et Nephtys. » Les nautoniers répondent : « Monte dans la barque aux millions d'années pour accomplir ton cycle divin. » Reçu dans la barque, l'homme devenu un Osiris s'écrie : « Je suis hier et je connais demain. Je suis maître de renaître une seconde fois. Je traverse le ciel en y faisant la lumière. Je m'envole pour illuminer les mânes. J'ouvre et je ferme. Cela m'est accordé par le bon Seigneur. »

D'un mouvement ascendant, dans un calme vertigineux, la barque d'Isis monte à travers les flottes stellaires. Dans cette barque merveilleuse qui peut aller partout, au gré du désir, qui porte l'Arche et l'Archétype de l'Être, l'esprit se trouve comme au centre de l'espace et du temps. Il embrasse le drame de l'univers. Il voit les âmes monter et descendre, se libérer et se réincarner ; les générations, les mondes sortir du chaos et rentrer dans le sein d'Isis qui les rend à son époux. Mais toutes ces choses tragiques et terribles, au lieu de former comme sur la terre un assemblage de bruits discordans et douloureux, s'épandent et roulent maintenant en larges nombres et retentissent au cœur de l'âme comme une symphonie divine. La terre d'Annsou, où aborde la barque d'Isis, est une planète spirituelle sans atmosphère élémentaire, éclairée par le soleil de Vérité, animée par son Verbe, où les élus se créent un monde à leur image, selon la loi d'affinité, d'amour et d'harmonie. C'est l'*antichtonè* de Pythagore, la seconde terre de Platon, l'Héliopolis céleste.

Tel ce voyage de l'âme que les fresques d'Abydos déroulent de leurs barques lumineuses comme sur des strophes cadencées. Quand on songe que ces peintures datent d'avant Moïse et que le *Livre des morts* remonte plus haut encore, on est saisi de respect devant l'antiquité des plus augustes symboles de l'esprit humain. Mais le jour avait baissé dans la chapelle de Horus où je m'étais attardé. Creusée dans le roc et privée de sa voûte, elle s'ouvre en haut, au ras du sol. Déjà le reflet du couchant baignait d'une teinte rose ses parois de stuc d'une blancheur de neige. Et, peu à peu, les images sacrées rentraient dans la nuit. Le temple rede-

venait un tombeau. Des rires joyeux, des cris perçans retentirent; les silhouettes noires de quelques enfans fellahs se dessinèrent sur le ciel, au-dessus de la frise. Ils me narguaient et m'appelaient comme des esprits malins. Je me souvins qu'il était temps de partir. Encore un coup d'œil aux collines d'alentour, carrières bouleversées, désert de marbre et d'albâtre, où quelques statues colossales d'Osiris décapitées se dressent adossées à leurs pilastres en ruine, et nous revoilà galopant dans l'herbe et le trèfle, en route pour le Nil, dans l'infinie plaine verte, où poussent les blés et les âmes.

Plutarque prétend qu'Osiris c'est Dionysos. Du moins croit-il que le dieu des pampres et de l'éternelle jeunesse n'est qu'une autre face du dieu des morts et des mystères. Je le croirais volontiers, car j'ai rencontré près d'Abydos des restes de son divin cortège. Au revers d'un talus, devant un petit ruisseau, deux fellahs de vingt ans jouaient de leurs syrinx avec une gaieté folle. L'un d'eux, véritable faune dansant, s'est mis à suivre ma monture en courant, au trille de son chalumeau. Pendant une demi-heure je n'ai pas ralenti l'allure de ma bête, et pas un seul instant le fellah n'a cessé de bondir à mes côtés ou devant moi, à travers champs, comme un bouquetin; et, sous ses lèvres frémissantes, la mélodie redoublait de gaieté. Enfin, il resta en arrière, jouant toujours. Je m'arrêtai. Le soleil s'était couché. La paix des champs, le murmure des trèfles, se mariaient doucement à la grande symphonie de la lumière et à l'humble chant du chalumeau. Mais à mesure que s'éloignait la syrinx bédouine, le son en devint plus grêle et se voila de mélancolie. A la fin, on eût dit la voix d'une âme perdue dans l'espace ou d'un pauvre grillon qui susurre dans le silence du crépuscule.

Abydos et ses merveilles avaient disparu sous la ligne dentelée et sombre de la chaîne libyque.

ÉDOUARD SCHURÉ.

UN PLAIDOYER POUR LE DIRECTOIRE

LES MÉMOIRES DE LAREVEILLÈRE-LÉPEAUX

Ce pauvre Lareveillère ne fut jamais un homme avisé. Lorsqu'il mourut dans l'obscurité, en 1824, il mettait la dernière main au volumineux plaidoyer qui devait venger sa gloire, très menacée par les calomnies, par les brocarts, et plus encore par l'indifférence de ses contemporains. Il légua le soin de le publier à son fils Ossian, il lui recommanda de prendre les conseils de Daunou, « le meilleur prosateur de notre temps ». Ossian, excellent garde national, animé « de convictions, constitutionnelles toujours, et révolutionnaires en cas seulement de la plus absolue nécessité, » Ossian craignit d'ébranler la monarchie de Juillet avec un livre fort sévère pour l'ancien parti d'Orléans; il mit le manuscrit sous clef de 1830 à 1848. Vint ensuite un gouvernement qui rendit « impossible une publication aussi peu conforme au culte des idées napoléoniennes. » Après 1870, l'ouvrage fut donné à l'impression; il n'est, pour une bonne moitié, qu'un réquisitoire amer contre Lazare Carnot; des influences s'entremirent, Ossian recula devant le fâcheux effet que produirait son brûlot. A sa mort, en 1875, un seul exemplaire du premier tirage subsistait, celui de la Bibliothèque nationale. Ses légataires, retenus par les mêmes scrupules, ne s'en sont affranchis qu'après la fin tragique de notre avant-dernier président.

L'ombre de Lareveillère, enfin libérée, nous revient avec le centenaire du Directoire. Abusée une fois de plus par les apparences, comme elle le fut à maintes reprises de son vivant, elle a

(1) *Mémoires de Lareveillère-Lépeaux*, 3 vol. in-8°; Paris, 1895, Plon et Cie.

cru que son heure sonnait. Vit-on jamais une ombre plus maladroite? Elle tombe dans le grand branle de l'épopée napoléonienne. Toute falote et dissonante, elle gémit ses tristes récriminations entre les fanfares de ces soldats impériaux dont les récits passionnent aujourd'hui nos imaginations. Si du moins elle s'était mise en frais pour soutenir la concurrence? Mais ce témoin d'une révolution à laquelle il ne comprit rien ignore l'art d'intéresser; il raconte peu, il plaide, pour lui-même ou contre ses adversaires; les événemens se décolorent sous une plume qui n'y cherche que des argumens, ils se mêlent sans ordre et glissent sans relief, dans une clarté trouble; c'est la Révolution vue du fond d'un greffe de procureur. Le style est d'un portier qui a lu Rousseau, pâteux et plat quand il ne se guinde pas à des prosopopées réjouissantes. Décrit-il sa propriété de l'Anjou, Lareveillère s'interrompt : « Chère Clémentine, tu étais encore alors notre seule enfant! C'est toi qui posas la première pierre de cette construction que la fureur des discordes civiles devait rendre si éphémère. Le premier légume, — c'était une carotte, — que nous récoltâmes dans notre jardin fut aussi arraché en ta présence et celle de ta mère, porté par toi à la maison et apprêté par elle. Qu'il nous parut bon, ce premier produit de la propriété! »

Ces Mémoires laisseront une déconvenue au lecteur qui en attendrait un vif plaisir; les historiens y pourront glaner, à la condition de lire avec précaution. Quelques-uns, et non des moindres, ont fait grand état de cette déposition, où l'honnêteté moyenne et la prudence bourgeoise masquent le défaut de clairvoyance. M. Thiers eut communication du manuscrit; il en a tiré parti; je crains qu'il n'ait cédé à la fascination qu'exerce une source inédite sur celui qui peut y puiser le premier. Michelet conçut un inexplicable engoûment pour Lareveillère; c'était, il est vrai, le Michelet des derniers jours, l'auteur fumeux et colérique de l'*Histoire du XIXe siècle*, qui écrivait en 1874 : « Enfin, grâce à Dieu, au bout de près d'un siècle, nous pouvons lire les mémoires, excellens et visiblement véridiques, de Lareveillère-Lépeaux, le meilleur et le plus ferme républicain de ces temps-là. Il a écrit ces mémoires fort tard, vers la fin de sa vie, avec une fermeté de justice admirable. » Et Michelet prend fait et cause pour Lareveillère, contre Carnot avec embarras, contre Bonaparte avec fureur (1).

Taine a vu plus clair dans la médiocre cervelle de l'homme qu'il appelait « un pauvre imbécile à principes, Lareveillère-Lépeaux, avec sa vanité de bossu, ses prétentions de philosophe,

(1) Michelet, *Histoire du XIXe siècle*, t. II, p. 126 et *passim*.

son intolérance de sectaire, et sa niaiserie de pédant dupé. » Ce jugement paraît le mieux fondé, sauf à corriger ce qu'il a d'un peu âpre dans les considérans. J'ai eu assez souvent l'occasion de me séparer de mon cher maître, à cette place, dans l'appréciation des hommes et des choses de la Révolution ou de l'Empire; la lecture des Mémoires me range cette fois à son sentiment : il a percé à jour le bonhomme, d'un regard sûr et profond.

Le bavardage de l'ancien directeur nous révèle un honnête nigaud, tempérament de modéré dévoyé par les circonstances; exempt des vices et contristé par les crimes de son temps, il en subit les manies, les travers, les entraînemens; avec des alternatives de vrai courage et de faiblesse, des compromissions qu'il s'explique ingénieusement à lui-même, une probité aigrelette et vantarde, des naïvetés d'enfant et des rancunes de vieil employé. Quarante ans plus tôt, il eût donné l'exemple de la régularité et de la vertu tâtillonne dans quelque charge de judicature provinciale : quarante ans plus tard, on l'aurait vu garde national irréprochable, comme son fils, menant avec fierté son épouse au Château, comptant au premier rang par la solidité de ses principes dans la majorité de M. Guizot. Son malheur fut de jouer, lui, l'ami du bon Ducis, des rôles taillés pour les personnages d'Eschyle ou de Shakspeare, d'être porté au faîte par des événemens qui dépassaient son intelligence et son caractère.

Si les Mémoires déçoivent le curieux qui leur demande des lumières nouvelles sur les faits ou la physionomie des grands acteurs, ils instruisent ceux que Taine nommait « les amateurs de zoologie morale. » Ils aident à mieux comprendre la formation d'une espèce, le développement des sous-ordres du personnel révolutionnaire. — Des profondes réserves accumulées par la fermentation intellectuelle du XVIIIe siècle, on voit sortir trois catégories d'hommes : à la première appartiennent les âmes généreuses dont le rêve transforma notre monde, les penseurs agissans qui dominèrent la Constituante et la Législative; de la seconde surgissent les géans sinistres et sanglans de 1793, monstres héroïques, égaux par l'énergie aux forces terribles qu'ils avaient déchaînées. La troisième, c'est le fretin soulevé par la tempête, ballotté, à peine visible au temps des grandes agitations, laissé à découvert par le flot qui se retirait, demeuré maître de la vase et y pourrissant promptement pendant les années du Directoire. — Le mérite de notre auteur est de nous fournir un échantillon notable de cette dernière catégorie.

I

Louis-Marie de la Revellière-Lépeaux, — son nom s'orthographiait ainsi avant qu'il l'eût réformé à la mode révolutionnaire, — avait derrière lui trente-cinq ans d'une vie sans éclat et sans accident, lorsque la poussée de Quatre-vingt-neuf le porta aux États généraux. Sorti d'une famille de robins du bas-Poitou, il avait d'abord tâté de la chicane et trotté dans Paris, comme clerc d'un procureur au Parlement. Cet état ne lui plut pas : « — J'aimais l'étude de la politique, de la philosophie, et j'étais sensible aux beaux-arts. » Ses goûts l'inclinaient surtout aux sciences naturelles. Il regagna sa province. La jeune fille qu'il allait épouser lui apprit la botanique ; son ambition se borna longtemps à primer dans la Société botanophile d'Angers. C'était alors un bon jeune homme, pétri de vertus domestiques, doux et ingénu dans les relations du monde.

Tous les personnages qu'il remémore lui ont laissé le souvenir d'hommes sensibles, vertueux et éclairés, de femmes qui honoraient leur sexe par les agrémens de l'esprit et l'attrait décent de leur commerce. Louis-Marie était contrefait ; il attribuait la difformité de sa taille aux corrections trop fréquentes et trop rudes que lui appliquait sur le dos son premier magister, le curé Perraudeau. Retenez ce premier grief, si cuisant à l'amour-propre, contre ceux qu'il appellera plus tard les suppôts de la superstition. Ajoutez-y une complexion maladive, des accès d'humeur triste : « — Mon penchant à la mélancolie allait souvent jusqu'à me faire répandre des larmes. Je pleurais : on s'obstinait à me demander pourquoi ; souvent je n'en savais rien. La manière dont la mélancolie m'affecte a quelque chose de particulier. Il est bien rare que j'en éprouve les accès dans la matinée ; mais lorsque le soleil a dépassé le méridien, vers une ou deux heures après midi, je n'y échappe que lorsque j'en suis distrait par des circonstances particulières. Depuis ce moment, elle va croissant jusqu'à l'extinction du jour, et elle se dissipe quand la lumière artificielle le remplace. » — Le « mal du siècle », déjà? Beau sujet pour une thèse de doctorat en médecine. Vers le même temps, non loin de là, à Combourg, la même mélancolie travaille un autre jeune homme. Étrange chimie des humeurs dans les mystérieuses éprouvettes que nous sommes! Chez celui-ci, la noire larme intérieure va se transmuter en génie poétique, en passion effrénée et vague pour la nature ; il en restera de l'or et du diamant. Chez l'autre, chez le médiocre, l'amour de la nature se satisfera avec un bel herbier, bien méthodiquement classé ;

l'humeur s'aigrira en prétention politique : il en restera de la cendre et du sang.

Cherchons dans le cœur de ce botaniste candide le principe de l'aigreur politique. A l'Oratoire d'Angers, où il fit ses classes, il était bon élève, mais il n'obtenait que les seconds prix : les premiers appartenaient sans examen au fils du syndic de la noblesse d'Anjou. On jouait des pièces, et le jeune hobereau avait un rôle de grand seigneur, avec un bel habit et une longue épée. « Pour nous, *ignobile vulgus*, nous jouâmes des rôles tout à fait plébéiens. » — Toutes ces pages sont à lire; elles se rattachent par un lien infrangible à celles qui racontent la convocation des assemblées provinciales et la rédaction des cahiers, où Lareveillère inscrit l'abolition des privilèges, des droits féodaux, du célibat des prêtres : « Je fis circuler en même temps un pamphlet sur la noblesse et le clergé, qui fut bien accueilli. » Lors de la réunion des députés à Angers, notre auteur quitte pour la première fois le doux crayon qui n'a tracé jusque-là, dans ses entours, que des portraits d'hommes vertueux et éclairés, uniformément sympathiques; les profils grimaçans, odieux, se pressent sous sa plume: ce sont les représentans de la noblesse. Tel le duc de Praslin, « petit génie, très ignorant, très vain et passablement insolent. » Après le dîner des trois ordres, aigre et long récit des façons hautaines, des avertissemens protecteurs que messieurs du Tiers ont dû subir, que Lareveillère a relevés, il l'affirme du moins, avec une heureuse présence d'esprit. A peine arrivé à Versailles, le petit clerc de procureur se dresse sur ses ergots comme un jeune coq. Il a fait entendre le premier à M. de Brézé, s'il faut l'en croire, des paroles toutes semblables à la fameuse riposte de Mirabeau. C'était dans l'église Saint-Louis, à l'entrée de la procession, la veille de l'ouverture des États. Deux rangées de bancs étaient disposées dans la nef, pour le clergé et la noblesse; on avait reculé dans les nefs latérales les bancs destinés aux députés du Tiers. Ceux-ci, marchant en tête de la procession, entrèrent les premiers dans l'église et s'assirent par mégarde sur les bancs réservés aux ordres privilégiés: M. de Brézé vint les inviter à céder la place. Lareveillère le prit de haut avec « le superbe courtisan »; il rapporte complaisamment leur long colloque, terminé par cette apostrophe : « Eh quoi! monsieur le marquis, vous avez assez peu tenu compte du progrès des lumières et de l'état présent des esprits pour ne pas vous apercevoir qu'il ne s'agit plus ici des États de 1614? Allez, monsieur, donner vos ordres ailleurs: vous n'en avez point à donner ici! »

Le grand maître des cérémonies se troubla, s'éloigna, déconcerté, — c'est toujours Lareveillère qui parle. — Malheureuse-

ment, les collègues du Tiers lâchèrent pied, ils entraînèrent dans le mouvement leur champion; c'est encore lui qui explique ainsi la perte finale de la bataille que son éloquence impérieuse allait gagner. Quelques jours plus tard, nouvelle révolte de notre héros contre le règlement qui impose l'habit noir à ceux de son ordre. Il prend aussitôt un habit de couleur et l'épée : nouvelle harangue foudroyante à un marquis de la Galissonnière qui trouve mauvais cet accoutrement. « Pourquoi, s'il vous plaît, vous mêlez-vous de ma toilette? Me mêlé-je de la vôtre? Votre orgueil nobiliaire ne peut supporter l'idée que je n'aie pas le costume de M. Orgon dans le *Tartufe?...* » Et il revient par deux fois sur cette prétention injurieuse, de le vouloir déguiser en Orgon. On conçoit qu'elle lui fût sensible, quand on regarde le portrait de Lareveillère par Gérard : sur un bloc de marbre qui commande un paysage, l'ancien directeur se roidit dans une pose pensive et majestueuse; cette longue face paterne et ces gros yeux vagues justifient terriblement la crainte qu'il éprouvait de ressembler à M. Orgon.

Bref, on saisit dans ces escarmouches puériles le profond et véritable mobile des événemens qui se sont succédé depuis 1789. Chez un naïf comme Lareveillère, pacifique et si peu exigeant pour tout le reste, dans ses rancunes d'enfant, dans ses premières attaques contre l'ordre établi, dans le premier usage qu'il fait des droits conférés par le mandat électif, elle se découvre clairement, la blessure héréditaire des gens du Tiers, envenimée par la morgue, les propos hautains, les moqueries imprudentes des privilégiés. Dire que les représentans de la nation s'assemblèrent en corps à Versailles pour y revendiquer la liberté, c'est de l'histoire et de la métaphysique de manuel. Les nobles, lecteurs de Voltaire et de Montesquieu, sont allés à Versailles pour réclamer leurs libertés, le vieux bien féodal perdu sous la monarchie absolue, reconnu dans la constitution de l'aristocratie anglaise. Les gens du Tiers, lecteurs de Rousseau, sont allés à Versailles pour y conquérir l'égalité, ce paradis perdu du *Contrat social* que le Suisse avait entrevu dans ses montagnes, que les écoliers bourgeois croyaient apercevoir dans leurs histoires grecques, dans le *Plutarque* de Mme Roland. Depuis lors, et mis en possession de l'égalité, les gens du Tiers ont revendiqué à leur tour les libertés, c'est-à-dire, en bon français, les instrumens de domination politique sur le pays. D'autres sont venus, d'autres viennent chaque jour, qui se soucient des libertés comme d'un cent de noix et réclament d'abord l'égalité; non pas seulement l'égalité abstraite inscrite dans un code, mais l'égalité pratique et tangible dans les mœurs, les rapports sociaux, les conditions et les jouissances. C'est et ce sera toujours l'échelle invariable des

revendications sociales, à deux degrés successifs : parvenue sur l'échelon égalité, une classe lève aussitôt les mains vers l'échelon libertés politiques, qui signifie pour elle domination; tandis qu'au-dessous d'elle de nouveaux ascensionnistes se cramponnent déjà au barreau où elle vient d'assurer ses pieds.

Dans la Constituante, Lareveillère n'est encore qu'un ami de la philosophie, intraitable seulement lorsqu'il s'agit des « distinctions odieuses » et de « la superstition ». Il n'éleva guère la voix que pour combattre la motion de Malouet tendant à une démarche conciliatrice auprès des privilégiés, et pour demander l'abolition des ordres de chevalerie. Il n'en avait pas. Chez lui, comme chez beaucoup d'autres constituans, les opinions se prononcèrent dans les luttes irritantes de la vie provinciale, durant l'intérim que la Législative fit à ces hommes d'État en disponibilité. Autour de Lareveillère, la résistance vendéenne se dessinait déjà dans le Bocage. Orateur du club d'Angers, chef de légion dans la garde nationale, il se grisait au bruit de ses harangues; il revenait glorieux et enfiévré des premières reconnaissances dirigées contre les rassemblemens de paysans. Persuadé que ce mouvement populaire n'était fomenté que par des « intrigues de nobles et des jongleries de prêtres, » ses deux haines originelles s'exaspéraient. Quand les électeurs le renvoyèrent à la Convention, l'homme était mûr pour tous les entraînemens des patriotes, sinon pour les coups d'audace des montagnards et du Comité de salut public, trop contraires à son génie tempéré.

Il alla siéger à l'avant-garde des Girondins. Bien qu'il penchât pour le fédéralisme, il ne se laissa pas absorber par leur parti. Sa modération relative ne l'empêcha point de voter la mort du roi et de conseiller ce vote à ses amis. Lareveillère rapporte avec complaisance le long discours qu'il tint à Vergniaud et à quelques Girondins hésitans, dans une réunion privée : on n'y reconnaît guère le courage dont il se piquait d'habitude. — « Sans doute, leur dit-il en substance, si nous étions assurés d'une majorité imposante, il serait plus généreux de faire reconduire Louis à la frontière; mais combien nous sommes loin de l'heureuse position qui nous permettrait une conduite si noble et si sage tout à la fois! Ou Louis sera absous à une faible majorité, et nous demeurerons sans force contre la sédition démagogique que ce verdict soulèvera; ou il sera condamné, et les chefs de la majorité qui aura prononcé sa condamnation profiteront de leur victoire pour vous enlever toute popularité. Au contraire, si vous votez pour la condamnation, seul parti que vous laissent à prendre de si malheureuses circonstances, vos adversaires n'auront pas le plus léger prétexte pour faire soupçonner votre pa-

triotisme et se populariser à vos dépens. » — Je résume fidèlement cette misérable argumentation, j'en reproduis les propres termes; qu'on veuille bien se reporter au texte : c'est le discours de Pilate. Lareveillère a cru éblouir la postérité par ce témoignage de son grand sens politique : il n'a réussi qu'à nous mettre en garde contre le brevet de fermeté qu'il se décerne à lui-même dans quelques autres circonstances.

Il avait suivi le mouvement jusqu'aux Girondins et un peu au delà: il se cabra quand les Dantoniens en prirent la direction. Ce régicide peu suspect traite Danton, qu'il appelle le *Cyclope*, en simple chef de brigands. Il se vante même d'avoir fait reculer le monstre redouté de tous, un jour qu'il l'invectiva du pied de la tribune. Le *Moniteur* en témoigne : ce jour-là, le petit bossu s'attaqua avec vaillance au Goliath de la Convention. Le malheur est que dans tous ces engagemens où Lareveillère se donne le beau rôle, où il nous dépeint un adversaire vaincu par son ascendant irrésistible, que ce soit M. de Brézé, Danton, ou Barras, Carnot et ceux auxquels le directeur aura affaire par la suite, nous ne voyons jamais la sanction des victoires morales qu'on nous raconte. Les faits inexorables nous montrent toujours un Lareveillère débouté de ses prétentions ou de ses desseins. La première, la seconde fois, nous l'avions cru sur parole, nous l'avions admiré; à la longue, le scepticisme nous gagne : nous voudrions au moins entendre la contre-partie, la version des adversaires si radicalement consternés. Ce Poitevin serait-il un Gascon? Pas tout à fait; il y a là un phénomène d'auto-suggestion toujours intéressant à étudier chez les faiseurs de mémoires. Lareveillère écrit, après vingt-cinq ans, dans un isolement chagrin. Des beaux jours lointains où il brilla sur le devant de la scène, tous les incidens lui apparaissent grossis, et plus grossi encore son rôle dans ces incidens. Les paroles qu'il prononça dans telle circonstance mémorable, voilà vingt-cinq ans qu'il les ressasse intérieurement, qu'il les polit, qu'il les aiguise inconsciemment: impossible qu'il n'ait pas lancé sur l'heure ce trait que la méditation de l'événement lui a si souvent fourni depuis lors! impossible que son adversaire n'ait pas été atterré par un pareil coup de massue! Le souvenir pétrit constamment dans un esprit de cette catégorie une statue personnelle qui grandit, embellit avec les années; les repoussoirs diminuent, s'inclinent devant elle. C'est l'effet inéluctable de la distance et du temps: on peut être de très bonne foi dans cette illusion d'optique. — Un grand M. Perrichon et un tout petit Mont-Blanc, disait ce sagace observateur de Labiche.

Après les journées des 31 mai et 2 juin, après la proscription

des Soixante-treize, l'ami des Girondins jugea le moment venu de quitter l'Assemblée. Il déclara hautement les motifs de sa résolution, nous dit-il, et peu s'en fallut qu'il ne fût décrété d'accusation séance tenante. Une voix s'éleva : « Ah! pourquoi voulez-vous occuper inutilement le tribunal révolutionnaire de ce chétif b...-là? » Dédain peu flatteur, mais salutaire. « J'étais allé, je crois, aussi loin que le devoir pouvait l'exiger de moi; je n'attendis pas une plus longue discussion, et je me retirai. » — Il s'enfuit dans la Somme, chez un ami qui « le baigna de larmes, » assaisonnement obligé de toutes les rencontres émouvantes entre ces bons élèves de Jean-Jacques et de Diderot. Caché dans cet asile, la botanique l'y consola de tant d'épreuves; il herborisa jusqu'au 9 thermidor.

II

A cette date commencèrent les grandes destinées de Lareveillère, ou du moins ce qu'il prit pour de grandes destinées. Rentré dans la Convention avec les survivans des Soixante-treize, il fut nommé président de l'Assemblée, membre de la commission des Onze chargée de préparer la Constitution de l'an III, et du nouveau comité de salut public. Les séances nocturnes de ce comité, à la buvette, sont un des rares tableaux amusans et prestement enlevés dans les Mémoires. Chaque soir, on interrogeait d'abord avec inquiétude le commissaire préposé aux subsistances : « — Eh bien! Roux, mon ami, s'écriait Cambacérès, où en sommes-nous pour demain? — Toujours même abondance, citoyen président, répondait Roux avec un air de jubilation et de triomphe : toujours les deux onces de pain par tête, au moins dans la plus grande partie des sections. — Eh! que le diable t'emporte! répliquait Cambacérès avec son accent gascon, tu nous feras couper le cou avec ton abondance! — La bande du Comité tombait pour un instant dans une consternation profonde, mais bientôt une pensée lumineuse faisait évanouir ce sombre nuage : — Président, nous as-tu fait préparer quelque chose à la buvette? Après des journées aussi fatigantes, on a grand besoin de réparer ses forces. Mais oui, il y a une bonne longe de veau, un grand turbot, une forte pièce de pâtisserie et quelque autre chose comme cela... — Alors, adieu soucis! adieu crainte du lendemain! A l'abattement et à la terreur succédait la plus vive gaîté, et l'on sauvait joyeusement la patrie en s'empiffrant de mets succulens, en sablant le champagne, et les bons mots assaisonnaient la bonne chère. »

La Constitution de l'an III fut enfin promulguée. « Beaucoup

de penseurs français et étrangers l'ont regardée comme la meilleure qui existe quant au plan. Sa courte durée est due principalement aux circonstances qui ont accompagné sa naissance et qui ont empêché son perfectionnement. » Tout commentaire affaiblirait la beauté de cet aphorisme. On lit quelques lignes plus bas : « Il faut en convenir, le pouvoir exécutif était trop faible; il n'avait aucun moyen de défense légale. Aussi le Corps législatif pouvait, comme il l'a fait, démolir pièce à pièce la Constitution, et soumettre ou même anéantir le Directoire exécutif sans que celui-ci pût résister avec des formes légales. Pour défendre la Constitution et se défendre lui-même, il fallait qu'il employât la force, comme au 18 fructidor, et par cela même la Constitution, était violée et perdait la plus grande partie de la sienne. »

Lareveillère fut chargé le premier de manier le bel outil qu'il avait confectionné. Sans aucune brigue, c'est lui qui l'affirme, il obtint aux Cinq-Cents un chiffre de suffrages très supérieur à ceux qui désignèrent les quatre autres directeurs; au Conseil des Anciens, l'unanimité des voix, moins la sienne. — Comment ce personnage de troisième plan devint-il, après le 9 thermidor, l'homme nécessaire dans toutes les hautes situations? Une assemblée usée et décimée comme l'était la Convention finissante a le goût instinctif des médiocrités : cette explication suffirait. D'ailleurs Lareveillère avait dans son jeu ces précieux atouts parlementaires qui n'ont rien à démêler avec la valeur personnelle. Régicide, — c'était la première condition, — modéré d'étiquette, mais sur l'extrême limite où le modéré sourit aux violens, mal classé jusqu'alors entre les Girondins, les Montagnards et les Thermidoriens, ancien dans les assemblées où il n'avait jamais offusqué personne, austère, probe, et d'une étroitesse d'esprit qui promettait une proie facile aux intrigans, le personnage était par définition ce que l'on appellerait aujourd'hui le pivot d'une concentration. N'oublions pas, enfin, ce qu'écrivait à ce moment Mallet du Pan, qu'il faut toujours relire pour contrôler les récits des comédiens ou des sots par les pénétrantes observations d'un sage : « — Tous ont appris à se défier de cette périlleuse élévation; fussent-ils tentés d'y aspirer, ils n'y parviendraient pas, car les racines de toute autorité individuelle sont desséchées : ni l'Assemblée, avertie par les exemples de Robespierre, ni le peuple, dégoûté de ses démagogues, ne le souffriraient. On peut donc regarder l'existence des idoles populaires et des charlatans en chef comme irrévocablement finie. » — C'était fort vrai, à la condition d'ajouter qu'en politique, irrévocablement veut dire quatre ou cinq ans : du 9 thermidor au 18 brumaire.

Le président du Directoire exécutif décrit l'humble installation de ce pouvoir ridicule. Les maîtres de la France prirent chacun un cahier de papier à lettres et une écritoire à calmar; ils s'entassèrent dans une même voiture et se rendirent au Petit-Luxembourg, sous la garde de quelques dragons déguenillés. « Nous trouvâmes tous les appartemens littéralement nus : il n'y avait pas un meuble, de quelque nature que ce fût. Après une recherche inutile, nous nous réfugiâmes dans un petit cabinet. Le concierge Dupont nous y fit placer une table boiteuse, dont un pied était rongé de vétusté, et quatre chaises, le tout à lui appartenant. Il nous prêta aussi quelques bûches, car le temps était froid. » — Image fidèle du néant des ressources politiques et administratives! — « Le trésor national était entièrement vide; il n'y restait pas un sou. Les assignats étaient sans valeur : le peu qui leur en restait s'évanouissait chaque jour d'une chute accélérée... Les revenus publics étaient nuls : il n'existait aucun plan de finances... Un agiotage effréné avait pris la place du commerce loyal et productif : il corrompait toutes les classes de la société... Les habitans de Paris attendaient quatre ou cinq heures à la queue la chétive pitance de deux onces de pain... Les hospices étaient sans revenus, sans ressources... L'instruction publique n'existait pour ainsi dire plus... Le désordre s'était encore prodigieusement accru par l'augmentation incalculable d'employés et de fonctionnaires publics de toute espèce que chaque faction avait successivement opérés. » — Eh bien! non! de l'aveu même d'un homme intéressé à présenter son gouvernement sous des couleurs favorables, elle n'était pas belle, la pauvre France, au grand soleil de Thermidor!

Comment rétablir l'ordre dans ce chaos? La tâche était malaisée. Lareveillère revient à maintes reprises sur sa doléance perpétuelle : la faiblesse du pouvoir exécutif, l'intrusion quotidienne des législateurs dans les nominations de fonctionnaires, dans tous les détails de l'administration. — « Ces messieurs parlaient toujours comme si la République eût été une ferme ou un fief, appartenant aux deux conseils législatifs pour une part, et au Directoire exécutif pour une autre. Il s'agissait alors uniquement de débattre la portion que chacun de ces co-propriétaires devait avoir dans l'administration et dans les profits. » — S'il n'y avait que les hommes! Mais il faut se défendre contre les femmes; elles rouvrent leurs salons, elles intriguent de compte à demi avec les agioteurs, elles ont Barras dans la place, elles prétendent imposer leurs créatures aux directeurs. L'incorruptible Lareveillère, qui n'entend pas leur livrer son crédit, s'est fait une loi de ne jamais sortir du Luxembourg, de n'aller dîner nulle part. Une

première fois, il échappe à grand'peine aux manigances de Mme de Nort, amie de Sémonville. On a fermé la porte derrière lui, ces dames ne veulent pas le laisser sortir, elles le pressent « avec les manières les plus étranges. » Il eut à subir un plus rude assaut de Mme de Staël. La grande manieuse d'hommes s'est juré d'avoir le président du Directoire à sa discrétion; ne pouvant l'attirer dans son salon, elle le joint enfin à une fête d'ambassade : là, stratégie comique du bossu pour fuir la sirène. « Je parvins longtemps à l'éviter ; mais elle manœuvra plus habilement que moi et me bloqua dans l'embrasure d'une fenêtre. » Il avoue qu'il passa deux heures charmantes, dans un entretien délicieux, tantôt grave, tantôt enjoué.

Le mal incurable et le grand embarras du Directoire, c'est la dépréciation des assignats. Il y a dans les Mémoires de Dufort de Cheverny, le vieux traitant avisé qui regardait vivre la province pendant la Révolution, une observation très fine. A son dire, ce ne furent pas la guillotine et les proscriptions qui rendirent la Terreur insupportable à la masse de la population, mais bien plutôt la baisse du papier et la ruine générale. Je l'en crois volontiers. La guillotine, cela menace tout le monde et personne; mon voisin y passera peut-être, pas moi; et, comme l'on dit, il n'y a que les autres qui meurent. La ruine, au contraire, frappe l'universalité des citoyens, à chaque instant; on prendrait son parti de mourir une fois, on ne le prend pas de cette paralysie générale. Alors s'élève le cri public, rapporté par Lavalette à Bonaparte : « Nous ne voulons plus de la Convention, nous ne voulons rien d'elle, nous voulons la République et d'honnêtes gens pour nous gouverner. » Le Directoire travaille, combine, s'efforce à ressusciter le crédit de son papier ; peine inutile. le tout-puissant agio bénéficie seul des opérations tentées. On vole partout et sur tout : émulation de rapines entre les fonctionnaires, les fournisseurs, les femmes à la mode, les militaires. Lareveillère ne tarit pas sur les exactions de ces derniers, peut-être parce qu'il ne peut souffrir les gens d'épée. — « Il m'a toujours semblé qu'on exaltait beaucoup trop la gloire militaire. » Pourtant il ne les calomnie pas : les Mémoires du joyeux Thiébault viennent encore de nous apprendre comment les généraux du Directoire emplissaient leurs poches, aux dépens des pays conquis et de la fourniture nationale. Ici, un point d'interrogation surgit devant les casuistes. Nous sommes unanimes à stigmatiser ces généraux pillards. Quelques années encore, et ils feront de plus grosses fortunes, mais ce seront les largesses de l'empereur. Personne alors ne contestera la légitimité de ces récompenses, nul ne respectera moins un maréchal parce qu'il

touche de grasses dotations. Elles auront cependant même origine, le trésor public ou le butin fait à l'étranger; elles seront canalisées par une seule main, c'est l'unique différence. D'où proviendra ce revirement de notre morale? De l'habitude séculaire du bienfait souverain? Simplement peut-être de l'idée d'ordre, si nécessaire à l'esprit humain qu'une seule chose le blesse dans l'appropriation violente des richesses; le désordre, l'arbitraire individuel. — Mais j'abandonne le problème aux casuistes.

Notre directeur lutte de son mieux contre tant de difficultés. Par l'effet de l'illusion commune aux politiques, il se figure qu'il les a vaincues en partie, que son gouvernement valait, à tout prendre, mieux que les autres, et que la France allait être très heureuse, si seulement il fût resté en place. — « Il n'y a eu de république, suivant moi, que pendant le gouvernement directorial. Avant, ce ne fut qu'anarchie et confusion; après, il n'y eut que le despotisme d'un seul, sous le nom de premier consul. » — Si le souvenir du Directoire demeure universellement décrié, c'est la faute de ce méchant Bonaparte : il a falsifié ou détruit toutes les pièces justificatives qui eussent fait éclater la gloire de ses devanciers. Le citoyen directeur l'affirme sérieusement.

En réalité, Lareveillère n'eut qu'une idée de gouvernement, et qui ne lui réussit guère : la théophilanthropie. On s'étonne sans doute que ce mot ne soit pas encore venu sous ma plume. Pour quatre-vingt-dix-neuf bacheliers français sur cent, il résume tout ce qu'on est tenu de savoir au sujet de Lareveillère-Lépeaux, Ainsi, dans le grand oubli où l'histoire confond le commun de ses acteurs, la plupart d'entre eux ne surnagent que par un trait légendaire ou caricatural, qui fixe à jamais leur physionomie. Ils s'en plaignent, les ingrats, et sans ce trait ils sombreraient complètement. Notre auteur proteste avec amertume contre la réputation que lui firent les mauvais plaisans. A l'entendre, il ne fut pour presque rien dans la fondation du nouveau culte, imaginé par Valentin Haüy; il l'encouragea uniquement de sa sympathie, et aussi de quelques subsides prélevés sur les fonds secrets de la police « qui n'ont pas toujours un emploi aussi honnête et aussi utile. » Le bonhomme se dégage après coup d'une église écroulée dans le ridicule; cependant les notices qu'il lut alors à l'Institut, et qu'on trouvera réimprimées dans l'appendice de la présente publication, montrent l'importance qu'il attachait à sa marotte. Rien d'instructif comme les réflexions qui amenèrent cet homme d'État à la théophilanthropie; n'y eût-il dans les Mémoires que ces pages, le livre serait d'un grand prix.

Lareveillère constate le vide de l'âme française; toutes les idées prônées depuis quelques années ont fait faillite, elles n'ont pas plus

de valeur, pour le soutien de la vie morale, que les assignats pour les usages de la vie matérielle. L'éducation publique n'a plus de fondement, en dépit de sa charte fameuse, le rapport de Condorcet sur l'enseignement. « En méditant sur notre situation intérieure et sur notre état social, je ne voyais pas sans peine que la morale publique et la morale privée ne portaient plus sur aucune base. La démagogie ne s'était pas contentée d'en négliger la conservation, elle les avait toutes sapées. Les chefs ne voulaient souffrir aucun frein à leurs propres passions, et, dans le vague de ses idées, la multitude se laissait aller à une espèce d'instinct machinal, lequel, faute de principes et de guides, lui faisait faire indistinctement le bien ou le mal, et plus souvent le mal que le bien... Il y a, à mon sens, deux choses essentielles pour parer à d'aussi funestes résultats : une religion et des institutions. » — Naturellement, le philosophe écarte « la superstition romaine, » celle qu'un « vil despote » va bientôt ressusciter pour opprimer et corrompre les hommes. Il la remplace par sa petite invention, « des dogmes et des rites d'une extrême simplicité, » et il s'en promet merveilles. Que n'aurait-elle pas donné si on l'eût laissée vivre? — « Saint-Sulpice, Saint-Germain-l'Auxerrois et d'autres temples encore se remplissaient tous les décadis de familles respectables de toutes les classes et particulièrement de la classe riche et éclairée. Tout annonçait la stabilité et la propagation d'un culte dont les résultats ne pouvaient manquer d'être heureux pour la morale et la liberté. Mais il faut aux tyrans la superstition, l'ignorance et la corruption! » — Le tyran eut la cruauté d'étrangler la théophilanthropie en plein essor.

Nous sourions aujourd'hui de ce naïf réformateur, qui fabriquait une religion comme Sieyès troussait une constitution, qui rêvait de substituer sa machine métaphysique à la règle de gouvernement individuel et social éprouvée depuis dix-huit siècles. Mais ne trouverait-on pas, autour de nous, d'intrépides Lareveillère, qui cherchent avec la même bonne foi, avec la même ingénuité, une autre machine artificielle pour étayer les ruines toutes semblables dont ils s'effrayent? Combien elle est étroite, et combien toujours pareille, l'aire stérile où tourne, les yeux bandés, la mule obstinée qu'est parfois notre pauvre raison !

A partir de l'an III, les Mémoires ne quittent plus le ton de l'apologie ou du réquisitoire : apologie de l'auteur, de son ami Rewbell, des actes et des intentions de la majorité du Directoire, aussi longtemps que deux membres de ce corps effroyablement divisé se rangèrent aux sentimens de Lareveillère; réquisitoire contre les Thermidoriens, les Clichiens, les royalistes, contre les deux Conseils, contre Barras, Carnot et Bonaparte. Barras est

traité, selon son mérite, d'intrigant plongé dans la crapule, prêt à se vendre à tous les partis. Néanmoins le directeur ménage en pratique un collègue qui fait habituellement l'appoint de sa majorité, et sans lequel le 18 fructidor n'eût pas été possible. L'objet constant de sa haine, c'est Carnot, l'éternel adversaire. Lareveillère lui en veut mortellement de la *Réponse à Bailleul*, ce pamphlet virulent où Carnot se vengea du collègue qui l'avait fructidorisé. Contrecarré au pouvoir par l'homme qui avait les armées dans la main, cinglé ensuite dans sa vanité par un libelle injuste pour son honnêteté, mais trop bien informé de ses ridicules, Lareveillère accuse Carnot de royalisme, de despotisme, d'accointances criminelles avec le prétendant, et surtout avec Bonaparte. La vérité, c'est que le regard de Carnot, pénétrant dans les choses militaires, saisissait les opérations du jeune capitaine d'Italie, où les avocats du Conseil ne voyaient goutte. Il défendait contre eux les conventions de Leoben et de Campo-Formio, alors que le négociateur de ces traités passait au Luxembourg pour une dupe des Autrichiens.

Les relations du Directoire avec Bonaparte sont une tragicomédie perpétuelle. On le blâme de ce qu'il n'a pas vaincu selon les règles, puisqu'il a mis de côté celles qu'on lui dictait de Paris. Un jour, on le croit découragé : François de Neufchâteau, qui a un si beau style, est chargé d'écrire une épître au vainqueur d'Arcole et de lui remonter le moral. Pour nos gens, Bonaparte est à la fois un objet de crainte et de première nécessité. Disparaît-il sur la mer d'Égypte, ils disent : Ouf! mais avec une vague inquiétude d'avoir perdu leur fétiche. Ils ont besoin de ses victoires, ils avaient eu besoin de ses canons en vendémiaire, ils réclament un de ses généraux au 18 fructidor. Bonaparte leur expédie dédaigneusement l'encombrant Augereau. On voudrait bien se servir de Hoche : celui-là, c'est le patriote authentique, Lareveillère le loue d'autant plus qu'il l'oppose à Bonaparte; ce qui n'empêche pas le défiant directeur de se poser tout bas, à deux reprises, la question que la postérité se posera longtemps : L'énigmatique général de Sambre-et-Meuse n'était-il pas un en-cas du Destin? ne rêvait-il pas de reprendre, si son rival eût échoué, les mauvais desseins que méditait ce dernier?

Le 18 fructidor fut la pierre de touche du caractère et de la philosophie politique de Lareveillère-Lépeaux. Voilà un républicain scrupuleux, ferme sur les principes, vraiment épris de légalité. Les élections du second tiers introduisent dans les Conseils de nouveaux membres, des royalistes peut-être, ce serait à démontrer, en tout cas des gens dont les opinions ne lui conviennent pas. Ils sont très régulièrement élus : qu'importe ? Une

épuration s'impose. Le bon citoyen regrette que le Directoire n'ait pas les moyens légaux de le faire ; mais « qui veut la fin veut les moyens : or, il a été assez prouvé, je crois, que les moyens constitutionnels étaient absolument impraticables ; ceux qui nous condamnent sentent le ridicule qu'il y aurait à soutenir le contraire ; aussi s'en abstiennent-ils. » — C'est toute sa défense. — Il faut proscrire du même coup deux de ses collègues : Lareveillère s'y résout, d'autant plus facilement que l'un d'entre eux est son ennemi Carnot. Il faut s'aboucher pour cette besogne avec le répugnant Barras ; il faut demander un général à Bonaparte, acheter les grenadiers du palais législatif. Le gardien de la légalité soupire, mais il s'abouche, demande, achète. A la vérité, il adresse une touchante exhortation à ce soudard d'Augereau ; il lui recommande « de sauver la république sans ensanglanter la patrie, s'il veut être inscrit au temple de mémoire. » Et il le lance sur le temple des lois, et il déporte à Sinnamary les plus honnêtes gens du monde.

Le plus beau, c'est la véhémente indignation que ce même homme ressent, deux ans après, contre son imitateur du 18 brumaire. Il ne se dit pas un instant que brumaire est la répétition de fructidor, ni plus illégale, ni plus sanglante : Bonaparte au lieu d'Augereau, voilà toute la différence. Et une école nombreuse juge comme Lareveillère ; elle a comme lui deux poids et deux mesures pour deux actes identiques ; un silence approbateur sur fructidor, des imprécations sur brumaire. L'historien impartial cherche la raison d'un traitement si inégal ; il n'en trouve qu'une : le 18 fructidor ne fit que changer la forme du désordre, qu'il soit amnistié ! le 18 brumaire fit de l'ordre, qu'il soit anathème !

Le triomphateur de fructidor n'attendit pas jusqu'à brumaire pour subir la loi du talion. Son complice Barras, Sieyès et Merlin le chassèrent au 30 prairial. On ne lui fit pas l'honneur d'un coup d'État ; une simple crise. Cette fois encore, Lareveillère se drape noblement dans son récit ; il nous dit sa résistance héroïque, le trouble et la confusion de ses persécuteurs : « J'accordai enfin aux larmes et aux prières ce que la menace et le danger n'avaient pu m'arracher... Ils me remercièrent avec la plus vive reconnaissance. » Toujours est-il qu'il prit son portefeuille et sortit du Luxembourg comme il y était entré, sans bruit, sans faste, et sans un sou, disons-le à l'honneur de sa rigide intégrité. Il retourna chez ses amis du Jardin des Plantes.

Constituant, conventionnel, directeur, après les journées données aux luttes de l'Assemblée ou à l'apparat du pouvoir, Lareveillère avait gardé l'habitude de se rendre le soir chez Thouïn, le célèbre naturaliste. Une petite société de savans se réunissait

dans la modeste cuisine des frères Thouïn; on causait en famille des choses de la nature; les femmes faisaient un peu de musique. En pleine Terreur, l'abandon cordial et la gaîté régnaient dans la tranquille oasis du Jardin des Plantes : notre homme d'État avait coulé les meilleures heures de sa vie dans cette cuisine. C'est le côté attrayant et touchant de sa physionomie. On connaît mal la bourgeoisie révolutionnaire si l'on ne pénètre pas dans les dessous de ces existences dramatiques : au plus fort de la tourmente, tel jacobin menait une vie de société simple, candide, chez des gens de mœurs aimables et de douce culture. Pour se représenter la face interne de ces hommes, il faut suspendre un tableautin de Boilly derrière la grande toile officielle de David, il faut prêter l'oreille au clavecin qui murmure une ariette de Grétry sous le hurlement de la *Carmagnole*.

L'opposition de l'ancien directeur ne fléchit pas sous l'Empire. Retiré aux champs, il fut un des rares qui refusèrent les offres du tyran. Je crois bien que le tyran, qui payait les hommes à leur juste valeur, ne se mit pas en frais de grandes tentations pour le théophilanthrope. Petites ou grandes, il les refusa. Il refusa même le serment et sacrifia sa place à l'Institut plutôt que de le prêter. La Restauration ne lui fut pas plus clémente : il eut le chagrin de voir son fils repoussé de la cour royale de Paris, parce que le père avait fait de la fantaisie littéraire avec le calendrier. Quand le jeune avocat s'avança à la barre pour la formalité du serment, le président Séguier s'écria : « Ossian ! qu'est-ce que cela? Je ne connais pas ce nom-là, moi ! Remis à huitaine. » Et Ossian ne fut jamais admis. Lareveillère se consola en écrivant ses Mémoires.

Ils ne seraient pas inutiles, si un livre de plus pouvait nous mieux enseigner cette vérité d'expérience : pour rétablir les affaires d'un grand pays en des temps difficiles, il ne suffit pas d'une honnêteté timorée, d'un entêtement qui joue la résolution, de quelques préjugés à mines de principes, le tout logé dans une cervelle étroite, froide comme un grenier sans feu. Notre fleur vivante et mystérieuse, le génie de la France, ne se laisse pas cueillir par les naturalistes qui cataloguent des choses mortes dans leur herbier.

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

CAROLINE DE GÜNDERODE

ET LE ROMANTISME ALLEMAND

Gœthe fit en 1814 une excursion sur les bords du Rhin. Le 6 septembre, comme il se promenait dans les environs de Winkel, on signala à son attention des couches de calcaire coquillier, qui lui parurent de formation lacustre, après quoi on lui montra, à travers une oseraie, l'endroit où huit ans auparavant une jeune fille s'était donné la mort. « Il est toujours pénible, écrivait-il, d'entendre le récit d'une catastrophe dans les lieux mêmes où le drame s'est accompli. Peut-on parcourir les rues d'Egra sans voir errer autour de soi les ombres de Wallenstein et de ses compagnons? » Il n'aimait pas à s'appesantir sur les sujets désagréables; il s'empressa de se distraire en questionnant les gens du pays sur la culture de leurs vignes et sur leurs tanneries, et il nota sur ses tablettes que, abattus ou sur pied, les chênes doivent être écorcés lorsqu'ils sont en sève.

Avant lui, un autre poète, Achim von Arnim, l'auteur d'*Isabelle d'Égypte*, qui ne craignait pas les tragédies et les sinistres émotions, était venu dans ce même endroit : « Après avoir débarqué, nous nous regardâmes les uns les autres sans mot dire, nous montrant du doigt une langue de terre qui s'était enfoncée sous l'eau. Là, victime d'une innocente erreur, s'était terminée une noble vie vouée aux Muses, et le fleuve a repris à lui le lieu qu'une mort tragique avait consacré, il voulait le soustraire aux profanations. Pauvre fille, pauvre poète, où sont tes amis? Aucun d'eux n'a rassemblé pour la postérité les souvenirs de ta vie et de ton inspiration. Les méchans leur ont fait peur, et ils sont restés bouche close. »

La jeune fille qui s'était tuée à Winkel s'appelait Caroline de Günderode, et sa destinée est curieuse, parce qu'elle porte la marque de son temps. Un critique danois fort avisé, M. Brandes, a remarqué que, comme l'esprit humain, le cœur a son histoire et que pour bien com-

prendre le caractère d'une époque, il convient d'étudier la biographie de certaines femmes, qui souvent nous renseignent plus sûrement que les grands écrivains sur la façon de sentir et d'aimer particulière à leur siècle. Née en 1780, morte en 1806, c'est le romantisme qui a inspiré les vers de Caroline de Günderode, et c'est le romantisme qui l'a tuée. Il faut ajouter que le genre d'idéalisme, enseigné par les romantiques allemands de la fin du siècle dernier et du commencement de celui-ci, ressemblait à certaines doctrines d'esthétique littéraire en vogue parmi notre jeunesse, et c'est par là qu'il est de nature à nous intéresser. Il y avait alors en Allemagne comme il y a aujourd'hui au quartier Latin beaucoup d'esprits subtils qui s'étudiaient à redevenir naïfs, beaucoup de raffinés qui s'efforçaient de recouvrer leur innocence perdue, beaucoup d'incrédules qui posaient en principe que la foi est le secret de toutes les grandes choses, et qui étaient partagés entre le besoin et l'impuissance de croire.

Jusqu'ici Caroline de Günderode nous était surtout connue par le livre que lui avait consacré Bettina d'Arnim, qui, quoique plus jeune de quelques années, avait pénétré assez avant dans son intimité. Un jour, pour des raisons que nous ignorons, leur amitié fut brusquement rompue. Ce fut pour se consoler de ce mécompte que Bettina entra en relations avec la mère de Gœthe : « Je me rendis chez elle, quoique je ne l'eusse jamais vue; j'entrai. — « Madame la conseillère, lui dis-je, je veux faire votre connaissance; j'ai perdu une amie, il faut que vous me la remplaciez. — Nous essaierons, » me répondit-elle. Dès lors je vins tous les jours; je m'asseyais à ses pieds sur un escabeau, et je la faisais parler de son fils. » Bettina avait l'âme généreuse; elle n'avait point gardé rancune à l'amie infidèle, elle a rendu pleine justice à son talent comme à son caractère.

Malheureusement elle était un biographe un peu suspect. Elle prenait d'étranges libertés avec l'histoire, l'exactitude était à ses yeux la plus négligeable des vertus. Tout entière à son idée et au désir de se faire valoir, elle arrangeait à sa guise les choses et les faits, et en reproduisant ses lettres ou celles de ses correspondans, elle interpolait, supprimait, ajoutait selon sa fantaisie ou ses convenances. Il ne faut lire son livre, intitulé *die Günderode*, qu'avec beaucoup de défiance et de circonspection, et il est heureux qu'un littérateur allemand, M. Geiger, ait eu la bonne fortune de déterrer récemment dans une maison de Francfort un grand nombre de papiers qui avaient appartenu à Caroline. Parmi beaucoup de fatras, il a retrouvé des lettres qui méritaient d'être publiées. Les plus importantes sont celles que « cet ange », comme l'appelaient ses amis, avait reçues du célèbre jurisconsulte Savigny, de Bettina et de son frère Clément Brentano, et d'une jeune femme tour à tour très folle et très sensée, qui se nommait Lisette Nees. Ces lettres, que M. Geiger a accompagnées d'un intéressant commen-

taire, lui ont permis de rectifier certaines assertions de Bettina, et elles nous aident à mieux connaître Caroline de Günderode, ainsi que les romantiques qui l'avaient prise sous leur discipline, leurs principes, leurs aspirations, l'idée qu'ils se faisaient de l'art et de la vie humaine, et tout ce qu'il y avait en eux d'idées saines, d'instincts justes et d'imaginations chimériques ou perverses (1).

Caroline-Frédérique-Louise-Maximilienne de Günderode était la fille d'un baron qui avait composé des ouvrages d'histoire et des pastorales dans le vieux style ; sa mère rimait à ses momens perdus, elle avait de qui tenir. Elle était née à Carlsruhe le 11 février 1780, et elle eut quatre sœurs et un frère. Après la mort de son père, on l'emmena à Hanau, où sa famille vécut sur un pied d'intimité avec toute la haute société de l'endroit et fut invitée à la cour, lorsqu'en 1797 le prince Guillaume de Cassel, qui avait épousé une sœur du roi de Prusse, y établit sa résidence. Nous savons par Bettina « que Caroline avait les cheveux bruns, les yeux bleus, ombragés de longs cils, et la douceur, la délicatesse de traits d'une blondine; que son rire n'était jamais bruyant, mais ressemblait au roucoulement assourdi d'une colombe; qu'elle ne marchait pas, qu'elle glissait; que grâce à l'exquise douceur de ses mouvemens, sa robe formait toujours autour d'elle des plis harmonieux; qu'elle avait la taille haute et élancée, mais qu'aucun mot n'en pouvait exprimer l'ondoyante souplesse. »

En 1797, elle fut reçue dans le chapitre des dames nobles de Francfort, contrairement aux statuts qui interdisaient d'y entrer avant l'âge de trente ans. Les chanoinesses, quoiqu'on ne leur imposât point la clôture, étaient astreintes à des observances presque monastiques. Elles devaient vivre dans la retraite, n'aller ni au théâtre ni au bal, s'habiller toujours de noir et ne recevoir que très peu de visites. Il y avait des accommodemens avec la règle : Caroline recevait beaucoup de visites et faisait de fréquens voyages. Peu après son admission dans le chapitre, sa grand'mère lui avait adressé de sages avis, lui avait enjoint de faire honneur à sa famille, d'observer toujours les convenances, de ne se lier qu'avec des personnes raisonnables, qui lui donneraient de bons conseils, de se répéter sans cesse qu'une réputation sans tache est pour une femme le premier des biens, et que rien n'est plus propre à la compromettre que les sorties nocturnes : « Que Dieu te bénisse et te gouverne par son Saint-Esprit ! Deviens une bonne chrétienne et une personne vertueuse: c'est plus important que tout. »

Caroline fut toujours irréprochable, elle n'a jamais fait d'accroc à sa réputation; mais la morale de sa grand'mère lui semblait un peu courte. Si elle était prête à reconnaître que le témoignage d'une bonne conscience a son prix, elle s'était dit depuis longtemps qu'il faut autre

(1) *Karoline von Günderode und ihre Freunde*, von Ludwig Geiger, 1895.

chose encore pour rendre une femme heureuse, que le bonheur est une chose très compliquée. Elle n'avait pas attendu d'être initiée aux mystères sacrés du romantisme pour savoir que vivre c'est aimer: elle l'avait deviné dès sa petite jeunesse. Il lui tardait que son heure fût venue; mais elle mêlait les craintes aux espérances : les erreurs sont si dangereuses! les déceptions sont si cruelles! Elle avait l'esprit inquiet et un cœur à la fois ardent et timide. Se défiant d'elle-même et des autres, elle était avare de ses confidences, et lorsqu'elle semblait se livrer, elle n'avait garde de tout dire. Ses amis lui reprochaient sa réserve; ils se plaignaient qu'il y eût dans cette âme virginale des retraites inaccessibles, un pays inconnu que personne n'était admis à visiter, et qu'il fût plus facile de l'aimer que de la connaître.

Sa santé délicate l'obligeait à se ménager beaucoup, et sa très modique fortune ne lui permettait pas d'arranger sa vie comme elle l'aurait voulu. A ses maux réels se joignaient des souffrances d'imagination, une tristesse vague, le pressentiment qu'elle n'aurait pas le temps d'être heureuse, qu'elle était destinée à mourir jeune. Quand ses rêveries tournaient au sombre, il lui semblait qu'elle était de ces femmes sur qui pèse une secrète fatalité et qui ont en elles quelque chose qui attire le malheur. Elle cherchait à se distraire de ses idées noires en s'occupant avec ardeur de cultiver son esprit. Elle avait du goût pour les nourritures solides, et tour à tour elle lisait des livres d'histoire ou étudiait la philosophie de Schelling. Mais ce n'était pas là son passe-temps favori : elle avait découvert que le meilleur moyen de se délivrer de ses chagrins était de les mettre en vers.

En 1804, elle publia, sous le pseudonyme de Tian, un volume de poésies, qui fut remarqué, apprécié par de bons juges. Gœthe daigna le traiter de production originale et curieuse : *eine seltsame Erscheinung*. Brentano complimenta l'auteur sur ses connaissances en métrique, sur sa science du rythme et sur la pureté de sa langue. « Votre poésie, lui écrivait-il, est comme une musique de l'esprit. » Il ne lui reprochait que certaines affectations et un peu de pédanterie; il regrettait qu'il y eût dans cette femme poète un mâle et une femelle qui ne s'entendaient pas toujours; il regrettait aussi que, ayant de très beaux cheveux, sa muse s'affublât parfois d'une perruque. Goûtée par les romantiques, elle trouva grâce devant Kotzebue, qui était leur bête noire. Le *Freimüthige*, journal littéraire qu'il dirigeait, publia un article encourageant et flatteur ; on promettait à Tian un bel avenir, pourvu qu'elle restât elle-même et se tînt en garde contre la ténébreuse mystique que la nouvelle école avait mise à la mode. Ce qui est certain, c'est qu'elle avait le don, plusieurs qualités d'un vrai poète, la sincérité du sentiment, la grâce, le mystère. Elle s'essaya dans le drame, mais sans succès; elle n'avait tout son talent que lorsqu'elle racontait ses mélancolies. — « Tout est muet et vide, et je ne prends plus de plaisir à

rien. Les fleurs n'ont plus de parfum, il n'est plus de brise qui me rafraîchisse. Mon cœur est si lourd! Tout est désert et tout est mort, et j'ai peur. Je voudrais je ne sais quoi. Je me sens comme chassée de moi-même : que ne puis-je savoir où je vais? » C'était bien là son histoire.

« Mon éternel et ardent désir, écrivait-elle le 10 juin 1804, est de parvenir à exprimer ma vie sous une forme durable, et j'espère mériter ainsi d'entrer dans la société des grands poètes. C'est à cela que j'aspire; c'est l'église où je voudrais communier et le terme de mon pèlerinage sur la terre. » Sa manière de comprendre la poésie était celle de l'école romantique; école essentiellement doctrinaire, fondée par de savans et subtils raisonneurs, qui se flattaient d'avoir trouvé la recette de l'inspiration poétique. Le grand principe des deux frères Schlegel était que l'art et la vie sont inséparables; que tant vaut l'homme, tant vaut son œuvre; que quiconque vit en bourgeois ne sera jamais un poète, et que pour composer des vers qui méritent d'être lus, il faut commencer par mettre un peu de poésie dans son existence et dans son âme.

Ils ajoutaient que, grâce au philosophisme du XVIIIe siècle et à la Révolution française, notre société est devenue fort utilitaire et très prosaïque. En vain Gœthe avait montré, en écrivant *Hermann et Dorothée*, quel parti un poète, qui a la tête épique, peut tirer d'une idylle bourgeoise à laquelle la Révolution sert de toile de fond et de décor. Les romantiques estimaient que la poésie moderne n'est qu'une fausse poésie, que pour sauver son âme l'artiste doit oublier son siècle, vivre en esprit dans un temps où le réel et l'idéal, le ciel et la terre n'avaient pas encore divorcé, dans le temps des chevaliers et des moines, des croisés et des ermites, des châtelaines et des pages, des aventures et des symboles, des légendes, des apparitions miraculeuses et des croyances naïves. Hors du moyen âge, point de salut! Comment la poésie pouvait-elle prospérer dans une terre d'exil, sur un sol ingrat, où l'on ne voit pousser ni la fleur bleue dont rêvait Novalis, ni cette fleur de la Passion qui embauma de son parfum l'âme et les vers de Calderon?

Les romantiques ont toujours eu de grands ménagemens pour Gœthe; ils lui ont toujours porté honneur et respect. Cet Olympien leur faisait peur ; mais, comme le disait Heine, « ils s'irritaient en secret de ce que dans le tronc de ce grand arbre il ne se trouvait pas une seule niche où l'on pût loger une petite image de saint, et semblables à saint Boniface, ils eussent de grand cœur abattu, avec une cognée bénite, le vieux chêne enchanté. » En revanche, ils ne se gênaient pas avec Schiller, qui n'était pour eux qu'un bourgeois mâtiné de jacobin. Brentano déclarait que sa *Fiancée de Messine* était une pièce bizarre, nauséabonde et ridicule, un méchant bousillage, *ein erbärmliches Machwerk;*

on méprisait son *Guillaume Tell*, et Achim von Arnim se proposait d'en faire un meilleur. Caroline, qui avait ses hérésies, se permettait de goûter Schiller; on la tança, on l'engagea à se défaire au plus vite de cette dangereuse admiration. Savigny lui représenta que ce poète trop vanté sacrifiait tout à la recherche de l'effet, qu'il ne savait pas ce que c'était que le vrai sentiment, que pour faire croire qu'il en avait, il bouffissait, boursouflait son style et remplissait ses tragédies d'ennuyeuses déclamations, qu'il ressemblait à ces boutiquiers qui veulent faire les grands seigneurs et qui ont un train de maison que leur fortune ne leur permet pas de soutenir. Plus sévères encore étaient les jugemens portés sur nos auteurs classiques, sur les poètes français du grand siècle: « De froides abstractions, écrivait Frédéric Schlegel, des raisonnemens superficiels, l'antiquité mal comprise et des talens médiocres, il n'en fallut pas davantage pour créer en France tout un système de fausse poésie, reposant sur une fausse poétique... » — « La France, disait-il encore, nous offre l'étonnant spectacle d'une grande nation qui n'a jamais eu de véritable poésie, et qui a réussi sans trop de peine à s'en passer. »

Le secret de la véritable poésie est un genre particulier de sensibilité, qui est à la fois un don naturel et le fruit d'une éducation spéciale que le poète se donne à lui-même. Le premier point est de s'initier de bonne heure au symbolisme de la nature, d'apprendre à deviner le sens caché des choses. Quand on a découvert la fleur bleue et qu'on la contemple avec autant de recueillement que le yoghi hindou sa fleur de lotus, on possède le grand mystère. Qu'importent au vrai poète les individus, les événemens, les situations? Pour lui tout est dans tout, et les moindres détails de cet univers sont à ses yeux les hiéroglyphes de l'amour éternel et de la vie divine, qu'il déchiffre sans effort. « Laissez venir à moi les petits enfans, a dit le Christ; le royaume des cieux appartient à ceux qui leur ressemblent. » Les romantiques disaient: « Ayez une âme d'enfant, et la nature vous dira ses secrets. » L'enfant découvre partout des symboles; il a des yeux de voyant. Les abstractions n'ont pas encore perverti ses sens, et il se mêle un peu de poésie à toutes ses perceptions. L'état parfait pour un poète est ce que Brentano appelait « l'enfantillage infini, *die unendliche Kinderei.* » Ni Racine ni Schiller ne s'en étaient avisés: aussi ne furent-ils pas de vrais poètes.

Au symbolisme de la nature il faut joindre le mysticisme chrétien. « Quand je lis les leçons de Frédéric de Schlegel sur l'histoire de la littérature, a dit Heine, il me semble que je contemple le monde du haut du clocher d'une église gothique. Je crois entendre sans cesse le son des cloches, parfois aussi le croassement des corbeaux voltigeant autour de la vieille flèche. Je respire l'encens de la messe, et je vois cheminer devant moi de longues files de pensées tonsurées. » Quoique

les romantiques rendissent à Gœthe de très humbles respects, il n'était pas leur dupe : de temps à autre il répondait à leurs caresses par des incartades, par des coups de boutoir, et dans ses accès de mauvaise humeur, il ne craignait pas de déclarer que la croix lui devenait aussi odieuse que les punaises, l'ail et la fumée du tabac. Ces abstracteurs de quintessences, qui, pour obéir aux règles d'une poétique de leur invention, se convertissaient au catholicisme, lui déplaisaient souverainement. Leur dévotion lui semblait aride et leur sincérité douteuse ; il trouvait singulier que des hommes qui ne croyaient pas se permissent d'engager les autres à croire : c'était pour lui la suprême impertinence. Au surplus leur piété artificielle leur profitait peu, et il y a dans tous leurs vers dévots, aspergés d'eau bénite, moins de poésie véritable que dans un seul verset de l'*Imitation*. Frédéric Schlegel prétendait que le vrai poète peut toujours se procurer à lui-même les émotions qu'il désire éprouver : *sich ganz aus sich selbst afficiren*, que c'est un art, que cela s'apprend. Il y a des gens qui se chatouillent pour se faire rire ; mais se chatouiller pour se faire croire me paraît une entreprise impie et désespérée.

Les trois vertus théologales, la foi, l'espérance et la charité, étaient en grand honneur parmi les disciples des Schlegel, qui les considéraient comme les trois sources de l'inspiration poétique. Mais ils n'entendaient pas la charité comme saint Paul : ils pensaient que la plus grande marque d'affection qu'ils pussent donner à leur prochain était de l'aider à acquérir le sentiment romantique des choses et de la vie. Fichte avait dit : « Le moi doit être. » Ils disaient : « Le moi doit se communiquer. » Ils mettaient en commun, sinon leurs biens, du moins toutes leurs idées. Leur corporation était une confrérie ; ils avaient les uns pour les autres des égards confraternels ; ils se saluaient en disant : « Salut et fraternité (1) ! »

Leur église avait ses chapelles, et hommes ou femmes, tous les membres de cette grande société de perfectionnement mutuel devaient contracter des liaisons particulières, des engagemens privés, et se choisir des guides spirituels auxquels ils racontaient leurs souffrances et leurs misères, et qui soulageaient leurs maux en leur prêchant la bonne parole. Les maladies étant infiniment variées et les médecins de l'âme étant pour la plupart des spécialistes, il était permis d'en avoir plusieurs et même beaucoup. Les romantiques étaient des êtres insatiables, vagabonds et versatiles. A quelque confesseur qu'on s'adressât, on était tenu de lui tout dire, de lui confier tous ses secrets. L'abandon du cœur était la première des vertus ; ce sont les parfaites confiances qui font les amitiés parfaites. Il en coûtait à Caroline de Günderode d'observer cette prescription. Fière et réservée, elle n'ai-

(1) *Friedrich Schlegel, seine prosaischen Jugendschriften*, herausgegeben von J. Minor, 2 vol. in-8° ; Vienne, 1882.

mait pas à s'expliquer à pleine bouche; elle mêlait les réticences aux aveux. Ses amis s'en plaignaient. Brentano écrivait à sa sœur Bettina: « Salue la Günderode; dis-lui que je lui écrirais volontiers, mais que ses réponses sont peu encourageantes. Dieu sait pourquoi nous avons tous été chassés du paradis de sa confiance et par quel escalier dérobé nous y pourrons rentrer! »

Il ne faut pas croire que la morale romantique fût assez relâchée pour tout permettre. Elle autorisait l'inconstance et la multiplicité des désirs en matière d'amitié; mais elle entendait que l'amour fût une passion exclusive et jalouse. Si je ne me trompe, c'est Schleiermacher, le grand théologien protestant, qui dans sa jeunesse rédigea pour l'*Athenäum*, revue fondée par les frères Schlegel, un décalogue à l'usage des femmes romantiques. Le premier commandement était ainsi conçu : « Tu ne dois aimer d'amour que *lui*, mais tu dois avoir beaucoup d'amis, pourvu que tu ne mêles à tes amitiés ni de vaines coquetteries ni de dangereuses adorations. — Tu ne dois te faire aucun idéal, aucune image, ni d'un ange dans le ciel ni d'un héros fictif tiré d'un poème ou d'un roman ou de tes rêves; mais tu dois aimer un homme tel qu'il est, car la nature est une divinité sévère, qui punit l'exaltation des jeunes filles jusqu'à la troisième et à la quatrième génération de leurs sentimens. » Ce décalogue était suivi d'un *credo*: « Je crois à l'humanité infinie, qui existait avant qu'il y eût dans ce monde des hommes et des femmes... Je crois que je ne vis ni pour obéir ni pour m'amuser, mais pour être et pour devenir, et je crois à la puissance de la volonté et de la culture de l'esprit pour me rapprocher de l'infini, me délivrer des servitudes de l'éducation bourgeoise et me faire oublier que j'ai un sexe. »

Il y a des théories faciles à formuler qui dans l'application souffrent de grandes difficultés. « Tu n'aimeras d'amour que lui, mais tu auras beaucoup d'amis, et tu ne coquetteras jamais avec eux. » Cela est bientôt dit, mais les amitiés romantiques étaient fort romanesques. Savigny, qui avait épousé Cunégonde Brentano, disait à sa belle-sœur Bettina qu'il ne se sentirait heureux et complet que le jour où elle se déciderait à l'aimer en tout bien tout honneur. Bettina remarquait à ce propos que lorsqu'on demande à Dieu son pain quotidien, on néglige de lui demander le vin, mais que cela va de soi. Elle ajoutait : « Cela n'empêche pas qu'il ne soit un ange, et quoiqu'il m'encourage peu à me communiquer à lui, je me sens disposée en sa présence à n'avoir jamais que des pensées auxquelles il puisse s'intéresser. » A la bonne heure! mais si on ne sait pas exactement ce que Savigny désirait de sa belle-sœur, on sait encore moins ce qu'il attendait de Caroline. Dans les premières lettres retrouvées par M. Geiger, il la traite avec quelque cérémonie; il l'appelle mademoiselle, lui dit *vous* et lui demande sa confiance: c'est toujours par là qu'on commençait. Il l'appellera bien-

tôt sa petite Günderode, *Gunderödchen*, et son cher ami, *mein lieber Freund*, ce qui l'autorisera à la tutoyer. « La nature nous a visiblement destinés à devenir une paire d'excellens amis, et il me paraît certain qu'elle s'intéresse assez à son projet pour avoir tout arrangé, tout préparé par des voies miraculeuses. A la vérité, je ne réponds pas que de temps à autre je ne devienne amoureux de vous. » Ce jour-là il ne la tutoyait pas. « Je me garderais bien, poursuit-il, de vous lire *Clavigo* ou *Hermann et Dorothée*, surtout si vous aviez encore certain tablier blanc que vous portiez autrefois. L'expérience rend sage, et chat échaudé craint le feu. On parle beaucoup des souffrances du jeune Werther : d'autres ont éprouvé des douleurs pareilles qui n'ont pas été imprimées. »

Savigny était un homme bien élevé; Brentano était fantasque, bizarre et quelquefois brutal et grossier. Après avoir donné à sa jeune amie de judicieux conseils littéraires, il s'amusa à l'étonner par ses pantalonnades et ses grimaces, et en 1805, s'échauffant au jeu, ce père de famille qui prétendait adorer sa femme écrivait à une chanoinesse de vingt-quatre ans : « Ange bien-aimé, si je pouvais ouvrir toutes les veines de ta blanche poitrine... » Mais je renonce à traduire. « Parler est un supplice, lui disait-il encore : c'est la vie qui instruit la jeunesse, et si tu consentais à passer une nuit dans mes bras, tu saurais bientôt tout ce que je sais. » Alliant le cynisme aux idéalités éthérées, les romantiques étaient d'étranges instituteurs. Le moyen âge avait proclamé les droits sacrés de la passion ; ils estimaient que devoirs et bienséances, le poète a le droit de tout sacrifier aux nécessités de son éducation professionnelle. Frédéric Schlegel, que Lisette Nees tenait pour l'annonciateur d'un nouvel évangile, pour un martyr de la vérité, avait décidé qu'il était nécessaire au salut de son âme et de son imagination poétique d'enlever la femme d'un de ses meilleurs amis, et il ne se faisait aucun scrupule d'accepter dans ses détresses les secours que lui envoyait sous main ce mari très débonnaire.

Caroline de Günderode était une de ces adeptes qui discutent, font leur triage, séparent le grain de la balle. Les liaisons douteuses lui répugnaient, et elle avait peu de goût pour les rossignols mystiques qui chantent tour à tour l'union sacrée des âmes et les joies de la chair. Elle avait juré qu'elle ne se donnerait qu'une fois et pour la vie. Elle ne laissait pas d'avoir l'imagination prenable. Elle avait été amoureuse de Savigny ; mais il y avait en lui un fond d'ironie qui l'inquiétait. Peu s'en était fallu qu'elle n'aimât Brentano : elle s'était bientôt ravisée, il lui faisait peur. « Il a plusieurs âmes, disait-elle, et quand l'une de ces âmes commence à me plaire, il la remplace bien vite par une autre que je ne connais pas, et il me procure ainsi de déplaisantes surprises. » Était-il donc écrit qu'elle ne connaîtrait jamais ce parfait amour dont le rêve et la vision l'obsédaient? Elle se comparait dans une de ses poésies à

Moïse contemplant du haut de sa montagne la terre de promission, où il ne devait jamais entrer. Quand on a contemplé de loin le divin royaume, que peut-on regarder encore? Il ne reste plus qu'à mourir. Elle était destinée cependant à savourer les douceurs et les amertumes de la grande passion, de l'amour qui fait vivre ou qui tue. L'homme qui le lui inspira était fort laid, et il avait des singularités qui le rendaient, paraît-il, presque ridicule.

Cet homme très laid était un savant de grand mérite. Il s'appelait Frédéric Creuzer. Après avoir été quelque temps professeur à Marbourg, sa ville natale, il fut appelé en 1804 à Heidelberg, et il devait écrire plus tard cette fameuse Symbolique des peuples de l'antiquité, qui lui valut l'estime des romantiques et l'honneur d'être membre de l'Institut de France. Il s'était marié avec une veuve qui avait treize ans de plus que lui. Que n'avait-il rencontré quelques années plus tôt cette chanoinesse qui avait de si beaux yeux et une taille de nymphe! Dans le livre qu'il a intitulé : *Souvenirs de la vie d'un vieux professeur*, le nom de Caroline n'est point prononcé. Il s'est contenté de faire une vague allusion à son aventure, en disant « que les premières années de son établissement à Heidelberg furent pour lui une période de dures et et inoubliables souffrances d'âme et de cœur. »

On raconte qu'une fée s'amusa un jour à rendre éperdument amoureux un anachorète d'humeur grave, pour se donner le plaisir de voir comment il s'en tirerait. Creuzer s'en tira médiocrement, mais il ne souffrit pas trop; c'était un de ces vases de terre qui vont au feu et ne s'en portent pas plus mal. Comment fit-il connaissance avec Caroline? Nous l'ignorons et nous ne possédons, par malheur, aucune des lettres qu'ils s'écrivirent. Nous savons seulement qu'une amie, qui n'a pas dit son nom, se montra compatissante pour ces amoureux ; qu'en 1805 elle crut faire œuvre pie en favorisant leurs rendez-vous ; qu'elle mit à leur disposition sa maison de campagne. « Hélas! ce ne sont là que des palliatifs, écrivait-elle, et je voudrais vous réunir à jamais. Ne pourrais-tu, de l'aveu de ta sœur Mina et de ton frère Hector, prendre un nom d'emprunt et, morte pour le reste du monde, t'en aller vivre avec Creuzer, si sa femme y consent? » Après avoir donné à Caroline cet excellent conseil, l'inconnue se croyait obligée de lui faire un peu de morale : « Que sont, après tout, les choses de ce monde? De purs néans. La plus belle vie n'est que le songe d'un fiévreux. Eh! qu'importe à l'Être éternel que nos rêves soient agréables ou funestes? Dieu te bénisse, mon ange, et te console! »

Caroline en usa comme l'enfant qui avale la confiture et crache la pilule. Elle laissa sa morale à l'inconnue, mais son conseil lui parut bon, et elle résolut de le suivre, en y changeant toutefois quelque chose. Il répugnait à sa fierté de mendier le consentement de la femme

légitime: elle forma le projet de se présenter chez Creuzer sous des habits d'homme et de vivre avec lui, en oubliant désormais et son nom et son sexe. Cependant, avant de franchir le pas, elle voulut consulter Lisette Nees. Comme je l'ai dit, Lisette était tour à tour très folle et très sensée. Si elle regardait Frédéric Schlegel comme un prophète et un martyr de la vérité, cette dévote n'était pas pratiquante. Son romantisme ne lui servait qu'à se procurer des plaisirs d'imagination; elle pensait qu'il y a beaucoup de choses qu'il est permis de dire et qu'il faut se garder de faire, et pour son compte, fidèle aux vieilles méthodes, elle avait cherché et trouvé le bonheur dans le mariage.

Elle s'empressa de représenter à Caroline que les plus belles folies finissent toujours mal. — « Prends-y garde, lui écrivait-elle en substance: dans le fond tu es moins passionnée que tu ne le crois, mais les entreprises qui ont un air d'aventure te charment et t'attirent. Tu prétends que le bonheur de Creuzer t'est plus cher que le tien. Singulière façon de le rendre heureux! Tu te déguiseras en homme et, jusqu'à ta mort, tu n'auras avec lui qu'un commerce d'amitié. Il t'aime tout entière, corps et âme. S'il accepte tes conditions, que penseras-tu de lui? S'il les refuse, tu te donneras peut-être et tu ne t'en consoleras jamais. Et d'ailleurs t'imagines-tu que les hommes qui fréquentent sa maison seront longtemps tes dupes? Si la vérité se découvre, Creuzer est à jamais compromis et ton honneur à jamais perdu. » Lisette ajoutait : « Écoute ce que je te dis, ton imagination se vengera de toi; elle te punira de l'avoir transportée du monde de la poésie et de l'art dans la conduite et les réalités de la vie. Quand on la met où elle n'a que faire, elle meurt en nous dévorant. » Lisette parlait comme un sage, et sa lettre est intéressante: c'est le romantisme jugé par lui-même.

Caroline renonça à son équipée; mais elle exigea de Creuzer qu'il demandât son divorce et l'épousât. Il eut, semble-t-il, quelque peine à y consentir: il n'était pas un romantique assez convaincu pour n'éprouver jamais aucune inquiétude de conscience. Il avait fait ses confidences à Savigny : « Je suis, lui disait-il, le plus malheureux des hommes dans mon bonheur. » Il finit par se rendre; il pressentit sa femme; elle avait un bon caractère, elle se montra accommodante, et tout allait pour le mieux quand survint un incident. Creuzer tomba gravement malade, et sa femme le soigna avec tant de dévoûment que, saisi de remords, à peine fut-il entré en convalescence, il assembla ses amis, leur récita son cas, s'accusa devant eux et, les prenant à témoin, jura solennellement que, s'il guérissait, il ne reverrait jamais Caroline de Günderode.

Elle était alors à Winkel, avec deux de ses amies, Pauline et Charlotte Servière. La personne chargée de la prévenir, n'osant s'adresser

directement à elle, écrivit à Charlotte, en ayant soin de contrefaire son écriture. Ce fut Caroline qui reçut la lettre des mains du facteur. Cette écriture déguisée lui parut suspecte, elle flaira quelque mystère, elle ouvrit le pli. Après s'être enfermée quelques instans dans sa chambre, elle sortit, en disant, le sourire aux lèvres, qu'elle allait se promener au bord du Rhin; elle ne reparut pas. On la chercha toute la nuit, on la retrouva au matin étendue sur la berge. Cet ange s'était percé le cœur d'un coup de poignard.

Vingt-huit ans plus tard, un autre suicide de femme fit en Allemagne autant de bruit que celui de Caroline de Günderode. Charlotte Stieglitz avait épousé un poétereau qu'elle tenait pour un grand poète. Elle attendait d'année en année qu'il donnât sa mesure, se révélât au monde par un chef-d'œuvre; rien ne venait. Elle pensa qu'une grande surprise, une grande infortune tirerait de sa torpeur ce génie engourdi et noué. Un soir, après avoir écrit quelques lignes à son faux dieu, s'armant d'un poignard qu'il lui avait donné, elle se frappa en plein cœur. Son exploit eut pour admirateurs tous les survivans du romantisme. Mais folie pour folie, celle de Caroline me paraît plus intéressante. Elle était sincèrement malheureuse. Elle avait longtemps cherché l'âme sœur, l'âme aimante qui devait partager ses joies et ses peines et l'aider à posséder, à mûrir son talent. Elle avait cru la trouver, elle s'était trompée ; elle avait couru après une ombre.

Conformément à ses dernières volontés, on l'enterra près des saules qui l'avaient vue mourir. Elle avait désiré aussi qu'on gravât sur sa tombe quelques vers traduits d'un poète hindou, qui lui semblaient résumer son histoire : « Terre qui m'enfantas, air que je respirai et qui nourris ma vie, feu sacré qui me tins lieu d'ami, fleuve qui me servis de frère et toi, éther divin, qui fus mon père, je vous rends grâces; recevez le tribut de ma respectueuse tendresse. J'ai vécu avec vous ici-bas, et je pars pour un autre monde, vous quittant sans regrets. Adieu, frère et ami; mon père et ma mère, adieu pour toujours! » Elle s'était dit cent fois que, pour aimer la vie, il faut être deux, et la mort l'effrayait moins que l'éternelle solitude du cœur.

G. Valbert.

REVUES ÉTRANGÈRES

REVUES HOLLANDAISES

La Littérature hollandaise : Les poètes, les romanciers, les critiques. — La renaissance du catholicisme en Hollande. — Jan van Riebeck, fondateur de la colonie du Cap.

Parmi toutes les littératures de notre temps, il n'y en a guère qui nous soit moins connue que la littérature hollandaise. Ce n'est pas qu'on ait manqué à nous en parler; et les lecteurs de la *Revue* ne peuvent avoir oublié maintes études consacrées à des écrivains hollandais. Mais on nous a entretenus, depuis lors, de tant d'autres littératures plus bruyantes, que nous avons fini par oublier un peu de vue l'existence de celle-là. A l'exception de Multatuli (1), je ne vois pas un seul auteur hollandais contemporain dont le nom soit familier au public français. Multatuli, cependant, outre qu'il est mort depuis près de dix ans, ne constitue pas à lui seul toute la littérature de son pays. Il n'y apparaît au contraire que comme une exception; et les qualités dominantes de la littérature hollandaise contemporaine sont celles précisément dont il manque le plus : la clarté, la simplicité, une correction toute classique de la composition et du style. Par là cette littérature diffère absolument des autres littératures du Nord. On dirait que les traditions latines s'y sont conservées intactes à travers les siècles, ou que l'esprit des

(1) Voir, sur Multatuli, l'étude de M. van Keymeulen dans la *Revue* du 15 avril 1892.

vieux humanistes hollandais revit aujourd'hui au fond de l'âme de leurs descendans.

Aussi bien n'y a-t-il pas de pays en Europe où l'influence française soit demeurée plus forte. A cette heure comme il y a cent ans, ce sont nos écrivains qu'on lit, qu'on étudie, qu'on discute en Hollande; les conférenciers français sont ceux qu'on y écoute le plus volontiers; et, jusque dans les plus petites villes, des comités de l'Alliance Française se sont formés, qui travaillent à maintenir et à propager la connaissance de notre langue.

Qu'on ne croie pas, au moins, que la littérature hollandaise s'en tienne à l'imitation de la littérature française! Elle est au contraire très originale ou, pour mieux dire, très *locale;* et c'est sans doute ce qui l'aura empêchée de se répandre hors de son pays. A ses précieuses vertus traditionnelles de clarté et de correction, elle joint une lenteur, un calme, une gravité, qui sont bien la marque de sa race, et que personne, d'ailleurs, ne s'aviserait de lui reprocher. Mais il faut voir par exemple avec quel sérieux, dans les grandes revues d'Amsterdam, les critiques les plus autorisés analysent et commentent les productions de nos symbolistes, poètes, dramaturges, ou peintres, — sans s'apercevoir du petit grain de plaisanterie qu'il y a toujours en elles, et qui en constitue pour nous le principal attrait.

La plaisanterie n'est point le fait des écrivains hollandais; les plus fins de leurs humoristes risqueraient encore de nous paraître un peu lourds. Mais, à l'exception des genres comiques, je ne vois pas un genre qui n'ait trouvé en Hollande des représentans tout à fait remarquables. Et vraiment je suis étonné de ce qu'il y a de vie, de santé et de force dans cette littérature ignorée.

Mais si nous l'ignorons ou si nous ne la connaissons pas assez elle s'adresse en revanche à des lecteurs d'autant plus fidèles qu'ils sont moins nombreux. Je n'ai pas rencontré un seul Hollandais instruit qui ne fût au courant du mouvement littéraire de son pays, et qui ne pût me renseigner en détail sur l'œuvre et le mérite de tel ou tel écrivain. Les livres de début des auteurs hollandais, pour peu qu'ils aient une valeur réelle, se vendent tout de suite à plusieurs éditions. Et ce doit être, j'imagine, pour ces jeunes gens un plaisir et un encouragement précieux, de sentir autour de soi une curiosité si active.

Sans compter qu'en dehors des Hollandais de Hollande il y a encore ceux des colonies, tout un public assez riche pour acheter des livres, et ayant assez de loisir pour les lire avec soin. Dans les provinces flamandes de la Belgique, aussi, les auteurs hollandais sont connus et aimés. Plusieurs des collaborateurs les plus remarquables des revues d'Amsterdam sont des Belges d'Anvers ou de Gand. Leur langue, à

dire vrai, est un peu différente de celle de leurs confrères de Hollande : moins simple, moins aisée, témoignant comme d'un effort incessant à éviter toute expression d'origine française. Mais souvent ce travers est racheté par des qualités de mouvement et de passion qui ne se retrouvent pas au même degré dans l'œuvre des auteurs hollandais.

Toujours est-il que la littérature hollandaise apparaît aujourd'hui comme l'une des plus vivantes qu'il y ait en Europe. Lentement, tranquillement, elle poursuit sa route, sans se soucier de l'ignorance où nous la tenons. Et elle offre encore ce trait particulier, qu'elle est avant tout une littérature de poètes, que la poésie y occupe, ainsi qu'il convient, la première et la plus belle place. De tous les auteurs hollandais contemporains, les plus connus, les plus admirés sont en effet des poètes : et ce sont en effet les plus remarquables.

Ce sont aussi, malheureusement, les plus difficiles à faire connaître en dehors de leur pays. Ni M. Gorter, ni M. Kloos, ni M. Fritz van Eeden, ne peuvent espérer de voir jamais leurs poèmes appréciés chez nous. Mais je voudrais tout au moins dire quelques mots d'une jeune femme qui les dépasse encore en renommée, et qui est assurément, à l'heure présente, la figure la plus curieuse de toute la littérature hollandaise.

Elle s'appelait jusqu'au printemps passé Mlle Hélène Swarth, et c'est sous ce nom qu'elle a publié ses premiers recueils. Elle porte aujourd'hui un autre nom, ayant épousé M. Lapidoth, un critique d'art connu surtout pour ses études sur les peintres et graveurs français. Mais depuis de longues années déjà elle a senti, et traduit dans ses vers, la tragique puissance de l'amour. Toute son œuvre n'est, à dire vrai, qu'un chant d'amour ; mais un chant magnifique, éclatant de passion, avec une incomparable richesse d'harmonies et de nuances. D'instinct et sans trace d'effort, Mme Swarth-Lapidoth est parvenue à un très haut degré de maîtrise poétique. Ses sonnets ont une pureté de lignes, une noblesse d'allures, une aisance et une élégance que leur envieraient les plus impeccables de nos parnassiens. Et sous cette forme toute classique, on sent battre un cœur de femme frémissant de passion. Mais on dirait que la passion, dès qu'elle pénètre dans ce cœur, y revêt aussitôt un somptueux appareil d'images poétiques ; et la plupart des sonnets de Mme Lapidoth ne sont ainsi que le développement suivi d'un symbole, exprimant un ordre déterminé de sentimens ou d'idées.

Voici, traduits aussi fidèlement que possible, deux de ces sonnets. Je les prends dans une série que vient de publier la plus considérable des revues hollandaises, le *Gids*, d'Amsterdam :

I

Je rêve dans les bras de ta douce compassion, — inconsciente et confiante comme un enfant qui dort sur le sein de sa mère, — oubliant que ta bouche a sucé le venin de la vie, — le venin du mensonge qui coule dans mes veines.

Ma foi naïve et pieuse s'agenouille devant toi; — mon amour te suit, frêle et doux comme un agneau; — ma volonté se fond sous la chaleur de ton regard; — et le calice de tes lèvres assoupit ma douleur.

C'est pourquoi je veux parer de guirlandes de lys — l'autel d'argent que je t'ai élevé dans la chapelle de mon cœur, — et y faire monter, blanche et odorante, la fumée de ma dévotion.

Je veux l'asperger de l'eau sainte qui jaillit de mes vers; — et, levant mon cœur flamboyant dans mes mains tendues vers le ciel, — je veux t'appeler Emmanuel, mon Maître et mon Sauveur!

II

Rappelle-toi mes paroles dans cette heure sacrée : — « Pour toi c'est la floraison du printemps, pour moi depuis longtemps plus de fleurs printanières! — La tempête ne convient pas à la claire matinée. — Pourquoi vouloir t'unir à moi, qui ai subi de si cruelles tempêtes?

« Déjà, tandis que toi, heureux de vivre, — tu mêlais la fraîcheur des roses au noir de tes cheveux, — déjà la douleur a mêlé des fils d'argent à mes tresses blondes. — Pourquoi me tenter? Cette joie ne saurait être pour moi! »

Mais le baiser de ta bouche, où se joignaient la caresse de ta voix — et la douce musique d'un tendre serment, étouffa mon doute; — et transportée, éperdue, je tombai dans tes bras, et fus ta fiancée.

Lumière de ma vie, crépuscule consolateur, — je t'en supplie, n'oublie pas le sentiment qui m'a inspiré ces vers, — et laisse-moi ton amour, encore que toute joie m'ait fuie à jamais!

Mais il en est décidément des poètes hollandais comme de tous les poètes : le charme propre de leurs vers est intraduisible. On ne saurait imaginer combien, dans leur texte, ces deux sonnets de Mme Lapidoth ont de couleur et d'accent. C'est que leur beauté ne vient pas tant de l'émotion qu'ils expriment, ou des images, ni du rythme, que de l'admirable harmonie de tout cela, de la concordance parfaite des images avec les idées, et de la forme avec le fond.

La littérature hollandaise contemporaine est d'ailleurs si imprégnée de poésie, et le souci de la forme y joue un rôle si considérable, que les romans, tout aussi bien que les vers, perdraient une grande partie de leur charme à être traduits dans une autre langue. Je ne crois pas, notamment, qu'une traduction puisse jamais nous faire apprécier à leur vraie valeur les romans de M. Louis Couperus, qui me paraît bien

être, avec Mme Lapidoth, le plus remarquable des écrivains hollandais. Ni ses romans pessimistes *Éline Vère* et *Fatalité*, ni son roman poétique *Extase*, ni *Majesté*, son dernier livre, une façon de fantaisie à demi politique à demi lyrique, aucun de ces ouvrages ne saurait se passer, pour être compris, des artifices de style que l'auteur y a joints. Ce sont des œuvres toutes hollandaises, avec des développemens qui ne pourraient manquer de nous sembler par trop lents, et une minutie d'analyse qui aurait bien des chances de nous ennuyer. Mais M. Couperus n'en est pas moins un psychologue ingénieux, et un poète d'une inspiration tout à fait personnelle, intéressant surtout par son infatigable effort à renouveler, à rehausser sa manière. A côté de lui M. Marcellus Emants, M. van Eeden, poète, romancier et médecin, le Flamand M. Cyriel Buysse, représentent en Hollande la littérature d'imagination. Et pour compléter cette nomenclature il faudrait citer encore deux auteurs dramatiques, M. von Nouhuys, l'auteur du *Poisson Rouge*, et Mme de Wissenkerke, l'auteur du *Lotus :* car les Hollandais possèdent aussi un théâtre national. Je me rappelle avoir vu jouer naguère, à Amsterdam, un drame psychologique, qui égalait en noirceur les plus noires fantaisies du Théâtre-Libre. Mais je dois ajouter, pour être franc, que le jeu des acteurs hollandais ne m'a pas laissé un très bon souvenir.

J'ai cité tout à l'heure la revue : *de Gids*. C'est incontestablement la plus importante des revues de Hollande. Elle a jadis compté parmi ses collaborateurs Multatuli et son ami Busken-Huet, l'auteur du *Pays de Rembrandt*, critique et poète, un des esprits les plus libres et un des plus parfaits écrivains de toute la littérature hollandaise. Aujourd'hui Mme Swarth-Lapidoth, M. Couperus, y publient leurs œuvres ; et c'est là encore que j'ai appris à connaître les principaux critiques hollandais. L'un d'entre eux, M. G. C. Byvanck, n'était plus, d'ailleurs, un étranger pour moi. J'avais lu, il y a deux ans, traduit en français, un livre assez singulier, où il rendait compte d'une sorte de voyage d'exploration à travers la littérature et les brasseries françaises. J'y avais trouvé notés, avec une abondance de détails qui m'avait paru excessive, les entretiens familiers de M. Verlaine, de M. Richepin et du chansonnier Bruant ; et tout en admirant la bonne foi et la conscience de M. Byvanck, je m'étais un peu effaré de l'étrange idée qu'il allait donner de notre littérature à ses lecteurs hollandais. Mais, fort heureusement, je vois que les compatriotes eux-mêmes de M. Byvanck n'ont pris son livre, comme il convenait, que pour une amusante fantaisie. D'autres critiques se chargent de rectifier et de compléter pour eux les renseignemens de M. Byvanck sur notre mouvement littéraire : M. van Hall, notamment, qui publie dans le *Gids* d'excellens comptes rendus des nouveaux livres français, et M. A. G. van Hamel, le savant professeur de l'Université de Gronin-

gue, l'infatigable propagateur de l'Alliance Française en Hollande, et peut-être, parmi tous les critiques étrangers, celui qui connaît le plus à fond la langue et la littérature françaises. Ses récentes études *à propos des Fêtes universitaires de Lyon*, sur nos fabliaux du moyen âge ou sur *M. Paul Bourget*, auraient au moins autant d'intérêt pour nous que pour le public hollandais à qui elles s'adressent. Ce sont des modèles de clarté et de précision ; mais le plus singulier est qu'on les dirait écrites à un point de vue tout français, tandis qu'il n'y a pas un critique anglais ou allemand qui, dans l'étude de nos mœurs ou de notre littérature, ne témoigne d'une certaine incapacité à voir son sujet sous le même aspect où nous le voyons.

Ainsi nous n'avons pas à craindre que M. Byvanck fausse par trop sur notre compte le jugement de ses compatriotes. Et ceci me met plus à l'aise pour rendre justice à M. Byvanck, qui, lui aussi, paraît connaître assez bien la langue française. Il paraît d'ailleurs tout connaître, et la variété des sujets qu'il traite est vraiment extraordinaire. Tour à tour, à deux mois d'intervalle, il publie dans le *Gids* de longues études sur *Villon*, sur le poète allemand *Christian Wagner*, sur la *question de Lombok*, sur *saint Thomas d'Aquin et la philosophie de l'histoire*, sur les *drames symbolistes de M. Claudel*, sur *Leconte de Lisle* et *Walter Pater*, sans compter une revue mensuelle de la politique étrangère. Je ne crois pas que l'on puisse trouver beaucoup d'exemples d'une pareille variété d'information : et M. Byvanck semble chaque fois se consacrer tout entier au sujet qu'il traite, soit qu'il parle de philologie, ou de botanique, ou d'économie politique et de législation internationale. Mais avec tout cela on s'aperçoit bientôt qu'il est surtout un fantaisiste, que le désir d'étonner ses compatriotes se joint chez lui au désir de les instruire, et que, pour nombreux que soient les objets de sa curiosité, il n'y en a pas un qu'il épuise à fond. Écrits dans un style compliqué et souvent obscur, ses articles abondent en paradoxes ingénieux et en vues subtiles; mais tous donnent un peu la même impression que donnait son livre sur la littérature française : on devine qu'en plus des choses qu'il a notées, bien des choses restent encore qui lui ont échappé.

***

C'est aussi dans le *Gids* qu'ont paru les principaux travaux de M. Robert Fruin, le grand historien hollandais. Né à Rotterdam en 1823, professeur à l'Université de Leyde depuis près de quarante ans, M. Fruin ne s'est guère occupé, durant sa longue carrière, que de l'histoire de son pays : mais à l'étude de cette histoire il s'est voué avec un zèle, une conscience, une activité admirables. Ses compatriotes, qui le vénèrent en

outre comme le doyen de leurs savans et de leurs écrivains, n'hésitent pas à faire de lui l'égal des premiers historiens de l'Europe; et de fait, M. Fruin est le digne émule des Freeman et des Sybel, de ces chercheurs infatigables qui se piquent avant tout d'être exacts, et de nous montrer les faits de l'histoire tels qu'ils ont été. Peut-être même M. Fruin les dépasse-t-il tous par la sûreté de son érudition, comme aussi par la sécheresse et l'austérité de sa forme. Des faits, toujours des faits, et rien que des faits : il n'y a guère autre chose dans ses mémorables ouvrages sur les *Préliminaires de la guerre d'Indépendance*, sur *Motley et l'histoire des Pays-Bas*, sur *Une ville de Hollande au moyen âge*. On ne saurait imaginer histoire plus savante, plus impartiale, ni plus complétement dépouillée de tout artifice d'imagination.

M. Fruin vient précisément de publier dans le *Gids* une longue étude en deux parties sur le *Relèvement du catholicisme en Hollande au début du* XVIIe *siècle*. Ce n'est encore qu'une série de documens, pour la plupart inédits, mais alignés à la suite l'un de l'autre sans crainte des longueurs ni des répétitions. La première partie de l'étude nous montre l'incroyable état de corruption où était tombé, vers le milieu du XVIe siècle, le catholicisme en Hollande. Nous voyons défiler une longue série d'évêques débauchés et prévaricateurs, de prêtres dissolus, de moines vivant publiquement avec leurs maîtresses. Mais lorsque, pour des motifs politiques plus encore que religieux, les États adoptent officiellement le culte réformé, et interdisent sous les peines les plus sévères l'exercice du culte catholique, tout change brusquement. Du jour au lendemain, un nouveau clergé catholique prend la place de l'ancien; la tiédeur, l'immoralité, cèdent la place à une foi ardente; à la génération des mauvais prêtres succède une génération de martyrs.

Cette évolution du catholicisme en Hollande forme le sujet du second article de M. Fruin. Mais il convient de noter d'abord le caractère particulier qu'a tout de suite revêtu chez les Hollandais la persécution religieuse. « On ne saurait, dit M. Fruin, imaginer une persécution plus douce et plus tolérante : mais sur la question d'argent les États étaient intraitables. On ne tuait pas, on n'emprisonnait guère : on se bornait à exproprier. » N'est-ce pas là un trait curieux, bien caractéristique de cette nation, tolérante et pacifique, qui ne demandait absolument qu'à pouvoir s'enrichir en paix ?

Lorsque le concile de Trente eut réglé la tactique de l'église catholique en face des progrès du protestantisme, les catholiques de Hollande reprirent espoir. Ils avaient d'ailleurs à leur tête, dans la lutte nouvelle qu'ils engageaient contre la religion réformée, un homme d'une énergie et d'un courage admirables, Sasbout Vosmeer, le véritable restaurateur du catholicisme en Hollande. Nommé en 1583 évêque de Middelbourg, Vosmeer ne tarda pas à exercer dans toutes les provinces du

nord une influence considérable : et quelques mois lui suffirent pour raviver un peu partout une religion qu'on pouvait croire à jamais étouffée. « Quand je revins en Hollande, écrit-il, durant la semaine sainte, je trouvai le peuple sans guide et sans direction. Les curés n'osaient plus pratiquer leur culte. Les prêtres des villes et les moines faisaient trafic de tout, accordant toutes les dispenses, autorisant tous les abus. Dès que je parus, tout cessa. Dès les premiers actes, tout le monde reconnut mon autorité. Et je vis renaître en peu de temps la discipline et les bonnes mœurs. De jour en jour grandit le nombre des conversions. Bientôt même les prêtres manquèrent; je dus obtenir du vicaire apostolique la permission pour des laïcs de prêcher, et de présider les assemblées religieuses. »

Et durant vingt ans, à travers d'innombrables persécutions, dont M. Fruin ne nous épargne pas le détail, Vosmeer poursuivit l'œuvre véritablement héroïque qu'il avait ainsi entreprise. De Cologne, où il dut se réfugier, et où se rassemblèrent autour de lui tous les prêtres hollandais bannis à sa suite, il dirigea contre le protestantisme tout-puissant une lutte acharnée, formant sans cesse de nouvelles troupes de jeunes prédicateurs, les envoyant chacun au lieu où il avait le plus de chances de faire œuvre utile. Il eut souvent fort à faire, et M. Fruin a consacré de nombreuses pages au récit de ses démêlés avec les jésuites de Hollande, puis avec des sœurs qui refusaient de se soumettre à ses ordres. Mais dès les premières années du XVIIe siècle, et vraiment grâce à lui, il y eut en Hollande un grand parti catholique, parti qui, depuis lors, ne cessa point de gagner en force et en influence. Aujourd'hui, comme l'on sait, il s'en faut de peu que les catholiques ne possèdent en Hollande la même importance politique qu'ils ont acquise en Allemagne (1). Dans les débats du Parlement hollandais, c'est leur vote qui décide de la majorité. Ainsi l'effort de Vosmeer a porté ses fruits.

*
* *

Dans une autre livraison du *Gids*, M. N. D. Doedes raconte les débuts de la colonie hollandaise du Cap, d'après le *Journal* du célèbre Jan van Riebeck, qui fonda cette colonie et en fut le premier directeur, de 1652 à 1662. C'est un récit d'un grand intérêt historique, et qui mériterait d'être traduit tout entier. Je vais essayer du moins d'en citer quelques passages.

Un siècle et demi s'était écoulé depuis que les Portugais avaient découvert la pointe méridionale de l'Afrique ; après eux, après Barthélemy

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 mars 1894, l'étude de M. Charles Benoist sur *les Partis politiques aux Pays-Bas*.

Diaz, Vasco de Gama, Saldanha et d'Almeida, les Anglais à leur tour avaient tenté de s'établir au cap de Bonne-Espérance ; enfin en 1650, après une première expédition qui avait abouti à un désastre, la Compagnie hollandaise des Indes Orientales décida d'envoyer dans la Baie de la Table toute une troupe de colons, sous la conduite d'un jeune capitaine, Jan van Riebeck, qui avait fait déjà plusieurs fois le voyage des Indes, et qui possédait en outre un légitime renom d'énergie et de probité.

Voici en quels termes l'a jugé un auteur anglais, Theal, dans ses *Chroniques des gouverneurs du Cap :* « Jamais, dit-il, un gouvernement n'a trouvé serviteur plus fidèle : car il s'est toujours efforcé d'exécuter à la lettre les instructions qu'on lui avait données. C'était un homme d'un tempérament sanguin, et d'une grande énergie. Mais d'autre part son intelligence était assez faible, et souvent ses idées de justice furent obscurcies par l'unique objet qu'il avait en vue : les gains de la Compagnie dont il était l'employé. Il était tyrannique, et traitait ses inférieurs avec un mépris de parvenu. Avec cela très religieux, mais à la manière de son temps, et sans que la religion l'ait jamais empêché d'agir traîtreusement, pour peu qu'il le trouvât utile aux intérêts de sa Compagnie. »

C'est bien ainsi que nous apparaît, en effet, le capitaine hollandais, d'après le journal où il a fidèlement consigné ses actes, durant les dix ans de son séjour au Cap. Son biographe hollandais, M. Doedes, proteste, à vrai dire, contre le reproche que lui adresse Theal d'avoir agi traîtreusement, et d'avoir sacrifié ses idées morales aux intérêts de sa Compagnie. Mais il ne peut nier que Riebeck ait été surtout un employé scrupuleux, le modèle des employés. A toutes les pages du *Journal*, ce sont des allusions aux ordres reçus de la Compagnie, ou encore des demandes d'instructions supplémentaires. On sent que Riebeck ne veut rien entreprendre de son propre chef, et que, pour honnête et charitable qu'il soit de nature, il aimerait mieux mécontenter sa conscience que sa Compagnie. Mais, dans les limites qu'il se croit permises, c'est un excellent homme, d'une bravoure et d'une activité peu communes, et très suffisamment intelligent pour le rôle qu'il avait à jouer.

Parti de Tessel en décembre 1651, avec une centaine d'hommes sur trois grands bateaux, il arriva le 5 avril 1652 en vue du cap de Bonne-Espérance. Ses instructions lui ordonnaient de se mettre aussitôt en relation avec un *Ottentoo* qui savait l'anglais : et de fait ce Hottentot se présenta devant lui dès le lendemain de son arrivée, et lui fournit les premiers renseignemens sur la population indigène. Celle-ci était composée de quatre ou cinq races diverses, qui vivaient en guerre constante l'une avec l'autre : les *Saldaniers* ou *Hommes du Cap*, les

Hommes de l'Eau, les *Boschemans* ou *Pécheurs*, les *Namas* et les *Voleurs de tabac*. Ces derniers, malgré leur surnom, n'étaient point les pires de ces indigènes, qui tous offrirent de suite à l'observation de Riebeck ce trait commun d'être aussi zélés à recevoir du tabac et du cuivre que peu disposés à rien livrer en échange.

Or, c'était précisément le principal objet de la mission de Riebeck, d'après ses instructions, d'échanger du cuivre et du tabac contre du bétail. L'entreprise avait un caractère purement commercial. Il était convenu que le terrain devait être occupé sans paiement et par force; mais que les vaches et les moutons auraient à être achetés : aux meilleurs conditions possibles, naturellement. Et toute l'histoire de ces dix premières années de la colonie n'est rien que l'histoire des efforts de Riebeck pour faire faire à sa Compagnie des marchés avantageux avec les indigènes.

Mais la chose n'était pas facile : car si les Hollandais avaient l'instinct du commerce, les Hommes de l'Eau et les Voleurs de Tabac paraissent avoir eu à un degré égal l'instinct du mensonge et du vol.

Fidèle à ses instructions, Riebeck essaya d'abord de les traiter en amis. Mais il entendait bien ne pas entrer en discussion avec eux. Il mentionne avec indignation « l'audace » de quelques indigènes, qui, ayant voulu bâtir des huttes dans le voisinage du fort hollandais, et en ayant été empêchés, ont répondu « que c'était leur propre pays, et que si on ne voulait pas le reconnaître ils viendraient en foule, et armés de bonnes flèches ». Il s'étonne ailleurs de ce que les indigènes, pour se justifier d'être des « voleurs de bétail », accusent les Hollandais d'être des « voleurs de terrains ». L'idée ne lui vient pas un moment que ces sauvages puissent avoir quelque droit à être les maîtres de leur pays.

Il ne néglige rien, en revanche, pour les convertir à la religion réformée. Il note comme une date particulièrement heureuse le jour où une jeune Hottentote lui déclare vouloir rester parmi les Hollandais, pour s'instruire dans leur foi et recevoir le baptême. Cette Hottentote ne tarde pas à être baptisée, et Riebeck, son parrain, lui donne le prénom d'Eva. Il la marie avec un aide chirurgien danois, Pierre de Merhoff, et c'est pour lui un nouveau bonheur. Mais il s'aperçoit bientôt que la néophyte est restée fidèle à toutes les habitudes de mensonge de sa race, et qu'outre son goût naturel pour la trahison, elle a encore contracté parmi les Européens une fâcheuse tendance à l'ivrognerie. Et de jour en jour il la voit s'éloigner davantage des principes chrétiens.

Il nous raconte, une autre fois, comment il a initié les Namas à la civilisation européenne. Il a offert à leur roi une pipe allumée, l'engageant à se la mettre en bouche. Mais le roi avait la tête dure, et quatre

fois il a fallu recommencer la leçon : au lieu d'aspirer la fumée, il soufflait dans la pipe le plus fort qu'il pouvait. « Enfin il a compris, et à sa suite tout son peuple s'est mis à fumer, les femmes aussi bien que les hommes ; et ils en sont devenus si passionnés qu'ils nous cèdent tout ce qu'ils ont pour avoir du tabac. »

Mais l'épisode le plus intéressant du journal de Riebeck est l'histoire de ses relations avec ce *Ottentoo* qui savait l'anglais, et que la Compagnie lui avait recommandé pour interprète, à son arrivée. Cet indigène à demi civilisé, qui avait troqué son nom d'Antuhomao contre celui de Herry, se trouva être un homme d'une astuce et d'une corruption extraordinaires. Tour à tour renvoyé par Riebeck et rentré en grâce auprès de lui, il finit par affoler le brave Hollandais. Sans cesse il lui jouait quelque nouveau tour, et durant une grande partie du journal son nom revient à chaque page. Riebeck a beau le chasser, le déporter : il revient toujours. Enfin on apprend un jour que le misérable s'est noyé. Dans une invocation touchante, Riebeck remercie le Seigneur de sa délivrance. Hélas ! quelques jours après Herry reparaît, plus rusé, plus insinuant que jamais. Avant son départ du Cap, Riebeck le voit encore haranguer la foule, dans une sorte de congrès.

Je suis forcé de me borner à ces quelques traits : mais il y aurait encore bien d'autres détails à relever, dans cette biographie de Riebeck. On y trouve des récits de chasses au lion et au rhinocéros, des récits de naufrages, et jusqu'à des histoires d'amour. Riebeck avait emmené avec lui sa jeune femme, fille d'un pasteur de Rotterdam ; mais plusieurs de ses compagnons se marièrent au Cap, avec de belles Hottentotes, qui semblent d'ailleurs, pour la plupart, avoir pris le mariage assez peu au sérieux. En 1662, après dix ans de gouvernement, Riebeck quitta la colonie, ayant été nommé commandant de Malacca. Il mourut à Batavia en 1677.

J'aurais voulu dire encore quelques mots des autres revues hollandaises, du *Nieuwe Gids*, revue de jeunes gens, intransigeante et volontiers révolutionnaire, et qui a fait au *Gids*, durant dix ans, une concurrence acharnée ; de la revue flamande *Van Nu en Straaks ;* du *Tweemandelyksch Tydschrift ;* de la *Oude Holland*, une des revues d'art les plus intéressantes qui soient. J'y reviendrai une prochaine fois.

T. DE WYZEWA.

REVUE DRAMATIQUE

ODÉON : *Pour la Couronne*, drame en cinq actes en vers, par M. François Coppée.

Ce ne serait pas assez de parler de succès à propos de *Pour la Couronne :* c'est un triomphe. Il nous est infiniment agréable d'avoir à le constater. L'accueil enthousiaste fait à son drame peut consoler M. Coppée d'une attente de huit années et d'avoir vu les portes de la Comédie-Française se fermer devant son œuvre, comme aussi bien devant toutes les œuvres les plus distinguées qui aient paru dans ces derniers temps. Ce succès, comme il arrive, a réconcilié toutes les fractions du public. Celui du premier soir, ce public sceptique et tant décrié des premières, a voulu saluer le poète en personne et contempler ses traits glorieux. Les autres représentations ont tourné en ovations. Ç'a été du délire. On signale des voies de fait : un spectateur, pour avoir applaudi mollement, a été giflé. Voilà qui est bien. Les lettrés se réjouissent ; et les autres, ceux qui, amis du vaudeville et de la gaudriole, considèrent le théâtre comme un divertissement et le préfèrent déshonnête, ceux-là pareillement s'en iront goûter des joies saines et qui élèvent l'esprit. Cela est bon signe ; n'ayons garde d'en douter. C'est la preuve qu'on s'alarme à tort quand on se plaint d'un abaissement du goût et qu'on se hâte trop quand on gémit sur la mort du grand art. Les beaux vers et les nobles sentimens n'ont pas cessé d'éveiller leur écho dans nos âmes. En outre, cette pièce est tout à fait dans la tradition de notre théâtre. Aussi se mêle-t-il à la joie avec laquelle on l'acclame une sorte de contentement patriotique. Il semble que ce soit la revanche attendue des Latins contre les gens du Nord. Nos vieux auteurs se sont réveillés, et leurs ombres gagnent encore des batailles. Comme le dit M. Coppée, c'est la preuve qu'il ne faut pas considérer « Corneille et Hugo comme des galfâtres. »

On sait par ses œuvres antérieures quel est le goût de M. Coppée au théâtre. Ce Parisien de race, tour à tour sentimental et gouailleur, affectionne les grandes machines dramatiques où il y a de nobles vieillards, de purs héros, des sentimens pathétiques et des situations extraordinaires. Contraste facile à expliquer. Le gamin de Paris raffole des choses du théâtre, surtout de celles du drame; il est, dans son poulailler, naïf et gobeur, et tout à fait « bon public ». M. Coppée jusqu'ici s'en tenait à Hugo. *Severo Torelli*, tout plein de réminiscences, était comme un « répertoire » du drame romantique. Cette fois il est remonté jusqu'à Corneille. Visiblement il s'est efforcé d'emprunter aux maîtres de notre XVIIe siècle leur conception du théâtre. On s'en aperçoit dès les premières scènes. *Pour la Couronne* débute par une exposition coulée dans l'ancien moule et qui se conforme au précepte de Nicolas Boileau. On nous donne les quelques renseignemens dont nous avons besoin et qui d'ailleurs se réduisent à très peu de chose. Il nous suffit de savoir que nous sommes chez une petite peuplade des Balkans au temps de la guerre sainte contre les Turcs. L'histoire ne tient aucune place dans ce drame; elle n'y est que pour servir de vague décor et n'a d'autre utilité que de nous dépayser, de nous entraîner hors de la vie moderne et loin des « états d'âme » du boulevard. Il n'y a rien ici qui ressemble à la fameuse couleur locale. On n'a pas voulu reconstituer les mœurs d'une époque et peindre les âmes du XVe siècle. Les sentimens qu'on analyse ne sont pas spécialement bulgares ni exclusivement moldo-valaques: ce sont tout uniment des sentimens humains. L'auteur a voulu examiner un de ces cas de conscience qui, à n'importe quelle époque, peuvent se poser à la conscience humaine et appeler une solution immédiate. Il a voulu montrer comment, telles circonstances étant données, deux devoirs s'opposent en sorte qu'il faille sacrifier l'un à l'autre. Cela fait que son drame est, par définition, une tragédie. C'est une pièce comme en écrivait Racine en se demandant : Qu'en eût pensé Sophocle?... Cette ferveur gréco-latine étonnera peut-être, venant de M. Coppée. D'ordinaire il témoigne peu de tendresse à notre éducation classique. Il raille les forts en thème et sourit de nos exercices de rhétorique. Dans les distributions de prix qu'il préside, il recommande l'exemple de ses propres études qui furent, s'il faut l'en croire, détestables. Mais bah ! nous prenons pour ce qu'elles valent ces espièglerie. M. Coppée fait mieux que de louer les auteurs de nos programmes : il les imite. Il ne s'attarde pas à l'opinion de ceux qui pensent que la tragédie classique est un genre mort, et mort depuis deux cents ans. Ce n'est pas moi qui le lui reprocherai. Son œuvre est pour réjouir tous ceux qui ont le « goût » du collège.

Au centre même de toute tragédie il y a une situation maîtresse qui donne à l'ensemble sa signification, où éclate et paraît en son jour

l'idée mère de l'œuvre. Uniquement préoccupé d'amener cette situation, M. Coppée n'a pas raffiné sur les moyens. Il n'a pas cherché à marquer d'une empreinte nouvelle les personnages qu'il met en scène.

Ce sont tous pour nous de vieilles connaissances. Michel Brancomir et Bazilide, c'est le couple royal de *Macbeth*. Michel est le soldat de fortune aux mains d'une femme qui l'éblouit par le prestige d'une naissance supérieure, qui le domine par le pouvoir des sens. Bazilide, forte de la prédiction d'un devin, comme lady Macbeth de celle des sorcières, est l'ambitieuse de qui l'ambition implacable et froide rencontre le crime sur son passage et passe outre. Constantin est le personnage sympathique lui-même dans toute sa beauté, ou, si l'on veut, dans toute son horreur, doué de toutes les vertus, bon fils et citoyen meilleur, chef valeureux, maître charitable, soldat aussi doux qu'une femme. Étienne, l'évêque-roi, est le saint des légendes dont les hommes baisent les pas et les petits oiseaux becquètent les mains. Militza est l'almée, la fille de Bohême adoptée par les opéras-comiques ; c'est aussi la prostituée à l'âme vierge. Pour Benko c'est le traître ; et ce nom seul suffit. Apparemment, soucieux de donner à son œuvre une plus grande portée, M. Coppée s'est gardé de tout ce qui aurait eu l'air d'en restreindre la signification. Il n'a pas fait ses personnages individuels, voulant nous donner à entendre que, dans le problème qui les met aux prises, la solution dépasse les individus. Il nous présente, à l'aide d'indications sommaires, quelques figures réduites aux grandes lignes de l'humanité, des caractères tracés d'avance et dont chacun personnifie un sentiment unique : l'ambition, la piété, la droiture, le dévouement, la trahison. — De même les procédés dont se sert M. Coppée pour amener les faits sont d'une simplicité certainement voulue. Il feint que l'envoyé du sultan a pénétré dans la place sous un costume de chanteur. Mais les ruses de Benko sont déjouées par la petite Militza qui sait tout, entend tout et devine le reste. Et s'il faut à Constantin une preuve décisive de la trahison paternelle, il n'a qu'à se cacher derrière cette tenture et à prêter l'oreille. C'est le vieux moyen toujours bon. Il est clair que M. Coppée ne s'est pas mis en frais d'invention. Il ne s'est pas soucié d'agencer habilement les scènes. Là n'est pas pour lui l'intérêt. Il a hâte d'arriver, par quelques chemins que ce soit, à cette partie du drame sur laquelle tout repose et sur laquelle il a fait porter tout son effort.

Cette scène qui met aux prises Michel et Constantin remplit à elle seule tout le troisième acte. Elle est d'une incontestable beauté. La situation est nettement indiquée. Elle se développe dans un décor d'une simplicité grandiose. C'est dans le cadre de l'éternelle nature qu'a lieu le tragique débat. Le père et le fils sont en présence sous les cieux témoins. Leurs arguments s'engagent et se froissent avant leurs épées.

Le dialogue est brûlant de passion, éclatant par la richesse des images. Il est telle adjuration douloureuse de Constantin qui aura sa place dans toutes les anthologies dramatiques. Cela mérite vraiment d'être admiré. Je suis d'autant plus libre pour présenter quelques objections.

Il y a d'abord telle étude qui sous la plume de M. Coppée eût pu être sans doute d'une belle intensité et que le poète, je ne sais pourquoi, a complètement négligée : c'est l'étude des sentimens qui, dans l'âme du fils, accompagnent la révélation de la trahison paternelle. Au moment où Constantin sort de sa tenture, il nous dit : « Mon père trahit, et je le sais. Que faire? » Il ne dit pas autre chose. C'est trop peu. Entre ce moment et celui où nous le revoyons, que s'est-il passé dans son cœur? Il a été en proie à des angoisses cruelles. Nous le devinons bien; mais c'est pour cela justement que nous aurions voulu qu'on nous les fît connaître. Il est dans la vie de l'âme des minutes décisives et d'où tout le reste dépend. Le mal, dont sans doute nous soupçonnions l'existence, mais sans en avoir encore touché la réalité, nous apparaît soudainement. C'est une brusque déchirure et qui s'ouvre sur des perspectives infinies. Le point de vue est changé. Le monde se révèle à nous sous un angle différent. Nous avons aperçu l'autre côté des choses... Voici un fils élevé dans le culte d'un père qui est en même temps pour lui le chef et le maître, le héros national, incarnation de la patrie. Dans ce père il est contraint subitement de ne plus voir qu'un traître. N'y a-t-il pas là de quoi brouiller les notions, compromettre toutes les croyances, ébranler la base elle-même de la foi et tout remettre en question? Et cet orage intérieur ne méritait-il pas d'être décrit? Je ne citerai pas à M. Coppée les exemples de Corneille et de Shakspeare, car on a toujours l'air en pareil cas de vouloir établir des comparaisons fâcheuses. Mais il me permettra bien d'invoquer son propre exemple. Quand Severo Torelli apprenait le secret de sa naissance, du coup il lui semblait que la face du monde fût changée. Les êtres, les choses, et lui-même il ne se reconnaissait plus. Ce retentissement d'une même émotion à travers tous les sentimens et toutes les idées, et jusqu'au plus profond de la conscience, cela valait la peine qu'on nous le montrât. C'est une partie de sa tâche à laquelle le poète s'est dérobé; c'est un certain degré de pénétration intérieure dont on regrette l'absence. En vérité cela manque de psychologie. Je demande pardon à M. Coppée pour ce mot qu'il trouvera sans doute trop savant et prétentieux, et que je remplacerai d'ailleurs bien volontiers par celui d'analyse.

Je n'ai pas marchandé l'admiration aux propos magnifiques qu'échangent Michel et Constantin. L'imagination est éblouie par ce jaillissement d'éloquence pittoresque. Peut-être la raison est-elle moins

complètement satisfaite. Il semble qu'il y ait des choses que les deux adversaires devraient dire, qu'on attend sans cesse, et que finalement ils ne disent pas. Constantin a interpellé les étoiles, invoqué le souvenir des victoires anciennes et pris à témoin les guerriers morts qui se parlent entre eux sous terre. Nous lui en savons gré. Mais on souhaiterait après cela que le dialogue prît une autre direction, ou plutôt qu'il s'élevât jusqu'à la discussion vers laquelle il tendait, qui en devait être l'épanouissement et l'aboutissement. Au fils qui le menace en proclamant le droit de la Patrie on voudrait que le père opposât le droit de la Nature. C'est par là que le débat eût pris toute sa signification. Car c'est bien de quoi il s'agit. La lutte est véritablement entre deux idées. Ces idées brisent le masque étroit des personnages. La Patrie se heurte à la Nature dans un duel géant. « En de certains cas le devoir de conservation sociale, qui est d'institution humaine, doit passer avant le devoir filial, bien que celui-ci soit d'institution naturelle et divine : » telle est la thèse qu'a entrevue M. Coppée. On en aperçoit assez la hardiesse et la gravité. Il arrive parfois que sous la pression des faits nous soyons amenés à comparer nos devoirs, à en éprouver le fondement, à établir entre eux une hiérarchie. En ces rares et rapides minutes nous soumettons à une enquête subitement clairvoyante les notions elles-mêmes sur lesquelles repose toute la morale. Nous convier à une de ces enquêtes est l'objet le plus élevé qu'on puisse assigner au théâtre. M. Coppée l'a bien compris. Quel dommage que la thèse engagée dans le débat ne s'en dégage pas, mais qu'elle reste au fond ; que la question ne soit ni débattue ni même posée ! Ne me dites pas qu'au surplus la question est suffisamment tranchée par le coup d'épée de Constantin. Ce n'est rien au théâtre qu'un coup d'épée. Ce n'est rien que les faits : les idées seules et les argumens signifient. Que Constantin tue son père ou qu'il ne le tue pas, cela m'est fort indifférent. Mais de savoir pour quelles raisons il a le droit de le tuer, voilà ce qui m'intéresse. Et ne me dites pas que le Turc est aux portes et que ce n'est pas le temps de disserter quand l'ennemi est en marche. Les personnages de M. Coppée ne sont pas avares de paroles ; seulement ils omettent de dire celles qui auraient donné au débat, avec sa pleine valeur morale, une portée tout à fait générale.

Jusqu'ici nous avons assisté au triomphe de l'idée de patrie : on va nous montrer maintenant la revanche de la nature. Il semble que M. Coppée ait reculé devant l'audace de sa propre conception. Il n'a pas osé soutenir jusqu'au bout sa théorie ou peut-être a-t-il voulu la compléter en la corrigeant. Ayant été d'un avis dans la première partie de la pièce, il s'applique, dans la seconde, à être de l'avis contraire. Car désormais Constantin est hanté par le souvenir de l'action sacrilège. Il paie la peine de son parricide. Il est victime d'étranges

hallucinations. La vie lui est devenue intolérable et il cherche la mort. Aussi bien tout le monde l'abandonne, et Dieu même est contre lui. C'est Dieu qui lui envoie ces défaites successives qui déshonorent ses armes et mettent la révolte dans ses troupes. La malédiction paternelle est sur lui. Oreste a commis le crime : les Erinnyes s'emparent du drame. — Il y a plus, et ceci dans le cas de Constantin est particulier : celui-ci ne fait rien pour échapper au châtiment; il n'essaie pas de se soustraire à la réprobation universelle. Au moment où on l'accuse de trahison, il n'essaie pas de se défendre. Il n'aurait qu'un mot à dire : il ne le dit pas. A défaut de lui, Militza pourrait parler : il lui impose de garder son secret. Non seulement il ne repousse pas la souffrance, mais il va au-devant. Il veut souffrir afin d'expier. Il croit que la souffrance en elle-même est bonne, qu'une vertu réside en elle, et qu'elle seule purifie. Cette idée de la bonté de la souffrance est exactement celle qu'ont tant de fois développée des écrivains que M. Coppée n'aime guère. Telle scène où Constantin et Militza, le meurtrier et la pauvre fille, unissent leurs deux misères, semblerait, si l'on n'était prévenu, directement inspirée de l'influence des romanciers russes. On jurerait d'une transposition de l'entrevue de Rodion et de Sonia. Bien sûr on ne peut soupçonner M. Coppée de s'être mis, lui centième, à l'école de ces étrangers qu'il a maintes fois malmenés. Est-ce alors qu'il y a eu rencontre? M. Coppée a-t-il fait de l'évangélisme sans le savoir? Serions-nous donc plus malades que nous ne croyons? Et « l'art brumeux » du Nord aurait-il étendu ses brumes jusque sur ce clair esprit de Latin? Il est dans l'histoire des lettres de ces mystérieuses correspondances, bien propres à servir de thème aux méditations du penseur... Peu importe d'ailleurs; d'où qu'elle vienne, l'idée est belle qui enseigne que toute infraction à l'ordre naturel appelle un châtiment. Je vois nettement ce qu'une telle conception vaut au regard de la morale. Je me demande seulement si au point de vue du théâtre elle a même valeur. L'écrivain de théâtre n'a pas à nous montrer ces justes retours et ces compensations nécessaires de nos actes. Il ne doit pas laisser notre jugement en suspens et notre esprit dans l'indécision. Il n'a pas à indiquer les deux aspects de la question et à développer successivement le pour et le contre. Il doit rompre l'équilibre, prendre nettement position, adopter un parti quel qu'il soit, et nous l'imposer.

De même, je crains que les qualités par lesquelles se recommande le style de *Pour la Couronne!* ne soient pas les qualités proprement dramatiques. Ce style est souple et riche. Il abonde en images faciles qui se développent à loisir. Plusieurs de ces images sont empruntées aux drapeaux, davantage aux fleurs, le plus grand nombre aux étoiles. Les étoiles jouent un rôle important dans les vers de ce drame. Elles vivent, elles voient, elles jugent. Elles ont une âme, elles personnifient la con-

science universelle. Tour à tour Michel les défie, Constantin les implore, et le guetteur, un peu visionnaire, s'effraie de voir qu'elles brillent d'un éclat singulier. L'invocation aux étoiles revient avec insistance. Quelques-uns à ce propos ont prononcé le nom de *leitmotiv* avec une arrière-pensée d'enrégimenter M. Coppée parmi les wagnériens, après en avoir fait un tolstoïsant. Cela n'est pas suffisamment sérieux. Remarquons seulement que ces images qui fleurissent le style et qui l'égaient, nuisent d'autant à l'illusion. Nous sentons que le poète est là, derrière ses personnages, oublieux de leurs intérêts et de l'action engagée, soucieux de sa propre virtuosité. Et nous aussi, cédant au plaisir de l'admirer, nous oublions de lui en vouloir.

Une œuvre conçue avec une hardiesse qui peut-être ne se maintient pas jusqu'à la fin, où le penseur ayant indiqué une théorie audacieuse s'arrête à mi-chemin, où le poète fait dépense de plus de sensibilité et de plus d'imagination lyrique que de vigueur dramatique, telle est cette œuvre, une fort belle œuvre, je l'ai dit, et devant laquelle on ne peut que s'incliner respectueusement.

Ce n'est pas à l'Odéon, c'est à la Comédie-Française que nous aurions aimé à voir *Pour la Couronne!* Du moins a-t-on fait à l'Odéon, avec les ressources dont on y dispose, tout ce qu'on a pu pour ne pas trahir l'œuvre du poète. Chacun a donné toute sa mesure. Il n'est que juste de tenir compte aux comédiens de ce visible effort. M. Magnier, chargé du rôle de Michel Brancomir, a une belle voix qu'il ne sait pas encore diriger. M. Fénoux (Constantin) a de la bonne volonté et de l'ardeur, plutôt encore que de la chaleur et de la passion. Mlle Wanda de Boncza est très jolie. Elle a soupiré agréablement la cantilène des roses. Mme Tessandier a de belles attitudes. M. Albert Lambert a, plus qu'aucun autre acteur d'aujourd'hui, l'autorité dans la bonhomie.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 janvier.

Il s'est passé tant de choses en France depuis quinze jours, que le premier incident d'où sont sortis tous les autres semble appartenir déjà à un passé lointain. M. Barthou, ministre des travaux publics, a subitement donné sa démission; le lendemain, le cabinet, mis en minorité à la Chambre, donnait la sienne; le surlendemain, M. Casimir-Perier quittait l'Élysée. Le jour suivant, le Congrès, réuni à Versailles, élisait président de la République M. Félix Faure. Puis, une dizaine de jours étaient employés à faire un ministère, qu'on a demandé d'abord aux radicaux, et ensuite aux modérés. Voilà bien des événemens, dont quelques-uns très graves. S'il y a toujours, et malgré les apparences, une proportion secrète entre les effets et les causes, il est difficile d'admettre que la démission d'un ministre ait pu, à elle seule, produire toutes ces conséquences. Cette démission n'a été que le point de départ d'une série de faits qu'elle ne suffit pas à expliquer.

Depuis quelques mois, un litige était pendant entre deux Compagnies de chemins de fer et l'État, qui interprétaient différemment les conventions de 1883. L'attention avait été attirée sur une clause du contrat relative à la durée de la garantie d'intérêts. Le désaccord étant devenu public, la spéculation l'avait exploité, et elle aurait continué de le faire si la juridiction compétente n'avait pas été mise à même de résoudre le différend. C'est ce que tout le monde demandait au mois de juin dernier. En conséquence, le Conseil d'État a été saisi de l'affaire; il a donné raison aux Compagnies. Cela explique-t-il la démission de M. Barthou? Non, certes. Les ministres ne sont responsables que devant les Chambres, et cette responsabilité suffit, dans l'état de nos mœurs politiques, à rendre déjà leur situation très précaire: le jour où ils se croiront responsables, par surcroît, devant les tribunaux administratifs ou autres, il n'y aura plus de stabilité du tout. Mais à quoi bon démontrer l'évidence? M. Barthou a eu certainement d'autres motifs de se retirer que ceux qu'il a donnés. Lesquels? On n'en sait trop rien. Toutefois une note publiée par les agences officieuses, la veille même de sa démission, a laissé filtrer quelques lueurs de la vérité. La note disait que jamais l'union n'avait été plus parfaite entre les ministres : naturellement on

a compris le contraire, et la suite a prouvé qu'on ne s'était pas trompé.

Depuis, de nouveaux détails sur la crise intérieure qui travaillait le gouvernement ont été portés à la connaissance du public, et, bien qu'ils ne soient pas complets, ils font mieux comprendre les événemens qui se sont succédé coup sur coup. D'autres ministres ont annoncé, dès le premier moment, l'intention de suivre M. Barthou dans sa retraite, et presque aussitôt le cabinet tout entier a parlé d'imiter cet exemple. Évidemment, la démission est un mal contagieux pire que la peste, car ils en meurent tous quand un seul est frappé. M. le Président de la République lui-même a déclaré à M. Dupuy que, si le cabinet se retirait, il se retirerait aussi : c'était un sauve-qui-peut général. M. Dupuy et ses collègues, sauf M. Barthou, ont repris alors leur démission, et se sont présentés devant la Chambre pour y subir l'inévitable interpellation de M. Millerand. M. Millerand est un des plus farouches ennemis des Compagnies de chemins de fer, et il ne pouvait admettre que le Conseil d'État leur eût donné raison, même si elles avaient raison. Mais aussi, pourquoi être allé devant cette juridiction, qui, après tout, est indépendante? C'était à la Chambre elle-même qu'il fallait demander l'interprétation d'un contrat douteux. M. Goblet disait hier : « C'est la Chambre qui gouverne : » M. Millerand est d'avis que c'est la Chambre qui juge, ou qui doit juger. Elle réunit, comme on le voit, tous les pouvoirs; elle est la Convention. L'attitude du gouvernement devant elle a été excellente dans la forme, peu adroite dans le fond, surtout de la part de ministres qui savaient à quel effondrement conduirait un vote défavorable. M. le Président du Conseil a soutenu que l'arrêt du Conseil d'État avait tranché le différend, tout le différend, et qu'il était définitif, — ce qui, à notre avis, est très vrai, mais ce qu'on aurait pu dire avec plus de nuances. Il était d'ailleurs manifeste que tous les collègues de M. Dupuy n'étaient pas de son avis. Aux causes de confusion qui agissaient déjà sur la Chambre est venue s'en ajouter une autre : M. Millerand a demandé qu'une commission examinât s'il n'y avait pas lieu de mettre M. Raynal en accusation, pour crime commis dans l'exercice de ses fonctions. M. Raynal est le ministre qui a signé les conventions de 1883 avec les Compagnies de chemins de fer. Il a été le premier à insister, avec beaucoup de chaleur, pour que la commission fût instituée. De sa part, cette attitude était courageuse et légitime, mais la majorité de la Chambre s'attendait à ce que le gouvernement combattît la proposition de M. Millerand. Il n'en a rien fait, et, devant ce silence, la Chambre a décidé qu'elle nommerait une commission. Elle a voté de plus un ordre du jour qui réservait les droits de l'État à l'égard des compagnies de chemin de fer, comme si ces droits n'étaient pas toujours réservés lorsqu'ils existent, et comme si le Conseil d'État n'avait pas décidé qu'ils n'existaient pas dans le conflit qui venait d'être résolu. A la suite de ce vote, les ministres ont

quitté la salle des délibérations. La crise était ouverte, sans que personne s'en montrât bien ému. Depuis quelques mois déjà, le ministère de M. Dupuy paraissait usé : on s'attendait à sa chute d'un jour à l'autre. Après tout, il était bien tombé et sur un bon terrain. Tout le monde pensait que M. le président de la République avait prévu l'événement et avait songé aux moyens d'y faire face. Nul ne savait, en dehors des ministres, en quel état d'esprit était M. Casimir-Perier et quelles résolutions définitives il avait arrêtées déjà dans sa pensée.

Aussi la surprise, la stupéfaction ont-elles été profondes lorsque, après un jour écoulé, on a appris qu'il avait joint sa démission à celle du cabinet. On avait approuvé M. Casimir-Perier lorsque, en prenant possession de la présidence, il avait annoncé l'intention de ne pas demander le renouvellement de son mandat ; mais on avait compris en même temps qu'il le remplirait jusqu'à son terme légal, ou du moins qu'il ferait pour cela tous les efforts qui dépendaient de lui. Le défaut des institutions républicaines en elles-mêmes, et ce défaut est encore aggravé par la manière dont nous les pratiquons, est l'instabilité qu'elles présentent dans presque tous les élémens de l'organisation politique. Nos ministères durent six mois en moyenne, ce qui est le provisoire au pouvoir. La Chambre des députés dure quatre ans, ce qui est peu, ce qui même n'est pas assez. Seuls, le Sénat et la Présidence de la République représentent tant bien que mal la durée ; mais c'est surtout à la Présidence qu'elle est nécessaire, moins encore pour introduire un peu de fixité dans nos institutions intérieures que pour en donner le sentiment au dehors. L'Europe ne reconnaît plus un pays où elle voit sans cesse des figures nouvelles, mobiles et changeantes, se succéder comme dans un perpétuel vertige. Elle sait gré aux présidens de la République de durer. Elle a eu de la considération et de la confiance pour M. Grévy et pour M. Carnot : ils étaient à ses yeux une garantie. Si, par malheur, nos présidens suivaient à l'avenir l'exemple de M. Casimir-Perier, la force morale qui nous reste s'en trouverait très affaiblie. Les journaux royalistes se sont plu, comme c'était leur droit, à passer en revue nos présidens successifs pour constater qu'aucun d'entre eux n'était arrivé à la fin de son mandat. Il serait trop facile de retourner contre eux le même argument, et de leur demander combien de rois ou d'empereurs, depuis Louis XV, sont morts sur le trône et ont été inhumés à Saint-Denis. C'est précisément parce qu'elle ne peut plus nous assurer sa propre permanence, et que l'hérédité est devenue, chez nous, une fiction, une illusion, une ironie, qu'il a fallu renoncer à la monarchie. Quant aux présidens de la république, est-il vrai qu'ils aient mérité le reproche qu'on leur adresse ? M. Thiers n'avait pas ce titre : il était chef du pouvoir exécutif ; il dépendait d'une assemblée souveraine et n'a pas pu être victime d'une constitution qui n'existait pas encore. M. le maréchal de Mac-Mahon a été un homme

de parti, un homme de lutte, ce que nous ne reprochons pas à sa mémoire, car il avait été élu pour cela. Il s'est jeté, ou a été jeté dans la bataille politique et il y a été vaincu, honorablement pour lui comme il l'avait été ailleurs, parce que jamais sa loyauté personnelle, non plus que son respect de la loi, n'ont été l'objet du moindre soupçon. Il a représenté une période de transition dont il a lui-même brusqué la fin. Quant à M. Grévy, loin de n'avoir pas terminé son mandat, il l'a vu renouveler, et, s'il n'est pas arrivé au terme du second comme du premier, il ne faut pas l'attribuer à des motifs politiques. Et M. Carnot? Lui reprochera-t-on d'avoir été assassiné? N'est-il pas hors de doute que, sans le coup de poignard de Caserio, il aurait achevé son septennat, et peut-être même en aurait-il commencé un autre? M. Casimir-Perier est le seul de nos présidens qui ait volontairement renoncé à sa tâche avant de l'avoir remplie tout entière, ou d'avoir épuisé tous les moyens légaux de le faire; mais la cause en est en lui-même bien plus que dans nos institutions.

Avons-nous besoin de dire que les motifs de sa démission, indépendamment des conséquences qu'ils ont eues, ne peuvent avoir rien que d'honorable? S'il a dû être et s'il a été profondément blessé des attaques dirigées contre lui et du travestissement odieux jeté sur sa personne et sur son caractère, ce n'est pas assurément par simple amour du repos et par convenance personnelle qu'il a renoncé à l'accomplissement d'un devoir. Certes, il est pénible et cruel de voir ses intentions méconnues, sa vie politique calomniée, et de s'entendre tous les matins dénoncer à la démocratie comme son pire ennemi. Il est dur surtout de se sentir insuffisamment défendu contre ces outrages, mais il faut bien dire qu'avec son tempérament particulier, M. Casimir-Perier ne pouvait se juger convenablement défendu que par lui-même. C'est un lutteur et non pas un arbitre. Il consent à recevoir des coups, à la condition de les rendre à sa façon. Est-ce à dire qu'il n'était pas bien propre à remplir les fonctions de président de la République? Tel a été de tout temps son avis, et il ne l'a jamais caché. On n'a pas perdu le souvenir de la résistance désespérée qu'il a faite avant d'accepter, le 27 juin dernier, un mandat pour lequel il ne se sentait point fait. Pourquoi ne l'a-t-on pas écouté? pourquoi ne l'a-t-on pas cru? C'était au lendemain de l'assassinat de M. Carnot : refuser la Présidence pouvait ressembler alors à une défaillance; il l'a donc acceptée. Mais il semble que, dès le premier jour, sa principale préoccupation ait été de se persuader à lui-même à quel point il avait eu raison de la redouter. Tout le monde a lu le remarquable article que M. le duc de Broglie a publié le 15 avril dernier, dans cette *Revue*, et où il s'efforçait de démontrer que la Présidence de la République, telle que l'avait faite la Constitution de 1875, était incompatible avec l'humeur d'un homme d'action. Il en nommait quelques-uns qui n'auraient cer-

tainement pas accepté la présidence au prix de leur liberté, et il se mettait du nombre sans « croire faire acte de fausse modestie. » En rendant le président de la République irresponsable, « on voulait le préserver, écrivait-il : on l'annule. » Il y aurait beaucoup à dire sur cette thèse, qui renferme certainement une part de vérité; mais les limites de cette chronique n'y suffiraient pas. A tous les exemples qu'a invoqués M. le duc de Broglie, et il les a choisis parmi les plus illustres, vient s'en ajouter un nouveau. M. Casimir-Perier n'a pas réussi à s'adapter à la Présidence de la République, telle que nos mœurs l'ont peu à peu transformée et peut-être déformée. M. de Broglie parlait d'un « Président relégué dans son palais, condamné au silence et à l'inaction, — n'ayant pas même le droit d'émettre une opinion, — surveillé par une presse jalouse qui lui interdit tout acte personnel, — et n'apparaissant au public que pour la décoration et la parade. » Chacun de ces traits semble écrit pour définir le supplice auquel M. Casimir-Perier s'est jugé condamné. On connaît les terribles propriétés du curare, ce poison dont se servent les sauvages et qui tue les nerfs du mouvement sans agir sur ceux de la sensibilité : l'infortuné qui est atteint de la flèche infectée souffre sans pouvoir le manifester, et meurt sans remuer, ni même respirer. M. Casimir-Perier s'est cru sérieusement à la place de ce malheureux : voilà pourquoi il s'est évadé de la Présidence comme d'une prison. On ne saurait l'approuver, car il a risqué de compromettre gravement les intérêts dont il avait la charge; mais on le comprend et on le plaint, car il a dû souffrir beaucoup avant d'en venir à cette extrémité.

Il a eu le tort de procéder par un coup de théâtre, sans se rappeler qu'on a dit du théâtre qu'il était l'art des préparations. Il faut que le public soit d'avance dans le secret du dénouement qui va se produire : alors il prend violemment parti pour ou contre, en pleine connaissance de cause. Lorsque l'explication vient après, au lieu d'être venue avant, elle ne produit plus d'effet : c'est ce qui est arrivé au message de M. Casimir-Perier. Mieux aurait valu agir que parler ou écrire. Si M. Casimir-Perier avait demandé quelque chose à la Chambre et si la Chambre le lui avait refusé, une partie de l'opinion se serait déclarée pour lui. Si ses ministres réduisaient encore dans la pratique le rôle déjà trop restreint qui appartient légitimement au président de la République, il fallait le dire tout haut, et, cette fois encore, l'opinion se serait peut-être prononcée en sa faveur. Avant de quitter l'Élysée, M. Casimir-Perier aurait pu poser utilement un certain nombre de questions, et qui sait si elles n'auraient pas été résolues conformément à l'intérêt public ? Le principal inconvénient de sa démission, telle qu'il l'a donnée, est de n'avoir servi à rien, sinon à lui rendre sa liberté.

Du moins, le calme et la rapidité avec lesquels s'est opérée la transmission des pouvoirs prouve que, si nos institutions ont des défauts,

elles ont aussi des qualités. Le grand danger qu'on a toujours signalé comme inhérent à la République est celui qui se produit à chaque renouvellement de présidence : ce danger, qu'il est impossible de nier en théorie, ne s'est jamais manifesté dans la pratique, peut-être à cause de la réserve et de l'inaction relative dans lesquelles nos présidens se sont renfermés. Le temps manque d'ailleurs, ou a toujours manqué pour préparer des brigues et des conflits : M. Casimir-Perier a donné sa démission le 16 janvier et M. Félix Faure a été élu le 17. Il a suffi que nos sénateurs et nos députés allassent passer une après-midi à Versailles : à leur retour, la République avait un président nouveau. Trois candidats se sont trouvés en présence :d'un côté, M. Brisson, ayant derrière lui tous les radicaux et les socialistes ; de l'autre M. Félix Faure et M. Waldeck-Rousseau, qui se partageaient, au premier tour de scrutin, les voix des modérés. Au second, celui des deux qui aurait eu le moins de voix devait se retirer devant son concurrent plus heureux, et c'est ce que M. Waldeck-Rousseau n'a pas manqué de faire avec beaucoup de correction et de loyauté. Il fallait, avant tout, empêcher M. Brisson de passer. Quelle que fût son honorabilité personnelle, il avait derrière lui l'armée confuse et turbulente qui s'étend parlementairement depuis M. Bourgeois jusqu'à M. Jaurès et à M. Rouanet. Lorsqu'il a été élu président de la Chambre, des cris de : Vive la sociale ! se sont élevés sur les bancs de l'extrême gauche. Son succès aurait, bon gré mal gré, donné une accélération inquiétante au mouvement dans lequel le parti révolutionnaire essaie d'entraîner le pays. Au dehors, la France se présentant sous les traits du radicalisme le plus pur n'aurait pas excité les mêmes sympathies. La nécessité de faire échec à sa candidature apparaissait donc à tous les esprits vraiment politiques, et elle s'est imposée à la majorité du Congrès. M. Félix Faure a eu une soixantaine de suffrages de plus que M. Brisson, et il a été élu président de la République pour sept années.

« Pour trois mois ! » ont vociféré les radicaux et les socialistes : nous espérons qu'ils se sont trompés, et que M. Félix Faure ira jusqu'au bout de son mandat. Tous les journaux ont fait sa biographie : elle est des plus honorables. M. Félix Faure est vraiment le fils de ses œuvres. Il s'est élevé rapidement, par le travail, l'intelligence et la probité, à une situation qui lui assurait, avec une large aisance, la confiance et l'estime de tous. Dans les Chambres comme au dehors, son rôle a toujours été celui d'un travailleur. Les questions d'affaires l'attiraient plus que les questions politiques, ce qui n'est pas un mal, surtout à un moment où les principales questions politiques peuvent être considérées comme résolues. Le coup de fortune qui vient de l'élever au premier rang était sans doute imprévu il n'y a pas longtemps encore, mais il n'a étonné personne au Sénat et à la Chambre. Il est impossible, en effet, de réunir dans un plus parfait équilibre les facultés qui font

l'homme utile et sympathique. M. Waldeck-Rousseau, qui est un merveilleux orateur, en avait de plus brillantes, mais non pas de plus solides, et à quoi lui aurait servi son éloquence dans une situation où on ne parle pas? M. Félix Faure est avant tout un homme de bon sens et de bon jugement, qui ne compte que des amis dans l'une et dans l'autre des deux Chambres, et que l'esprit de parti lui-même a toujours respecté. Les radicaux ont eu beau chercher, ils n'ont trouvé aucun grief contre lui, sinon qu'il n'était pas radical : il est vrai que les modérés n'en avaient pas d'autre contre M. Brisson, sinon qu'il n'était pas modéré. Entre les deux candidats, il ne pouvait y avoir qu'une lutte d'opinion. On a constaté une fois de plus, pour l'intérêt de la France et de la République, que les radicaux étaient en minorité.

Comment donc se fait-il que, dès le lendemain de son élection, M. Félix Faure ait appelé M. Léon Bourgeois à l'Élysée, et l'ait chargé de former un ministère? Il y a certainement à cela des raisons ou des apparences de raisons, puisque presque tout le monde a approuvé l'initiative de M. le président de la République, mais il est difficile de les bien comprendre. Les radicaux ont-ils la majorité à la Chambre? Non. L'ont-ils au Sénat? Non. L'ont-ils au Congrès? Non. Seulement, ils sont habiles, actifs, insinuans, et ils savent par expérience qu'à force de répéter une chose on finit par la faire croire et par l'imposer. La répétition n'est pas seulement une figure de rhétorique, c'est une puissance politique avec laquelle il faut compter. L'opinion s'est répandue peu à peu que le moment était venu de faire un ministère de concentration à base radicale, et que M. Bourgeois était l'homme le plus propre à le constituer. Sur ce dernier point, nous sommes de l'avis commun. M. Bourgeois, quoique radical, n'a rien du sectaire. Il s'est formé dans l'administration, où l'on prend l'habitude de manier les choses et les hommes, et de chercher entre eux les transactions nécessaires. Il parle bien, sans déclamation. Son caractère est sympathique. Si quelqu'un était capable de concilier les contraires, c'était lui, et, puisqu'il n'y a pas réussi, il faut croire que la solution du problème, du moins à la manière dont il l'a posé, était impossible. Nous n'en avions jamais douté. M. Bourgeois aurait pu aisément faire un ministère radical qui, à la vérité, n'aurait pas duré : son tort a été de vouloir faire un cabinet moitié radical et moitié modéré, ou peut-être aux trois quarts radical, avec un dernier quart réservé aux modérés. Peu importent d'ailleurs les proportions : c'est la combinaison même qui n'était pas viable; bien plus, elle n'a pas pu naître. Cinq ou six jours d'efforts n'ont abouti à aucun résultat. Le premier jour, M. Bourgeois a essayé de s'entendre avec M. Poincaré, et n'y a pas réussi. M. Poincaré est l'adversaire de l'impôt sur le revenu, qui est un des articles essentiels du programme radical; il l'a combattu comme ministre; pouvait-il accepter, toujours comme ministre, de le faire lui-même ou de le

laisser faire à côté de lui? Cette première épreuve aurait dû éclairer M. Bourgeois. Point! Il a essayé de s'entendre avec M. Georges Cochery, qui se trouvait exactement dans la même situation que M. Poincaré, avec la différence qu'il était rapporteur général du budget, au lieu d'avoir été ministre des finances. Second échec, bien entendu. Alors, mais trop tard, M. Bourgeois a essayé sans conviction de faire un ministère radical. Il n'avait plus foi en son œuvre et peut-être ses collaborateurs n'avaient-ils plus foi en lui. Un matin, après une dernière nuit d'épreuves infructueuses, M. Bourgeois est revenu tristement à l'Élysée prier M. le président de la République de reprendre un mandat qu'il n'avait pas pu remplir.

Que d'espérances déçues d'un seul coup! Les radicaux sont très mécontens de M. Bourgeois, mais ils refusent de prendre son échec à leur compte. Après tout, ils ont raison : c'est la concentration seule qui a été frappée à mort. On dit, à la vérité, que M. Ribot l'a ressuscitée parce qu'il a fait entrer deux radicaux dans son cabinet, mais il ne les a pas choisis parmi les plus intransigeans et nous ne doutons pas qu'on ne se soit mis d'accord sur un programme, ce que M. Bourgeois n'a jamais pu obtenir des collaborateurs dont il a voulu s'entourer. C'est M. Ribot, en effet, que M. le président de la République a fait appeler après M. Bourgeois, et il a réussi où son collègue avait échoué. La crise a été dénouée par le parti modéré.

M. Ribot est trop connu pour qu'il soit nécessaire de parler de lui. D'abord ministre, puis président du Conseil au moment des affaires de Panama, il a été l'objet de bien des attaques : probablement il les avait prévues ; il a laissé au temps le soin d'en effacer ou d'en atténuer le souvenir. Son talent et son caractère sont une force pour le parti auquel il appartient. Depuis le commencement de la législature actuelle, il a pris la parole avec beaucoup d'éclat, une première fois pour combattre l'impôt sur le revenu, la seconde pour conseiller l'expédition de Madagascar : les applaudissemens qui l'ont accueilli ont montré que la faveur parlementaire lui était revenue. Pourtant, s'il n'avait consulté que ses convenances, il n'aurait sans doute pas accepté de sitôt la responsabilité qui lui incombe ; mais pouvait-il refuser la mission que lui confiait M. le président de la République, et, après l'avoir acceptée, pouvait-il se dispenser de la remplir? Si l'échec de M. Bourgeois avait été suivi du sien, si les modérés s'étaient montrés aussi incapables que les radicaux de constituer un gouvernement, l'impuissance de la Chambre elle-même aurait été manifeste et, après la crise dont nous sortons, nous serions sans doute entrés dans une autre plus grave encore. C'est un acte de dévouement qu'a accompli M. Ribot. Comme il l'a dit à la Chambre, il a voulu faire un ministère, et il l'a fait : au fond, tout le monde lui en a su gré, même les radicaux, qui commençaient à être alarmés de la tournure que prenaient les choses.

L'accueil réservé au nouveau cabinet ne pouvait pas être enthousiaste, il a été bienveillant. Le premier acte du ministère a été de donner lecture aux Chambres d'un message de M. le président de la République, message qui a produit au dedans et au dehors la plus heureuse impression. Le second était plus contestable, car il s'agissait de l'amnistie. Pourquoi l'amnistie? Le besoin s'en faisait-il sentir? Était-elle réclamée par l'opinion véritable, c'est-à-dire par celle du pays? Il est permis de n'en rien croire. Sur ce point encore, une opinion parlementaire, superficielle et factice, s'était produite, ou plutôt avait été créée. On répétait dans les couloirs qu'il fallait l'amnistie, que tout le monde la voulait, que cette grande mesure d'apaisement était attendue comme la conséquence naturelle d'une situation aussi profondément renouvelée. — Jetons un voile sur nos discordes passées, et essayons de nous aimer un peu plus dans l'avenir. — Si l'amnistie avait de tels effets, il faudrait la bénir; malheureusement, rien n'est moins probable. Notre histoire politique compte un très grand nombre d'amnisties dont aucune n'a eu les heureuses conséquences qu'on en promettait. Malgré ces réserves mentales que beaucoup ont faites, le projet de loi a été voté à la presque unanimité de la Chambre. On l'a même étendue plus loin que ne le voulait le gouvernement, c'est-à-dire, sous forme de motion, aux ecclésiastiques privés de leur traitement. En vérité, il aurait été étrange, après avoir amnistié M. Rochefort et M. Gérault-Richard, de refuser un peu d'indulgence à quelques pauvres curés de campagne. Seraient-ils, par hasard, plus coupables? D'ailleurs, la Chambre était en veine d'amnistie, et, pour le prouver jusqu'au bout, elle a décidé de rouvrir ses portes à MM. Jaurès et Rouanet : à cela, nul inconvénient.

La crise est donc terminée, et mieux qu'on ne pouvait l'espérer lorsqu'elle s'est ouverte. Nous avons un président de la République et un ministère ; il ne nous manque plus qu'un budget. C'est à nous le donner que la Chambre doit maintenant s'appliquer de toutes ses forces, sans écarts et sans distractions. Les radicaux le lui permettront-ils? Pour avoir chance de faire voter le budget d'ici à deux mois, le gouvernement a pris le parti de l'alléger des réformes, dont quelques-unes sont d'ailleurs si discutables, qui y avaient été introduites : nous les retrouverons dans le budget de 1896. Après la forte et dangereuse secousse que nous venons d'éprouver, le travail seul, le travail pratique et, autant que possible, silencieux, peut ramener le calme dans les esprits et dans les cœurs. Peu de pays sans doute seraient capables de traverser à moins de frais des épreuves aussi redoutables : il ne faudrait pourtant pas s'y exposer trop souvent. Les plus fortes constitutions s'usent lorsqu'on en fait un tel usage, ou plutôt un tel abus : il n'est que temps de revenir aux affaires, on les a trop longtemps oubliées ou négligées.

L'importance exceptionnelle des événemens qui se sont passés en France nous oblige à leur accorder aujourd'hui la plus grande partie de cette chronique. Nous ne dirons qu'un simple mot de l'Italie et de la Grèce. A Rome, le roi Humbert s'est décidé à soutenir son ministre, M. Crispi; à Athènes, le roi Georges a pris le parti contraire et s'est débarrassé de M. Tricoupis. Si nous faisons ce rapprochement, ou cette antithèse, ce n'est pas pour établir la moindre analogie entre la situation de l'Italie et celle de la Grèce. Ce serait un jeu d'esprit qui ne tiendrait pas compte de différences fondamentales ; et puis, nous ne pouvons pas oublier que les Italiens nous ont interdit de les juger. On dira bientôt : Choses d'Italie ! comme on disait autrefois : Choses d'Espagne ! Les étrangers n'ont pas le droit de les comprendre. Quoi qu'il en soit, et jusqu'à ces derniers jours, on était resté dans le doute au sujet de la résolution finale que prendrait le roi Humbert; il laissait les hommes politiques s'agiter autour de lui et gardait pour son compte une immobilité et un silence un peu sibyllins. Aujourd'hui, le sort en est jeté : un décret royal a déclaré close la session de la Chambre des députés, ce qui veut dire que celle-ci sera prochainement dissoute et que le gouvernement fera appel au pays. M. Crispi ira vraisemblablement jusqu'au terme des délais légaux avant d'ouvrir une période électorale qu'il voudra prendre le temps de préparer, et il fera bien. Depuis quelques semaines, une dizaine d'élections ont eu lieu sur des points divers du royaume : elles ont presque toutes tourné contre les candidats du gouvernement. Est-ce le hasard qui n'a rendu vacantes que des circonscriptions hostiles, ou faut-il croire que, sous des apparences très calmes, un mouvement profond s'opère dans les esprits? L'épreuve électorale pourra seule le dire. En tout cas, la lutte qui se prépare sera des plus vives, et l'on peut être sûr que M. Crispi emploiera les moyens les plus énergiques pour en sortir victorieux. Nous ne pouvons qu'admirer un homme aussi obstinément résolu à ne jamais donner sa démission !

En Grèce, M. Tricoupis, a dû donner la sienne. M. Tricoupis a été une des déceptions de l'Europe. On l'avait pris longtemps pour un homme d'État : on s'était trompé. Il a conduit son pays à la banqueroute, et la manière même dont il l'a faite n'a pas peu contribué à justifier le qualificatif que lui attribuait autrefois Mirabeau. Mais si M. Tricoupis a manqué, sans y mettre aucune forme, aux engagemens de la Grèce envers ses créanciers, a-t-il du moins diminué les charges fiscales sous lesquelles pliaient ses compatriotes? Non : les dépenses et les impôts ont continué d'augmenter. Il est devenu alors aussi impopulaire en Grèce qu'il était déjà peu sympathique dans le reste de l'Europe. Des pétitions ont été de partout adressées au roi pour demander la démission de son ministre : celui-ci a interdit à la poste de les transmettre à Athènes. Des réunions de plus

en plus menaçantes se sont produites dans cette ville. Le prince héritier s'est rendu en uniforme dans une d'entre elles et il a reçu en mains propres une pétition adressée à son père. M. Tricoupis a protesté avec colère, il a accusé le duc de Sparte d'être sorti de la constitution; mais évidemment le jeune prince n'avait pas agi sans instructions, et le roi n'a pas manqué de l'approuver. M. Tricoupis n'avait plus qu'à se démettre, et c'est ce qu'il a fait. Aussitôt le calme s'est rétabli, et le peuple hellène a reconnu dans le roi Georges le représentant fidèle de ses intérêts et de ses vœux. Il y a, comme on le voit, plusieurs moyens de dénouer une crise provoquée par l'impopularité d'un ministre : celui-ci a eu le plus heureux succès.

Deux hommes très différens viennent de mourir aux deux extrémités de l'Europe, le maréchal Canrobert et M. de Giers. C'est un double deuil pour nous. Canrobert était, croyons-nous, le doyen des maréchaux de l'Europe; il était le dernier des nôtres. La génération actuelle ne l'a connu que vieux et affaissé, mais il avait toujours l'œil ardent, et son âme guerrière continuait de vibrer en lui dans toutes les occasions un peu solennelles. Vaillant, il l'était autant que qui que ce soit dans les plus beaux jours de notre histoire. Ce n'était pas un grand général, mais un grand soldat. Aussi le peuple l'aimait-il comme le dernier représentant de nos anciennes victoires, et aussi de nos cruelles défaites sur lesquelles son courage avait jeté du moins un reflet d'héroïsme : il voyait en lui un glorieux débris de nos armées disparues. Son nom était populaire, et il n'est personne en France qui n'ait été touché lorsque l'amiral Avelane et les officiers de sa suite ont eu l'heureuse pensée d'aller rendre visite à l'illustre vieillard. Nous ne parlerons pas en lui de l'homme politique, bien qu'il ait eu la plus noble des qualités qui est la fidélité. C'est à l'armée, au milieu de ses soldats pour lesquels il avait une affection paternelle, au bivouac et surtout dans le feu de la bataille, qu'il était à sa place, et par momens toute la valeur militaire de la France semblait l'illuminer. La République lui fera des funérailles nationales parce que, en toutes circonstances, il n'a vu que la patrie.

Quant à M. de Giers, la Russie perd en lui un diplomate accompli, celui de tous peut-être qui, dans toute l'Europe, possédait aujourd'hui la plus grande expérience accompagnée du meilleur jugement. Nous ne raconterons pas sa carrière politique : elle est connue, et il y en a pas de mieux remplie. Les débuts en ont été assez lents, mais aussitôt que les regards se sont portés sur lui, ils y sont restés fixés. Son mérite n'éblouissait pas, parce qu'il était naturellement modeste et discret, et ne cherchait pas à se faire valoir : il se contentait de la confiance de l'empereur et de l'estime de l'Europe, et il les a eues tout entières.

Son rôle, toutefois, a été beaucoup plus considérable qu'on ne le dit. Parce que le tsar est un souverain absolu, on répète volontiers que sa volonté suffit à tout et que ses ministres se contentent d'exécuter ses ordres; mais, tout autocrate qu'il est, l'empereur de Russie, surtout lorsqu'il s'est appelé Alexandre III, a été un prince admirablement raisonnable, sachant discerner parmi ses ministres celui qui était le plus apte à le servir, et, après l'avoir choisi, sachant l'interroger, l'écouter et le comprendre. Nul ne peut dire au juste quelle a été la part d'action personnelle qui revient à l'empereur et celle qui revient à M. de Giers dans la politique extérieure de la Russie pendant ces dernières années; évidemment les deux hommes étaient d'accord, mais cet accord ne s'était pas seulement produit par la soumission du ministre à la volonté de son maître. L'influence personnelle de M. de Giers a été celle qui, auprès d'un prince dont l'esprit est élevé et le cœur délicat, appartient toujours à un serviteur éminent et dévoué. M. de Giers n'a pas seulement exécuté la politique de rapprochement avec la France : il en a été le partisan sincère et convaincu. On a dit qu'il en avait auparavant suivi une autre, mais cela n'est pas moins vrai de l'empereur et de la Russie tout entière. Le mérite de M. de Giers comme du tsar est d'avoir eu l'intelligence très nette et très profonde des modifications qui s'étaient accomplies dans l'équilibre de l'Europe et des conséquences qui devaient logiquement en résulter. Il a été pour nous un ami de raison : ceux-là sont les meilleurs, parce qu'ils sont les plus sûrs. En appliquant une politique nouvelle, M. de Giers a entendu lui donner un caractère de permanence : il ne la regardait pas comme un accident provisoire dans les rapports des deux gouvernemens, mais comme un lien qui devait entre eux être durable, et c'est pour cela que sa mémoire nous inspirera toujours sympathie et respect. Il a été un bon Russe, un bon Européen, et pour nous un ami fidèle. Certes, son œuvre est assez solide pour lui survivre, parce qu'il a su la conformer à la nature même des choses. L'empereur Nicolas a montré d'ailleurs dès le premier jour, et confirmé à maintes reprises l'intention de la maintenir et de la développer. Il trouvera d'autres ministres aussi dévoués que M. de Giers, il n'en trouvera pas de plus sage ni de plus utile.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.